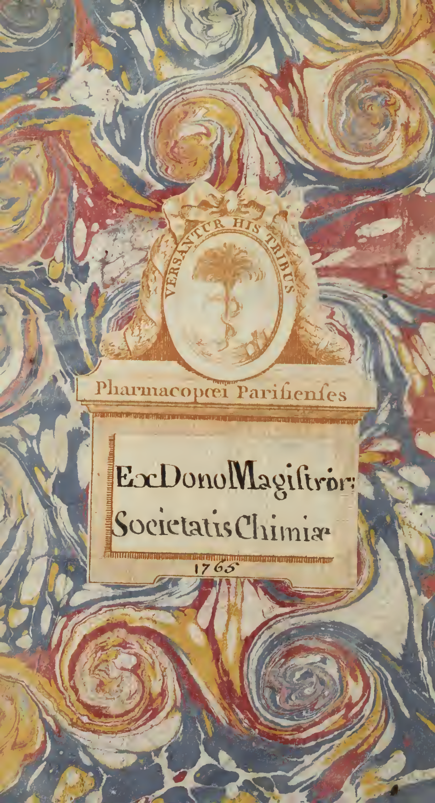

MATIERE
MEDICALE
TOM. IV
11608




VERSANTUR HIS TRIBUS
Pharmacopœi Parisienses
Ex Dono Magistror:
Societatis Chimiæ
1765




0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

MATIÈRE MÉDICALE.

TOME QUATRIÉME.

TRAITÉ DES VÉGÉTAUX,

I. SECTION.

DES PLANTES EXOTIQUES.

TRAITÉ
DE
LA MATIERE MÉDICALE;
OU
DE L'HISTOIRE
DES VERTUS, DU CHOIX
ET DE L'USAGE
DES REMEDES SIMPLES.

Par M. GEOFFROY, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres, Professeur de Chymie au Jardin du Roi, & de Médecine au Collége Royal.

*Traduit en François par M. *** Docteur en Médecine.*

NOUVELLE ÉDITION.

TOME QUATRIÈME.

TRAITÉ DES VÉGÉTAUX.

SECTION I.

DES MÉDICAMENS EXOTIQUES.

A PARIS,

Chez DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.
G. CAVELIER, LE PRIEUR, rue S. Jacques.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation, & Privilége du Roy.

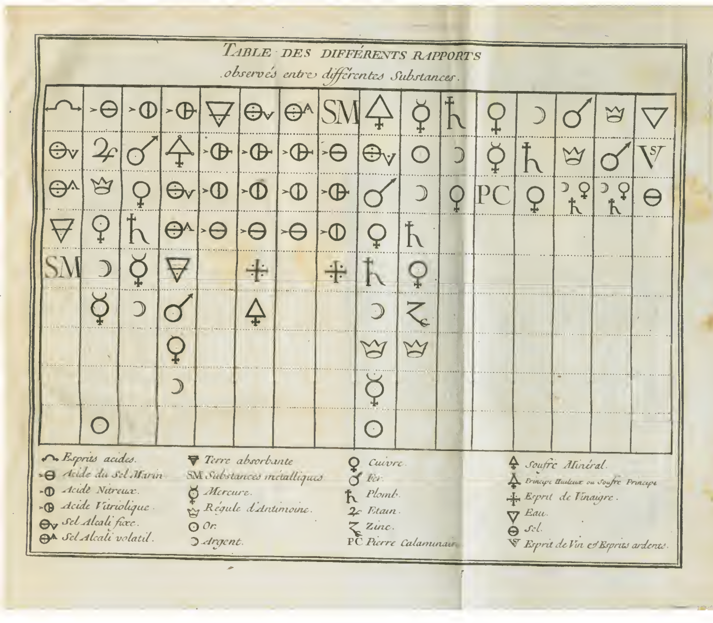


TABLE DES DIFFÉRENTS RAPPORTS
observés entre différentes Substances.

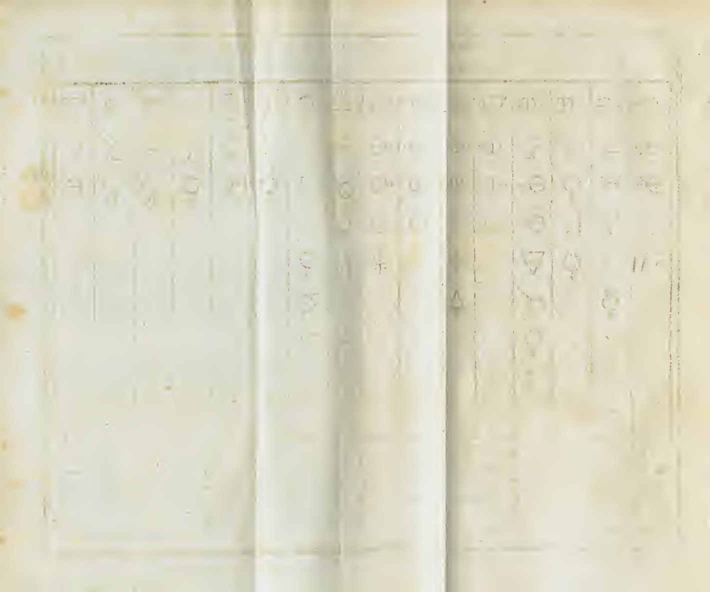
Esprits acides	Acide du Sel Marin	Acide Nitreux	Acide Vitriolique	Terre absorbante	Sel Alcali fixe	Sel Alcali volatil	Substances métalliques	Soufre Minéral	Mercure	Plomb	Cuivre	Argent	Fer	Régule d'Antimoine	Eau
Sel Alcali fixe	Étain	Fer	Principe Huileux ou Soufre Principe	Acide Vitriolique	Acide Vitriolique	Acide Vitriolique	Acide du Sel Marin	Sel Alcali fixe	Or	Argent	Mercure	Plomb	Régule d'Antimoine	Fer	Esprit de Vin et Esprits ardents
Sel Alcali volatil	Régule d'Antimoine	Cuivre	Sel Alcali fixe	Acide Nitreux	Acide Nitreux	Acide Nitreux	Acide Vitriolique	Fer	Argent	Cuivre	Pierre Calaminaire	Cuivre	Argent, Cuivre, Plomb	Argent, Cuivre, Plomb	Sel
Terre absorbante	Cuivre	Plomb	Sel Alcali volatil	Acide du Sel Marin	Acide du Sel Marin	Acide du Sel Marin	Acide Nitreux	Cuivre	Plomb						
Substances métalliques	Argent	Mercure	Terre absorbante		Esprit de Vinaigre		Esprit de Vinaigre	Plomb	Cuivre						
	Mercure	Argent	Fer		Principe Huileux ou Soufre Principe			Argent	Zinc						
			Cuivre					Régule d'Antimoine	Régule d'Antimoine						
			Argent					Mercure							
	Or							Or							

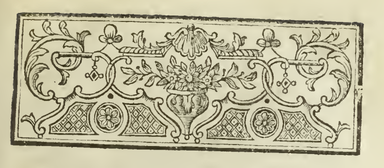
Esprits acides. — Acide du Sel Marin. — Acide Nitreux. — Acide Vitriolique. — Sel Alcali fixe. — Sel Alcali volatil.

Terre absorbante. — SM Substances métalliques. — Mercure. — Régule d'Antimoine. — Or. — Argent.

Cuivre. — Fer. — Plomb. — Étain. — Zinc. — PC Pierre Calaminaire.

Soufre Minéral. — Principe Huileux ou Soufre Principe. — Esprit de Vinaigre. — Eau. — Sel. — Esprit de Vin et Esprits ardents.





SUITE

DES MÉDICAMENS *EXOTIQUES.*

CHAPITRE VII.

§. 2.

DES RÉSINES SOLIDES.

ARTICLE I.

Des Résines Animé, & Copal.



ON emploie quelquefois dans les Boutiques les mêmes Résines sous les noms d'*Animé* & de *Copal*; & quelques Auteurs les drennent indistinctement l'une pour l'autre, quoiqu'elles soient bien différentes. *Guillaume Pison* dans l'*Histoire Naturelle du Brésil*, observe que le mot de

Copal chez les Américains ſignifie toutes les Réſines & les Gommes odorantes. *Hernandez* rapporte auſſi la même choſe dans ſon *Hiſtoire de la nouvelle Eſpagne.* Il ajoute de plus, que les Eſpagnols diſtinguent les Réſines odorantes, & qu'ils ne donnent le nom de *Copal* qu'à celles qui ſont blanches; & le noms d'*Animé*, d'*Encens étranger* ou *Indien* à celles qui tirent ſur le brun. Or on n'a pas ſeulement donné le nom d'*Animé* aux Réſines odorantes de couleur citrine tirant ſur le brun, qui viennent d'Orient, ou plutôt de la partie d'Ethiopie qui eſt la plus près de l'Arabie; mais les Portugais l'ont encore donné à quelques Réſines que l'on trouve dans le Bréſil & dans d'autres provinces d'Amérique. C'eſt pourquoi les Boutiques ont enſuite diſtingué deux ſortes de Réſines *Animé*; ſavoir, celle d'Orient ou d'Ethiopie, & celle d'Occident ou d'Amérique.

L'Animé d'Orient ou d'Ethiopie, ANIMUM & ANIMUM des Portugais, que l'on appelle mal-à-propos dans les Boutiques *Gomme Animé*, eſt une Réſine tranſparente, en grands morceaux de différente couleur, tantôt blancs, tantôt rouſſeatres, tantôt bruns, & ſemblables en quelque façon à la Myrrhe; qui répand une odeur

agréable quand on la brûle. On l'apportoit autrefois de l'Ethiopie qui est voisine de l'Arabie, selon le témoignage de *Garzias*, & non pas du Brésil. Il est rare d'en trouver à présent dans les Boutiques : car on lui substitue celle d'Occident, ou la Résine que l'on appelle *Courbaril*.

Quelques-uns croient que la Résine Animé d'Orient étoit connue des Anciens Grecs, & que c'est ce que *Dioscorides* & *Galien* appellent *Myrrha minea*, à cause de la ressemblance des mots : d'autres prétendent que c'est le *Cancamum*, d'autres le *Bdellium*. Mais on n'a rien de certain sur cela : car il y a tant de sortes de Résines qui ne diffèrent que par l'odeur & le goût, & dont on ne peut décrire exactement les différentes qualités, qu'il n'est pas étonnant qu'il y ait une si grande confusion parmi ces marchandises, surtout depuis qu'on ne nous apporte plus celles qui étoient connues des Grecs, & qu'on leur en substitue de nouvelles qu'ils ne connoissoient pas, & que l'on vend souvent sous l'ancien nom.

Nous ne savons pas encore quel est l'arbre qui fournit la Résine Animé orientale. *Paul Herman* croit que c'est la même espèce que celui qui donne l'Animé

occidentale, dont nous allons rapporter la deſcription.

L'Animé Occidentale, la Réſine de Courbaril, JOTICACICA & JETAICICA, *Braſilienſ.* eſt une Réſine blanche, qui tire un peu ſur la couleur de l'Encens, ou d'un blanc citrin; tranſparente, plus huileuſe que la Réſine Copal, & qui n'eſt pas ſi blanche ni ſi luiſante que l'Orientale; d'une odeur très-ſuave & très-agréable, qui ſe conſume facilement étant miſe ſur les charbons. On nous l'apporte de la nouvelle Eſpagne, du Bréſil & des Iſles d'Amérique. Elle découle d'un arbre qui s'appelle ARBOR SILIQUOSA EX VIRGINIA, lobo fuſco, ſcabro, *C. B. P.* 404. ARBOR SILIQUOSA, ex qua Gummi Anime elicitur, *Ejuſd. ibid.* JETAIBA, *Piſ.* 122. & *Marcgr.* 101. ARBOR BRASILIENSIS SILIQUOSA & GUMMIFERA, GUMMI ANIME SIMILI; LOBUS EX WINGANDECAOW, *J. B.* 1. 2. 436. COURBARIL BIFOLIA, flore pyramidato, *Plum. n. Pl. Am. gen.* 49. Cet arbre doit être mis au rang des plus hauts de l'Amérique: il eſt des plus utiles, parce que ſon bois eſt excellent pour toute ſorte d'ouvrages, & qu'il dure long-tems: il eſt dur & ſolide, preſque rougeatre, couvert d'une écorce épaiſſe, raboteuſe, ridée, & de couleur de Chataigne, tirant ſur le

noir. Ses branches s'étendent de tout côté au loin & au large ; elles sont partagées en plusieurs rameaux, & garnies d'un très-grand nombre de feuilles, fort semblables à celles du Laurier, mais plus solides, plates, au nombre de six, attachées deux à deux à chaque queue ; de sorte qu'elle représente fort bien la marque d'un pied de chèvre. Elles sont pointues à leur sommet, arrondies à leur base, & un peu courbées du côté qu'elles se regardent ; elles sont un peu acerbes au goût, d'un verd gai & un peu foncé, luisantes, & percées d'une infinité de petits trous comme le Millepertuis, ou plutôt transparentes, lorsqu'on les regarde à la lumière. Les fleurs sont au sommet des petites branches, en papillon, tirant sur le pourpre, ramassées en pyramide. Leur pistille se change en un fruit ou une gousse longue d'environ un pied, large de deux pouces, obtuse aux deux bouts, un peu applatie sur les côtés, & marquée de deux côtes rondes sur le dos. Cette gousse ne s'ouvre point d'elle-même, comme les autres qui s'ouvrent en deux dans leur longueur, & qui laissent tomber leurs graines lorsqu'elles sont mûres. Celle dont il s'agit, reste entière, & n'a qu'une cavité : elle est composée

d'une écorce épaiſſe, dure comme celle de la Chataigne, & de la même couleur ; de ſorte qu'elle paroît verniſſée, quoiqu'elle ſoit un peu raboteuſe. Sa cavité intérieure eſt toute remplie de petites fibres réunies comme par paquets, & parſemées de farine jaunâtre, ſèche, douce, & aſſez agréable au goût : entre ces fibres ſont plongées & renfermées quatre ou cinq graines fort ſemblables aux oſſelets des Pignons, mais quatre fois plus grandes ; car elles ſont compoſées d'une petite peau, comme la Chataigne, mince, polie, & d'une couleur brune claire. Cette peau eſt ſi bien attachée à la chair, qu'on ne peut l'en ſéparer que difficilement, à moins qu'on ne ſe ſerve d'un couteau.

Cet arbre eſt aſſez commun dans toutes les Iſles d'Amérique : ſes fruits ſont mûrs & tombent au mois de May & de Juin. Les Negres les recueillent avec empreſſement ; ils aiment fort cette légère farine douce que ces fruits renferment. Il découle de cet arbre une larme ou une réſine tranſparente, tantôt blanchâtre, tantôt jaunâtre, fort ſemblable au Succin par ſa couleur & ſa dureté : les Bréſiliens l'appellent JETAICICA, & les Portugais lui donnent le nom d'*Animé*. Lorſqu'on

la met fur les charbons ardens, elle donne un parfum très-fuave; mais elle fe confume très-facilement.

Dans l'Analyfe Chymique, de ℔ij. de Réfine Animé, diftillées dans la cornue, il eft forti d'abord ℥ij. ʒij. gr. xij. de phlegme limpide, un peu acide, qui avoit la douce odeur du Genièvre; enfuite acide, de couleur rouffe, enfin brun empyreumatique: ℥xxvj. ʒj. d'huile, foit limpide & jaunâtre, foit groffière, butyreufe & rouffe.

La maffe qui eft reftée dans la cornue, pefoit ℥ij. ʒijß. laquelle étant calcinée pendant huit heures au feu de reverbère, s'eft diffipée en fumée & en flamme, & il n'eft refté que ʒj. gr. xxv. de cendres brunes, dont on a retiré par la lixiviation vij. gr. de fel falé.

Dans le Bréfil, non-feulement les Médecins, mais encore le peuple fe fert familièrement de cette Réfine, furtout pour les maux, de tête qui viennent de froid. Sa feule fumigation fert pour fortifier, non-feulement la tête, mais encore toutes les autres parties du corps qui ont été attaquées du froid. Cette Réfine diffoute dans de l'huile ou de l'efprit-de-vin, eft utile pour les nerfs, foit qu'on les en frotte, foit qu'on l'y applique en forme de

Cérat ou d Emplâtre. On l'emploie encore dans la goutte, la paralyſie, la contraction, les luxations, les contuſions, &c.

La Réſine Copal, que l'on appelle improprement GUMMI COPAL, *Off.* eſt une Réſine ſolide, tranſparente, de la couleur de l'eau, ou qui tire tant ſoit peu ſur le citrin; odorante, mais moins que l'Animé. On l'apporte de la nouvelle Eſpagne. Elle étoit inconnue aux Grecs & aux Arabés, & elle ne nous eſt connue que depuis la découverte du nouveau monde.

Il y a pluſieurs arbres qui portent la Réſine Copal. *François Hernandez* en compte & en décrit huit eſpèces. La principale s'appelle COPALLI QUAHUITL, COPALLIFERA PRIMA, *Hernand.* 45. C'eſt un grand arbre, dont les feuilles ſont ſemblables pour la figure & la grandeur à celles de Chêne, mais plus longues; le fruit eſt arrondi, de couleur de pourpre. Il découle de cet arbre une liqueur blanche, tranſparente, & réſineuſe quelquefois d'elle même; quelquefois on la fait ſortir par des ſcarifications: elle forme bientôt de petites maſſes ſolides, dures & tranſparentes: ſon odeur eſt agréable quand on la brûle. Les Américains avoient coutume de brûler ce par-

ſum en l'honneur de leurs Dieux ; & ils firent la même choſe à l'égard de ceux qui s'emparèrent les premiers de l'Amérique, les honorant de la même manière que leurs Dieux.

Dans l'Analyſe Chymique, ℔ij. de Réſine Copal ont donné ℥ij. ʒiv. gr. xxx. de phlegme acide rouſſeatre, & d'une odeur empyreumatique : ℥xxj. ʒiv. d'huile ſubtile d'abord & limpide, enſuite rouſſeatre & épaiſſe, & enfin butyreuſe.

Le *caput mortuum* qui eſt reſté dans la cornue, peſoit ℥iv. ʒj. gr. xliij. lequel étant calciné dans un creuſet au feu de reverbère, a laiſſé ʒv. gr. xxvj. de cendres, dont on a retiré par la lixiviation vij. gr. de ſel ſalé.

On l'emploie très-rarement dans la Médecine : on la dit cependant utile dans les maladies froides de la tête ; mais on s'en ſert fréquemment pour faire des Vernis.



ARTICLE II.

Du Benjoin.

LE Benjoin, BENZOINUM, BELZOINUM, BELZOE, BELZOIM, BENJOINUM, BENIVIVUM, BENIVI, & ASSA DULCIS, *Off.* eſt une Réſine ſèche, dure, fragile, inflammable, formée de différentes miettes ou petits morceaux brillans, tantôt jaunes, tantôt blanchâtres, réunis enſemble, & qui font une maſſe d'un goût réſineux & gras, d'une odeur ſuave & pénétrante, ſurtout lorſqu'on la brûle au feu.

On en trouve de deux ſortes dans les Boutiques. Le premier s'appelle AMYGDALOIDES; il eſt pâle, ou d'un rouge brun; il contient des grains blancs comme des Amandes. L'autre eſt noirâtre; il n'a point de taches, ou très-peu. On l'apporte du Royaume de Siam, & des Iſles de Java & de Sumatra. On regarde comme le meilleur celui qui eſt tranſparent, qui contient des Amandes, qui répand une douce odeur, & qui n'eſt pas ſouillé par des parties hétérogènes.

Garzias fait voir que cette Réſine étoit nc onnue des anciens Grecs & Arabes.

L'arbre qui donne le Benjoin, s'appelle Belzoinum, *C. B. P.* 503. Arbor Benzoini, *Grim. Ephem. Germ. dec.* II. *an.* I. (Laurus foliis enervibus, obversè ovatis, utrimque acutis, integris, annuis, *Lin. H. Cliff.* 154). C'eſt un grand arbre fort ample, & fort beau, comme le dit *Garzias* : ſes feuilles ſont ſemblables à celles du Citronnier ou du Limonnier, plus petites cependant, moins luiſantes, & blanchâtres en deſſous. (Ses fleurs ſont ſemblables à celles du Laurier; c'eſt pourquoi *M. Linnæus* a placé cet arbre parmi les Lauriers. Elles ſont au nombre de cinq, renfermées dans une enveloppe commune, qui n'a point de pédicule, compoſée de quatre feuilles, laquelle reſſemble fort à celle qui entoure les fleurs du Cornouillier. Chacune de ces fleurs a un pédicule auſſi long que l'enveloppe, & un calyce propre, découpé en ſix quartiers jaunes & très-étroits, huit ou neuf étamines de la longueur du calyce, placées autour d'un embryon ovoïde, ſurmonté d'un ſtyle ſimple. Cet embryon occupe le fond du calyce, & les étamines naiſſent de ſes bords). Ses fruits, au rapport de *Rumphi*, ſont des Noix de la groſſeur des Muſcades, arrondies, applaties, compoſées d'une écorce

charnue, moins épaiſſe que celle des Noix ordinaires ; raboteuſes en dehors & cendrées, vertes en dedans ; & d'une coque un peu applatie, cendrée, dont la ſubſtance eſt plus mince, & plus tendre que celle de la Noiſette. Cette coque renferme une amande blanchâtre, ou verdâtre intérieurement, & couverte d'une peau rougeatre & ridée.

Dans le livre qui a pour titre *Hortus Amſtelodamenſis*, on trouve la deſcription & l'eſtampe d'un certain arbre qui naît dans la Virginie, ſous ce nom : ARBOR VIRGINIANA, CITRIÆ, vel LIMONIÆ FOLIO, BENZOINUM FUNDENS, qui eſt le même que celui dont nous parlons, & qui n'en diffère que par le lieu où il naît.

Voici ce que *Grimmius* rapporte ſur la manière dont les habitans de l'Iſle de Sumatra recueillent la Réſine du Benjoin. Quand l'arbre qui porte le Benjoin, a cinq ou ſix ans, on fait des inciſions en longueur, un peu obliquement juſqu'au bois dans la partie ſupérieure, à la couronne du tronc, vers l'origine des branches. C'eſt de-là que coule cette excellente Réſine, qui eſt d'abord blanche, tenue, glutineuſe & tranſparente, & qui ſe fige & ſe durcit peu-à-peu à l'air, &

devient jaune & rougeâtre. Si on la sépare dans le tems convenable, elle est belle & brillante : mais si elle reste trop long-tems à l'arbre, elle devient grossière, un peu brune ; & il s'y mêle des ordures. On n'en retire pas plus de trois livres du même arbre. Les habitans ne laissent pas croître ces arbres au-delà de six ans ; mais aussitôt qu'ils ont enlevé toute la Résine qui étoit attachée, ils les coupent ou ils les arrachent comme inutiles, & pour faire place à des plantes plus jeunes. Car les jeunes arbres donnent beaucoup plus de Résine & bien plus excellente, que celle des vieux arbres.

Le Benjoin donne dans l'Analyse Chymique beaucoup d'huile, soit subtile, limpide, de couleur d'or, & pénétrante; soit épaisse, & de la consistence du Beurre; une assez grande portion de phlegme acide, peu de terre, & point de sel fixe. Le sel acide mêlé avec quelque portion de terre & d'huile, forme un sel essentiel, lequel s'élève du marc résineux par la sublimation en fleurs de sel, ou que l'on retire par la décoction dans l'eau commune. Ce sel se dissout dans l'eau bouillante comme les autres sels essentiels : & lorsque l'eau se refroidit, il forme un amas de pointes salines qui

tombent au fond de l'eau. Une livre de Benjoin fournit par la ſublimation une once & demie, ou même deux onces de fleurs ſalines, & par la décoction une once.

Le principal uſage du Benjoin eſt pour les parfums & les fumigations. Pris intérieurement, il excite l'expectoration, & il eſt d'un grand ſecours dans l'aſthme, dans l'engorgement des poumons, & dans la toux invétérée. On en recommande ſurtout les fleurs pour ces maladies: car elles excitent les ſueurs. On mêle utilement le Benjoin avec les Emplâtres pour l'appliquer extérieurement, pour fortifier la tête, l'eſtomac, & pour le relâchement des nerfs. On en emploie auſſi la teinture, pour laver & déterger les tubercules, & guérir les rougeurs du viſage.

On prépare dans les Boutiques, des fleurs, de l'huile & de la teinture de Benjoin. Les fleurs ſe ſubliment ainſi:

℞. Benjoin groſſièrement concaſſé, q. v. Mêlez-le dans une marmite de terre verniſſée, en ajuſtant au deſſus un chapiteau d'un double papier, formé en manière de pyramide. Mettez ſous cette marmite peu-à-peu un feu doux de charbon ou de cen-

dres. De cette manière il se sublimera des fleurs très-belles, blanchâtres & brillantes comme de la Soie, qui s'attacheront au papier. Toutes les heures on changera le chapiteau de papier, & on en mettra un autre. On ramassera les fleurs avec une petite plume, & on les gardera dans une phiole de verre bien bouchée. On réitèrera la sublimation, on continuera l'opération, jusqu'à ce que ces fleurs soient ternies d'une graisse jaune.

On donne ces fleurs depuis iij. gr. jusqu'à ℈ß. pour une prise, dissoutes dans une liqueur convenable, ou sous la forme de bol, dans l'asthme, les tubercules & l'ulcère des poumons.

La masse résineuse & friable qui reste, se distille dans la cornue avec deux ou trois fois autant de sable; & elle donne une huile dorée, limpide, mais en petite quantité, ensuite une huile rousseatre, & enfin une huile épaisse & noire: lesquelles substances huileuses peuvent être distillées de nouveau & rectifiées avec de l'eau. On donne à cette huile rectifiée une vertu balsamique, vulnéraire & sudorifique,

On fait la teinture par le moyen de l'Esprit-de-vin. Quelques gouttes de cette teinture jettées dans l'eau, la rendent trouble & laiteuse; c'est pourquoi quelques-uns l'appellent *Lait virginal*.

℞. Fleurs de Benjoin, & sel de Succin, ana ℥ß.
Safran, ℈j.
Gomme Ammoniac, ℈ij.
Conserve d'Enula Campana, ℥ij.

M. F. un Electuaire : partagez-le en quatre parties, que l'on donnera dans l'asthme de six heures en six heures.

On emploie le Benjoin dans la *Poudre céphalique odorante* de *Charas*, les *Trochisques d'Alypta*, ou *Mélange musqué*, l'*Onguent* ou *Pommade des Boutiques*, l'*Emplatre céphalique*, l'*Emplatre stomachique* du même Auteur, & dans la *Poudre pour embaumer les corps morts*, du même Auteur.

On emploie les fleurs de Benjoin dans les *Pilules balsamiques* de *Richard Morton*.



ARTICLE III.

Du Camphre.

LE Camphre s'appelle CAMPHORA & CAPHURA, *Off.* CAPHUR, *Arab.* Καφυρα, *Græc. recent.* & *Aet.* On nous apporte deux Résines sous ce nom. L'une est grossière : c'est le *Camphre brut*, qui est en masses friables, composées de plusieurs petits grains à demi transparens, rousseatres ou grisâtres, semblables à des grains de sel ; d'une odeur pénétrante, d'un goût âcre, & remplies d'ordures.

L'autre qui est le Camphre raffiné, est une substance résineuse, un peu grasse, & un peu fléxible sous les dents, blanche, transparente, légère, en pains ou en masses orbiculaires applaties, un peu concaves, luisantes. longues de cinq ou six doigts, & épaisses d'un ou deux ; d'un goût âcre, un peu amer, aromatique, qui enflamme toute la bouche, qui cause cependant un certain sentiment de froid ; de l'odeur pénétrante du Romarin, mais plus forte. Le Camphre est si volatil, qu'étant exposé à l'air, il se diminue peu-à peu, & se dissipe. Il s'enflamme

aussi aisément, & ne laisse aucune terre ou charbon après l'inflammation.

Ces deux espèces de Camphre sont la même chose, & elles ne diffèrent entre elles que par la purification qui se fait par la sublimation, comme nous le dirons plus bas. On rejette la première espèce; & on choisit le Camphre qui est blanc, transparent, & luisant. On l'apporte tout brut de la partie occidentale du Japon, & des Isles voisines, en Hollande, où on le purifie, & d'où on le transporte dans toute l'Europe. Les Indiens distinguent deux sortes de Camphre; savoir, celui du Japon ou de la Chine, qui est très-usité parmi les peuples orientaux, aussi-bien que parmi nous; & le Camphre de Borneo ou de Sumatra, que nous n'avons pas encore vû, & qui est très-rare & très-précieux chez les Indiens mêmes.

L'arbre dont on tire le Camphre ordinaire ou du Japon, s'appelle CAMPHORA Offic. *C. B. P.* 500. ARBOR CAMPHORIFERA JAPONICA, foliis laurinis, fructu parvo, globoso, calyce brevissimo, *Breyn.* 2°. *Prodr. & H. Amstel.* (LAURUS FOLIIS OVATIS, utrimque acuminatis, trinerviis, nitidis, petiolis laxis, *Lin. H. Cliff.* 154). Cet arbre qui est une vraie espèce de Laurier, est si haut

& si étendu, lorsqu'il est dans sa vigueur, qu'il peut le disputer aux Tilleuls & aux Chênes. Son tronc est cylindrique, droit, couvert d'une écorce lisse, unie & verdâtre, lorsque cet arbre est jeune; inégale, raboteuse, bosselée & cendrée, lorsqu'il est vieux. Son bois est blanc, & rougeâtre en séchant, d'un tissu peu serré, composé de fibres grossières, panaché en ondes noirâtres comme le bois de Noyer, & d'une odeur aromatique très-agréable. Ses branches sont chargées de feuilles semblables à celles du Laurier, larges de deux travers de doigt, longues de quatre, terminées en pointes longues & étroites aux deux bouts, un peu ondées & crépues à leur circonférence, d'un verd foncé, luisantes & lisses en dessus, verdâtres ou cendrées en dessous : elles sont seules à seules dispersées alternativement & sans ordre, portées chacune sur une queue d'un pouce de longueur, légèrement creusées en gouttière, & qui donnent naissance à une côte purpurine, de laquelle sortent des nervures qui s'étendent obliquement jusques sur les bords de la feuille. Ces feuilles étant froissées ou une odeur forte de Camphre, ainsi que tout le reste de l'arbre. Des aisselles des feuilles s'élève un pédicule long de

deux pouces, terminé par une grappe de plusieurs petites fleurs blanches d'une seule pièce en forme de tuyau, partagé en cinq & rarement en six parties arrondies; ayant neuf étamines courtes, garnies de sommets, & un pistille tendre qui en occupe le centre. Ces fleurs sont suivies de bayes de couleur de pourpre foncé quand elles sont mûres, luisantes, ligneuses, de la grosseur d'un Pois, arrondies, portées chacune sur un calyce très-court, oblong, tendre, d'une saveur moyenne entre le Camphre & le Girofle, & d'une odeur beaucoup plus pénétrante que celle des feuilles. L'amande renfermée dans ces bayes est blanchâtre, de la grosseur d'un grain de Poivre, couverte d'une peau noire, luisante: elle est huileuse, & se sépare en deux lobes. Le bois de cet arbre est employé pour plusieurs ouvrages, à cause de son odeur.

Le Camphre est dispersé par toutes les parties de l'arbre. On ne l'en retire pas par l'incision comme les autres Résines, mais par une méthode particulière. C'est l'ouvrage des paysans (dit *Kæmpfer*) dans la Province de Satsuma & les Isles Gotho. Ils coupent les racines & le bois en petits morceaux; il les font bouillir avec de l'eau dans une vessie de fer, sur

laquelle ils placent un grand chapiteau d'argille, pointu, rempli de chaume; ou comme le rapporte *Paul Herman*, ils placent un chapiteau fait de chaume ou de natte : la Réſine ſe ſublime comme de la ſuie blanche; ils la détachent en ſecouant le chapiteau, & ils en font des maſſes.

Mais comme ce Camphre, tel que les Hollandois l'apportent des Indes. eſt encore groſſier, & qu'il eſt en maſſes friables & jaunâtres, ſalies par de la terre & des ordures, il a beſoin d'être purifié, ou, comme l'on dit, d'être rafiné. Voici comment ils font cette opération, que *Jean Fréderic Gronove* décrit dans ſon *Traité ſur le Camphre*.

Les Hollandois pilent le Camphre brut, tel qu'on l'apporte des Indes; ils le purifient, & en ôtent la craſſe & les ordures en le paſſant par un crible. Alors ils en mettent une livre & demie, ou deux ou trois livres dans un matras ou vaiſſeau de verre, qui n'eſt pas fort haut, & dont le fond eſt plat & le col étroit : ils ne le rempliſſent pas entièrement; ils le placent enſuite ſur le ſable, ſans l'enfoncer.

Le vaiſſeau qui contient le ſable, n'a pas le fond égal, mais il ſe termine peu-

à-peu en cone. Ils font au deſſous un feu violent, qu'ils continuent jusqu'à ce que le Camphre bouille comme de l'eau. Lorſqu'il ſe fond, ils mettent ſur ce matras pluſieurs morceaux d'étoffe couſus enſemble, percés au milieu pour laiſſer paſſer le col du matras, ſur lequel ils mettent enſuite un cone un peu plus long que le col du matras.

Lorſque le Camphre eſt entièrement fondu & qu'il bout fortement, ils diminuent le feu, ſoit en retirant les charbons ardens, ſoit en les couvrant de cendres; de ſorte qu'il reſte une chaleur modérée. Une demi-heure après que l'ébullition a ceſſé, ils ôtent l'étoffe & le cone, & ils laiſſent ſeulement un papier gris qui répond au diamètre du matras, & qui eſt percé au milieu, de peur qu'il ne ſoit refroidi trop ſubtilement par l'air extérieur, & qu'il ne ſe briſe: ils couvrent le col du matras avec un cone de papier, & ils gardent ainſi le Camphre fondu, en conſervant pendant quelques heures un degré de feu modéré.

Le Camphre eſt délivré par cette digeſtion, de quelques particules huileuſes & trop ſubtiles; de ſorte qu'on en peut faire des maſſes plus denſes & plus ſèches.

Après l'avoir laiſſé en digeſtion pen-

dant quelques heures, ils commencent à faire un feu violent, qu'ils continuent jusqu'à ce que le Camphre s'élève à la partie supérieure du matras : alors ils apportent une très-grande précaution, pour empêcher que le col du matras ne se remplisse & ne se rompe : c'est pourquoi ils introduisent continuellement une baguette de bois ou de fer, pour conserver le col ouvert.

Lorsque tout le Camphre s'est sublimé, ils retirent tout le feu, & laissent refroidir les vaisseaux ; & s'il y a quelque crasse, on la voit qui est restée au fond du matras : on le casse après qu'il est refroidi, pour en ôter le Camphre purifié, qui a la figure de masses ou de pains orbiculaires, de la figure du matras ; & s'il reste quelque ordure à la superficie de ces pains, ils l'ôtent avec un couteau, en coupant & non en raclant, afin qu'ils soient blancs & transparens.

Il y a, comme nous l'avons dit, une autre sorte de Camphre que les Orientaux estiment beaucoup, qui s'apppelle *Camphre de Bornéo* ou *de Sumatra.*

Il ne diffère pas réellement du précédent, mais seulement par la figure : il est en petites lames très-minces, ou en miettes très petites, tel qu'on le tire du

bois de l'arbre du Camphre, ſans aucune préparation.

L'arbre qui le porte, s'appelle ARBOR LIONO DICTA, *Sladi;* ARBOR CAMPHORIFERA SUMATRANA, foliis Caryophylli aromatici, longiùs mucronatis, fructu majori oblongo, calyce ampliſſimo Tulipæ figuram quodam modo repræſentante, *Breyn.* 2°. *Prodr.* Il convient beaucoup avec le précédent par ſa figure extérieure; cependant il eſt plus petit & plus grêle. Son tronc eſt gros d'environ ſept travers de doigt; il eſt fongueux, & rempli d'une moëlle qui n'eſt pas fort différente de celle du Sureau; il a pluſieurs nœuds comme le Roſeau. Mais ſes fruits ſont entièrement différens de ceux du précédent: ils ſont de la groſſeur d'une petite Aveline, oblongs, arrondis, couverts d'une peau mince; mais ils en ont encore une autre comme les Avelines, qui eſt très-belle & panachée de différentes couleurs, comme de rouge, de pourpre, de jaune, & de verd. Cette peau couvre tout le fruit: elle s'ouvre en haut comme une Tulipe. Ces fruits confits ſont fort agréables, & ils ont le goût & l'odeur ſubtile du Camphre. Cet arbre croît en abondance dans les Iſles de Borneo & de Sumatra, & ſurtout dans la forêt qui eſt

près

près de Baros, dans la partie occidentale de Sumatra.

On trouve le Camphre sur cet arbre, sous la forme de très petites larmes, mais en fort petite quantité; puisque deux ou trois arbres coupés en fournissent à peine deux ou trois onces: c'est pourquoi il est fort cher; & une livre coute autant dans le Japon, que cent livres de Camphre du Japon.

Quand on sait que cette espèce d'arbre est remplie du Camphre, on le coupe en morceaux, on le fend & on l'expose au soleil pour le faire secher. Lorsqu'il est sec, on le réduit en de petites particules; & on en ôte les petits morceaux de Camphre, que l'on nettoie en le passant par un crible. Il diffère de celui du Japon, en ce qu'il ne se dissipe pas, & ne se consume pas de lui même; puisque, selon le rapport de *Guillaume Ten Rhyne*, cent livres de ce Camphre exposées à l'air pendant six ans, diminuent à peine du poids de six livres, & qu'au contraire cent livres de Camphre du Japon exposées à l'air pendant le même tems, se dissipent totalement. Mais on ne sait pas si ce Camphre est meilleur que celui du Japon pour l'usage de la Médecine: &

Ten Rhyne dit dans *Breyn*, qu'il n'a pû en faire l'épreuve.

Si on brûle à l'air libre le Camphre purifié, il ne laiſſe ni cendres ni terre; mais il ſe diſſipe tout en flamme : il n'en reſte qu'une petite portion qui ſe change en une ſuie noire. Il ne donne aucune marque d'acidité, en quoi il diffère du Benjoin & de pluſieurs autres Réſines. Mais ſi on le diſtille dans des vaiſſeaux fermés, il ne ſe réſout pas en ſes principes; il fait comme le Soufre, il ſe change en fleurs, & ſe ſublime. Il ſe diſſout dans l'Eſprit-de vin & dans les liqueurs huileuſes, comme les autres Réſines. Si on verſe beaucoup d'eau ſur le Camphre diſſout par l'Eſprit-de-vin, il recouvre ſa première forme, & il ſe fige à la ſuperficie de l'eau comme de la neige.

Il ſe diſſout auſſi, ou plutôt il ſe fond dans l'Eſprit de Nitre & l'Eau Régale; en quoi il diffère des autres Réſines, qui ſe durciſſent dans les liqueurs acides.

L'huile de Vitriol très-forte le diſſout auſſi, mais il ne ſe change pas en huile : il ſe fond dans l'Eſprit de ſel, & il ſe change en partie en une huile viſqueuſe & blanche, & en partie il ſe ſublime. Il réſiſte entièrement à la force du ſel de

Tartre & de l'Esprit de sel Ammoniac.

On peut conclure de là que c'est une Résine particulière, & tellement composée de particules huileuses & acides si fines, que les sels acides ne se manifestent que par la seule déflagration.

Ni *Dioscorides*, ni *Galien*, ni aucun des Anciens n'ont fait mention du Camphre avant *Aëtius* : mais les Arabes l'ont connu & employé.

Les Auteurs ne conviennent pas entre eux de la qualité du Camphre : les uns disent qu'il est chaud; d'autres disent qu'il est froid.

Plusieurs assurent qu'il est froid, parce qu'il éteint & détruit quelquefois les feux de l'amour, qu'il guérit les ophthalmies, les inflammations, & même la brûlure ; & qu'étant mis sur les parties enflammées, il y cause un sentiment de froid. Les autres au conrraire soutiennent qu'il est chaud ; & les preuves qu'ils en apportent, c'est sa grande inflammabilité, son odeur aromatique très-pénétrante, son goût très-âcre, la subtilité & la volatilité de ses parties. Ce dernier sentiment est le plus probable.

Le Proverbe qui dit que l'odeur du Camphre rend les hommes impuissans, (ce qu'on exprime ainsi : *Camphora per*

nares caſtrat odore mares.) n'en eſt pas plus vrai pour être très-commun : car on a obſervé que beaucoup de gens qui travaillent le Camphre pendant preſque toute leur vie dans le Japon, pour gagner de quoi vivre, & que ceux qui le purifient en Hollande depuis pluſieurs années, n'en ſont pas moins propres au mariage, & qu'au contraire ils ont beaucoup d'enfans.

Il eſt vrai, & on ne peut le nier, qu'il y a eu quelques perſonnes dont la force de la nature a été affoiblie & détruite par un trop long uſage du Camphre : mais il y en a auſſi qui s'étant ſervi de cette Réſine contre les feux de la concupiſcence, ſe ſont plaints qu'ils en étoient encore plus tourmentés qu'auparavant.

C'eſt pourquoi, quoique le Camphre ait la vertu de rafraîchir dans beaucoup de maladies, comme dans les inflammations des yeux, l'éryſipèle, le redoublement de la fièvre, cependant il n'opère pas cet effet par lui-même, mais ſeulement par accident, en adouciſſant l'acrimonie des humeurs âcres & corroſives, en empêchant la ſtagnation, & réſolvant la coagulation, & en chaſſant par les pores de la peau, ou par les

voies ordinaires, les particules qui ont été dissoutes; de sorte qu'ayant ôté la cause de l'inflammation, la chaleur & la douleur de la partie disparoissent. C'est ce que nous éprouvons tous les jours de l'Esprit-de-vin, & des autres remèdes que l'on appelle chauds par eux-mêmes.

On emploie le Camphre intérieurement & extérieurement. Pris intérieurement, il est anodyn & diaphorétique; il résiste aux poisons, & à la malignité des humeurs : c'est pourquoi l'on en fait un fréquent usage dans la peste, les fièvres putrides, & les maladies qui ont un caractère de malignité. Il excite les règles & les urines, il guérit la suffocation utérine; & alors on le fait prendre en substance; ou l'on fait boire une eau hystérique dans laquelle on l'a éteint après l'avoir allumé; ou même on le dissout par le moyen de quelque huile, & on le mêle dans des décoctions pour faire des lavemens. Il remédie aux ulcères de la matrice, des reins, & de la vessie. On le recommande aussi dans la gonorrhée & les fleurs blanches. La dose est depuis iij. gr. jusqu'à ℈j. sous la forme de bol, ou dissous avec s. q. d'huile d'Amandes douces.

Enfin *Jean Groenvelt*, Docteur en Mé-

decine de Londres, dans ſon *Traité de la ſûreté de l'uſage interne des Cantharides*, vante le Camphre comme un très-puiſſant correctif des Cantharides. Il aſſure qu'il appaiſe d'une manière ſurprenante les ardeurs d'urines qui viennent de l'uſage interne que l'on a fait des Cantharides. Nous en parlerons plus au long en traitant des Cantharides.

On emploie extérieurement le Camphre diſſous le plus ſouvent dans de l'Eſprit-de-vin, ſoit pour la paralyſie, les douleurs du rhumatiſme & de la goutte ; ſoit pour appaiſer les inflammations, les éryſipèles ; pour réſoudre les tumeurs, empêcher la pourriture, prévenir la gangrène, & même pour les brûlures. On le mêle auſſi quelquefois dans les frontaux, les fomentations, les collyres, les onguens & les cérats.

On attribue auſſi au Camphre appliqué extérieurement, la vertu fébrifuge : c'eſt pourquoi dans les fièvres intermittentes on en met ʒj. dans un nouet que l'on ſuſpend près de l'eſtomac.

Il faut obſerver que le trop grand uſage du Camphre appéſantit la tête, cauſe des veilles, diſpoſe le ſang à l'inflammation. C'eſt pourquoi il ne faut l'employer qu'avec précaution & avec modération.

℞. Racines de Pétasite, de Bistorte en poudre, & Camphre, ana ʒj.
Corne de Cerf, philosophiquement prép. ʒij.
M. F. une poudre, dont la dose est ʒj. dans la peste & les fièvres malignes.

℞. Camphre, gr. xv.
Huile de Cannelle, gout. iij.
Laudanum, g. j.
Conserve de fleurs de Romarin, f. q.
M. F. un bol pour exciter la sueur.

℞. Camphre, gr. xij.
Conserve de fleurs de Souci, f. q.
M. F. un bol pour la suppression des règles.

℞. Camphre, Castoreum, Assa fetida, ana gr. v.
Myrrhe, Aloès en poudre, ana gr. x.
Huile de Succin, gout. iij.
Conserve de Rue, f. q.
M. F. un bol.

℞. Camphre, ʒij.
Térébenthine de Venise, ℥ij.
Sang-dragon, ʒiij.
M. exactement. F. des Pilules, dont la dose est ʒß. dans la gonorrhée.

℞. Eau de Fenouil, ℥ij.
Esprit-de-vin camphré, ℥ß.
M. F. un collyre pour l'ophthalmie,

le glaucome, & la cataracte qui commence.

℞. Teinture de Myrrhe & d'Aloès, ℥iv.
Esprit-de-vin camphré, ℥j.

Ce mélange est excellent pour déterger les ulcères & les plaies putrides, fétides, & qui tirent vers le sphacèle.

℞. Sucre de Saturne, ℥ß.
Camphre, ʒß.
Huile de Lin, & Huile d'Œufs, ana ℥j.

M. F. un liniment pour la brûlure

℞. Huile de Lombrics, ℥iij.
Esprit-de-Vin camphré, ℥j.
Huile de Térébenthine, ℥ß.
Esprit de Sel Ammoniac, ʒj.

M. F. un liniment pour la paralysie, & les douleurs de rhumatisme.

L'Esprit-de-vin camphré se fait en dissolvant ℥jß. de Camphre dans ℔j. d'Esprit-de-vin, dans un grand vase de verre fermé, exposé au soleil, ou sur le sable tiède. On fait la même manière l'Eau-de-Vie camphrée.

On prépare ainsi l'Huile de Camphre dans les Boutiques.

℞. Camphre grossièrement concassé, ℥iij.
Esprit de Nitre; ℥vj.

Digérez ensemble dans un vaisseau

de verre bien fermé, au bain Marie, en agitant de tems en tems, jusqu'à ce que le Camphre soit entièrement dissous. Alors séparez l'huile qui nage sur l'esprit, & qui pèse ℥iv. On recommande cette huile pour empêcher la carie des os, & pour procurer l'exfoliation des tendons.

On emploie le Camphre dans la *Confection d'Hyacinthe*, de *Joubert*; les *Trochisques de Camphre*, les *Trochisques blancs*, de *Rhazi*; les *Trochisques de Roses*, les *Pilules hystériques*, de *Charas*; la *Poudre de Sperniole*, de *Crollius*; le mélange de *Tribus*; ou le *Diaphorétique* dans les maladies aigues, de *Paracelse*; l'*Onguent de Céruse*, le *Dessicatif rouge*, le *Cérat Santalin*, l'*Emplâtre styptique*, l'*Emplâtre pour les ganglions*, de *Charas*; & le *Diabotanum*, de *M. Blondel.*

Outre cette espèce de Camphre, on tire d'autres substances qui lui sont analogues, de différentes plantes des Indes Orientales; dont la principale se fait dans l'Isle de Ceylan. On la retire de l'écorce de la racine du Cannellier; laquelle étant séparée de la matière ligneuse, se met dans une vessie garnie de son chapiteau, & que l'on distille avec beaucoup d'eau. De cette manière on retire

de l'eau, de l'huile & du Camphre qui nage sur l'huile, que l'on en sépare aisément en pressant avec les mains. Ce Camphre du Cannellier surpasse de beaucoup l'autre par la suavité de son odeur, & on le croit supérieur pour ses vertus; mais on en apporte très-peu. On retire de la même manière une huile & du Camphre de toutes les autres espèces du Cannellier, des racines de Zédoaire de Ceylan qui sent le Camphre, de la Menthe de Ceylan, du Jonc odorant d'Arabie & de Perse, & d'autres plantes; mais on n'en fait aucun usage.

ARTICLE IV.

De la Caragne.

LA Caragne, CARANNA, *Off.* est une substance résineuse, concrète, tenace, ductile comme la Poix, lorsqu'elle est récente; mais dure & friable, quand elle est vieille; d'un gris noirâtre en dehors, brune intérieurement; d'un goût résineux, un peu amer, qui approche un peu de celui de la Myrrhe; d'une odeur pénétrante, lorsqu'on la brûle. On l'apporte de l'Amérique, & surtout de la nouvelle

Eſpagne, en maſſes qui ſont enveloppées dans les feuilles de Jonc. On doit choiſir celle qui eſt récente, d'une odeur pénétrante, naturelle, & qui n'eſt pas ſalie par des ordures, ou falſifiée par d'autres Réſines. *Monard* fait mention d'une certaine eſpèce de Caragne tranſparente comme le Cryſtal, & d'une odeur très-pénétrante, que l'on ne trouve pas préſentement dans les Boutiques.

L'arbre d'où découle cette Réſine, s'appelle CARANNA *Monard. C. B. P.* 503. TLAHUELILOCA QUAHUITL, c'eſt-à-dire, arbre de la Folie, appellé Caragne, ARBOR INSANIÆ, CARAGNA NUNCUPATA, *Hernand.* 56. C'eſt un grand arbre, dit *Hernandez*, dont les tiges ſont fauves, liſſes, brillantes, odorantes : ſes feuilles ſont rondes, ſemblables à celles de l'Olivier, diſpoſées en forme de croix. Il ne dit rien des fleurs, ni des fruits. *Paul Herman* dit que ſes fruits ſont ſemblables à des petites Pommes.

Cette Réſine étant diſtillée, donne une huile eſſentielle, ſubtile, âcre, rouge & fort odorane ; c'eſt de cette huile que dépend ſa vertu de réſoudre les tumeurs, d'appaiſer les douleurs, & de fortifier les nerfs. On ne l'emploie qu'extérieurement, dans la goutte, la douleur de la

B vj

ſciatique, les fluxions & les douleurs des dents, ſous la forme d'Emplâtres; ou ſeule, ou mêlée avec de la Térébenthine de Chio, l'huile de Muſcade, ou amollie par quelqu'autre huile. On l'applique ſur les tempes dans le mal de dent, ſur la ſuture coronale dans le mal de tête, ſur l'eſtomac pour la foibleſſe de ce viſcère. On la brûle auſſi pour corriger la malignité de l'air.

℞. Caragne,	℥j.
Cire jaune,	℥ß.
Huile de Bouillon blanc,	ſ. q.

M. F. un Emplâtre contre la goutte.

ARTICLE V.

De la Réſine Elémi.

ON trouve deux ſortes d'Elémi ou d'Elemmi dans les Boutiques : l'un vrai qui eſt celui d'Ethiopie ; & l'autre bâtard, qui vient d'Amérique. Le nom de Gomme qu'on leur donne, ne leur convient pas ; puiſque ce ſont de vraies Réſines qui s'enflamment aiſément, & qui ſe diſſolvent dans l'huile.

Le vrai Elémi, ou celui d'Ethiopie, eſt une Réſine jaunâtre, ou d'un blanc qui

tire tant soit peu sur le verd, solide extérieurement, quoiqu'il ne soit pas entièrement sec; mol & gluant intérieurement, formé en morceaux cylindriques, qui brûle lorsqu'il est mis sur le feu; d'une odeur forte qui n'est pas désagréable, & qui approche de celle du Fenouil. Ces morceaux cylindriques sont ordinairement enveloppés de grandes feuilles de Roseaux ou de Palmier. On en trouve aujourd'hui rarement dans les Boutiques.

Nous n'avons rien de certain sur l'arbre dont cette Résine découle : peut-être que le tems éclaircira son origine.

Plusieurs prétendent que la Résine Elémi est une larme de l'Olivier d'Egypte, & que c'est d'elle dont *Théophraste* & *Dioscorides* ont fait mention, & dont *Pline* dit qu'on fait un remède que les Grecs appellent *Enhæmon*, dont l'effet est singulier pour réunir les plaies. Mais ce qui rend cette conjecture encore plus vrai-semblable, c'est ce que dit *C. Bauhin* des Oliviers francs, & des sauvages, qui donnent une Larme qui est presque semblable à l'Elémi; & c'est ce qui est confirmé par le témoignage d'*André Baccius*, dont je rapporterai les paroles tirées du l. v. *des Vins de la Pouille.* La grandeur & l'ancienneté des Oliviers

de la Pouille, dit-il, eſt ſurprenante : ils ſont auſſi grands que les Chênes, ce qui prouve leur fécondité ; ce que je ne vois pas dans les Oliviers de *Tivoli*, ni dans ceux des Sabins. Je crois que les chaleurs continuelles de la Pouille ſont cauſe qu'il découle des Oliviers de ce pays une gomme excellente, que les Chirurgiens appellent *Gomme Elemi.* C'eſt une matière graſſe, & d'une odeur pénétrante comme la Myrrhe ; de ſorte que je crois qu'on doit l'eſtimer, non ſeulement parce qu'on l'emploie dans les Onguens, & qu'étant appliquée ſimplement comme un Cérat, elle diſſipe les tumeurs, elle mondifie les ulcères ſordides, elle fait naître les chairs, & procure la cicatrice ; mais encore parce qu'étant jettée ſur les charbons, elle répand une odeur très-agréable, & qui ſurpaſſe la bonne odeur de l'Encens & de la Myrrhe, appellée *Stacte.*

L'Elémi d'Amérique eſt une eſpèce de réſine quelquefois blanchâtre, tantôt verdâtre, tantôt jaunâtre, tranſparente, approchant de la réſine du Pin ; de conſiſtance tantôt plus molle, tantôt plus sèche ; d'une odeur réſineuſe, déſagréable. On en trouve partout dans les Boutiques. On eſtime celle qui eſt récente,

tranſparente, un peu verte, graſſe, gluante, odorante. On l'apporte du Bréſil, de la nouvelle Eſpagne, & des Iſles d'Amérique.

L'arbre qui la porte, s'appelle ICICARIBA Braſilienſ. *Marcgr.* 98. ICICARIBA, & illius gummi ICICA, ſive Elemmi, *Piſon.* 122. ARBOR BRASILIENSIS, gummi Elemi ſimile fundens, foliis pinnatis, floſculis verticillatis, fructu Olivæ figurâ & magnitudine, *Raii Hiſt.* 1546. C'eſt un grand arbre qui vient & s'élève comme le Hêtre. Son tronc n'eſt pas fort gros; ſon écorce eſt liſſe & cendrée; ſes feuilles ſont compoſées de deux & quelquefois de trois paires de petites feuilles, terminées à l'extrémité par une ſeule, ſemblables à celles du Poirier, longues de trois doigts, terminés en pointe, épaiſſes comme du parchemin; d'un verdgai, & luiſantes; ayant une côte qui les partage dans toute leur longueur, & des nervures qui s'étendent obliquement. Vers la baſe des feuilles compoſées, ſortent pluſieurs petites fleurs ramaſſées en grappe, ou par anneau; elles ſont fort petites, à quatre feuilles ou pétales, vertes, en forme d'étoile; & ces petites feuilles vertes ſont bordées d'une ligne blanche. Le milieu de la fleur eſt occupé par quel-

ques petites étamines jaunâtres. Ces fleurs étant tombées, il leur ſuccède des fruits de la groſſeur & de la figure d'une Olive, & de la couleur de la Grenade. Ils renferment une pulpe, qui a la même odeur que la réſine de cet arbre ; car ſi l'on fait une inciſion à l'écorce, il en découle pendant la nuit une réſine très-odorante, ayant l'odeur de l'Anis nouvellement écraſé, & que l'on peut recueillir le lendemain ; elle a la conſiſtance de la Manne, & d'une couleur verte, un peu jaunâtre, & elle ſe manie aiſément. Si l'on preſſe un peu l'écorce extérieure de cet arbre ſans l'ouvrir, il donne auſſi-tôt une odeur vive.

Dans l'Analyſe Chymique, de ℔iij. d'Elémi très-pur diſtillé à la cornue, il eſt ſorti ℥iij. ʒij. gr. lxvj. d'une liqueur qui avoit d'abord le goût & l'odeur de cette réſine ; enſuite acide, & qui donnoit la couleur rouge à la teinture de Tourne-ſol : ℥vj. ʒvj. gr. xxxvj. d'huile limpide rouſſeatre : ℥xxix ʒvj. gr. xxvvj. d'huile groſſière & brune.

La maſſe noire comme du charbon, qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit ℥iij. ʒvij. gr. xxxvj. laquelle étant calcinée dans un creuſet au feu de réverbère pendant 16. heures, juſqu'à ce qu'elle ne don-

nât plus de fumée, a tellement perdu de son poids, qu'elle ne pesoit plus que ℥iij. gr. lx. & sa couleur noire a été changée en rousse. On a tiré de ces cendres par la lixiviation, xviij gr. de sel fixe salé. La perte des parties de cette Résine dans la distillation a été de ℥iv. gr. xlviij. & dans la calcination de ℥iij. ʒij. gr. xlviij.

Cette Résine n'a donné aucune marque de sel alkali : d'où il est clair qu'elle est composeé presque comme toutes les autres, d'un sel acide subtil, & d'une huile subtile & grossière, fort unis ensemble.

L'une & l'autre Résine Elémi appliquée extérieurement, résout les tumeurs, déterge les ulcères, adoucit & appaise les douleus internes, résiste très bien à la corruption, & on les recommande surtout pour les plaies & les contusions de la tête & des tendons. On les emploie très rarement pour l'intérieur. Cependant quelques-uns les vantent comme diurétiques, prises intérieurement.

On se sert de l'Elémi pour faire le Baume digestif d'*Arcæus*, qui est très en usage parmi les Chirurgiens pour les plaies de la tête, & dont voici la description.

℞. Elémi, Térébenthine de Sapin, ana ℥jß.
Vieux ſuif de Bouc fondu, ℥ij.
Graiſſe de Porc vieille & fondue, ℥j.
M. F. ſ. l. un liniment.

On l'emploie dans l'*Emplâtre d'André de la Croix*, l'*Emplâtre* de *Paracelſe*, & l'*Emplatre pour l'encloueure de pied de cheval*, de *Charas*.

On apporte d'Amérique pour le vrai Elémi, beaucoup de Réſines jaunâtres, blanchâtres ou griſes : mais on les en diſtingue facilement par leurs vertus & leur odeur, qui ſont bien inférieures à celle du vrai Elémi.

ARTICLE VI.

De la Larme, que l'on appelle communément Gomme de Lierre.

LA Réſine de Lierre appellée improprement Gomme de Lierre des Boutiques, Δάκρυον τῦ Κιοσῦ, *Dioſc.* eſt une ſubſtance réſineuſe, ſèche, dure, compacte, d'une coûleur de rouille de fer foncée : elle paroît tranſparente & rouge, quand on la briſe en petits morceaux, & parſemée de miettes rougeatres ; elle a un goût un peu âcre, légèrement aſtrin-

gent, & tant ſoit peu aromatique : elle eſt ſans odeur, ſi ce n'eſt lorſqu'on l'approche de la flamme, car elle répand alors une odeur agréable qui approche de celle de l'Encens, & une flamme claire & qu'on a peine à éteindre. On l'apporte de Perſe & des pays orientaux.

Jean Bauhin a trouvé ſur un Lierre près de Genève, une Réſine de cette nature ; rouge, odorante, tranſparente, âcre au goût, & inflammable.

Jean Rai dit que l'on en a trouvé une ſemblable à Worceſter en Angleterre.

Pierre Pomet dit auſſi que l'on en a recueilli un gros morceau à Montpellier, ſur un vieux Lierre en arbre. Mais cette Réſine ſe trouve très-rarement dans ces pays froids.

La plante d'où découle cette larme, s'appelle HEDERA ARBOREA, *C. B. P.* 305. *& I. R. H.* 613. Elle prend différente forme, ſelon le lieu où elle croît, & ſelon ſon âge : c'eſt ce qui fait qu'on lit dans les Auteurs anciens tant de diverſes ſortes de Lierre.

On a coutume de mettre cette plante au nombre de celles qui ont beſoin d'être ſoutenues & appuyées ſur quelque choſe, quoiqu'elle ſe ſoutienne quelquefois d'elle-même, & qu'elle s'élève ſi bien qu'elle

paroît n'avoir aucun rapport avec le Lierre rampant, ſurtout dans le tems qu'elle porte des fruits. Ses rameaux ſont ſarmenteux & grêles; ils s'élèvent & s'étendent beaucoup, en rampant & s'attachant par leurs fibres chevelues aux arbres voiſins & aux murailles qui leur ſervent comme d'échalas, & s'inſinuant dans les jointures des pierres où ils jettent de profondes racines. Son écorce eſt cendrée, ridée pour la plus grande partie, verte dans les jeunes branches. Son bois eſt dur, & blanc. Ses feuilles ſont toujours vertes, placées ſans ordre, portées par des queues d'une demie palme ou d'une palme, différentes ſelon les différens âges de la plante.

Car tandis qu'elle rampe & qu'elle eſt ſoutenue, ſes feuilles ſont remplies de nervures, d'un verd foncé en deſſus, & luiſantes; d'un verd tirant un peu ſur le jaune en deſſous; terminées par cinq angles tout au plus, dont deux ſont plus ſaillans aux deux côtés; il y en a toujours un à l'extrémité de la feuille. Mais plus cette plante vieillit, moins il y d'angles, & ils ſont plus obtus: les feuilles deviennent plus grandes, plus vertes & plus uniformes pour la couleur: au lieu que dans la jeuneſſe

de cet arbre elles sont petites, noires, marquées de taches blanches dans la longueur des nervures, & quelquefois rougeatres en dessous.

Mais lorsqu'il se soutient de lui-même, les feuilles s'arrondissent, les angles des côtés s'effacent, & il ne reste que celui qui est à l'extrémité, ces feuilles ont une saveur astringente & âcre. Les fleurs naissent en manière de Parasol en grand nombre à l'extrémité des sarmens; elles sont en rose, composées chacune de six pétales de couleur herbacée. Elles ont aussi six sommets jaunâtres, du milieu desquels s'élève un pistille, qui se change dans la suite en une baye presque ronde, égale à celle du Genièvre, noire, quand elle est mûre, comme applatie des deux côtés, marquée d'un cercle en manière de nombril, qui n'a pas le même éclat que le reste de la baye, & qui est comme un couvercle placé sur un petit vase, dont le centre a un stylet noir, & un peu saillant. Cette baye contient dans des loges séparées par des membranes un peu pulpeuses, une, deux, trois, quatre ou cinq graines oblongues, convèxes d'un côté, applaties de l'autre, couvertes d'une peau mince, moëlleuses en dedans, semblables au

Ris écrasé avec sa coque, ou à une pâte dont on fait le pain de ménage.

Le Lierre croît partout dans la France, le long des arbres dans les forêts, dans les champs, dans les jardins, & sur les murailles.

Dans l'Analyse Chymique, de ℔iij. ℥xij. de feuilles de Lierre distillées dans la cornue on a tiré ℔j. ℥xiij. de phlegme d'abord limpide, d'une odeur un peu aromatique; d'un goût d'abord un peu âcre, un peu amer, & enfin acide: ℥vj. ʒvj. gr. xxxvj. de liqueur acide, âcre empyreumatique, rousseatre, trouble, qui a donné des marques d'un sel acide & urineux: ℥iij. ʒiv. d'huile d'abord limpide & jaunâtre, ensuite épaisse.

La masse noire qui est restée, pesoit ℥ix ʒv. La perte des parties dans cette distillation a été d'environ ℥xj. Cette masse noire étant calcinée au feu de réverbère n'a laissé que ℥ij. de cendres, qui ont donné par la lixiviation ʒvj. gr. xv. de sel alkali fixe.

On voit par cette Analyse, que les feuilles de Lierre contiennent quelques particules subtiles & âcres, & un sel essentiel qui n'est pas différent de la Crême de Tartre; savoir, un sel salé mêlé avec une huile épaisse. C'est par ces par-

ties âcres, ſubtiles & irrritantes, que les feuilles de Lierre terreſtre attirent & font ſuppurer : & c'eſt par leur huile groſſière, tempérée par les ſels acides & alkalis, qu'elles détergent, qu'elles ſont incraſſantes, & empêchent l'inflammation.

La larme de Lierre diſtillée dans la cornue au poids de ℔ij. a donné ℥iij. ʒvj. de phlegme limpide, qui avoit l'odeur de cette Réſine, d'un goût acide : enſuite ℥j. ʒvj. gr. vj. d'une liqueur acide rouſſeatre : enfin ʒij. gr. liv. de liqueur alkaline qui fermentoit avec les acides, très limpide : ℥ij. ʒvj. gr. xviij. d'huile jaunâtre : ℥vij. gr. xxiv. d'huile rouſſeatre & fluide, qui paroiſſoit contenir un peu d'acide.

La maſſe noire qui eſt reſtée, peſoit ℥x. ʒv. laquelle étant calcinée pendant *26.* heures dans un creuſet, eſt devenue rouſſeatre, & n'a plus peſé que ʒvij. gr. lx. On a retiré de ces cendres viij. gr. de ſel fixe alkali. La perte dans la diſtillation a été ℥v. ʒv. gr. xxvij.

La Réſine contient une huile plus tenue que les feuilles; elle a plus de ſel alkali, & moins de ſel acide. Quoiqu'elle laiſſe plus de charbon que les feuilles, elle donne cependant moins de cendres ou de terre inutile : d'où l'on peut conclure que la Réſine contient une moindre quantité

de terre; mais que les sels & les huiles sont unis trop intimement, pour pouvoir être séparés par un feu fermé.

Tout Lierre, dit *Dioscorides*, est âcre, astringent, blesse les nerfs. On fait rarement usage des feuilles de cette plante pour l'intérieur du corps, mais souvent pour l'extérieur, & pour dessècher & arrêter le pus séreux & âcre qui découle des vieux ulcères, pour garantir les cautères d'inflammation, pour les tenir ouverts, & pour attirer par la vertu d'attraction les eaux qui y coulent.

On applique tous les jours la feuille de Lierre pour guérir les ulcères putrides du nez, pour appaiser la douleur des oreilles qui suppurent. Les Anciens recommandoient les feuilles de Lierre cuites dans du Vin pour les brûlures & les ulcères malins, pour résoudre les gonflemens & les duretés de la rate : ils les faisoient cuire avec du Vinaigre, ou ils les piloient toutes crues avec du pain, & les appliquoient sur le côté.

On fait de petites boules avec le bois du Lierre; & on les met dans les cautères avec un heureux succès; car ce bois attire très-bien : & on ne renouvelle ces globules qu'une fois le mois.

Les Anciens employoient rarement

les bayes intérieurement ; parce qu'ils croyoient qu'étant avalées, elles excitoient puissamment le vomissement & les selles. Mais les Modernes ayant fait quelques Expériences, emploient ces bayes mûres & pulvérisées, en petite dose ; & ils les recommandent à cause de leur vertu diaphorétique & antipestilentielle. C'est pourquoi *Boyle* assure dans ses *Expériences Physiques*, qu'elles ont été très-utiles dans une certaine peste qui règnoit à Londres ; on les pulvérisoit dans du Vinaigre, ou on les prenoit dans du Vin blanc, pour exciter la sueur. *Palmarius* est du même avis dans son *Traité de la peste & des maladies contagieuses*, *p.* 453. Quelques-uns les recommandent aussi dans l'hydropisie ascite.

Les Anciens placent aussi la résine de Lierre parmi les dépilatoires ; mais l'Expérience ne prouve pas qu'elle ait cette vertu : de sorte qu'on il y a quelque erreur dans leurs manuscrits, ou ils ont entendu quelqu'autre chose. On lui attribue la vertu balsamique, ou de déterger & consolider les plaies : elle résout les tumeurs.

Les Perses l'emploient parmi les astringens externes. Nous ne l'employons qu'à l'extérieur. *C. Hoffman* & *S. Pauli* croient

que l'uſage interne de toutes les parties du Lierre en arbre, n'eſt pas ſans danger, à cauſe de leur acrimonie.

La réſine du Lierre eſt employée dans l'*Onguent d'Althæa*, de *Charas*.

ARTICLE VII.

Du Labdanum.

LE Labdanum, LADANUM vel LABDANUM, *Off.* Λάδανον *Græc.* LODEN & LADEN, *Arab.* eſt une ſubſtance réſineuſe, dont on trouve deux eſpèces dans les Boutiques : l'une en grandes maſſes, molles, qui approchent de la conſiſtance d'Emplâtre ou d'Extrait; gluantes, lorſqu'on les manie avec les doigts, d'une odeur agréable, d'un roux noirâtre; enveloppées dans des veſſies, ou dans des peaux : c'eſt ce que l'on nomme communément *Labdanum en maſſes ou en pains.* L'autre eſt en pains entortillés & roulés, ſecs, durs, fragiles, qui s'amolliſſent cependant à la chaleur du feu; mêlés d'un petit ſable noir, de couleur noire, d'une odeur foible : on les appelle communément dans les Boutiques *Labdanum*

en tortis. On trouve cette dernière eſpèce plus fréquemment.

On doit choiſir le Labdanum pur, d'une odeur forte, mais douce; inflammable, & qui étant mis ſur le feu répand une odeur agréable; qui s'amollit facilement par la chaleur. On rejette celui qui eſt mêlé de ſable & d'ordures. On l'apporte de l'Iſle de Crète, & d'autres Iſles de l'Archipel. Les anciens Grecs l'ont connu.

Cette Réſine découle en Eté, des feuilles d'une plante qui s'appelle CISTUS LADANIFERA CRETICA, flore purpureo, *Corol. I. R. H.* 19. LADANUM CRETICUM, *P. Alp. Exot.* 88. C'eſt un arbriſſeau branchu, touffu & couché ſur la terre, haut d'un ou de deux pieds. Sa racine eſt ligneuſe, blanchâtre en dedans, noirâtre en dehors, longue d'un pied, fibrée & chevelue: elle pouſſe beaucoup de rameaux durs, ſouvent de la groſſeur du pouce, bruns, quelquefois cendrés, couverts d'une écorce gerſée; qui ſe partagent en d'autres petits rameaux d'un rouge foncé, dont les plus jeunes ſont velus, & d'un verd blanchâtre. Les feuilles y naiſſent oppoſées deux à deux, d'un verd foncé, oblongues, ondées à leur bord, rudes, garnies de côtes & de plu-

ſieurs nervures : elles ſont longues d'un pouce, larges de huit ou neuf lignes, terminées en pointe mouſſe, portées par une queue large d'une ligne, & longue de trois ou quatre; d'un goût herbacé, un peu ſtyptique. L'extrémité des rameaux eſt garnie de fleurs en roſe, compoſées de cinq pétales d'un pouce de longueur, différemment & inégalement pliés, arrondis, de couleur de pourpre, plus étroits & marqués d'une tache noire vers leur baſe. Le milieu de ces fleurs eſt occupé par un nombreux amas d'étamines jaunes, garnies de ſommets bruns. Le calyce eſt compoſé de cinq feuilles longues de ſept ou huit lignes, ovalaires, veinées & velues en dehors, terminées par une longue pointe recourbée. Du milieu de ce calyce s'élève un piſtille verd, qui ſe change enſuite en un fruit qui a pluſieurs capſules; ſphérique, brun, d'un demi-pouce de diamètre, & diviſé en dix loges, où ſont contenues quantité de ſemences menues, anguleuſes & rouſſes.

Cette plante vient en abondance dans les montagnes qui ſont auprès de la Canée, autrefois Cydon, Capitale de l'Iſle de Crète.

M. Tournefort a obſervé une autre eſpèce de Ciſtus, ou plutôt une variété,

qui croît dans le Pont, & qui est entièrement semblable à celui dont il s'agit; mais sa fleur est beaucoup plus grande. Il s'appelle Cistus Ladanifera, orientalis, flore purpureo majore, *Corol. R. H.* 19.

Du tems de *Dioscorides* on recueilloit de deux manières le Labdanum sur cette plante. Quand les boucs & les chèvres, en broutant les branches du Ciste, enlèvent une matière grasse, avec leur barbe & le poil de leurs jambes ausquelles elle s'attache par sa viscosité, les paysans les peignent : ils passent cette liqueur, & ils en font des masses qu'ils conservent. D'autres se servent de cordes, qu'ils traînent sur ces arbrisseaux; & ils en emportent la viscosité pour former des masses de Labdanum. C'est de-là que quelques Parfumeurs ont voulu distinguer le Labdanum tiré par la barbe des chèvres, & celui qui est ramassé avec des cordes. Mais du tems de *Belon* il n'y avoit qu'une manière de le recueillir, de même qu'à présent, selon le rapport de *M. Tournefort.*

Les Grecs ont un instrument particulier pour faire cette récolte ; il est semblable à un rateau qui n'a point de dents, & ils l'appellent du mot ἐργαστήρι. Ils y attachent plusieurs languettes ou

courroies de cuir groſſier, & qui n'a pas été préparé : ils les paſſent & repaſſent dans les plus grandes chaleurs ſur les arbriſſeaux du Labdanum ; afin que l'humeur réſineuſe qui eſt ſur les feuilles, s'attache à ces cuirs, d'où ils la retirent en les raclant avec des couteaux. C'eſt pourquoi c'eſt un travail très-pénible & très fatigant ; & il n'y a que les payſans qui l'entreprennent, puiſqu'il faut être expoſé ſur les montagnes à la chaleur la plus brûlante de la Canicule. Cependant on dit qu'un ouvrier qui travaille aſſiduement, peut recueillir plus de trois livres ou ℥xlviij. de Labdanum en un jour. Le tems le plus propre pour cet ouvrage eſt celui de la plus grande chaleur de la Canicule, lorſque l'air eſt brûlant par l'ardeur du ſoleil, & qu'il n'eſt point agité par les vents : car c'eſt alors que cette liqueur tranſpire abondamment, & qu'elle eſt plus pure ; car lorſqu'il fait du vent, elle eſt ſalie par beaucoup de pouſſière & d'ordure. Il n'eſt pas facile d'avoir un Labdanum pur des habitans du pays ; l'avidité ſordide du gain les porte à y mêler un certain ſable noir, très-fin & ferrugineux, que l'on trouve dans ce pays, qui en augmente beaucoup le poids.

Les femmes Grecques portent ſouvent

dans leurs mains des boules faites de Labdanum ſeulement, ou mêlé avec de l'Ambre, pour leur ſervir d'amuſement, & les flairer.

Dans l'Analyſe Chymique, ℔ij. de Labdanum en pains ont donné ℥ij. ʒij. gr. xlviij. de phlegme rouſſeatre, d'une odeur agréable, & d'un goût aigre : ʒiijß. de liqueur brune, qui coaguloit la ſolution d'un ſel alkali ou du Sublimé corroſif, & qui bouillonnoit avec les acides : ʒiv. gr. xxiv. d'huile odorante, limpide, & rouſſeatre : ℥j. ʒiij. d'huile brune, épaiſſe & un peu empyreumatique.

La maſſe noire qui eſt reſtée, peſoit ℥xxvj. ʒvij. laquelle étant calcinée dans un creuſet pendant 8. heures au feu de réverbère, a acquis une couleur fauve ; & étant encore calcinée pendant 6. heures, eſt devenue rougeatre : mais alors elle ne paroiſſoit être autre choſe qu'un ſable inſipide, dont on n'a preſque point tiré de ſel fixe. Ce ſable avoit été ſûrement mêlé avec le Labdanum.

Ainſi on voit par cette Analyſe, que le Labdanum eſt compoſé d'une huile ſubtile & d'une huile groſſière, unies avec un ſel eſſentiel Ammoniacal. Mais il faut encore remarquer que deux livres de Labdanum contiennent environ ℥xxiv.

de ſable, & que par conſéquent à peine y a-t-il ℨiv. de Labdanum pur & vrai dans une livre de Labdanum commun, ou comme on l'appelle, *en tortis.* Ce ſable eſt ferrugineux; ainſi il n'eſt pas ſurprenant qu'il acquière par la calcination une couleur rouge, telle que celle que l'on découvre dans le Safran de Mars.

Le Labdanum appliqué extérieurement amollit, cuit, atténue & réſout; mais intérieurement il eſt aſtringent, il fortifie, & il appaiſe les douleurs: cependant on en fait uſage moins fréquemment pour l'intérieur du corps.

On le preſcrit au poids de ʒj, pour fortifier l'eſtomac, pour aider la digeſtion, contre la ſéroſité trop abondante & les catarrhes, & dans les dyſenteries. On le vante dans l'intempérie froide du cerveau, appliqué ſur la tête; dans la foibleſſe de l'eſtomac, étant placé ſur ſa région; dans le mal de dents, mis ſur les tempes. On le recommande pour les vieux ulcères fiſtuleux, accompagnés de tumeur & de dureté, & pour guérir les maladies de la matrice. On le mêle dans les fumigations odorantes; & on en prépare des boules ou des pommes contre l'air peſtilentiel.

℞. Labdanum pur, ℨj.
Noix Muſcade, ℨß.
Cardamome, ℈j.
Maſtic, gr. viij.
Jalap en poudre, ℈j.
Huile de Cannelle, gout. vj.
Syrop de Stéchas, ſ. q.

F. une maſſe de Pilules, dont la doſe eſt de xv. ou xx. gr. que l'on prendra à l'heure du ſommeil pour les catarrhes qui viennent d'une cauſe froide.

℞. Labdanum très-pur, ℨj.
Corail rouge prép. ℈j.
Gelée de Coings, ℨij.

M. F. un bol pour la foibleſſe de l'eſtomac, & la dyſenterie.

℞. Labdanum, ℥ß.
Storax Calamite, ℨiij.
Benjoin, ℨij.
Bois d'Aloès, Cannelle, Santal citrin, ana ℈ij.
Clous de Girofle, Marum, Lavande, Ecorces de Citron, ana ℨß.
Camphre, ℈j.
Storax liquide, ſ. q.

M. F. une maſſe dans le mortier chaud, en ajoûtant, ſi l'on veut, une très-petite quantité d'Ambre & de Muſc.

On fera une boule avec cette maſſe que l'on portera dans les mains, ou que l'on pendra au col, pour empêcher la contagion de l'air corrompu.

Les Parfumeurs préparent de la manière ſuivante une huile odorante de Labdanum.

℞. Labdanum gras & excellent, ℔j. Réduiſez le en de très petits morceaux. F. bouillir pendant une demi-heure, dans ℥j. d'Eau Roſe & ℥iv. d'Huile d'Amandes douces. Paſſez la liqueur huileuſe.

On emploie le Labdanum dans les *Baumes apoplectiques*; dans l'*Emplâtre céphalique*, de *Charas*; dans l'*Emplâtre ſtomachique*, du même Auteur, dans l'*Emplâtre pour les hernies*, du *Prieur de Cabrières*; dans les *Trochiſques*, *Paſtilles*, ou *Oiſelets de Chypre*, de *Charas*.

ARTICLE VIII.

Du Maſtic.

LE Maſtic, MASTICHE, MASTIX & RESINA LENTISCINA, *Off.* Ῥητίνη σχινίνη, καὶ Μαστίχη, *Dioſc.* MASTECH, *Arab.* eſt une Réſine ſèche, tranſparente, d'un jaune-pâle, en larmes ou en grumeaux

de la groſſeur d'un petit Pois ou d'un grain de Ris ; fragile, qui ſe caſſe bien vîte ſous la dent, & s'amollit cependant par la chaleur comme de la cire ; qui s'enflamme ſur les charbons ; qui répand une odeur agréable, & qui a un goût légèrement aromatique, réſineux, & un peu aſtringent.

Il faut choiſir le Maſtic blanc ou pâle, ou citrin, tranſparent, ſec, fragile, craquant, odorant. On ne fait aucun cas de celui qui eſt noir, verd, livide, ou impur.

On nous l'apporte de Chio, Iſle de l'Archipel, où l'on en recueille d'excellent, & en grande quantité.

On vend dans les Boutiques ſous le nom de *Maſtic* quelques maſſes réſineuſes, ſèches, groſſières, faites de Maſtic, & d'autres Réſines ; mais elles ſont entièrement inutiles pour l'uſage de la Médecine. On les réſerve pour coller les pierres, & en remplir les fentes.

Le Maſtic découle de lui-même, ou par l'inciſion que l'on fait à un arbre du genre des Térébinthes, qui s'appelle Lentiſque, LENTISCUS VULGARIS, *C. B. P.* 399. Sa racine eſt ferme, partagée en pluſieurs, brune, dure & fibrée ; & pouſſe des tiges pliantes, de la hauteur de celles

du Noiſettier ou du Coignaſſier, nombreuſes & branchues ; ſur leſquelles naiſſent des feuilles compoſées de pluſieurs feuilles rangées par paire ſur une côte creuſée en gouttière, & terminée par une petite pointe molle ; elles ſont liſſes, luiſantes, longues d'un pouce, pointues aux deux bouts, étroites, réſineuſes, fermes, d'un verd-gai, d'une odeur forte, & d'un goût un peu aigrelet & aſtringent. Il s'élève quelquefois ſur ces feuilles des follicules ou de petites veſſies, remplies de petits moucherons, de même que ſur les feuilles du Térébinthe ou de l'Ormeau. L'eſpèce de Lentiſque qui porte des fleurs à étamines, ne donne jamais de fruits; & celle qui porte des fruits, n'a point d'étamines. Les fleurs ſont à étamines, attachées enſemble en manière de grappes; elles ſont rougeatres, & elles naiſſent de l'aiſſelle des feuilles. Les fruits ſont ramaſſés en grappes, un peu arrondis, rougeatres, noirâtres lorſqu'ils ſont mûrs, longs de deux lignes, ayant une coque dure, couverte d'une membrane ſucculente & réſineuſe : l'Amande intérieure eſt blanche & odorante.

Cette plante n'eſt différente du Térébinthe que par ſes feuilles qui ſont atta-

chées par conjugaison à une côte, le plus souvent sans feuille impaire qui les termine. Elle est commune dans le Languedoc, l'Italie, l'Espagne, l'Isle de Chio, & les autres Isles de l'Archipel.

Belon assure que le Lentisque ne donne la Résine que l'on appelle Mastic, que dans l'Isle de Chio. Cependant elle naissoit autrefois en Egypte; puisque *Galien, Liv. 2. à Glaucon*, recommande le Mastic d'Egypte. Quelques-uns disent qu'il en découle aussi des Lentisques d'Italie: & *Gassendi* rapporte dans la *vie de Peyresc*, qu'il découle du Mastic en Provence, près de la ville de Toulon. Mais le Mastic que l'on trouve aujourd'hui dans les Boutiques, ne vient que de l'Isle de Chio. On y cultive, dit *Belon*, les Lentisques avec autant de soin, d'exactitude, & de dépenses, que si c'étoient des Vignes; & avec raison, puisque les principales richesses de cette Isle consistent dans le Mastic: & si on ne les cultivoit avec soin, ils donneroient peu de Résine. Effectivement il en vient une si grande quantité dans cette Isle, que le Grand Seigneur retire tous les ans trois cens cistes ou 84375. livres de Mastic: car chaque ciste contient 281. ℔. & ℥iv. Les habitans font des incisions aux Lentisques, dans les mois

d'Août & de Septembre; le Maſtic en découle, & ſe forme en grains.

Dans l'Analyſe Chymique, de ℔ij. de Maſtic, il eſt ſorti ℥j. ʒvij. gr. liv. de phlegme limpide, acide, odorant : ℥ij. ʒj. gr. xij. de liqueur brune plus acide, & qui avoit un peu d'amertume : ʒj. gr. xlij. de liqueur limpide, rouſſeatre, un peu acide & un peu alkaline, qui a rendu trouble la ſolution de Sublimé corroſif : ʒj. d'huile limpide jaunâtre : ʒij. d'huile un peu rouſſe : ℥ij. ʒj. gr. x. d'huile, brune, limpide & fluide : & ℥xx. d'huile plus épaiſſe, preſque de la conſiſtance du Miel, & de couleur brune.

La maſſe qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit ℥iij. laquelle étant calcinée au feu de réverbère dans un creuſet, a laiſſé ʒiij. de cendres brunes, dont on a retiré par la lixiviation gr. iv. de ſel fixe ſalé. La perte des parties dans la diſtillation a été de ℥ij. ʒj. gr. xxvj. & dans la calcination de ℥ij. ʒv.

On doit conclure de cette Analyſe, que le Maſtic eſt compoſé de beaucoup d'huile denſe & epaiſſe, de beaucoup plus de ſel acide, d'une très-petite portion de ſel alkali & de terre; & qu'il contient très-peu de parties ſubtiles & volatiles.

Les habitans de l'Iſle de Chio, ſoit les

hommes, soit les femmes & les enfans, ont presque toujours du Mastic dans la bouche, pour fortifier les dents & les gencives, & pour corriger l'haleine : ils ont aussi coutume d'en mêler & d'en faire cuire avec le pain, pourle rendre plus délicat au goût.

Le Mastic est recommandé en Médecine pour beaucoup d'usages : il est légèrement aromatique, on le place parmi les astringens & les stomachiques. Il est très-bon, lorsqu'il faut dessécher, affermir & fortifier les fibres des viscères qui sont trop humides, trop lâches & trop foibles : il adoucit de plus l'acrimonie des humeurs, soit en enveloppant les pointes des sels, soit en humectant les membranes. Il est utile dans le crachement de sang & la toux invétérée, pris intérieurement depuis ℈ß. jusqu'à ʒß. Il est encore utile à l'estomac, il l'affermit & le fortifie; il aide la digestion, & arrête le vomissement : cependant il excite des rots, si on ne le prend pas avec modération. Il guérit les catarrhes & les diarrhées, & il adoucit l'acrimonie des purgatifs : étant mâché, il resserre & affermit les gencives : si on le mâche long-tems, il excite la salivation. *S. Pauli* recommande l'usage du Mastic contre les catarrhes & l'ouïe dure:

il le préfère même à la Pyrèthre & au Tabac; parce qu'il excite autant & plus de ſalive, & qu'il eſt d'une odeur & d'un goût agréable. Il aſſure qu'étant mâché il guérit la ſurdité, en attirant dans la bouche par la trompe d'*Euſtache*, la matière qui étoit dans le conduit auditif, & qui cauſoit le mal.

Le Maſtic appaiſe la colique, le vomiſſement & les nauſées, appliqué extérieurement ſur la région de l'eſtomach; il arrête la ſuperpurgation & le flux de ventre, placé ſur la région ombilicale; & mis ſur les tempes, il guérit le mal de dents & les fluxions.

℞. Grains de Maſtic choiſi : broyez-les dans les dents comme de la cire, pour exciter la ſalivation, dans les catarrhes & la difficulté de l'ouïe.

℞. Maſtic, ℥ß.
F. cuire dans ℔iij. d'eau juſqu'à la diminution du tiers : donnez cette liqueur dans la diarrhée pour boiſſon ordinaire.

℞. Vieille Conſerve de Roſes, ℥j.
Maſtic choiſi. ʒß.
Diacode, ſ. q.
M. F. un bol pour les toux violentes, & les catarrhes.

℞. Mastic, ℥ß.
Jalap en poudre, gr. x.
Elixir de Propriété, ou Baume du Pérou, s. q.

F. des Pilules, que l'on fera prendre le soir pour le catarrhe.

On emploie le Mastic dans la *Poudre de Roses*, la *Poudre contre l'avortement*, de *Charas*; l'*Hiere picre*, de *Galien*; l'*Electuaire du suc de Roses*, les *Trochisques* de *Karabé*, *d'Hédicroï*, les *Pilules sine quibus ;* les *Pilules polychrestes*, *stomachiques de Rhubarbe*; d'*Ammoniac* de *Quercetan*, *Universelles de Poétrius* ; l'*Huile de Mastic* ; l'*Onguent Martiatum*, le *styptique*, le *mondificatif de Résine ;* le *Cérat stomachique*, l'*Emplâtre céphalique*, *stomachique*, *diaphorétique ; Manus-Dei*, *divin* de *Paracelse*, de *Charpy*, *d'Oxicroceum*, *& pour les fractures*, de *Charas*.

Toutes les parties du Lentisque, ses bourgeons, ses feuilles & ses fruits, l'écorce des branches & des racines sont astringentes, selon *Dioscorides*. On exprime un suc de la racine de l'écorce, ou des feuilles bouillies dans l'eau, ou même des feuilles vertes pilées, qui est bon pour les hémorrhagies, les flux de ventre & la dysenterie : on le prend en boisson. Il est encore utile, appliqué extérieurement,

contre les chûtes de la matrice & des inteſtins.

Jean-Baptiſte de Wenckh, Docteur en Médecine de Styrie, recommande fort la vertu aſtringente, fortifiante & balſamique du bois du Lentiſque, dans les *Ephémerides d'Allemagne*, *Dec. III. ann. 9. & 10.* On en vante la decoction ſous le titre d'Or potable végétal, comme une Panacée ſingulière, pour guérir la goutte & les catarrhes, pour fortifier l'eſtomac, pour aider la digeſtion, & pour diſſiper les vents & les rots, pour appaiſer les vomiſſemens opiniâtres, pour exciter les urines, chaſſer les calculs, en un mot pour aider toutes les fonctions du corps, en rétabliſſant le ton des fibres, & en adouciſſant l'acrimonie des ſels. Cette même décoction affermit les dents chancelantes, & reſſerre les gencives

℞. Bois de Lentiſque coupé en petits morceaux, ℥v.
Eau commune, ℔vj.
F. macérer pendant trois ou quatre jours dans un vaiſſeau fermé. On en donnera la colature pour boiſſon ordinaire.

℞. Bois de Lentiſque, ℥v.
Eau commune, ℔vj.
Macérez pendant trois jours, enſuite

faites bouillir doucement jusqu'à la diminution d'un tiers. On donnera ℥viij. de cette décoction le matin à jeun, & le soir en se couchant.

On prépare des cure-dents avec le Lentisque, qui sont recommandés de tout tems pour fortifier les gencives.

On tire une huile du fruit mûr du Lentisque, que l'on emploie utilement quand on veut resserrer, comme dans la chûte de l'anus & de la matrice.

ARTICLE IX.

De l'Oliban, ou de l'Encens.

L'Encens ou l'Oliban, OLIBANUM, THUS & THUS MASCULUM, *Off.* Λίβανος, *Théophr. & Diosc.* Λιβανωτὸν, *Hippoc.* THUS vel TUS, *Latin.* RONDER, CONDER, & KATETH, *Arab.* est une substance résineuse, d'un jaune pâle ou transparent, en larmes semblables à celles du Mastic, mais plus grosses. L'Encens est sec & dur; d'un goût un peu amer, modérément âcre & résineux, non désagréable; d'une odeur pénétrante. Lorsqu'on le jette sur du feu, il devient aussitôt ardent, & répand une flamme vive, & qui a peine à s'éteindre; il ne coule point

comme le Maſtic. Lorſqu'on le met ſous les dents, il ſe briſe auſſitôt en petits morceaux; mais il ne ſe réunit pas comme le Maſtic, & on ne peut pas le rouler comme lui dans la bouche, parce qu'il s'attache aux dents. Les gouttes d'Encens ſont tranſparentes, oblongues & arrondies: quelquefois elles ſont ſeules; quelquefois il y en a deux enſemble, & elles reſſemblent à des teſticules ou à des mammelles, ſelon qu'elles ſont plus ou moins groſſes. C'eſt de-là que ſont venus les noms d'*Encens mâle* & d'*Encens femelle*. Quelquefois auſſi il y a quatre ou cinq gouttes de la groſſeur d'un Pois ou d'une Aveline, ou même plus groſſes, qui ſont quelquefois attachées à l'écorce de l'arbre d'où elles ont découlé. Les Grecs appellent *Manne d'Encens* les miettes ou les petites parties qui ſe ſont formées de la colliſion des grumeaux. On eſtime l'Encens qui eſt blanchâtre, tranſparent, pur, brillant, ſec. L'Encens a été connu non-ſeulement des Grecs & des Arabes, mais auſſi de preſque toutes les nations, & dans tous les tems; & ſon uſage a été très-célèbre & très-fréquent dans les ſacrifices: car autrefois on les faiſoit avec de l'Encens, & on s'en ſervoit comme l'on s'en ſert encore à préſent pour exci-

ter une odeur agréable dans les temples Cette coutume a paſſé parmi toutes les nations, dans toutes les Religions, & dans tous les tems.

Les Auteurs ne conviennent pas du pays natal de l'Encens. Quelques-uns diſent qu'il n'y a que l'Arabie qui le produiſe; & encore, que ce n'eſt pas ce pays-là tout entier, mais ſeulement la partie que l'on appelle *Saba*. D'autres diſent que l'Ethiopie, dont quelques peuples s'appellent auſſi Sabéens, porte auſſi cette Réſine odoriférante.

Nous ſommes encore moins certains de l'arbre qui porte l'Encens. *Théophraſte* aſſure qu'il n'eſt pas grand, qu'il eſt haut de cinq coudées, branchu, & que ſes feuilles ſont ſemblables à celles du Poirier. D'autres cependant, dit-il, ſoutiennent qu'il eſt ſemblable au Lentiſqué; & d'autres, qu'il a l'écorce & les feuilles du Laurier. *Diodore* de Sicile lui donne la figure de l'Acacia d'Egypte, & les feuilles de Saule. *Garzias* dit auſſi que l'arbre de l'Encens n'eſt pas fort haut, & que ſes feuilles ſont ſemblables à celles du Lentiſque : & *Thevet* au contraire dit qu'il reſſemble aux Pins qui portent de la Réſine.

Dans l'Analyſe Chymique, ℔ij. d'Encens

diſtillées dans la cornue ont donné ℥vij. ʒvij. gr. xxiv. de phlegme acide, un peu auſtère, odorant, rouſſeatre : ℥j. ʒij. gr. lxvj. de phlegme, ſoit acide, ſoit urineux & roux : ℥j. ʒij. gr. xxiv. d'huile limpide, fluide, odorante & jaunâtre : ℥v. ʒiij. d'huile brune, épaiſſe : ℥vj. ʒv. gr. xxx. d'huile épaiſſe, & de la conſiſtance du Miel.

La maſſe noire qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit ℥v. ʒvij. gr. xliij. laquelle étant calcinée pendant 15. heures dans un creuſet, eſt devenue brune, & peſoit ℥j. ʒiij. gr. vj. On a retiré de ces cendres par la lixiviation gr. xxij. de ſel fixe alkali. La perte des parties dans la diſtillation a été de ℥iv. ʒiij. gr. xxix. & dans la calcination elle a été de ℥iv. ʒiv. gr. xxxvij. par où il eſt conſtant que l'Encens contient plus de terre & un peu plus de ſel ammoniacal que le Maſtic, & que les parties ſalines & huileuſes de l'Oliban ſont mêlées très-intimement & unies très-étroitement.

On recommande l'uſage interne de l'Encens pour différentes maladies de la tête & de la poitrine, auſſi-bien que pour les flux de ventre & de la matrice, pour la toux, le crachement de ſang, la diarrhée & la dyſenterie : car il adoucit &

tempère les ſucs trop âcres du corps, & ſurtout la lymphe qui eſt ſalée. La doſe eſt depuis ℈j. juſqu'à ʒj. ou ʒij. Il paſſe pour un ſpécifique ſingulier contre la pleuréſie, ſurtout celle qui eſt épidémique. *Quercetan dans ſa Pharmacopée* vante contre cette maladie une Pomme creuſée que l'on remplit de ʒj. d'Encens en poudre, que l'on recouvre enſuite, & que l'on fait cuire ſous la cendre. Il la fait prendre au malade, & lui donne ℥iij. d'eau de Chardon-béni : enſuite il le fait bien couvrir pour le faire ſuer. *Rivière dans ſes Obſervations* aſſure qu'il a vû guérir par ce remède pluſieurs perſonnes que la pleuréſie avoit réduites à l'extrémité. Il cauſoit ou des ſueurs abondantes, ou il purgeoit facilement. J'ai donné ſouvent ce remède avec un heureux ſuccès après deux ou trois ſaignées ; mais il ne m'a pas toujours réuſſi. S'il n'excite pas la ſueur après la première priſe, il faut le réitérer ſix heures après.

On emploie l'Encens extérieurement dans les fumigations de la tête pour les catarrhes, le vertige, le corryza, comme auſſi pour la chûte de l'anus ; & dans ce dernier cas, la fumigation ſe fait dans une chaiſe percée. Il eſt utile pour les plaies de la tête & des nerfs : il

remplit les ulcères de chair, & il les fait cicatriser. C'est pouquoi on le mêle dans plusieurs Onguens & Emplâtres vulnéraires, & consolidans.

L'huile que l'on distille de l'Encens, passe chez quelques-uns pour un remède très-efficace pour la phthisie.

On prépare encore avec l'Encens une liqueur *per deliquium* : on met de l'Encens en poudre dans un blanc d'œuf cuit & chaud, que l'on place dans un cellier : car l'Encens se résout en une liqueur qui est bonne pour ôter les taches du visage, & remplir les cavités des cicatrices.

Matthiol recommande un remède fait avec l'Encens, comme très-excellent contre la chassie & la rougeur des yeux. On le prépare ainsi : On met au bout d'un stylet un grain d'Encens, on l'allume à une bougie, & on l'éteint dans ℥iv. d'Eau Rose ; on recommence trente fois la même chose : ensuite on passe cette eau au travers d'un linge blanc; & on en frotte les coins des yeux avec une plume, le soir lorsque le malade est prêt de se coucher. Mais si la rougeur & les larmes sont accompagnées d'une violente douleur, on ajoûte une égale quantité de lait de femme.

Dioscorides croit que l'usage interne immodéré

immoderé de l'Encens n'eſt pas ſans danger : car il aſſure que ſi on en avale lorſqu'on ſe porte bien, il excite la folie. Mais *Galien* & les autres Médecins gardent un profond ſilence ſur ce danger de l'Encens, & on ne découvre rien de nuiſible dans l'uſage que l'on en fait tous les jours.

℞. Encens en poudre, ℥ß.
Fleurs de Soufre, ℥j.
Mettez les dans ſ. q. de Gingembre confit, ou dans la Conſerve d'Ache. F. un bol pour l'aſthme.

℞. Encens mâle, ℥j.
Trochiſques d'Agaric, ℈iv.
M. avec du ſuc d'Hyſſope. F. dix pilules, contre la toux qui vient de pituite ou de catarrhe. Le malade n'en prendra qu'une tous les ſoirs à l'heure du ſommeil.

℞. Encens, Maſtic, ana ℥ij.
Bol d'Arménie, ℥j.
Corail rouge prép. Corne de Cerf brûlée, ana ℥ß.
Pierre Hématite, ℈ij.
Toutes ces drogues étant bien pulvériſées, on les mêlera enſemble, & on en fera une poudre, dont la doſe eſt ℥jß dans la dyſenterie.

On emploie l'Encens dans la *Poudre de*

Spermole, de *Crollius*; la *Thériaque*, le *Mithridat*, les *Trochisques de Karabé*, les *Pilules de Cynoglosse*, les *Pilules contre la gonorrhée*, de *Charas*; l'*Onguent Martiatum*, le *Mondificatif de Résine*, les *Emplatres de Bétoine*, *divin*, *céphalique*, *diaphorétique*, de *Charpie*, *d'Oxycroceon*, contre la rupture, pour les fractures, de *Grenouilles* avec le *Mercure*, *styptique*, de *Charas*.

Autrefois on avoit coutume d'apporter avec l'Encens, l'écorce de l'arbre de l'Encens, qui a la même vertu que cette Résine, mais qui est plus astringente; elle n'est plus en usage aujourd'hui.

Il a y une autre chose que quelques-uns appellent *Ecorce de l'Encens*, ou *Parfum*, ou *Encens des Juifs*; parce qu'ils s'en servoient souvent dans leurs temples. C'est une masse sèche, un peu résineuse, rougeatre, en écorce, qui a l'odeur pénétrante du Storax liquide, faite des écorces de l'arbre appellé *Rosa Mallas*, que l'on fait bouillir, & que l'on exprime après que l'on en a tiré le Storax liquide. Nous avons parlé de cet arbre à l'*article du Storax*. Cette écorce ne sert que pour brûler.

ARTICLE X.

De la Sandaraque.

LE mot *Sandaracha* a été donné à trois différentes ſubſtances : 1°. à une certaine eſpèce d'Arſénic rouge que les Grecs appelloient Σανδαραχη ; c'eſt pourquoi on l'appelle à préſent *Sandaraque des Grecs*, pour la diſtinguer des autres eſpèces : 2°. à la Réſine du Genièvre, que les Arabes appellent *Sandarach* ou *Sandarax*, & que leurs interprètes ont appellé *Sandaraque des Arabes* : 3°. à une ſubſtance qui tient le milieu entre le Miel & la Cire, que l'on trouve ſouvent à part dans les endroits vuides des ruches ; & c'eſt la nourriture des abeilles lorſqu'elles travaillent : & on l'appelle *Sandaracha*, *Erithace* & *Cœrinthus*, comme *Pline* le rapporte. Cette dernière eſpèce n'eſt point en uſage, & elle n'eſt point connue dans les Boutiques. Nous avons déja parlé de la première eſpèce qui eſt la Sandaraque des Grecs, ou la Sandaraque minérale Nous parlerons ici de la Sandaraque des Arabes.

Ainſi la Sandaraque, le Vernis, la

Gomme ou Résine de Genèvrier, SANDARACHA, VERNIX; & GUMMI JUNIPERINUM, *Off.* Κόμμι Ἀρκευθίδος, *Græc.* SANDARAX, *Arab.* est une substance résineuse, sèche, inflammable, transparente; d'un jaune pâle ou citrin, en gouttes semblables au Mastic, d'un goût résineux; d'une odeur pénétrante & suave, quand on la brûle; qui ne se dissout pas dans l'eau, mais seulement dans l'huile ou l'esprit-de-vin. On estime celle qui est brillante, transparente, jaunâtre. On nous l'apporte des côtes d'Afrique par Marseille.

Cette Résine découle d'elle-même dans les pays chauds, ou par les incisions que l'on fait à l'écorce du Genèvrier en arbre, & du Cèdre qui s'appelle *Cedrus baccifera.* La Sandaraque qui découle de ce Cèdre: a une odeur un peu plus suave quand on la brûle; & c'est pourquoi elle est plus estimée: mais on en trouve très-rarement dans les Boutiques.

Le grand Genèvrier ou le Genèvrier en arbre, JUNIPERUS VULGARIS ARBOR, *C. B. P.* ne diffère du Genèvrier ordinaire, ou du petit Genèvrier, que par la grandeur & par le pays où il naît. Car souvent il est seulement garni d'une grande quantité de branches: quelquefois il a la hauteur d'un arbre. Son tronc cepen-

dant n'eſt pas fort gros. Son écorce eſt rabôteuſe, rougeatre, & tombe par lambeaux; ſon bois eſt dur, auſſi un peu rougeatre, ſurtout lorſqu'il eſt ſec : il a une odeur agréable de Réſine. Ses rameaux ſe partagent en un grand nombre de tiges garnies de feuilles très-pointues, très-étroites, roides, piquantes, luiſantes, & toujours vertes. Au mois d'Avril & de Mai, il ſort des aiſſelles des feuilles, des chatons longs de deux ou trois lignes, panachés, de couleur de pourpre & de ſafran, formés de pluſieurs écailles, dont le bord inférieur eſt garni de trois ou quatre véſicules, remplies d'une pouſſière dorée & très-fine. Ces fleurs ſont ſtériles. Les fruits naiſſent en grand nombre ſur les autres eſpèces de Genèvrier, qui n'ont point d'étamines. Ces fruits ſont des bayes ſphériques, deux fois plus groſſes qu'un grain de Poivre, avec une eſpèce de nombril à trois ſillons, vertes d'abord, noires quand elles ſont mûres, & couvertes d'une pouſſière bleue, remplies d'une pulpe rouſſeatre; d'un goût âcre, aromatique, réſineux, doux. Ces bayes contiennent chacune trois oſſelets oblongs, anguleux, durs, renfermans une graine oblongue; & chacun de ces oſſelets eſt garni d'une véſicule pleine d'un

suc résineux. Ces fruits ne sont mûrs qu'à la seconde année ; de sorte que l'on voit quelquefois sur le même arbre les fruits de trois différentes années. Il y a quelques espèces de Genèvrier en arbre, dont les bayes ne sont pas sphériques, mais oblongues & arrondies : dans d'autres les bayes sont rousseatres.

Le Genèvrier est commnn dans tous les pays de l'Europe ; il croît dans les forêts & sur les montagnes. Toutes les parties du Genèvrier sont odorantes & employées en Médecine ; savoir, les racines, le bois, les feuilles, les bayes, & la résine ; nous en parlerons ailleurs ; il ne s'agit ici que de la Résine.

Le Cedre qui porte des bayes, CEDRUS BACCIFERA PRIMA seu CEDRUS folio Cupressi, major, fructu flavescente, *C. B. P.* 487. OXYCEDRUS LYCIA, *Dod. Pempt.* 853. est un petit arbre, haut de trois coudées, d'une odeur agréable de Cyprès. Son tronc est tortu, garni de plusieurs rameaux fléxibles & plians, couvert d'une écorce raboteuse. Ses feuilles sont petites, charnues, composées de plusieurs rangs de quatre feuilles jointes ensemble, de même que dans le Cyprès. Ses fleurs sont semblables à celles du Genèvrier ordinaire, jaunes, attachées à l'extrémité des rameaux com-

me dans le Cyprès, & stériles. Les fruits naissent sur d'autres branches de ce même arbre. Ce sont des bayes de la grosseur de celles du Myrthe, ou même plus grandes, sphériques, semblables en quelque façon, par leurs petites tubérosités, à des cones de Cyprès, vertes d'abord, ensuite tirant sur la couleur de pourpre; qui s'amollissent un peu en mûrissant; d'un goût & d'une odeur semblables aux bayes de Genièvre; renfermant trois, quatre ou même un plus grand nombre de petits osselets cannelés, oblongs, résineux, remplis d'une graine oblongue, blanche, semblable en quelque manière à celle du Ris. Cet arbrisseau fleurit au Printems, & conserve long-tems son fruit verd, de même que le Genièvre. Quand il est nouvellement élevé de sa semence, & encore tendre, ses feuilles sont entièrement différentes, car elles ressembleroient aux feuilles du Genèvrier, si elles n'étoient plus courtes & un peu plus molles. Mais lorsqu'il a trois ou quatre ans, il commence à porter des feuilles rondes, & semblables à celles du Cyprès; de sorte que les rameaux inférieurs sont chargés de feuilles piquantes & pointues; & les rameaux supérieurs, de feuilles obtuses & arrondies.

Cette plante donne d'elle-même dans les pays chauds, de la Résine fort semblable à celle du Genèvrier. Elle croît dans le Languedoc & dans les Alpes.

Dans l'Analyse Chymique, de ℔ij. de Sandaraque distillées dans la cornue il est sorti ℥ij. ʒiij. gr. xviij. de phlegme limpide, acide, & de l'odeur du Genièvre: ʒvij. gr. lx. de phlegme rousseatre, soit acide, sois urineux : ℥xvj. ʒij. gr. lxx. d'huile rousseatre, transparente, fluide : ℥vj. ʒvij. gr. ij. d'huile plus épaisse & de la consistance du Miel.

La masse noire qui est restée au fond de la cornue, pesoit ℥ij. ʒiv. gr. xviij. laquelle étant calcinée dans un creuset pendant 12. heures, a laissé ʒiv. de cendres brunes, dont on a retiré par la lixiviation gr. iv. de sel fixe salé. La perte des parties dans la distillation a été de ℥ij. ʒvj. gr. xlviij. & dans la calcination, de ℥ij. gr. xviij.

On voit par cette Analyse, que la Sanraque approche du Mastic; qu'elle contient cependant plus de sel Ammoniacal, & que ses parties huileuses sont plus subtiles.

On attribue à la Sandaraque presque les mêmes vertus qu'au Mastic. On l'emploie cependant plus rarement pour

l'intérieur du corps. La dose est depuis ℈j. jusqu'à ʒj. Prise intérieurement, elle guérit les hémorrhagies & les vieilles diarrhées, elle déterge & consolide les ulcères internes. Appliquée extérieurement, elle arrête le sang : elle guérit les plaies & les ulcères putrides, elle adoucit les douleurs des membres ; elle est d'un grand secours dans la résolution des nerfs causée par des humeurs froides. On en recommande la fumigation pour les catarrhes. Dissoute dans l'huile Rosat ou dans quelque autre huile, elle est utile pour les douleurs & les tumeurs des hémorrhoïdes, & c'est un puissant secours dans les crevasses des mains & des pieds, produites par le froid.

℞. Sandaraque,	ʒiij.
Mastic,	ʒj.
Benjoin,	ʒß.
Succin rapé,	ʒij.

M. F. une poudre, pour faire des fumigations dans les catarrhes & le coryza.

On emploie la Sandaraque dans l'*Emplatre diaphorétique & styptique* de *Charas*.

La Sandaraque s'appelle *Vernis à écrire*, parce qu'elle sert à faire une poudre dont on frotte le papier, pour l'empêcher de

boire, & pour rendre les lettres plus belles. On s'en ſert auſſi pour prépaier un Vernis liquide, en la faiſant diſſoudre dans l'huile de Lin, de Térébenthine, d'Aſpic, ou dans de l'Eſprit-de vin; quoique l'on faſſe encore un autre Vernis liquide avec de la radure de Succin diſſoute dans l'huile de Lin ou d'Aſpic.

ARTICLE XI.

Du Sang-Dragon.

LE Sang-Dragon, SANGUIS DRAGONIS, *Off.* Κιννάϐαρις, *Dioſc.* Αἷμα Δράκοντος, *Græc. recent.* ALACHNEN, *Arab.* eſt une ſubſtance réſineuſe, ſèche, friable, qui ſe fond aiſément au feu, imflammable, d'un rouge foncé de couleur de ſang, lorſqu'elle eſt pilée; tranſparente, quand elle eſt étendue en lames minces; ſans goût & ſans odeur, ſi ce n'eſt lorſqu'on la brûle : car alors elle répand une odeur qui approche beaucoup de celle du Storax liquide.

On trouve dans les Boutiques deux ſortes de Sang-Dragon; ſavoir, le dur, qui eſt formé en grumeaux ou en petites maſſes de la longueur d'un pouce, & de

la largeur d'un demi-pouce, enveloppées dans des feuilles longues, étroites presque comme celles de Jonc ou de Palmier : c'est ce que l'on appelle chez les Apoticaires *Larmes* ou *Gouttes de Sang Dragon*. Il y en a aussi en masses ou en pains, qui est moins pur, & mêlé d'écorces, de bois, de terre, ou d'autres corps hétérogènes. L'autre espèce de Sang-Dragon, que l'on trouve quelquefois dans les Boutiques, est fluide, mol, tenace, résineux, inflammable, d'une couleur de sang très-foncée. Lorsqu'on le brûle, il approche de l'odeur de celui qui est solide ; il est cependant moins agréable. Il se sèche avec le tems, & devient semblable à celui qui est solide.

On trouve aussi très souvent un faux Sang-Dragon dans les Boutiques, qu'il est très-facile de distinguer du véritable. Ce sont des masses gommeuses, rondes, applaties, d'une couleur rouge-brune & sale, composées de différentes espèces de Gommes, ausquelles on donne la teinture avec du vrai Sang-Drangon, ou avec le bois du Brésil. Ces masses ne s'enflâment point, mais elles font des bulles, & elles pétillent ; elles s'amollissent & se dissolvent dans l'eau, qu'elles rendent mucilagineuse comme les Gommes :

on doit les rejetter entièrement. On estime le Sang-Dragon que l'on apporte en gouttes pures, brillantes, d'un rouge-brun, inflammables, enveloppées dans des feuilles, & qui étant pulvérisées font paroître une couleur d'écarlate brillante.

Les anciens Grecs connoissoient ce suc résineux sous le nom de *Cinnabre*, comme nous l'avons déja dit à l'*article du Cinnabre & du Vif-Argent*. Ce mot de *Cinnabre* a été donné par abus à notre Cinnabre minéral, que les Grecs appelloient *Minium* : c'est par le même abus que l'on a donné peu à peu le nom de *Minium* à la Chaux rouge du Plomb.

Dans le tems de *Dioscorides* quelques-uns pensoient que le suc dont nous parlons, étoit le sang desséché de quelque Dragon. *Dioscorides* à la vérité rejette ce sentiment ; mais il ne dit pas ce que c'est que ce suc. Il y a long tems que ceux qui ont écrit sur la Matière Médicale, conviennent que ce suc découle d'un arbre.

Monard assure que cet arbre s'appelle *Dragon*, à cause de la figure d'un Dragon que la Nature a imprimée sur son fruit. Mais ne peut-on pas dire que c'est à cause du nom de l'arbre, que l'on a cherché & imaginé cette figure de Dragon dans ce fruit ? Quoi qu'il en soit,

les Botaniſtes font mention de quatre eſpèces de plantes qui portent le nom de Sang-Dragon des Boutiques.

La première eſpèce s'appelle DRACO ARBOR, *Cluſ. Hiſt.* 1. *C. B. P.* 505. PALMA PRUNIFERA, foliis Yuccæ, è qua Sanguis Draconis, Offic. *Commel. H. Amſtel.* C'eſt un grand arbre, qui reſſemble de loin au Pin : tant ſes rameaux ſont égaux & toujours verds. Son tronc eſt gros, haut de huit ou neuf coudées, partagé en différens rameaux, dénués de feuilles vers le bas, & terminés à leur extrémité par un grand nombre de feuilles, longues d'une coudée, larges d'un pouce d'abord, diminuant inſenſiblement de largeur, & ſe terminant en pointe ; partagées dans leur milieu par une côte épaiſſe & ſaillante, comme dans les feuilles d'Iris. Ses fruits ſont ſphériques, de quatre lignes de diamètre, jaunâtres & un peu acides ; ils contiennent un noyau ſemblable à celui du petit Palmier. Son tronc qui eſt raboteux, ſe fend en pluſieurs endroits, & répand dans le tems de la Canicule une liqueur, qui ſe condenſe en une larme rouge, molle d'abord, enſuite ſèche & friable ; & c'eſt le vrai & naturel Sang-Dragon des Boutiques. Cet arbre croît dans les Iſles Ca-

naries, ſurtout dans celle du Port-ſaint, près de Madère.

La ſeconde eſpèce eſt appellée PALMA AMBOINENSIS Sanguinem Draconis fundens altera, foliis & caudice undique ſpinis longis, acutiſſimis, nigris armata, *D. Sherard. Dale Pharmacol. ſuppl.* ARUNDO FARCTA Indiæ orientalis, Sanguinem Draconis manans, *Hſt. Oxon.* PALMA-PINUS, ſive conifera, *J. B.* 1 398. ARUNDO ROTANG, *Bont.* ROTANI DSJERENANG, *Ind.* ARUNDO FARCTA ſeu PALMA CONIFERA SPINOSA, *Kæmpfer. Amæn. exot.* 552. Cet arbre eſt haut de trois toiſes tout au plus, hériſſé de toute part d'épines d'un brun foncé, droites, longues preſque d'un pouce, applaties & minces. Son tronc s'élève juſqu'à la hauteur de trois aulnes, de la groſſeur du bras; ſimple, droit, jaunâtre, garni d'épines horiſontales fort nombreuſes vers le bas: il eſt noueux par des intervalles d'un empan, & ſes nœuds ne ſont pas apparens, étant entouré par les baſes des branches feuillées, elles forment un tuyau par leur baſe, & naiſſent chacune d'un nœud, de manière que la branche feuillée inférieure embraſſe toujours par le bas celle qui eſt au-deſſus; ce qui fait que ſes nœuds ne paroiſſent

pas à moins qu'on en ôte ces enveloppes. Ces bases de branches feuillées ou ces espèces de tuyaux, forment la plus grande partie de la surface extérieure du tronc; car lorsqu'elles ont été enlevées, on voit la partie intérieure & médullaire du tronc dont la surface est luisante, de couleur brune, d'une substance mollasse, fibrée, plus ferme vers le sommet, charnue, bonne à manger, sans goût, & très-blanche. Ses branches feuillées sont clair-semées & sans ordre sur le tronc, & plus rapprochées vers le sommet: les plus extérieures sont plus longues, comme dans les Palmiers; les intérieures qui naissent successivement, sont plus courtes & imparfaites. Les branches feuillées sont longues d'une aune, garnies de feuilles rangées par paire de chaque côté, & nues à leurs parties inférieures. La côte de ces branches feuillées est lisse, un peu applatie, plus épaisse à son origine, & insensiblement plus mince, verte en dessus, pâle & jaunâtre en dessous, creusée en gouttière de chaque côté, d'où partent les feuilles: elle est hérissée d'épines courtes clair-semées, recourbées, jointes deux à deux comme des cornes. Les feuilles que les Botanistes appellent ordinairement des aîles, sont comme celles du

Roseau, vertes, longues d'une coudée, larges d'un demi pouce, terminées par une longue pointe, menues & pendantes, ayant quelques épines en dessous, & trois nervures qui s'étendent dans toute la longueur, & dont celle du milieu est plus grosse, & les deux autres plus grêles : d'où elles prennent autant de plis, & par où elles se rapprochent en se sèchant,

Les fruits naissent d'une façon singulière, ramassés en grappes sur une tige qui vient de l'aisselle des branches feuillées, & qui sur le tronc sort à la distance d'une palme des branches feuillées. Ces grappes sont renfermées dans une graine composée de deux feuillets opposés, minces, cannelés, bruns, qui forment une longue pointe aigue. L'un de ces feuillets est plus bas & plus externe ; il a deux empans de longueur, & plus d'un pouce & demi de largeur ; il est armé sur le dos d'épines applaties, longues d'un pouce, & qui forment un angle droit : l'autre feuillet qui est plus haut, regarde le tronc ; il est nud & plus court. La grappe a neuf pouces de longueur, & est composée de quatre, cinq ou six petites grappes qui accompagnent la tige dans toute sa longueur ; & chaque petite grappe se trouve séparée par d'autres feuillets semblables.

aux précédens, insensiblement plus courts & plus étroits; de sorte que les premiers embrassent & couvrent les derniers en manière d'écailles. Ces grappes se divisent en branches ou pédicules courts, gros, fermes, courbés & posés près l'un de l'autre, & alternativement ils sont garnis de petites éminences écailleuses, & qui ne tombent pas, & ils portent chacun un fruit dont la base est formée de six découpures ou petits feuillets minces; membraneuses, de couleur brune, (qui servoient de calyce à la fleur) : trois sont extérieures, très-courtes, larges & arrondies; les autres s'élèvent dans les intervalles des précédentes, & sont plus longues, plus étroites & terminées en pointe.

Le fruit est arrondi, ovoïde, plus gros qu'une Aveline, couvert d'écailles très-luisantes, rangées de façon qu'il représente un cone de Sapin renversé; car les pointes des écailles supérieures couvrent les intervalles qui se trouvent entre les inférieures; d'où il en résulte un arrangement régulier en échiquier. Le sommet de ce fruit est chargé de trois styles grêles, secs, un peu roides, & recourbés en dehors.

Les petites écailles sont très-menues,

un peu dures, collées fortement ensemble, de couleur de pourpre, dont les bords sont bruns; terminés en angle droit par leur pointe : sous ces écailles on trouve une membrane charnue, blanchâtre, qui enveloppe un globule charnu, d'un verd pâle avant sa maturité, pulpeux, plein de suc, d'un goût de légumes, & fort astringent, qui se répand très promptement de la langue aux gencives & à toute la bouche, & disparoît aussitôt. *Bontius* a tâché de donner une estampe de cette grappe sous le nom Malayen du genre de *Rotang*, mais cette figure est défectueuse & imparfaite. *J. Bauhin* en propose une presque semblable, sous le titre de *Palma Pinus*. Mais ni l'un ni l'autre n'en savoient pas l'usage.

Les Orientaux, les Malayes, & les peuples de l'Isle de Java tirent le suc résineux du fruit de cet arbre de la manière suivante, comme le rapporte *Kæmpfer*, *Amæn. exot.* On place les fruits sur une claye posée sur un grand vaisseau de terre, lequel est rempli d'eau jusqu'à moitié. On place sur le feu ce vaisseau légèrement couvert; afin que la vapeur de l'eau bouillante amollisse le fruit, & le rende flasque : par ce moyen la matière sanguine qui ne paroissoit pas dans

ce fruit coupé, en sort par cette vapeur chaude, & se répand sur la superficie des fruits. On l'enlève avec de petits bâtons, & on la renferme dans des follicules faites de feuilles de Roseau pliées, qu'on lie ensuite avec du fil, & que l'on expose à l'air, jusqu'à ce qu'elle soit desséchée.

D'autres tirent ce suc résineux par la simple décoction du fruit: ils le font bouillir, jusqu'à ce que l'eau en ait tiré, tout le suc rouge; ils jettent ensuite le fruit, & ils font bouillir & évaporer cette eau, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un suc épais, qu'ils renferment pareillement dans des follicules.

La troisième espèce de Sang Dragon s'appelle Ezqua-huitl, seu Sanguinis arbor, *Hernand.* 59. C'est un grand arbre, dit *Hernandez*, qui a les feuilles du Bouillon-blanc, grandes, & anguleuses: il en découle une liqueur appellée Sang-Dragon. Cet arbre croît dans la nouvelle Espagne.

La quatrième espèce s'appelle Draco arbor Indica siliquosa, Populi folio, Angsana vel Angsava Javanensibus, *Commel. H. Med. Amst. rarior.* 213. Cet arbre qui croît dans l'Isle de Java,& même dans la ville de Batavia, est grand; son

bois eſt dur, & ſon écorce rougeatre. Ses feuilles ſont placées ſans ordre, portées par des queues longues & grêles; elles ſont ſemblables aux feuilles du Peuplier, mais plus petites, longues de denx pouces, larges à peine d'un pouce & demi, pointues, molles, liſſes, luiſantes, d'un beau verd-gai qui tire ſur le jaune. d'un goût inſipide. Ses fleurs ſont petites, jaunes, odorantes, un peu amères. Ses fruits ſont portés par de longs pédicules; ils ſont d'une couleur cendrée, durs, ronds, applatis, & cependant convèxes des deux côtés dans leur milieu, membraneux à leur bord, garnis de petites côtes ſaillantes. Chaque fruit contient deux ou trois graines oblongues, recourbées, rougeatres, dures, liſſes, luiſantes, qui reſſemblent un peu à des reins ou à des petits Haricots. *Commelin* aſſure que ce fruit ne reſſemble pas mal à celui que *Monard* a décrit, ſur lequel il dit que la Nâture a imprimé la figure d'un petit Dragon. Car quand on enlève la peau extérieure, on voit pluſieurs veines diſtribuées & entrelaſſées; de ſorte qu'il ſemble que l'on voye un Dragon, tel qu'on a coutume de ſe l'imaginer en regardant la flamme du feu, les nuées & autres choſes ſemblables. Quand on fait une in-

cision au tronc ou aux branches de cet arbre, il en découle une liqueur qui se condense aussitôt en des larmes rouges, que l'on nous apporte en globules enveloppés dans du Jonc.

Je ne puis dire en quoi consiste la différence des sucs que l'on tire de ces différentes plantes, si toutefois il y en a quelqu'une ; car on ne distingue point ces sucs dans les Boutiques.

Le vrai Sang Dragon ne se dissout point dans l'eau, mais dans l'Esprit-de-vin & dans les substances huileuses. La fumée qu'il répand, lorsqu'on le brûle, est un peu acide, & comme celle du Benjoin. C'est une Résine composée de beaucoup d'huile grossière & d'un sel acide, mêlés ensemble: elle contient peu de parties volatiles huileuses, comme on peut le conclure de ce qu'elle n'a ni goût, ni odeur.

Le Sang-Dragon a une vertu incrassante, dessicative & astringente ; & on l'emploie avec utilité intérieurement depuis ℈ß. jusq'à ℈j. pour la dysenterie, les hémorrhagies, les flux de ventre violens, & les ulcères internes. Appliqué extérieurement, il dessèche les ulcères, il agglutine les lèvres des plaies, il affermit les dents ébranlées, & il fortifie les gencives.

℞. Sang Dragon, Corail rouge, ana ʒj.
M. F. une poudre, que l'on partagera en six prises, dont on en donnera une de quatre heures en quatre heures, ou de six heures en six heures, dans les crachemens de sang, ou les hémorrhagies.

℞. Sang Dragon, ℥j.
Crystaux d'Alun de Roche, ℥ij.
Conserve de Roses rouges, ℥iij.
M. F. un Electuaire, dont la dose est ʒj. que l'on réitèrera de quatre heures en quatre heures dans les grandes hémorrhagies.

℞. Sang Dragon, Corail rouge, Terre du Japon, Bol d'Arménie lavé. ana ℥ß.
Conserve de Coings, s. q.
M. F. un Electuaire pour la dysenterie.

℞. Sang Dragon, ʒiij.
Camphre, ʒij.
Térébenthine de Venise, ℥ij.
M. F. des Pilules pour la gonorrhée; la dose est ʒß.

On emploie le Sang Dragon dans la *Poudre dysentérique*, & les *Pilules pour arrêter la gonorrhée*, de *Charas*; l'*Emplâtre styptique*, celui *pour l'enclouëure de pied de cheval*, & celui d'*Albatre*, du même Auteur.

Les Peintres s'en servent pour faire un Vernis rouge, dont on a coutume de prendre les boîtes, & les petits coffres de la Chine.

ARTICLE XII.

Du Storax solide.

IL y a deux sortes de Storax dans les Boutiques ; savoir, le liquide, & le solide : ils sont différens, & tirent leur origine de différens arbres. Nous avons déja parlé du liquide ; il s'agit à présent du Storax solide.

Le Storax, STYRAX SOLIDUS, vel STORAX, *Off.* Στύραξ, *Diosc. & Græc. veter.* ASTARAC, vol ASTORAC & LEBNI, *Avicen.* est une substance résineuse, dont les anciens Grecs ont distingué deux espèces, & qui sont encore distinguées à présent dans les Boutiques ; savoir, le Storax Calamite, & le Storax ordinaire ou en masses.

Le Storax Calamite, ou en larmes, STYRAX CALAMITA, *Off.* Στύραξ Καλαμίτης, *Græc.* est un substance résineuse, brillante, solide, un peu grasse, qui s'amollit sous les dents, composée de grumeaux ou de miettes blanchâtres & rouf-

feacres ; d'un goût réfineux, un peu âcre, agréable ; d'une odeur très-pénétrante, furtout lorfqu'on le jette fur les charbons ; qui fe fond auffitôt au feu ; qui s'enflamme lorfqu'on l'approche de la flamme, & qui forme une lueur très-claire.

On l'apportoit autrefois de Pamphylie dans des Rofeaux, felon le témoignage de *Galien*; c'eft pourquoi on l'a appellé Calamite : il étoit très eftimé.

Le Storax commun, ou en maffes, la Réfine du Storax, STYRAX VULGARIS, feu in glebas compactus, *Off.* STYRAX RUBER, *Quorumd.* eft une fubftance en maffes ; réfineufe, d'un jaune rougeatre ou brun : brillante, graffe, un peu gluante, qui jette comme une liqueur mielleufe : parfemée de quelques miettes blanchâtres, & qui a le même goût & la même odeur que le Storax Calamite.

Ces deux efpèces de Réfine ne diffèrent pas l'une de l'autre. La première efpèce eft la larme du Storax, qui découle goutte à goutte des petites fentes ou des incifions de cet arbre, & qui a été fèchée auffitôt & recueillie promptement. L'autre eft un fuc qui coule plus abondamment de plus grandes incifions, qui ne s'épaiffit qu'après beaucoup de tems : de forte que le contact de l'air chaud

chaud la rend rouſſe ou noire, avant qu'elle ſe sèche.

On choiſit les larmes du Storax ou les morceaux qui ſont purs, brillans, odorans, ſans être mêlés d'aucune ſciure de bois ou d'autres ordures. On nous apporte le Storax de la Syrie & des autres pays des Indes par Marſeille.

Enfin on vend dans les Boutiques une certaine ſciure de bois un peu réſineuſe, qui a l'odeur du Storax, que l'on appelle *Sarrilles* du Storax. Elle eſt inutile pour la Médecine, & on doit la rejetter.

Quelques Arabes, & ſurtout *Sérapion*, confondent le Storax liquide, qu'ils appellent *Miha*, dont nous avons déja parlé, avec le Storax ſolide ou le Storax des Grecs. Cependant *Avicenne* les a diſtingués, en parlant du Storax liquide ſous le nom de *Miha*, & du Storax ſec ou des Grecs, tantôt ſous le nom d'*Aſtorac*, tantôt ſous celui de *Lebni*.

P. Eginette, *Nicolas Myrepſe*, & quelques Grecs font mention d'un certain Storax *Stacte*, que pluſieurs perſonnes regardent comme une Réſine particulière & bien différente du Storax : d'autres au contraire croient que ce n'eſt autre choſe que la Réſine liquide du Storax, que l'on a ramaſſée & recueillie avant qu'elle fût

ſèche, dont *Dioſcorides* a fait mention. Peut être auſſi que les Grecs ont donné ce nom au Storax liquide, ou au *Miha* des Arabes. Il eſt fort difficile de décider cette queſtion, qui eſt d'ailleurs de peu de conſéquence.

L'arbre d'où découle le Storax, s'appelle STYRAX FOLIO MALI COTONEI, *C. B. P.* 452. *I. R. H.* 598. Il eſt de la grandeur d'un Olivier, & ſe trouve dans les forêts de la Provence, autour de la *Chartreuſe de Monrieu*, *à Baugencier*, *à Soliers*, & entre la Sainte-Baume & Toulon. Il reſſemble au Coignaſſier par ſon tronc, ſon écorce, & ſes feuilles, leſquelles naiſſent alternativement, & ſont arrondies & terminées en pointes; longues d'un pouce & demi, & un peu moins larges; vertes & luiſantes en-deſſus, blanches & velues en deſſous. Ses feuilles viennent ſur les nouvelles branches, quatre, cinq ou ſix enſemble : elles ſont blanches, odorantes, ſemblables aux fleurs de l'Oranger, mais d'une ſeule pièce; formant un tuyau court par le bas, & découpées en manière d'étoile par le haut en cinq ou ſix quartiers, d'un demi pouce de longueur, aigus, larges de deux lignes. Leur calyce eſt creux en forme de petite cloche, long de deux lignes; & leur piſ-

tille eſt arrondi & attaché à la partie poſtérieure de la fleur en manière de clou, & devient un fruit de la groſſeur & de la figure d'une Noiſette : il eſt blanchâtre, charnu, douceatre dans le commencement, enſuite un peu amer; il contient un ou deux noyaux très-durs, liſſes, luiſans, d'un rouge-brun, qui renferment une amande blanche, graſſe, huileuſe; d'une odeur qui approche beaucoup de celle de la Réſine de Storax, & d'un goût âcre & déſagréable. Ces arbres ne donnent que très-peu ou point du tout de Réſine en Provence; mais on en retire beaucoup de ceux qui viennent dans les pays plus chauds. Le Storax dont on ſe ſert dans les Boutiques, eſt tiré des arbres qui naiſſent en Syrie & en Cilicie.

Dans l'Analyſe Chymique, de ℔ij. de Storax pur il eſt ſorti ℥ij. ʒvij. gr. xlviij. de phlegme limpide, rouſſeatre, acide, d'une odeur réſineuſe de Storax : ℥j ʒv. gr. xxxvj. d'huile eſſentielle, limpide, rouſſeatre : ℥ij. ʒij. d'huile épaiſſe, de la conſiſtance du Miel, mêlée avec un ſel eſſentiel, volatil, ou ſemblable aux fleurs ſalines de Benjoin : (trois ou quatre jours après, cette ſubſtance butyreuſe s'eſt preſque toute fondue en huile.) Enfin il eſt

ſorti ℥iij. ʒiij. d'huile fluide, rouſſe, un peu empyreumatique.

La maſſe noire qui eſt reſtée dans la cornue; peſoit ℥ix. ʒv. laquelle étant calcinée dans le creuſet pendant 20. heures, de noire qu'elle étoit, eſt devenue rouſſe; & elle peſoit ℥j. ʒiv. On en a retiré par la lixiviation vij. gr. de ſel fixe ſalé. La quantité des parties qui ſe ſont perdues dans la diſtillation, a été du poids de ℥iv. gr. lx. & dans la calcination, de ℥viij. & ʒj.

On voit par-là que le Storax eſt une Réſine compoſée d'une grande quantité d'huile groſſière, d'une moindre quantité d'huile plus fine, d'une portion médiocre de ſel acide, & de peu de terre & de ſel alkali. Il contient moins de ſel eſſentiel volatil, que le Benjoin, & plus d'huile tenue.

Le Storax eſt un peu plus pénétrant que le Benjoin, parce qu'il contient plus d'huile très-ſubtile : cependant il eſt moins déterſif, parce qu'il contient moins de ſel eſſentiel. Ainſi, quoiqu'on puiſſe l'employer utilement dans l'aſthme humoral & la toux opiniâtre, pour diſſiper l'engorgement des poumons, & pour réſoudre eurs tubercules, cependant on lui préfère le Benjoin comme plus efficace.

On recommande le Storax à cauſe de ſa douce odeur, pour fortifier le cerveau, pour récréer les eſprits animaux, & pour en calmer les mouvemens déréglés : c'eſt pourquoi on l'emploie utilement dans les *Antidotes cordiales*. Il réſiſte aux poiſons qu'on dit qui nuiſent par leur vertu rafraîchiſſante ; quoique l'on y découvre une vertu anodyne, par laquelle il appaiſe les douleurs de tête & la toux invétérée, en adouciſſant l'acrimonie des humeurs par ſes parties huileuſes. C'eſt par ces mêmes parties qu'il eſt utile pris intérieurement à la doſe de ℈ß. juſqu'à ʒß. dans l'enrouement, dans la peſanteur & les fluxions de la tête : extérieurement en fumigation, il fortifie la tête, il eſt utile dans le vertige & les catarrhes : appliqué ſur la région de l'eſtomac, il le fortifie & aide la digeſtion ; il remédie à la paralyſie, & aux douleurs qui viennent de froid. On l'emploie fréquemment avec le Benjoin, pour faire des parfums & des fumigations.

℞. Storax Calamite, Benjoin, ana ℈j.
Jus de Régliſſe, ℈ß.
Laudanum, gr. ß.
Elixir de Propriété, ſ. q.

M. F. des Pilules, que l'on donnera à l'heure du ſommeil dans le mal de

tête, le coryza, les catarrhes & la toux invétérée.

℞. Storax, ʒß.
Baume du Pérou, ℥ß.

M. F. un liniment, pour frotter les membres paralytiques, ou qui sont attaqués de rhumatisme.

On prépare avec le Storax une huile odorante très-suave, en le macérant dans s. q. d'eau commune pendant trois jours. Par la distillation, il sort d'abord de l'eau, ensuite une huile jaune, excellente pour les ulcères internes, & surtout pour ceux de la poitrine : on en donne huit ou dix gouttes pour une dose.

On peut faire des fleurs de Storax, comme l'on en fait de Benjoin, & qui ont la même efficacité : mais elles sont peu usitées. On fait aussi une teinture de Storax par le moyen de l'Esprit-de vin, de la même manière que la teinture de Benjoin, & qui est propre pour les mêmes choses.

On emploie le Storax dans la *Poudre de Joie*, de *Charas*; la *Poudre céphalique odorante*, la *Thériaque*, le *Mithridat*, le *Diascordium*, les *Trochisques d'Alipta musqués*, le *Baume apoplectique*, l'*Onguent* ou *Pommade des Boutiques*, l'*Onguent Martiatum*, l'*Emplâtre céphali-*

que & stomachique, de *Charas*; & dans les *Trochisques*, *Pastilles* ou *Oiselets de Chypre*, du même Auteur.

Article XIII.

De la Tacamaque

La Tacamaque, Tacamahaca, *Off.* est une substance résineuse, sèche, d'une odeur pénétrante, dont on trouve deux espèces dans les Boutiques. L'une qui est plus excellente, que l'on appelle communément *Tacamaque sublimée*, ou *en coque*, est une Résine concrète, grasse cependant & un peu molle, pâle, tantôt jaunâtre, tantôt verdâtre, que l'on recueille dans des coquilles faites de fruits de Cucurbite, & que l'on couvre de feuilles; d'une odeur aromatique, très-pénétrante & très suave, qui approche de celle de la Lavande & de l'Ambre gris; d'un goût résineux, aromatique. On en trouve très-rarement dans les Boutiques.

L'autre espèce est la Tacamaque vulgaire, qui est en grains, ou en morceaux blanchâtres, jaunâtres, rousseatres, verdâtres, ou de différentes couleurs, à demi transparens; d'une odeur pénétrante, qui approche de l'odeur de la première espèce,

mais qui eſt moins agréable. Les Eſpagnols l'ont apportée les premiers de la nouvelle Eſpagne en Europe ; auparavant elle étoit entièrement inconnue. On en recueille auſſi dans d'autres Provinces de l'Amérique, & dans l'Iſle Madagaſcar.

L'arbre d'où découle cette Réſine ou par elle-même, ou par l'inciſion que l'on fait à ſon écorce, s'appelle ARBOR POPULO SIMILIS RESINOSA ALTERA, *C. B. P.* 430. TECOMAHACA, *Hernand.* 55. TACAMAHACA FOLIIS CRENATIS, lignum ad ephippia conficienda aptum, *Pluk. Phyt.* C'eſt un grand arbre qui reſſemble un peu au Peuplier; il a beaucoup d'odeur. Ses feuilles ſont arrondies, médiocres, terminées en pointe & dentelées. Les Auteurs ne font aucune mention de ſes fleurs. Ses fruits naiſſent à l'extrémité des menues branches; ils ſont petits, arrondis, de couleur fauve, & renferment un noyau qui diffère peu de celui de la Pêche. Il découle naturellement de cet arbre des larmes réſineuſes pâles, qui par leur odeur & la fineſſe de leurs parties forment la plus excellente Tacamaque : mais le ſuc réſineux qui découle des inciſions de l'écorce, prend différentes couleurs ſelon les différentes parties de l'écorce, ſur leſ-

quelles il ſe répand ; & étant épaiſſi par l'ardeur du ſoleil, il forme des morceaux de Réſine, tantôt jaunes, tantôt rouſſeatres, & tantôt brunes & panachées de paillettes blanchâtres : mais on préfère la première.

Dans l'Analyſe Chymique, ℔ij. de Tacamaque ont donné ℥iij ʒv. de phlegme, qui d'abord avoit une agréable odeur, & qui étoit un peu acide, enſuite moins odorant, & d'un goût acide & piquant : ℥ij. ʒv. gr. liv. d'huile limpide, rouſſeatre & fluide : ℥xij. ʒj. gr. xxxvj. d'une huile plus épaiſſe, ou de la conſiſtance du Miel, & de couleur brune : ℥vij. ʒij. gr. liv. d'une huile concrète, & de la conſiſtance du Beurre.

La maſſe noire qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit ℥ij. ʒiij. gr. xlvij. laquelle étant calcinée dans un creuſet pendant 15. heures, n'a laiſſé que ʒj. de cendres d'un brun rougeatre, & dont on n'a tiré aucun ſel fixe. La perte des parties dans la diſtillation a été de ℥iij. ʒv. gr. xxv. & dans la calcination, de ℥ij. ʒij. gr. xlvij.

On voit par-là, que cette réſine contient beaucoup de ſel acide, mais ſubtil, uni avec une huile tenue, une médiocre portion d'huile plus épaiſſe, très peu ou point du tout de terre ; & c'eſt pour cela que

cette Résine a des parties très-fines, si bien mêlées avec des parties grossières, qu'il en résulte un composé d'une odeur très pénétrante.

On emploie rarement la Tacamaque intérieurement. Quelques-uns la recommandent pour les maladies de la poitrine; mais on en fait un fréquent usage extérieurement. On la prescrit utilement pour appaiser quelque douleur que ce soit des parties externes, surtout celles qui viennent d'humeurs froides & de vents : elle résout & fait mûrir les tumeurs; elle détourne les fluxions des yeux & des autres parties du visage, étant mise sur un linge en forme d'Emplâtre, & appliquée sur les tempes ou derrière les oreilles; ou en fumigation, & on en reçoit l'odeur par les narines. Appliquée sur le nombril, elle appaise la passion hystérique, & les suffocations de la matrice : si on en met sur la région de l'estomac, elle le fortifie, elle aide la digestion, elle dissipe les vents, & excite l'appétit. *Potérius* soutout la vante comme un spécifique éprouvé dans les douleurs de l'estomac. *Michaelis* s'en servoit heureusement dans les fièvres malignes, lorsque les malades se plaignoient d'anxiété. *Ettmuller* en recommande l'Emplâtre, pour appaiser le vomissement.

Appliquée ſur la tète, elle en diminue le mal, & empêche les catarrhes : elle eſt utile dàns les plaies des nerfs, des tendons & des articulations. *Hocſteterus* rapporte *dans ſes Obſervations*, qu'il a guéri de la ſurdité, en appliquant un Emplâtre de Tacamaque ſur la tête, après l'avoir fait raſer.

℞. Tacamaque, ℥jß.
Storax Calamite, ℥ß.
Huile de Noix muſcade, ſ. q.

M. F. un Emplâtre, pour appliquer ſur l'eſtomac lorſqu'il eſt douloureux & foible, & dans les douleurs de colique.

℞, Tacamaque, Labdanum, ana ℥ß.
Caſtoreum, ʒß.
Huile de Succin, ſ. q.

M. F. un Emplâtre, pour appliquer ſur l'ombilic, dans la paſſion hyſtérique & la ſuffocation de la matrice.

℞. Tacamaque, Caragne, ana q. v.
Diſſolvez dans ſ. q. d'huile eſſentielle de Lavande.

F. un liniment, dont on frottera les parties attaquées de paralyſie ou de douleurs de rhumatiſme,

On emploie la Tacamaque dans l'*Emplâtre céphalique odorant*, de *Charas*,

dans les *Emplâtres céphaliques*, *stomachiques*, *pour la matrice*, du même Auteur, dans l'*Emplâtre Diabotanum*, de *Blondel*; & dans l'*Emplâtre de Mastic*, de la *Pharmacopée de Londres*.

---

§. 3.

DES SUCS GOMMEUX.

ARTICLE I.

De la Gomme Arabique, de celle du Sénégal, & de celle de notre Pays.

LA Gomme Arabique, GUMMI ARABICUM, *Off.* Κόμμι Ἀκακίας ἀκάνθης, *Diosc.* Κόμμι propriè dictum, & Κόμμι Θηβαικὸν, *Gal.* GUMMI BABYLONICUM, GUMMI SARRACENICUM, *Quorumd.* est un suc en grumeaux de la grosseur d'une Aveline ou d'une Noix, & même plus gros, en forme de petite boule, quelquefois long & cylindrique, de la figure de vers; d'autres fois tortillés, & imitans la figure d'une chenille repliée sur elle-même; transparens, d'un jaune pâle, ou même entièrement jaunes, ou brillant; ridés ordinairement à leur superficie,

fragiles & brillans en dedans, comme du verre : ils s'amolliſſent dans la bouche, & s'attachent aux dents ; ils donnent à l'eau dans laquelle on les diſſout, une viſcoſité gluante, & ſont ſans goût. On apporte la Gomme Arabique, d'Egypte, d'Arabie, & des côtes d'Afrique.

On eſtime celle qui eſt blanche, ou d'un jaune pâle ; tranſparente, brillante, ſèche, qui n'eſt ſouillée d'aucune ordure.

On en apporte auſſi en morceaux plus grands, rouſſeatres, ſordides, que l'on ne réſerve que pour les méchaniques.

Il eſt aſſez conſtant que la Gomme proprement dite, la Gomme Thébaïque ou Egyptiaque des Grecs, la Gomme Arabique de *Sérapion*, eſt un ſuc gommeux qui découle d'un arbre épineux que l'on appelle *Acacia*.

Mais quelques-uns ont douté ſi la Gomme que l'on appelle aujourd'hui Gomme *Arabique* dans les Boutiques, eſt la même choſe que la Gomme des Grecs ; ou ſi elle n'eſt pas plutôt la Gomme des Pommiers, des Ceriſiers & des Pruniers. Mais toutes les Gommes que l'on nous apporte par Marſeille, d'Egypte ou des côtes d'Afrique, ne peut être la Gomme de ces arbres ; puiſqu'on ne les trouve point dans ces pays. D'ail-

leurs les Acacias se trouvent en abondance dans ces pays, & ils y donnent beaucoup de Gomme, comme *Belon* & *P. Alpin* le témoignent.

De plus, les fruits & les épines que l'on trouve dans les caisses de Gomme Arabique, sont des fruits des Acacias d'Egypte : d'où l'on peut conclure que si l'on ne retire pas cette Gomme de l'Acacia seulement, du moins on en retire la plus grande partie.

L'arbre d'où découle ce suc gommeux, s'appelle ACACIA FOLIO SCORPIOIDES LEGUMINOSÆ, *C. B. P.* 392. ACACIA VERA, *J. B.* 1. 429. ACACIA SANT AKAKIA, *P. Alpin. de Plant. Ægypt.* 15. ACACIA ÆGYPTIA, *Fab. Columm. in Recch. obse v.* 866. ACACIA ÆGYPTIACA foliis Scorpioides leguminosæ, siliquis albis compressis, isthmo interceptis, floribus luteis, *H. Lugd. Bat.* C'est un grand arbre & fort branchu, dont les racines se partagent en plusieurs rameaux, & se répandent de tout côté, & dont le tronc a souvent un pied d'épaisseur; & égale en hauteur ou surpasse les autres espèces d'Acacia; il est ferme, garni de branches, & orné de fortes épines. Ses feuilles sont très menues, conjuguées & rangées par paire sur une côte de deux pouces de lon-

gueur; elles ſont d'un verd obſcur, longues de trois lignes, larges à peine d'une ligne. Ses fleurs viennent dans les aiſſelles des côtes qui portent les feuilles, & ſont ramaſſées en un bouton ſphérique, porté ſur un pédicule d'un pouce de longueur : elles ſont de couleur d'or, & ſans odeur; d'une ſeule pièce, en manière de tuyau grêle, renflé à ſon extrémité ſupérieure, & découpé en cinq quartiers. Elles ſont garnies d'une grande quantité d'étamines, & d'un piſtille qui devient une gouſſe, ſemblable en quelque façon à celle du Lupin, longue de cinq pouces, plus ou moins, brune ou rouſſeatre, applattie, épaiſſe d'une ligne dans ſon milieu, plus mince ſur les bords, large inégalement, & rétrécie ſi fort par intervalle, qu'elle repréſente quatre, cinq, ſix, huit, dix, & un plus grand nombre d'eſpèces de paſtilles applaties, liés enſemble comme par un fil. Elles ont un demi-pouce dans leur plus grande largeur, & la partie intermédiaire a à peine une ligne : l'intérieur de chacune eſt rempli par une ſemence ovalaire, applatie, dure, mais moins que celle du Caroubier; de couleur de Chataigne, marquée d'une ligne tout-autour comme les graines de Tamarins, & enveloppée d'une

eſpèce de mucilage gommeux, aſtringent, un peu acide & rouſſeatre. Cet arbre ſe trouve fréquemment en Egypte auprès du grand Caire, ſelon le témoignage d'*Auguſtin Lippi* dans ſes *lettres manuſcrites à M. Fagon*.

On pile les gouſſes d'Acacia, lorſqu'elles ſont encore vertes, pour en exprimer un ſuc, que l'on fait épaiſſir, & que l'on appelle *ſuc* d'Acacia, dont nous parlerons en ſon lieu.

Il découle des fentes de l'écorce, du tronc & des rameaux de l'Acacia une humeur viſqueuſe qui ſe durcit avec le tems; & c'eſt une Gomme qui n'eſt pas différente du ſuc gommeux qui découle de lui-même des Pruniers, des Pommiers, des Ceriſiers, ou d'autres arbres de notre pays. Il ſe forme ſouvent des grumeaux de différente grandeur & de différente figure, quelquefois même en gouttes longues, cylindriques, recourbées, & de la figure des vers ou des chenilles : c'eſt ce qu'on appelle *Gomme vermiculaire*, que les Anciens eſtimoient beaucoup, quoiqu'elle ne diffère de l'autre que par la ſeule figure.

Dans l'Analyſe Chymique, ℔ij. de Gomme Arabique choiſie ont donné ℥iij. ʒv. de phlegme limpide, ſans goût & ſans

odeur : ℥x. ʒiij. gr. liv. d'acide rousseatre : ℥j. ʒvj. gr. xxxvj. de liqueur alcaline : ℥j. ℥v. gr. xxiv. d'huile, soit subtile, soit épaisse.

La masse noire qui est restée dans la cornue, pesoit ℥vij. ʒv. laquelle étant calcinée dans un creuset au feu de réverbère pendant 30. heures, a laissé ℥j. gr. xxxvj. de cendres grises, dont on a retiré ʒiij. gr. xxxvj. de sel fixe alkali.

La Gomme Arabique n'a ni goût, ni odeur : elle se dissout dans l'eau, & non dans l'Esprit-de-vin ou l'huile. Elle se change en charbon dans le feu ; elle ne s'y enflamme pas : par où il est clair qu'elle est composée d'un sel salé, uni avec une huile grossière & une portion assez considérable de terre.

Par ces parties mucilagineuses elle adoucit la lymphe âcre, elle épaissit celle qui est trop tenue ; elle appaise le mouvement trop violent des humeurs. On la donne utilement dans les maladies de la gorge, dans l'enrouement, la toux, les catarrhes salés, le crachement de sang, la strangurie, & l'ardeur de l'urine. La dose est depuis ℈j. jusqu'à ʒij. Elle convient aussi, lorsque le mucus qui couvre les parties internes, a été enlevé, comme dans la gorge, l'estomac, les intestins,

la vessie, l'urèthre : car elle couvre les conduits par son mucilage, & elle les préserve de l'acrimonie corrosive des humeurs. De plus, on l'emploie utilement avec les remèdes âcres & irritans, pour en émousser & tempérer la violence. Elle arrête le sang, étant appliquée sur les plaies. Il faut la piler dans un mortier chaud, si l'on veut la bien pulvériser.

Non-seulement on la donne intérieurement en poudre ; mais encore on la dissout dans une liqueur convenable, & on la fait avaler.

℞. Gomme Arabique, ʒj.
Jus de Réglisse, ʒß.
Sucre Candi, ℥ß.
Eau de fleurs d'Orange, s. q.

M. F. des Trochisques ou des Rotules contre l'aspérité du gosier, l'enrouement & la toux continuelle.

℞. Gomme Arabique, ʒß.
Réglisse en poudre, ℈j.

M. F. une poudre contre les ardeurs d'urine.

℞. Gomme Arabique, ʒß.
Dissolvez dans ℥iij. d'eau de Scabieuse, ℥iij,
Délayez Thériaque, ℈j.
Diacode, ℥ß.
Eau spiritueuse de Cannelle, ℥j.

F. une potion, que l'on donnera par cuillerées la nuit, contre la toux qui fatigue beaucoup, lorsqu'on est dans le lit.

℞ Gomme Arabique, ℥j.
F. bouillir dans ℔ij. d'eau d'Orge, jusqu'à ce qu'elle soit dissoute. Faites une émulsion avec cette dissolution, & avec graines de Melons, de Pavots blancs, d'Amandes douces pelées, ana ℥ß.
Ajoûtez-y Syrop d'Althæa, ℥iij.
Le malade en boira par verrées dans toute sorte d'ardeur d'urine.

℞. Gomme Arabique, ʒß.
F. dissoudre dans s. q. d'eau de Pouliot ou de Coquelicot.
Ajoûtez à la solution, de l'Huile de Lin récemment tirée, ℥j.
Syrop de Guimauve, ou de Consoude, ℥ij.

M. F. un looch pour la toux catarrhale, & le crachement de sang.

On emploie la Gomme Arabique dans le *Looch de santé réformé*, de *Charas*; le *Suc de Réglisse noir*, du même Auteur; la *Poudre des trois Santaux*, la *Poudre Adragant froide*, la *Thériaque* d'*Andromaque*, le *Mithridat* de *Damocrate*, les *Trochisques blancs de Rhazi*, les *Trochis-*

ques de Karabé, les *Trochisques de Gordon*, les *Trochisques de Camphre*. On l'emploie encore pour différens usages méchaniques.

La Gomme du Sénégal, GUMMI SENECA vel SENICA, *Off.* est une autre sorte de Gomme entièrement semblable à la Gomme Arabique. On l'appelle *Gomme du Sénégal*, parce qu'on l'apporte de la Province des Négres située sur le bord du fleuve Sénégal. On en trouve présentement une grande quantité dans les Boutiques, & en plus grands morceaux que la Gomme d'Arabie. Mais nous ne savons pas de quel arbre elle découle, à moins que ce ne soit de quelque espèce d'Acacia. On en vend souvent des morceaux blancs & transparens, pour la véritable Gomme Arabique : on ne peut les en distinguer en aucune manière, & ces Gommes ne paroissent point différentes pour les vertus & les qualités. Les Négres se nourrissent souvent de cette Gomme bouillie avec du lait.

La Gomme de notre pays, GUMMI NOSTRAS, *Off.* ne paroît pas différente de celle d'Arabie. Elle découle des Cerisiers, des Pruniers, des Pommiers, des Pêchers, & d'autres arbres semblables. Elle a les mêmes vertus que la Gomme Arabique.

Mais on préfère celle-ci à toutes les autres pour les ufages de la Médecine; parce que fes vertus font connues & approuvées par un long ufage.

La Gomme du Sénégal & celle de notre pays font réfervées feulement pour les méchaniques.

ARTICLE II.

De la Gomme Adragant.

LA Gomme Adragant, TRAGACANTHA, TRAGACANTHUM & DRAGACANTHUM, *Off.* τραγάκανθα, *Diofc.* CHITICA, ITICA, CHATETH, ALCUTED, ALCHATAD, *Arab.* eft un fuc gommeux, qui eft tantôt en filets longs, cylindriques, tortillés de différente manière, qui reffemblent à de petits vers, ou à des bandes roulées & pilées de différente manière : tantôt ce fuc eft en grumeaux blancs, tranfparens, quelquefois jaunâtres ou noirâtres; il eft fec, quoiqu'un peu gluant, fans odeur, & fans gout.

On apporte la Gomme Adragant de l'Ifle de Crète, de l'Afie & de la Grece. On doit choifir celle qui reffemble à des

vermiſſeaux, qui eſt blanche, ſemblable à la colle de poiſſon, qui n'eſt ſouillée d'aucune ordure. On rejette celle qui eſt rouſſeatre, noirâtre; & on la réſerve pour les méchaniques.

La Gomme Adragant découle d'elle-même, ou par l'inciſion que l'on fait au tronc & aux branches d'une plante qui s'appelle TRAGACANTHA CRETICA INCANA, flore parvo, lineis purpureis ſtriato, *Corol. inſt. R. H.* 29. Ses racines ſont brunes, plongées profondément dans la terre, & partagées en pluſieurs branches : elles donnent naiſſance à des tiges épaiſſes d'un pouce, longues de deux ou trois pieds, couchées en rond ſur la terre : elles ſont fermes, d'une ſubſtance ſpongieuſe, remplies d'un ſuc gommeux, & entrelaſſées de différentes fibres, les unes circulaires, les autres longitudinales, & d'autres qui s'étendent en forme de rayon, du centre à la circonférence.

Ces tiges ſont couvertes d'une écorce ridée, brune, épaiſſe d'une ligne, & ſe partagenr en un nombre infini de rameaux, hériſſés d'épines; leſquels ſont dénués de feuilles à leur partie inférieure qui paroît ſèche & comme morte; & la partie ſupérieure eſt chargée de beaucoup de feuilles, compoſées de ſept

ou huit paires de petites feuilles attachées sur une côte d'un pouce de longueur : ces petites feuilles sont longues de deux ou trois lignes, larges d'une demi ligne, arrondies, terminées en pointe mousse, blanches & molles : la côte qui les porte, se termine en une épine longue, roide, aigue & jaunâtre ; & sa base est large, membraneuse, garnie de deux aîlerons, par le moyen desquels elle embrasse les tiges. Les fleurs sortent à l'extrémité des rameaux, de l'aisselle de ces côtes feuillées : elles sont légumineuses, longues de quatre lignes, légèrement purpurines, dont l'étendart qui est plus long que les autres parties, est arrondi, un peu échancrée, & panachée de lignes blanches.

[Les étamines sont au nombre de dix filets, dont neuf sont réunis ensemble dans presque toute leur longueur : ils sont égaux, droits, chargés de sommets arrondis, & forment une gaîne membraneuse qui enveloppe l'embryon ; laquelle est entr'ouverte en dessus dans sa longueur, & cette ouverture est fermée par le dixième filet. Le pistille est un embryon long, dont la base creusée en-dessus répand une liqueur miellée : cet embryon se termine en un style grêle,

un peu redressé, chargé d'un petit stigmate obtus.] Le calyce a la forme d'un petit coqueluchon ; il est long de trois lignes, partagé en cinq parties, velu & couvert d'un duvet blanchâtre. Quand les fleurs sont tombées, il leur succède des gousses velues, renflées, & partagées en deux loges, remplies de petites graines de la figure d'un rein.

Cet arbrisseau croît dans l'Isle de Crète, & dans plusieurs endroits de l'Asie. *M. Tournefort* en a trouvé une grande quantité, & d'où découloit beaucoup de suc gommeux, dans les vallées qui sont auprès du mont Ida. Dans le mois de Juillet il est tellement rempli de ce suc que non-seulement les vaisseaux de l'écorce en sont pleins, mais encore les pores de la substance ligneuses, comme on le voit lorsqu'on coupe des rameaux. Mais quand les fibres ligneuses se sèchent & se rident par la trop grande chaleur, elles expriment le suc avec tant de violence que ses vaisseaux s'entr'ouvrant, il sort de ces fentes en manière de filets, ou de bandes plus ou moins longues selon la grandeur de l'ouverture & l'abondance du suc gommeux, lequel se fige bientôt après. Si on foule aux pieds l'écorce des rameaux, ou si les bêtes la déchirent

en

en la mordant, il en découle beaucoup de ſuc.

Dans l'Analyſe Chymique, ℔ij. de Gomme Adragant ont donné ℥iij. ʒvij. de phlegme limpide, ſans odeur, & ſans goût : ℥x. gr. xlviij. de liqueur phlegmatique, rouſſeatre, d'une odeur empyreumatique, d'un goût un peu acide, un peu amer, comme de noyaux de Pêches : laquelle a donné des marques d'un acide violent : ℥j. ʒij. gr. lx. de liqueur légèrement rouſſeatre, ſoit acide, ſoit urineuſe alkaline : ℥j. ʒij. gr. lvj. d'une huile rouſſeatre, ſoit ſubtile, ſoit épaiſſe.

La maſſe noire qui eſt reſtée dans la cornue, qui étoit compacte & comme du charbon, peſoit ℥viij. laquelle étant calcinée pendant 28. heures, a laiſſé ℥j. de cendres griſes, dont on a retiré par la lixiviation ʒij. gr. xxx. de ſel alkali fixe. La perte des parties dans la diſtillation a été de ℥vij. ʒij. gr. lij. & dans la calcination, de ℥vij.

Ainſi la Gomme Adragant a les mêmes principes & preſque en même quantité que la Gomme Arabique : elle contient cependant un peu plus de ſel acide, moins d'huile, & un peu plus de terre. Elle ne ſe diſſout point dans l'huile, ni

dans l'Eſprit-de-vin. Lorſqu'on la macère dans l'eau, elle s'enfle ; elle ſe raréfie, & elle ſe convertit en une mucoſité denſe & épaiſſe, qui a peine à ſe diſſoudre dans une grande quantité d'eau. C'eſt pourquoi les Apoticaires s'en ſervent fréquemment pour faire des poudres, & pour réduire le Sucre en trochiſques, en pilules, en rotules, en petits gâteaux & en tablettes ; puiſqu'une petite quantité de cette mucoſité ſuffit pour réduire en maſſe une grande quantité de poudre.

La Gomme Adragant épaiſſit les humeurs ; elle en diminue le mouvement : elle enduit d'une mucoſité les parties irritées ou excoriées, & par conſéquent elle en adoucit les douleurs. C'eſt pourquoi on la preſcrit ſouvent dans la toux ſèche & âcre, dans l'enrouement, & les autres maladies de la poitrine qui viennent d'une lymphe âcre.

On l'emploie auſſi fréquemment dans les maladies qui viennent de l'acrimonie de l'urine, comme dans la dyſurie, la ſtrangurie, & l'ulcération des reins. On en unit la poudre avec les autres remèdes incraſſans & adouciſſans ; ou on la réduit en mucilage avec l'Eau Roſe, l'Eau de fleurs d'Orange, ou quelqu'autre Eau

convenable. La dose est depuis ℈ß. jusqu'à ℥ij. On l'emploie rarement à l'extérieur : quelques-uns la recommandent pour les crevasses des mains, des pieds & des mammelles : mais elle est alors peu utile, & même très-souvent nuisible : car étant appliquée à la peau & desséchée par la chaleur, elle sépare les lèvres des petites plaies, & elle les déchire davantage.

Elle entre dans la Poudre de Sympathie composée, qui convient dans les plaies avec contusion, fracture des os, & autres semblables symptomes, lorsqu'il est besoin de suppuration. On compose cette Poudre de Sympathie avec partie égale de Vitriol Romain calciné au soleil, & de poudre de Gomme Adragant, bien mêlés ensemble. Cette Poudre ne ferme pas aussitôt les plaies; au contraire elle les déterge, & alors elle excite la suppuration. Car la Gomme Adragant diminue l'astriction du Vitriol.

℞. Jus de Réglisse, Cachou, ana ℥j.
Sucre Candi, ℥ij.
Opium, gr. ij.
Mucilage de Gomme Adragant épais, s. q.

M. F. des Trochisques, pour mettre

ſur la langue, pour abſorber les humeurs catarrhales, & appaiſer la toux. Ou bien :

℞. Gomme Adragant concaſſée, ſ. q. F. digérer dans ſ. q. d'eau de Scabieuſe, juſqu'à ce que cette eau ait acquis la conſiſtance de Syrop. Alors,

℞. De ce Mucilage, ℥iij.
Eau de fleurs d'Orange, ʒj.
Huile d'Amandes douces, ʒj.
Syrop d'Althæa, ℥ij.
M. F. un looch.

℞. Mucilage clair de Gomme Adragant, ℥ij.
Huile de Lin, ʒj.
Syrop de Jujubes & de Diacode, ana ℥j.
M. F. un looch.

On emploie la Gomme Adragant dans la *Poudre Diatragacanth rafraîchiſſante*, dans la *Poudre aromatique de Roſe*, la *Poudre Diarrhodon*, la *Poudre des trois Santaux*, les *Trochiſques blancs de Rhazi*, les *Trochiſques de Karabé*, les *Trochiſques de Camphre*.



Article III.

De la manne ſolutive.

Man, ou *Manna*, eſt un mot Hebreu, Chaldaïque, Arabe, Grec & Latin, que l'on donne à quatre ſortes de ſubſtances. Les Hebreux, les Chaldéens, les Arabes, & les nouveaux Grecs ont donné ce nom à un certain ſuc épais & mielleux, qu'ils s'imaginoient tomber du ciel ſur les feuilles de quelques arbres, & qu'ils appelloient *Miel céleſte.* Dans la ſuite les Hebreux donnèrent le même nom à la nourriture que Dieu leur envoya du ciel dans le déſert; parce qu'elle étoit ſemblable à la Manne qu'ils connoiſſoient déja. Car c'étoit de petits grains ronds, blancs, de la figure & de la groſſeur du Corſandre, qui tomboient du ciel tous les matins comme la roſée, & qui ſe fondoient enſuite, & ſe diſſipoient dès que le ſoleil étoit levé.

On ne pourroit peut-être avancer ſans témérité, que la Manne dont les Iſraélites ont été nourris par un bienfait de Dieu dans le déſert pendant tant d'années, étoit la même que celle qui eſt

trés connue par tout l'Orient. Mais si ce n'est pas la même chose, c'est du moins le même nom. Lorsque cette rosée céleste, dit *Saumaise*, commença à tomber pour la première fois en faveur des Israélites qui étoient dans le désert, comme ils ne savoient ce que c'étoit, ils se dirent les uns aux autres: *Man-hu.* C'est de la Manne; à cause de la ressemblance qu'ils voyoient qu'elle avoit avec la Manne qu'ils connoissoient. Ils ne demandoient pas ce que c'étoit, en parlant de la sorte, comme quelques-uns le prétendent; car ils prononcèrent que c'étoit véritablement de la Manne. Mais comme la Manne qu'ils connoissoient, étoit plutôt une espèce d'assaisonnement qu'un aliment; *Moyse* à la vérité ne les détrompa point, en leur disant que ce n'étoit pas de la Manne : mais il leur déclara que ce seroit-là désormais leur nourriture, les laissant penser tout ce qu'ils voudroient.

Outre cela, le nom de Manne, *Manna*, a été fort en usage chez les anciens Grecs, mais dans un sens bien différent; car c'est le nom qu'ils ont donné à de petits grains d'Encens, quoiqu'ils aient connu ce suc mielleux, qu'ils appelloient communément Δροσόμελι, Αερόμελι, Ελαιόμελι, c'est-à-dire *Miel de rosée*, *Miel céleste*, *Huile mielleuse*.

Enfin quelques Botaniſtes ont donné le nom de *Manne* à la graine d'une certaine herbe bonne à manger, qui s'appelle GRAMEN DACTYLOIDES ESCULENTUM, *C. B. P.* 8. GRAMEN MANNÆ, *Matth.* MANNA CŒLESTIS GERMANIS, *Geſn.* GRAMEN MANNÆ ESCULENTUM, *Adverſ. Lob.*

Nous avons déja traité de la Manne d'Encens : il ne s'agit point ici de la Manne céleſte, de la graine que l'on appelle *Manne.* Il ne nous reſte donc à examiner que ce ſuc mielleux, dont on fait un grand uſage en Médecine.

Preſque tous les Grecs anciens, les Latins, & les Arabes en ont fait mention. Il paroît qu'*Ariſtote* a eu en vûe ce Miel céleſte, lorſqu'il parle ainſi des abeilles : » Elles compoſent leurs rayons du ſuc » des fleurs, & font leur cire des larmes » qui découlent des arbres. « Et dans le livre *des Secrets admirables* : » On dit » qu'en certains endroits, vers la Cappadoce, on tranſporte du Miel ſans » rayons, qui eſt comme de l'huile. » On rapporte qu'à Trébiſonde, ville du » Pont, il naît du *Buis* un Miel d'une » odeur très-forte, &c. On dit que dans » la Lydie on ramaſſe ſur les arbres beaucoup de miel, dont on forme dans le

» pays des paſtilles ſans le ſecours de la » cire, qui ſont ſi dures que l'on n'en » peut rien avoir que l'on ne les broye for- » tement. On fait auſſi dans la Thrace » un Miel qui n'eſt pas ſi dur, mais » qui eſt en grumeaux & par petits » grains. «

Il paroit que *Théophraſte* ſon diſciple a eu une plus grande connoiſſance de ce Miel. Car non-ſeulement il a parlé du Miel céleſte dans le 3. livre de l'*Hiſtoire des Plantes*, chap. 9. où il s'explique ainſi : » Le Chêne eſt un arbre qui pro- » duit beaucoup de choſes ; ce qui eſt en- » core confirmé, ſi comme le dit *Héſiode*, » il porte le Miel & les abeilles. Cette » liqueur donc ſe forme dans l'air, & ſe » repoſe plus volontiers ſur les feuilles » du Chêne, que ſur aucune autre. « Il en a parlé encore *dans un fragment de ſon livre ſur les abeilles*, que *Photius* nous a conſervé *dans ſa Bibliothèque*. Il y diſtingue trois ſortes de Miel : le premier, qui eſt compoſé du ſuc des fleurs par les abeilles : le ſecond, qui ſe forme dans l'air, lorſque la vapeur qui s'eſt élevée de la terre vient à tomber, après avoir été digérée par le ſoleil ; ce qui arrive particulièrement au tems de la moiſſon, & ce qui convient à notre Manne : le

troisième, qui naît dans des cannes, & qui est le même que notre Sucre.

Dioscorides rapporte que l'Eléomeli coule d'un certain arbre autour de Palmire en Syrie : il ajoute que c'est une huile plus épaisse que le Miel, & d'une saveur douce; & il assure que deux verrées de cette huile dans une *Hémine* * d'eau purge la bile, & guérit les crudités; ce qui convient assez avec notre Manne grasse.

Galien, dans le liv. 3. *des Alimens*, ch. 39. distingue le Miel qui vient des plantes, d'avec celui qui vient des animaux; & il parle ainsi du premier. » Il vient sur » les feuilles des plantes : ce n'en est ni » le suc, ni le fruit, & il n'en fait point » partie; mais c'est une espèce de rosée. » Il ne tombe pas ni aussi assiduement, » ni aussi abondamment que la rosée. Je » me souviens qu'un jour en Eté, comme » l'on avoit trouvé une grande quantité » de Miel sur les feuilles des arbres, sur » les arbrisseaux, & sur l'herbe, les gens » de la campagne chantoient en dansant » & en témoignant leur joie : *Jupiter fait* » *pleuvoir du Miel.* La nuit qui avoit pré» cédé, avoit été froide pour une nuit » d'Eté (car on étoit alors en Eté);

* Selon plusieurs Auteurs le mot Κοτύλη, ou *Hemine* signifie une chopine.

» & le jour précédent, le ciel avoit été
» fort chaud & fort sec. Or les habiles
» Interprétes de la Nature croyoient que
» les exhalaisons qui s'étoient élevées de
» la terre & des eaux, après avoir été
» atténuées & digérées par la chaleur du
» soleil, avoient été réunies & condensées
» par le froid la nuit suivante. Ce prodi-
» ge qui arrive rarement chez nous, arri-
» ve souvent chaque année sur le mont
» Liban. On étend alors des peaux sur
» terre, on secoue ensuite les arbres;
» & après avoir ramassé le Miel qui en
» est tombé, on en remplit des cruches
» & des vases de terre. On appelle ce
» Miel, *Miel de rosée*, & *Miel céleste.*

Il paroît qu'*Hippocrate* a voulu parler de ce suc mielleux du mont Liban dans le *Livre des ulcères.* » Pour guérir les ulcè-
» res, (dit-il,) on met un autre médi-
» cament dans le Vin; sçavoir, un peu
» de Miel de Cèdre, &c. " Il l'appelle *Miel de Cèdre*, parce qu'on le recueille sur les Cédres de cette montagne, comme on a coutume de recueillir la Manne de Briançon dans le Dauphiné sur le Melèze.

Amynthas, au rapport d'*Athénée*, parle ainsi du Miel céleste dans le livre 1. *des habitations d'Asie* : » On le cueille avec les
» feuilles sur lesquelles il est; ensuite on

„ le prépare & on le façonne à peu près „ comme une maſſe de Syrie : quelques- „ uns en font de petites boules ; & lorſ- „ qu'on en veut prendre, on en caſſe de „ petites parcelles : après les avoir fait „ fondre dans l'eau & les avoir paſſées, „ on les boit dans des taſſes de bois que „ l'on appelle *Tabetes.* Elles ont le goût „ de Miel délayé dans de l'eau, & même „ elles ſont encore plus agréables. " Tout cela convient aſſez bien à notre Manne, ou à la Manne que l'on emploie dans les Boutiques.

Pline parle de ce ſuc mielleux d'une manière fort agréable, mais avec peu de vérité. „ Au point du jour (dit il) on „ trouve les feuilles des arbres couvertes „ d'un Miel en roſée : & ſi quelqu'un a „ été à l'air de grand matin, il s'apper- „ çoit que ſes habits ſont imprégnés de „ cette liqueur, & que ſes cheveux ſe „ collent l'un contre l'autre, ſoit que ce „ ſoit comme la ſueur du ciel, ou une eſ- „ pèce de ſalive des aſtres, ou un ſuc de „ l'air qui ſe décharge. "

Les Poètes Latins en ont auſſi fait mention. *Les Chênes*, dit *Virgile*, Ecl. iv. *donneront un Miel abondant, ſemblable à la roſée. On voyoit couler le Miel du Chêne*, dit *Ovide*, liv. I. des Metamorph.

Les Arabes comprennent sous le nom de Miel céleste, le Tereniabin, la Manne, & le Sacchar Alhuzar ou Alasser; & ils parlent avec tant d'obscurité de ces différentes espèces de Miel, que l'on ne sauroit démêler ce qu'ils veulent dire. *Avicenne* appelle Manne toute sorte de rosée douce, qui tombe du ciel sur les pierres ou sur les arbres, & qui s'épaissit en consistance de Miel, ou se durcit comme la Gomme, tel qu'est le Tereniabin, le Siracon & le Miel que l'on apporte du mont Casserien, en Rob; (peut-être entend-il le Miel gras & liquide du mont Liban, qui a la consistance d'un Syrop épais). „ Le Tereniabin, ou le Trungibin (dit-il ailleurs) est une rosée qui „ tombe pour l'ordinaire dans le Corasséni, dans les pays qui sont au-delà du „ fleuve : dans notre pays il tombe le plus „ souvent sur l'Alhagi. Le Sacchar Alasser est une Manne qui tombe sur l'Alhuzar, en forme de grains de sel. "

Sérapion dit que le Tereniabin est une rosée qui tombe du ciel, & qui est semblable à un Miel dur & grené. „ On l'appelle (dit il) *Miel de rosée* : il tombe „ ordinairement sur les arbres dans une „ région de l'Orient appellée *Corasséni*. „ Ces arbres ont des feuilles semblables

„ aux Epines vertes, & des fleurs rouges, „ & qui ne portent jamais de fruit. “

La Manne dont parle ici *Sérapion*, n'eſt peut-être pas différente de celle que l'on ramaſſe ſur l'Alhagi, comme *Avicenne* vient de le dire. Je paſſe ſous ſilence les autres Auteurs Arabes, des écrits deſquels on ne peut rien tirer de certain ſur la nature de la Manne & ſes différentes eſpèces. Il eſt ſeulement certain qu'ils ont connu ce ſuc appellé *Manne* ou *Miel céleſte*, de même que les Latins & les Grecs.

Il ſe préſente ici deux queſtions à examiner. La première eſt, ſi cette roſée ou Miel céleſte, tel que quelques Anciens l'ont imaginée, a jamais exiſté.

La ſeconde, ſi notre Manne tombe du ciel ſur les arbres & ſur les plantes, ou ſi elle naît du ſein même des arbres & des plantes.

Quant à la première queſtion, j'avouerai ingénuement que je n'ai jamais connu cette eſpèce de roſée. On n'a jamais remarqué, du moins à mon avis, qu'il fût tombé du ciel un ſuc mielleux ſur les fleurs, ſur les feuilles, ni ſur les pierres. Quant au ſuc qui ſe trouve renfermé dans beaucoup de fleurs, il tire ſon origine des organes intérieurs de la plante.

Le ſuc liquide & concret que l'on remarque quelquefois ſur les feuilles, eſt un ſuc qui eſt ſorti par les pores des feuilles, ou qui eſt tombé des feuilles des autres arbres. Enfin s'il paroît quelquefois ſur les pierres des gouttes d'une liqueur mielleuſe, ou cette liqueur eſt tombée des feuilles des arbres voiſins, ou elle y a été apportée de quelqu'autre manière. *Bodæus à Stapel*, dans les *notes ſur l'hiſtoire des Plantes de Théophraſte*, rapporte une obſervation au ſujet d'une Manne excellente, très-blanche, abondante, & auſſi douce que le Sucre, que l'on avoit trouvée ſur des Saules, ſur des pierres & ſur la terre. De gros moucherons qui étoient en fort grand nombre la venoient dépoſer en ſi grande quantité, qu'à conſidérer le nombre des gouttes qui tomboient de l'endroit du Saule où elles avoient été ramaſſées, on auroit dit que c'étoit une roſée. Cette liqueur dépoſée goutte à goutte ſur les feuilles & ſur les pierres, ſe durciſſoit en fort peu de tems, & ſe changeoit en une Manne très-pure, qui avoit la blancheur, la douceur, la conſiſtance & la vertu de la meilleure Manne; & pluſieurs la ramaſſoient pour s'en ſervir. On laiſſoit perdre ce qui étoit tombé à terre & dans

des endroits ſales. Il eſt vrai-ſemblable ou que ce ſuc mielleux avoit été produit ſur ces Saules mêmes, ou que ces moucherons l'avoient recueilli ſur les autres plantes, & qu'ils s'en étoient remplis tellement, qu'ils étoient obligés de le dépoſer en différens endroits tel qu'ils l'avoient pris. Cela eſt d'autant plus probable, que l'on remarquoit dans ces moucherons certaines parties de leurs corps qui ſortoient plus en dehors que les autres, où l'on voyoit de petits trous par où découloient en abondance de petites gouttes très-blanches, comme ſi c'eût été de la ſueur.

Pour ce qui eſt de l'autre queſtion, les Savans ſe ſont partagés en différentes opinions. Preſque tous les Anciens, ſoit Grecs, ſoit Arabes, ont cru que la Manne que l'on recueille ſur les arbres, étoit formée des vapeurs de la terre; qui ayant été élevées par la chaleur du ſoleil, ſe condenſoient aſſez près de la terre par le froid de la nuit, de même que la roſée ou la gelée blanche, ou que c'étoit un ſuc excellent qui s'élevoit en vapeur de la terre dans les chaleurs de l'Eté; qu'il ſe digéroit dans l'air, & ſe changeoit en une liqueur douce, qui étant condenſée par le froid de la nuit, tomboit en forme de roſée ſur

les feuilles des arbres & des arbrisseaux. *Ange Palea* & *Barthélemi de Lavieux-ville* Franciscains, qui ont donné un Commentaire sur *Mésué* l'an 1543, ont été les premiers qui ont écrit que la Manne étoit un suc épaissi de Frêne, soit de l'ordinaire, soit de celui qu'on appelle *Frêne sauvage.*

Donat-Antoine Altomarus Médecin & Philosophe de Naples, qui a été fort célébre vers l'an 1558. a confirmé ce sentiment par les observations suivantes. „ La Manne est donc proprement (dit-il) „ le suc ou l'humeur des arbres nommés „ ci-dessus, que l'on recueille tous les ans „ pendant plusieurs jours de suite dans „ la Canicule. Car ayant fait couvrir les „ Frênes de toiles ou d'étoffes de laine „ pendant plusieurs jours & plusieurs „ nuits, ensorte que la rosée ne pouvoit „ tomber dessus, on ne laissa pas d'y „ trouver & d'y recueillir de la Manne „ pendant ce tems-là. Or cela n'auroit „ pu être, si elle ne provenoit pas des ar- „ bres mêmes "

2°. Tous ceux qui recueillent la Manne, reconnoissent qu'après l'avoir ramassée, il en sort encore des mêmes endroits, d'où elle découle peu à peu, & s'épaissit ensuite par la chaleur du soleil.

3°. De plus, on rapporte qu'aux troncs des Frênes il s'élève souvent sur l'écorce comme de petites vésicules, ou tubercules remplis d'une liqueur blanche, douce, & épaisse, qui se change en une excellente Manne.

4°. Si on fait des incisions dans ces arbres, & que dans l'endroit où elles ont été faites, on y trouve le même suc épaissi & coagulé; qui osera douter après cela que ce ne soit le suc de ces arbres, qui a été porté à leurs branches & à leurs tiges?

5°. Cela est encore confirmé par le rapport de ceux du pays, qui assurent avoir vû de leurs propres yeux des cigales ou d'autres animaux qui avoient percé l'écorce de ces arbres, & en suçoient les larmes qui en découloient; & que les ayant chassés, il étoit sorti une nouvelle Manne par ces trous & ces ouvertures.

6°. J'ai connu des hommes dignes de foi, qui m'ont assuré qu'ils avoient coupé plusieurs fois des Frênes sauvages pour en faire des cerceaux; & qu'après les avoir fendus & les avoir exposés au soleil, ils avoient trouvé dans le bois même une assez grande quantité de Manne.

7°. Ceux qui font du charbon, ont souvent remarqué que la chaleur du feu

fait ſortir de la Manne des Frênes voiſins.

Le même Auteur obſerve encore que, quoiqu'il vienne beaucoup de Manne ſur le Frêne, il ne s'en trouve jamais ſur les feuilles du Frêne ſauvage; qu'il ne s'en trouve que très rarement ſur ſes branches ou ſur ſes rejettons, & que l'on n'en recueille que ſur le tronc même ou ſur les branches un peu groſſes. La cauſe de cela eſt peut-être que comme ce Frêne ſauvage ne croît que ſur des pierres, & dans des lieux arides & montueux, il eſt plus ſec de ſa nature: c'eſt pourquoi il ne contient point une ſi grande quantité d'humidité; & cette humidité n'eſt point aſſez ſubtile ni aſſez déliée, pour arriver juſqu'aux feuilles & aux petites branches. De plus cet arbre eſt raboteux & plein de nœuds; de ſorte qu'avant que le ſuc arrive juſqu'à ſes feuilles & à ſes petits rejettons, il eſt totalement abſorbé entre l'écorce du tronc & des groſſes branches.

Il ajoute que l'on recueille encore de la Manne tous les ans des Frênes qui en ont donné ſans diſcontinuer pendant 30. ou 40. ans; de ſorte qu'il ſe trouve toujours des gens qui les achetent dans l'eſpérance d'en tirer ce revenu annuel. Il y a auſſi quelques arbres qui croiſſent dans le même lieu & qui ſont de la même

espèce, sur lesquels cependant on ne trouve point de Manne.

Ces observations de *Donat-Antoine Altomarus* ont été confirmées par *Goropius* dans son livre qui a pour titre *Niloscopium*, & par *Lobel*, *Pena*, *la Coste*, *Corneille*, *Consentin*, *Paul Boccone*, & plusieurs autres qui s'en sont plus rapportés à leurs yeux qu'à l'autorité des Auteurs.

La Manne est donc une espèce de Gomme, qui d'abord est fluide lorsqu'elle sort de différentes plantes, & qui ensuite s'épaissit & se met en grumeaux sous la forme de sel essentiel huileux.

On la trouve non-seulement sur les Frênes, mais quelquefois aussi sur le *Melèze*, le Pin, le Sapin, le Chêne, le Genèvrier, l'Erable, l'Olivier, le Figuier, & plusieurs autres arbres.

Elle est de différente espèce, selon sa consistance, sa forme, le lieu où on la recueille, & les arbres d'où elle sort. Car l'une est liquide & de consistance de Miel : l'autre est dure & en grains ; on l'appelle *Manne en grains*. Celle-ci est en grumeaux, ou par petites masses, & on l'appelle *Manne en marons*. Celle-là est en larmes, ou ressemble à ces gouttes d'eau pendantes ou à des stalactites ; elle s'ap-

pelle alors *Vermiculaire* ou *Bombycine*. On distingue encore la Manne orientale, qui vient de la Perse & de l'Arabie; la Manne Européenne, qui croît dans la Calabre & à Briançon; la Manne de Cèdre, de Frêne, du Melèze; la Manne Alhagine & plusieurs autres.

Par rapport au lieu d'où on apporte la Manne, on la divise en Orientale & Européenne. La première nous est apportée de l'Inde, de la Perse, & de l'Arabie: & elle est de deux sortes; la Manne liquide qui a la consistance de Miel, & la Manne dure. Plusieurs ont fait mention de la Manne liquide. *Robert Constantin* & *Belon* rapportent qu'on l'appelle en Arabie *Tereniabin*, qui est un nom fort ancien. Ils croient que c'est le Κέδρινον Μέλι d'*Hippocrate*, ou le Miel Cédrin, & la rosée du mont Liban, dont *Galien* fait mention.

Belon dans ses Observations remarque que les Moines ou les Caloyers du mont Sina ont une Manne liquide qu'ils recueillent sur leurs montagnes, & qu'ils appellent *Tereniabin* pour la distinguer de la Manne dure. *Garzias* & *Césalpin* disent que l'on trouve aussi cette Manne chez les Indiens, & même en Italie sur le mont Apennin; & qu'elle est sembla-

ble au Miel blanc purifié, & se corrompt facilement. Cette Manne liquide ne diffère de la Manne dure que par sa fluidité : car celle qui est solide, a d'abord été fluide ; elle ne s'épaissit point, si le tems est humide. On ne nous en apporte plus à présent.

Avicenne, *Garzias* & *Acosta* parlent encore de plusieurs espèces de Manne dure, qui ne sont pas distinguées avec assez de soin. Cependant on en compte particulièrement trois espèces ; savoir, celle que l'on appelle Manne en grains, *Manna Mastichina* ; parce qu'elle est par grains très-durs, comme les grains de Mastic : celle que l'on appelle Bombycine, *Manna Bombycina*, qui s'est durcie en larmes ou en grumeaux longs & cylindriques, semblables à des Vers à soie, & qui est par petites masses, telle qu'étoit la Manne d'*Athenée*, ou le Miel céleste des anciens que l'on apportoit en masses. Telle est encore aujourd'hui la Manne que l'on apporte par grumeaux, appellée communément *Manne en marons*.

La Manne Européenne est de plusieurs sortes ; savoir, celle d'Italie ou de Calabre, & de Sicile, & celle de France ou de Briançon. Ces espèces de Manne ne sont point liquides.

Si l'on considère les arbres sur lesquels on recueille la Manne, elle a encore différens noms. L'une s'appelle *Cédrine*; c'est celle dont *Hippocrate*, *Galien* & *Belon* font mention. L'autre est nommée *Manne de Chêne*, dont parle *Théophraste*. Celle-ci, Manne de Frêne, qui est fort en usage parmi nous : celle-la, Manne du Melèze, que lon trouve dans le territoire de Briançon : une autre Alhagine, dont ont parlé quelques Arabes & *Rauvolfius*.

De toutes ces espèces de Manne, nous ne faisons usage que de celle de Calabre ou de Sicile, que l'on recueille dans ces pays-là sur quelques espèces de Frêne.

La Manne de Calabre, MANNA CALABRA, *Off.* est un suc mielleux, qui est tantôt en grains, tantôt en larmes par grumeaux, & de figure de stalactites ; friable, blanc, lorsqu'il est récent ; qui devient rousseatre à la longueur du tems, & se liquefie, & acquiert la consistance de Miel par l'humidité de l'air, & qui a le goût agréable du Sucre avec un peu d'acreté. La meilleure Manne est celle qui est blanche ou jaunâtre, légère, en grains ou par grumeaux creux, douce & agréable au goût, & la moins malpropre. On rejette celle qui est grasse, mielleuse,

noirâtre & ſale. C'eſt ma-l-à-propos que quelques-uns préfèrent celle dont la ſubſtance eſt graſſe & mielleuſe, & que l'on appelle pour cela *Manne graſſe*; puiſque ce n'eſt ſouvent qu'une Manne gâtée par l'humidité de l'air; ou bien parce que les caiſſes où elle a été apportée, ont été mouillées par l'eau de la mer, ou par l'eau de la pluie, ou de quelqu'autre manière. Souvent même cette Manne graſſe n'eſt autre choſe qu'un Sucre épais, mêlé avec du Miel & un peu de Scammonée. C'eſt ce qui fait que cette Manne graſſe & mielleuſe purge fortement. On rejette auſſi certaines maſſes blanches, mais opaques, dures, peſantes, qui ne ſont point en ſtalactites. Ce n'eſt que du Sucre & de la Manne que l'on a fait cuire enſemble, juſqu'à la conſiſtance d'un Electuaire ſolide. Mais il eſt aiſé de diſtinguer cette Manne artificielle, de celle qui eſt naturelle; car elle eſt compacte, peſante, d'un blanc opaque, & d'un goût tout différent de celui de la Manne.

Dans la Calabre & la Sicile, la Manne coule d'elle-même ou par inciſion, de deux eſpèces de Frênes. L'un s'appelle le Frêne de la petite eſpèce, HUMILIOR ſive ALTERA FRAXINUS *Theophraſti*, MINORE ET TENUIORE FOLIO, *C. B. P.* 416. ORNUS,

Lugd. 83. Ce n'eſt pas tant une eſpèce particulière de Frêne, qu'une différence qui ſe rencontre dans ſa figure. Ses feuilles ſont aîlées & partagées en pluſieurs ſegmens fort menus, ſerrés & pointus; mais dentelées comme les feuilles du Frêne vulgaire. Ses branches ſont inégales, remplies d'un grand nombre de petits tubercules d'où ſortent les queues des feuilles,

L'autre eſpèce de Frêne s'appelle Frêne à la feuille ronde, FRAXINUS ROTUNDIORE FOLIO, *C. B. P.* 416. ORNUS, *Quorumd.* Ce n'eſt là non plus qu'une différence. Ses feuilles ſont conjuguées, & reſſemblent aux feuilles des Piſtachiers : elles ſont arrondies, plus petites que celles du Frêne ordinaire, dentelées autour. Leur moitié intérieure juſqu'au bas de la côte eſt ſouvent plus courte que leur moitié extérieure ; ce qui arrive ordinairement au Térébinthe & aux Piſtachiers.

Dans la Calabre & la Sicile pendant les chaleurs de l'Eté, à moins qu'il ne tombe de la pluie, la Manne ſort des branches & des feuilles de cet arbre, & elle ſe durcit par la chaleur du ſoleil en grains ou en grumeaux. Celle qui coule d'elle même, s'appelle *Spontanée* : celle qui ne ſort que par inciſion, eſt appellée par

par les habitans de la Calabre, *Forzata* ou *Forzatella*, parce qu'on ne peut l'avoir qu'en faisant une incision à l'écorce de l'arbre. On appelle *Manna di fronde*, c'est-à-dire, *Manne des feuilles*, celle que l'on recueille sur les feuilles, & *Manna di corpo*, celle que l'on tire du tronc de l'arbre.

Dans la Calabre, la Manne coule d'elle-même par un tems serein depuis le vingt de Juin jusqu'à la fin de Juillet, du tronc & des grosses branches des arbres. Elle commence à couler à midi environ, & elle continue jusqu'au soir sous la forme d'une liqueur très-claire ; elle s'épaissit ensuite peu-à-peu, & se forme en grumeaux qui durcissent, & deviennent blancs. On ne les ramasse que le matin du lendemain, en les détachant avec des couteaux de bois, pourvû que le tems ait été serein pendant la nuit ; car s'il survient de la pluie ou du brouillard, la Manne se fond & se perd entièrement. Après que l'on a ramassé les grumeaux, on les met dans des vases de terre non vernissés ; ensuite on les étend sur du papier blanc, & on les expose au soleil, jusqu'à ce qu'ils ne s'attachent plus aux mains. C'est là ce qu'on appelle la Manne choisie du tronc de l'arbre.

Sur la fin de Juillet, lorſque cette liqueur ceſſe de couler, les payſans font des inciſions dans l'écorce des deux ſortes de Frêne juſqu'au corps de l'arbre : alors la même liqueur découle encore depuis midi juſqu'au ſoir, & ſe transforme en grumeaux plus gros. Quelquefois ce ſuc eſt ſi abondant, qu'il coule juſqu'au pied de l'arbre, & y forme de grandes maſſes qui reſſemblent à de la Cire ou à de la Réſine. On les y laiſſe pendant un ou deux jours, afin qu'elles ſe durciſſent. Enſuite on les coupe par petits morceaux, & on les fait ſècher au ſoleil. C'eſt-là ce qu'on appelle la Manne tirée par inciſion, *Forzata*, & *Forzatella*. Sa couleur n'eſt pas ſi blanche : elle devient rouſſe, & ſouvent même noire, à cauſe des ordures & de la terre qui y ſont mêlées.

La troiſième eſpèce de Manne eſt celle que l'on recueille ſur les feuilles du Frêne, & que l'on appelle *Manna di fronde*. Au mois de Juillet & au mois d'Août, vers le midi, on la voit paroître d'elle-même, comme de petites gouttes d'une liqueur très-claire, ſur les fibres nerveuſes des grandes feuilles, & ſur les veines des petites. La chaleur fait ſècher ces petites gouttes, & elles ſe changent en petits grains blancs, de la groſſeur du

Millet ou du Froment. Quoique l'on ait fait autrefois un grand uſage de cette Manne recueillie ſur les feuilles, cependant on en trouve très-rarement dans les Boutiques d'Italie, à cauſe de la difficulté de la ramaſſer.

Les habitans de la Calabre mettent de la différence entre la Manne tirée par inciſion des arbres qui en ont déja donné d'eux mêmes, & la Manne tirée par inciſion des Frênes ſauvages qui n'en donnent jamais d'eux-mêmes. On croit que cette dernière eſt bien meilleure que la première, de même que la Manne qui coule d'elle même du tronc, eſt bien meilleure que les autres. Quelquefois, après que l'on a fait l'inciſion dans l'écorce des Frênes, on y inſère des pailles, des fétus, ou de petites branches. Le ſuc qui coule le long de ces corps, s'épaiſſit, & forme de groſſes gouttes pendantes ou ſtalactites, que l'on ôte quand elles ſont aſſez grandes. On en retire la paille, & on les fait ſècher au ſoleil. Il s'en forme des larmes très-belles, longues, creuſes, légères, & comme cannelées en dedans; blanchâtres, & tirant quelquefois ſur le rouge. Quand elles ſont ſèches, on les renferme bien précieuſement dans des caiſſes. On en fait très-grand cas, & avec

raiſon ; car elles ne contiennent aucune ordure. On les appelle communément chez nous *Manne en larmes*. Après la Manne en larmes on fait plus de cas dans nos Boutiques de la Manne de Calabre, & de celle que l'on recueille dans la Pouille, près du mont *Garganus*, appellé aujourd'hui mont *Saint-Ange*, quoiqu'elle ne ſoit pas fort ſèche, & qu'elle ſoit un peu jaune. On place après celle-là la Manne de Sicile, qui eſt plus blanche & plus ſèche. Enfin la moins eſtimée eſt celle qui vient dans le territoire de Rome, appellée *la Tolfa* près de *Civita-vecchia*, qui eſt ſèche, plus opaque & plus peſante, & qui eſt moins chère.

Par l'Analyſe Chymique, de ℔ij. de Manne choiſie, diſtillée au B. V. on a tiré ℥ij. ʒvj. gr. xlviij. de phlegme limpide, ſans odeur & ſans ſaveur, qui cependant a rendu un peu rouge la teinture du Tourne-ſol. Enſuite la maſſe qui eſt reſtée, après avoir été ſèchée, réduite en poudre, & diſtillée dans une cornue, a donné ℥j. ʒj. de liqueur limpide, & manifeſtement acide : ℥ix. ʒv. de liqueur rouſſeatre, empyreumatique, non-ſeulement acide, mais encore un peu urineuſe : ℥ij. d'huile très-ſubtile & rouſſeatre : ℥ij. ʒiv. d'une huile groſſière, réſineuſe & en grumeaux.

La masse noire qui est restée au fond de la cornue, pesoit ℥vj. ʒv. gr. xij. Elle étoit dure, compacte, & sans saveur. Ayant été calcinée pendant 8. heures au feu de réverbère, jusqu'à ce qu'il n'en sortît plus de fumée, il en est resté ʒvj. gr. vj. de cendres noirâtres, dont on a tiré par la lixiviation ʒij. de sel alkali fixe. Les parties qui se sont perdues dans cette distillation, ont été de ℥vij. ʒij. gr. xij. & dans la calcination, de ℥v. ʒvij. gr. vj.

La Manne est donc composée de sel essentiel ou de tartre très-abondant, & d'une petite partie de sel Ammoniac, enveloppés d'une grande quantité de soufre, tant subtil que grossier.

Galien n'a point connu la vertu laxative de la Manne, quoiqu'il paroisse que *Dioscorides* ne l'ait pas ignorée; car il dit que l'Eléoméli purge la bile & les humeurs crues. *Actuarius* est le premier parmi les Grecs, qui fasse mention de la vertu solutive de la Manne : » La Casse » noire (dit-il) & la Manne purgent très- » doucement. Si on ne prend que trois » ou quatre gros de Casse, elle n'est pas » capable d'ébranler le ventre. Il faut en- » core prendre la Manne en plus grande » quantité, & elle purge la bile jaune. «

Les Arabes lui ont donné la vertu de

purger doucement, d'adoucir la gorge & la poitrine, & de nétoyer l'estomac. Les nouveaux Médecins font un très-grand usage de la Manne, pour lâcher doucement le ventre, pour purger les humeurs séreuses, & pour chasser les matières épaisses & visqueuses des premières voies. Elle passe pour le purgatif le plus doux que l'on peut donner en toute sûreté aux vieillards, aux enfans, & même aux femmes enceintes & délicates.

Elle convient particulièrement, dit *Rolfincius*, aux maladies froides, aux compléxions mixtes, dans les pays tempérés. Elle adoucit l'acrimonie des humeurs, & elle dissout celles qui sont épaisses & visqueuses; c'est pourquoi on l'emploie heureusement dans les catarrhes, & dans la toux qui vient d'une pituite fluide & âcre, dans le commencement de la maladie; car elle précipite aussitôt cette humeur par les intestins. Elle est encore d'un grand secours dans les maladies de la poitrine, surtout lorsque les poumons sont remplis d'une pituite tenace & visqueuse, comme dans l'asthme humoral. Elle est très-utile dans les maladies qui viennent de la bile, dans celles où il y a de l'inflammation, comme dans la pleurésie, la péripneumonie, la tension du

bas ventre, causées par une bile épaisse, & qui fermente; parce qu'elle dissout les humeurs & les évacue par les selles, quoique quelques-uns disent le contraire.

Elle est nuisible, dit *Rolfincius*, aux tempéramens chauds, & aux maladies qui naissent de chaleur, à moins qu'on n'y mêle des acides, comme les Tamarins: Autrement elle se change en bile, & fomente une cacochymie chaude & sèche. *Rondelet & Duret* croient qu'elle est dangereuse pour les tempéramens bilieux. En effet, il ne faut point leur donner cette sorte de Médecine, à moins qu'il ne soit nécessaire de purger? Mais quand il faut le faire, on ne sauroit employer un purgatif plus sûr & plus doux, en le tempérant, comme il convient avec des acides, comme les Tamarins, la Crême de tartre, le Suc de limon, ou le Nitre purifié, le sel *Polychreste*, ou même la pulpe de Casse.

Mésué dit qn'elle opère lentement; c'est pourquoi il avertit de la mêler avec d'autres purgatifs: c'est ce qui a été pratiqué par les nouveaux Médecins qui la prescrivent avec la Casse, le Séné, la Rhubarbe, &c. Elle a encore cet inconvénient, qui est qu'elle fermente aisément; ou, comme dit *Hoffman*, elle a

je ne ſçai quoi de venteux. C'eſt pourquoi il conſeille de ne la donner qu'après l'avoir fait bouillir. Cependant il faut, ſelon l'avertiſſement de *Rolfincius*, que la décoction en ſoit légère, de peur qu'elle ne perde ſa force par l'évaporation de ſes parties légères & ſubtiles. On objecte enfin qu'elle diſſout les humeurs, & n'évacue que celles qui ſont ſéreuſes; d'où il s'enſuit une grande ſécehreſſe; & une grande ſoif dans les maladies. Toutes ces raiſons ont rendu depuis peu la Manne ſuſpecte à des Praticiens très-habiles.

Mais ſi on examine ſi ſcrupuleuſement tous les purgatifs, il ne s'en trouvera aucun qui n'ait ſes inconvéniens; puiſque ſelon le témoignage de *Galien*, ils ſemblent tous en quelque façon contraires à la Nature : ce qu'il faut ſurtout entendre des hydragogues, qui agiſſent non-ſeulement en picotant les membranes des inteſtins, mais encore particulièrement en faiſant fermenter, & en diſſolvant la maſſe du ſang & la lymphe.

Puis donc qu'il eſt néceſſaire d'employer les purgatifs, & même quelquefois les hydragogues, on doit préférer la Manne à tous les autres; parce qu'elle a beaucoup plus de vertu, & que de tous les hydragogues c'eſt celui qui fait moins de

mal. On peut adoucir l'acrimonie qu'elle peut avoir, en y mêlant des Tamarins ou de la Caſſe ; elle ſera tempérée, ſi on la fait bouillir un tant ſoit peu avec ces autres purgatifs. S'il faut, pour ainſi dire, lui donner de l'aiguillon, & la rendre plus efficace, on y joindra du Séné ou de la Rhubarbe. Mais rien ne lui donne plus de vertu que quelques grains de Tartre ſtibié diſtribués en pluſieurs doſes, un grain pour chaque doſe. Par ce moyen on procurera une abondante évacuation d'humeurs bilieuſes ſans aucune incommodité, ſans nauſée, ſans vomiſſement, & ſans tranchées. Ainſi la Manne ſera un remède doux & bienfaiſant, pourvû qu'on l'emploie comme les autres purgatifs en tems & lieu, & en la manière convenable.

℞. Manne de Calabre, ℥ij.
Cryſtal minéral, ʒj.
F. fondre dans un bouillon altérant. Donnez au malade, pour lui lâcher doucement le ventre.

℞. Manne choiſie, ℥ij.
Tamarins, ℥j.
F. bouillir dans ℥xij. de petit lait. Paſſez, & partagez en deux priſes, que vous donnerés à une heure de diſtance l'une de l'autre.

℞. Manne de Calabre, ℥jß.
Rhubarbe choisie, Sel végétal, ana ʒj.
F. bouillir légèrement dans ℥vj. de décoction de Chien-dent & de Chicorée sauvage. Ajoutez à la colature le suc exprimé d'une Orange ou d'un Citron.

℞. Moëlle de Casse avec les noyaux, ℥j.
Manne de Calabre, ℥jß.
Sel Polychreste, ʒj.
F. bouillir dans ℥vij. d'eau de Chicorée, Ajoûtez à la colature Syrop de Pommes composé, ou de fleurs de Pêcher, ℥j.
F prendre le matin à jeun, & donnez un bouillon deux heures après.

℞. Moëlle de Casse récente avec les pepins, ℥iij.
Manne de Calabre, ℥ij.
F. bouillir dans ℥xij. de décoction d'Orge. Dissolvez dans la colature vj. gr. de Tartre stibié.
Partagez en deux verres, que l'on prendra à quatre heures de distance l'un de l'autre, & un bouillon entre les deux.

℞. Manne de Calabre, ℥ij.
Tartre ſtibié, gr. v.
Diſſolvez dans ℔ij. d'eau claire. Paſſez & donnez par verrées.

℞. Manne de Calabre, ℥ß. ou ʒj.
Lait de Vache, ℥ij.
F. bouillir, & donnez la colature aux enfans.

℞. Manne de Calabre, ℥ij.
Sel commun, ʒß.
Diſſolvez dans ℥iv. d'eau bouillante. Pilez dans cette liqueur vj. Amandes amères : ajoûtez ℥iv. de lait de Vache.
Paſſez en exprimant, & donnez cette liqueur chaude.

℞. Feuilles de Séné, ℥ijß.
Cannelle & Coriandre, ana ʒß.
Régliſſe ratiſſée & écraſée, ʒij.
Sel végétal, ʒj.
Macérez pendant 6. heures, dans ℥viij. d'eau claire.
F. fondre dans la colature ℥ijß. de Manne de Calabre. Clarifiez avec un blanc d'œuf & ℥ß. de bon Vinaigre.
F. une potion.

℞. Manne de Calabre, ℥ij.
Feuilles de Séné, ʒij.
Rhubarbe coupée par petits mor-

ceaux, & Sel Polychreste, ana ʒj.
Macérez pendant deux heures dans ℔ß. de bouillon de Veau, fait avec les feuilles d'Alléluia, d'Oseille, de Cerfeuil, de Pimprenelle, de Laitue, de Pourpier, & de Chicorée sauvage, de chaque une poignée.
On pilera dans la colature l'écorce extérieure de plusieurs Citrons coupée par petits morceaux. On passera la liqueur une seconde fois, & on la fera prendre chaude au malade.

℞. Manne de Calabre, & Catholicon double, ana ℥j.
F. bouillir dans ℥vj. d'eau de Plantain. On en donnera la colature dans les diarrhées & les dysenteries.

℞. Miel céleste, ℥jß.
Catholicon double, ℥j.
F. bouillir légèrement dans ℥vj. de décoction de Chien-dent. Ajoûtez à la colature ℥j. d'huile d'Amandes douces. F. prendre dans les coliques & l'inflammation des viscères, lorsqu'il est nécessaire de purger.

Dans les Opiates purgatifs & altérans, on peut employer la Manne à la place de de Conserve.

℞. Manne choisie, ℥iij.
Jalap en poudre, gr. xij.
Poudre Cornachine, ℈j.
Aquila alba, gr. x.
Syrop de Nerprun, s. q.
M. F. un bol hydragogue.

℞. Manne choisie & Safran de Mars prép. à la rosée du mois de Mai, ana ℥ß.
Myrrhe, Safran Oriental, & Aquila alba, ʒij.
Aloès lavé, Crême de Tartre, & Gomme Ammoniac, ana ʒiij.
Diagrède, ʒjß.
M. avec Syrop de Chicorée, composé de Rhubarbe, s. q.
F. s. l. une masse de Pilules mésentériques, dont la dose est ʒß. tous les jours, ou ʒj. tous les trois ou tous les quatre jours.

On emploie la Manne dans l'*Electuaire Diacarthame*, dans l'*Hydragogue excellent*, de *De Renaudot ;* dans la *Confection Hamech réformée*, de *Charas*.

Outre la Manne de Calabre, nous avons encore celle de France nommée *Manne de Briançon* ou *du Melèze* ; parce qu'elle découle près de Briançon en Dauphiné, d'un arbre qui porte le nom de Melèze. Elle est blanche & divisée en

grumeaux, tantôt de figure ſphérique de la groſſeur de la Coriandre, tantôt un peu longs & gros. Elle eſt douce & agréable, d'un goût de Sucre, & un peu réſineux. On en fait rarement uſage à Paris : elle eſt bien moins bonne que la Manne d'Italie, car elle purge beaucoup moins.

La Manne du Melèze eſt le ſuc nourricier d'un arbre appellé LARIX FOLIO DECIDUO CONIFERA, *J. B.* Nous en avons donné la deſcription, quand nous avons parlé des eſpèces de Térébenthine. Depuis le vingt de Juin juſqu'à la fin d'Août, la Manne paroît en différens tems ſur les feuilles : ce qui n'arrive que quand l'année eſt chaude & ſèche; car il ne paroît point de Manne quand la ſaiſon eſt pluvieuſe. On a de la peine à la ſéparer des feuilles du Melèze, où elle eſt attachée fortement. Les payſans vont le matin abbatre à coups de haches les branches de cet arbre; & les ayant mis par morceaux, ils les gardent à l'ombre ſous les arbres. Le ſuc qui eſt encore alors trop mou pour pouvoir être recueilli, s'épaiſſit & ſe durcit dans l'eſpace de 24. heures. Alors on le ramaſſe, on l'expoſe au ſoleil, afin qu'il ſe ſèche entièrement, & on en ſépare autant que l'on peut les

petites feuilles qui s'y trouvent mêlées.

Quelques-uns aſſurent que cette Manne eſt une eſpèce de roſée. Mais *Lobel* & *Pena* rapportent qu'ayant ſerré dans un cellier des branches de Melèze en Eté, on y avoit apperçu le lendemain de la Manne. Cette expérience montre évidemment que cette Manne eſt le ſuc du Melèze, & non une roſée du ciel.

On fait uſage en Orient d'une autre eſpèce de Manne qui vient d'un petit arbriſſeau nommé Alhagi, Alhagi Maurorum, *Rauvolfii Hiſtor. Lugd.* 94. Genista-spartium spinosum, foliis Poligoni, *C. B. P.* 394. Cet arbriſſeau eſt de la hauteur d'une coudée & plus : de ſa racine médiocrement longue & brune, s'élèvent de petites tiges droites, menues, de la groſſeur environ de deux lignes; molles, vertes, blanchâtres, d'où ſortent alternativement de tous côtés de petites branches preſque ſans nombre, cylindriques, hériſſées de toute part d'un grand nombre d'épines de la longeur d'un pouce, très-pointues, grêles & pliantes. Au pied de chaque épine eſt attachée une feuille ovalaire de quatre lignes de longueur, ſur une ligne & demie de largeur, & d un verd de mer. Les fleurs ſont très-petites, légumineuſes, légère-

ment purpurines, & ont l'étendart ou le pétale ſupérieur réfléchi en dehors : chaque fleur ſort du milieu d'une épine verte, dont le piſtille ſe change en une gouſſe d'un pouce de long environ, cylindrique, courte, & de la groſſeur d'une ligne & demie, compoſée de pluſieurs parties renflées, & comme jointes par articulation : elle eſt diviſée en autant de petites loges ſemblables à celle du Pied d'oiſeau ; de couleur d'écarlate, blanchâtre, & qui s'ouvre en deux. Dans chaque loge eſt renfermée une graine rouge, ovoïde, de figure de rein, de la longueur environ d'une ligne. Toute la plante a un goût aſtringent : elle croît abondamment en Egypte, en Arménie, en Géorgie, en Perſe, autour du mont Ararat, & d'Ecbatanes, & dans quelques Iſles de l'Archipel. On la trouve ſouvent environnée de Cuſcute.

Au rapport d'*Auguſtin Lippi*, elle jette quelquefois en Egypte une larme rouge, aſtringente, ſemblable au Sang-Dragon.

Rauvolfius & *Tournefort* diſent que l'on recueille la Manne ſur ſes feuilles, ſa tige & ſes branches, ſurtout en Perſe. Ces peuples l'appellent *Trunſchibin*, & les Arabes *Téréniabin* &

Trungibin. Elle fort par petites gouttes dans les mois les plus chauds de l'Eté : ces gouttes fe durciffent enfuite, & fe changent en grains rouffeatres, femblables à la Coriandre. Ceux qui les ramaffent, en forment une maffe où font mêlées les feuilles, les petites épines, & d'autres ordures. Elle ne feroit pas d'une moindre vertu que la Manne de la Calabre, fi elle étoit nétoyée des ordures & des feuilles. On en donne dans le pays jufqu'à la dofe ʒxxiv. ou ℥iij. parce qu'elle contient très-fouvent plus de feuilles que de fuc.

Le célébre *Tournefort* ne doute point que ce ne foit la même chofe que le *Téréniabin* de *Sérapion* & d'*Avicenne*, qui ont écrit que cette Manne tomboit du ciel comme une rofée fur certains arbriffeaux chargés d'épines.



Paragraphe IV.
DES GOMMES RÉSINES.

ARTICLE I.

De la Gomme Ammoniac.

ON a donné le nom d'*Ammoniac* à deux ſortes de ſubſtances; ſavoir, à un certain Sel, ſoit naturel, ſoit fait par l'Art, & à un Suc concret tiré d'une certaine plante. Nous avons parlé du Sel dans la Minéralogie : il s'agit préſentement du Suc.

La Gomme Ammoniac, AMMONIACUM & GUMMI ARMONIACUM, *Off.* Ἀμμωνιακὸν, *Dioſc.* Ἀμμωνιακὸν θυμίαμα, *Gal.* GUTTA HAMMONIACA, *Latin.* RAXACH & ASSACH. *Arab.* eſt un ſuc concret, qui tient le milieu entre la Gomme & la Réſine ; il s'amollit & devient gluant dans les mains lorſqu'on le manie. Il eſt tantôt en gros morceaux formés de petits grumeaux; rempli de taches blanches ou rouſſeatres, parſemées dans ſa ſubſtance de couleur ſale, & preſque brune; de ſorte que l'on peut fort bien le comparer au mélange de couleurs que l'on voit dans le Benjoin amygdaloïde : tantôt cette

Gomme eſt en larmes ou en petits grumeaux compactes & ſolides, ſemblables à de l'Encens, jaunâtres & bruns en dehors, blancs ou jaunâtres en dedans, luiſans & brillans. Sa ſaveur eſt douce d'abord, enſuite un peu amère : ſon odeur eſt pénétrante, & approche de celle du Galbanon ; mais elle eſt plus puante, elle s'étend facilement ſous les dents ſans ſe briſer, & elle y devient plus blanche : jettée ſur les charbons ardens, elle s'enflamme, & elle ſe diſſout dans le vinaigre ou dans l'eau chaude. On nous l'apporte d'Aléxandrie qui eſt en Egypte.

Pour l'uſage intérieur on préfère le Suc en larmes aux gros morceaux. On doit choiſir celles qui ſont grandes, pures, ſèches, qui ne ſont point mêlées de ſable, de terre, ou d'autres choſes étrangères. On eſtime auſſi les gros morceaux qui ſont naturels, & mêlés de pluſieurs grains purs. S'ils ſont remplis d'ordures, on les purifie, en les faiſant diſſoudre dans du Vinaige : on les paſſe enſuite, & on les fait épaiſſir ; mais cette préparation emporte beaucoup de ſes parties tenues & volatiles.

Dioſcorides donne le nom de θραῦσμα au Suc Ammoniac qui eſt pur & en larmes; & le nom de Φύραμα à celui qui eſt im-

pur, & qui contient de la terre ou du ſable. Il dit que c'eſt la liqueur d'un arbre du genre de la Férule, qui naît dans cette partie de la Lybie, qui eſt près du temple de *Jupiter Ammon.* Cet arbriſſeau, dit-il, s'appelle 'Αγασυλλὶς *Pline* l'appelle *Métopion.*

La Gomme Ammoniac découle comme du lait ou d'elle-même, ou par l'inciſion que l'on fait à une plante ombellifère, dont on n'a pas encore la deſcription. Les graines que l'on trouve ſouvent dans les morceaux de cette Gomme, le font bien voir ; car elles ſont foliacées, & ſemblables à celle d'Anet, mais plus grandes. La plante qui les porte, croît dans cette partie de l'Afrique qui eſt au couchant de l'Egypte, & que l'on appelle aujourd'hui Royaume de Barca, où il y a eu autrefois un temple très-célébre dédié à *Jupiter Ammon*, d'où eſt venu le nom de cette Gomme.

Dans l'Analyſe Chymique, de ℔ij. de Gomme Ammoniac choiſie il eſt ſorti par la diſtillation ℥vj. ʒj. gr. xxxiv. de phlegme limpide, rouſſeatre, odorant, & un peu acide : ℥j. ʒj. de phlegme urineux : ℥ij. ʒv. gr. xlviij. d'huile limpide, jaunâtre, odorante : ℥vij. ʒij. d'huile épaiſſe rouſſeatre & brune.

La maſſe noire qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit ℥viij. ʒvij. laquelle étant calcinée dans un creuſet pendant 20. heures, a laiſſé ℥j. gr. xij. de cendres brunes, dont on a retiré par la lixiviation lxj. gr. de ſel alcali fixe. La perte des parties dans cette diſtillation a été de ℥v. ʒvj. & dans la calcination, de ℥vij. ʒvj. gr. lx.

On voit par cette Analyſe, que la Gomme Ammoniac eſt compoſée de beaucoup de ſoufre, ſoit groſſier, ſoit ſubtil, mêlé avec un ſel de Tartre, un ſel ammoniacal, & très-peu de terre.

La Gomme Ammoniac amollit les parties dures, inciſe les humeurs épaiſſes, réſout celles qui ſont viſqueuſes & tenaces, diſſipe les congeſtions, eſt utile aux aſthmatiques, guérit les tubercules cruds des poumons; réſout les ſquirrhes du foie, du méſentère, de la rate & de la matrice; fait revenir les règles ſupprimées, lève les obſtructions, diſſipe les matières tophacées des articulations, & quelquefois elle lâche doucement le ventre. On la donne en ſubſtance depuis ℈ß. juſqu'à ʒj. ſous la forme d'émulſion, d'électuaire, de bol ou de pilules. On l'emploie extérieurement pour réſoudre les ſquirrhes, les matières tophacées, les écrouelles, les tumeurs les plus dures & les plus rébelles.

℞. Gomme Ammoniac choisie, ʒß.
Dissolvez dans un mortier avec eau d'Hyssope, ℥iv.
Vin blanc, ℥ij.
On en donnera la colature en deux doses, dans l'asthme.

℞. Gomme Ammoniac
Fleurs de Benjoin, ana ʒß.
Baume de Soufre anisé, s. q.
M. F. un bol, pour dissoudre l'engorgement des poumons.

℞. Gomme Ammoniac très-pure, ℥iß.
Fleurs de Benjoin, ʒj.
Poudre de Cloportes, ʒiij.
Extrait de Safran, Baume du Pérou, ana ℈ß.
Baume de Soufre térébenthiné, s. q.
M. F. des Pilules, que *Richard Morton* recommande fort dans la phthisie écrouelleuse qui commence. La dose en est de xij. gr. trois fois le jour.

℞. Gomme Ammoniac, Aloès lavé, ana ʒj.
Myrrhe, Feuilles de Séné en poudre, Safran, ana ʒß.
Syrop d'Absinthe, s. q.
M. F. des Pilules pour les obstructions de la matrice & des viscères. La dose est ℈j. tous les jours le matin à jeun.

℞. Gomme Ammoniac, Poudre de Cloportes, ana gr. xx.
Ethiops minéral, ʒß.
Conſerves de fleurs de Souci, ſ. q.

M. F. un bol, que l'on donnera tous les jours pour les écrouelles, en purgeant tous les quatre jours avec le bol ſuivant.

℞. Gomme Ammoniac, Aquila alba, ana gr. xv.
Trochiſques Alhandal, gr. x.
Syrop de fleurs de Pêcher, ſ. q.

M. F. un bol.

℞. Gomme Ammoniac, Aloès, Safran de Mars apéritif, ana ℥j.
Cannelle, Noix muſcade, ana ℥ß.
Tartre vitriolé, ʒij.
Conſerve de fleurs de Souci, ℥iij.
Syrop d'Abſinthe, ſ. q.

M. F. un Electuaire. La doſe eſt ʒij. deux fois le jour dans la ſuppreſſion des règles, & dans les obſtructions du foie & de la matrice.

℞. Gomme Ammoniac, Crême de Tartre, ana ʒj.
Séné en poudre, ʒvj.
Diaphorétique minéral, ʒiij.
Trochiſques d'Agaric, ʒij.
Trochiſques Alhandal, ℈ij.
Diagrède, ℈j.

Electuaire Catholique, ou Bénédicte laxative, ℥ij.
Syrop de fleurs de Pêcher, ſ. q.
F. un Electuaire, dont la doſe eſt de ʒiij. de deux jours l'un, dans les vieilles obſtructions du méſentère.
℞. Gomme Ammoniac, Emplâtre de Cigue, ana p. e.
M. F. un Emplâtre pour appliquer extérieurement dans le ſquirrhe du foie, de la rate, & du méſentère.
℞. Gomme Ammoniac, q. v.
Huile de Clous de Girofle, & Huile d'Amande douces, ana p. e. ſ. q.
M. F. un liniment, pour réſoudre les tumeurs écrouelleuſes, & les matières tophacées des articulations.

On tire de la Gomme Ammoniac par la cornue une huile jaunâtre ou rouſſeatre, recommandée dans l'aſthme & la difficulté de reſpirer. Il vient enſuite une huile noire, utile pour réſoudre les tumeurs écrouelleuſes.

On emploie la Gomme Ammoniac dans les *Pilules Ammoniaques*, de *Quercetan ;* les *Pilules fétides*, *tartareuſes*, de *Bontius ;* les *Pilules de Sagapenum*, de *Camille ;* les *Pilules méſentériques*, de *Charas* ; l'*Electuaire apéritif purgatif*, l'*Electuaire antihydropique*, du même Auteur ;

Auteur ; l'*Emplâtre Diachylon composé avec les Gommes*, l'*Emplâtre de Cigue*, de *Mélilot*, *Divin*, *d'Oxycroceon*, *Magnétique* d'*Angelus Sala*, & l'*Opodeltoch* de *Paracelse*, dont voici la description.

℞. Huile commune, ℔jß.
Litharge préparée, ℥ix.
Pierre Calaminaire préparée, ℥ij.
F. bouillir jusqu'à la consistance d'Emplâtre. Ajoutez alors Cire jaune, ℔j.
Huile de Laurier, ℥iij.
Galbanum, Opopanax, ana ℥iij.
Myrrhe, Encens, Mastic, ana ℥ij.
Gomme Ammoniac, Bdellium, ana ℥j.
Racines d'Aristoloche ronde, ℥ij.
Safran de Mars astringent, Mumie, Pierre d'Aiman préparée, Magistère de Corail blanc & rouge, Térébenthine de Venise, ana ℥ß,
Huile grossière de Succin, Camphre. ana ʒj.
Safran Oriental, ʒß.
F. un Emplâtre, s. l.

ARTICLE II.
De l'Assa fœtida.

On donne dans les Boutiques le nom d'*Assa* à deux sortes de suc concret, dont l'un s'appelle *Assa dulcis* ; & c'est le

Benjoin dont nous avons déja parlé parmi les Résines. L'autre est l'Assa fœtida, qui s'appelle ainsi à cause de sa grande puanteur ; & c'est celle dont il s'agit ici.

ASSA FŒTIDA, *Off.* Σίλφιον, *Diosc. & Theophr.* Ὀπὸς, *Hippocr.* Ὀπὸς Μηδικὸς, Παρθικὸς, Κυρηναικὸς, *Nonnull.* LASER & LASERPITIUM, *Plin. & Latin.* ALTHIT, *Avic.* Σπορδόλασαρον, *Quorumd. rec. Græc.* HINGH, *Persar. & Indor.* STERCUS DIABOLI, *Nonnull.* est une espèce de Gomme résine compacte, molle & obéissante comme la cire, composée de différens grumeaux brillans, en parties blanchâtres ou jaunâtres, en partie rousseatres, de couleur de chair ou de violette. Elle est en gros morceaux : d'une odeur puante, qui approche de l'Ail, mais plus forte : d'un goût amer, âcre & mordicant. On en trouve deux espèces dans les Boutiques : l'une impure, brune & sale : l'autre pure, rougeatre, transparente, qui contient plusieurs belles larmes blanches. On nous l'apporte de Perse & des Indes Orientales. On estime celle qui est récente, pénétrante & fétide, qui n'est pas trop grasse, qui est remplie de larmes ou de grumeaux purs & brillans. On doit rejetter celle qui est vieille, grasse, noire, opaque, souillée de sable, d'écorces & d'autres choses semblables.

Ce Suc a été célèbre chez les Anciens, non-ſeulement en qualité de remède; mais encore pour les ſauces & les ragoûts. On en diſtinguoit deux eſpèces, par rapport au lieu où il naiſſoit. L'un s'appelloit *Cyrénaïque*; on le recueilloit dans la Cyrénaïque, Province d'Afrique; c'étoit le meilleur. L'autre ſe nommoit *Perſan & Méde*; on l'apportoit de Médie & de Perſe; c'étoit le plus commun & le moins cher. Le Cyrénaïque répandoit une odeur forte de Myrrhe, ſelon *Dioſcorides* : celui de Perſe étoit plus puant, & il approchoit de l'odeur d'Ail ou de Porreau : c'eſt pourquoi on l'appelloit *Scordolaſarum*. Son odeur n'étoit pas beaucoup différente de celle du Sagapénum : puiſque *Dioſcorides* dit que l'odeur du Sagapénum tient le milieu entre l'odeur de l'Aſſa fœtida & du Galbanum, & que l'on falſifie l'Aſſa fœtida avec le Sagapénum. L'Aſſa fœtida Cyrénaïque étoit donc différente de celle de Perſe, en ce que ſon odeur étoit moins puante, qu'elle ne rendoit pas l'haleine puante, comme la commune, & que ſon odeur ne reſtoit pas long-tems dans la bouche.

Du tems de *Pline* on ne trouvoit déja plus d'Aſſa fœtida Cyrénaïque. On ne trouva alors dans cette Province qu'une

ſeule tige de Laſerpitium, que l'on envoya à l'Empereur *Néron*, & il y avoit long-tems que l'on ne portoit point d'autres Laſer à Rome que celui qui croiſſoit en abondance dans la Perſe, la Médie ou l'Arménie, comme il naît encore aujourd'hui.

Il y a eu une grande diſpute parmi les Auteurs ſur l'Aſſa fœtida des Boutiques : ſavoir, ſi c'étoit le Silphium, le Laſer & le Suc Cyrénaïque des Anciens, ou non. Voici les raiſons qui en faiſoient douter : 1°. C'eſt que le Laſer étoit ſi eſtimé des Anciens, que les Cyrénéens offrirent une plante de Silphium à *Battus* leur fondateur, pour lui marquer leur reſpect, & leur reconnoiſſance ; & qu'on frappa une médaille qui repréſentoit *Battus* d'un côté & les Cyrénéens de l'autre qui lui offroient le Royaume & le Silphium. C'eſt de-là que ſont venus ces proverbes : *Le Silphium de Battus*; *il eſt digne du Silphium.* Ces mêmes Cyrénéens offroient tous les ans à *Apollon* de Delphes une plante de Silphium qu'ils prenoient dans leurs terres, comme étant ce qu'elles produiſoient de plus précieux.

2°. C'eſt que l'on plaçoit parmi les aſſaiſonnemens les plus agréables au goût, & parmi les remèdes les plus excellens,

le Laſer, ſoit le Cyrénaïque, ſoit celui de Perſe & de Médie, comme *Pline* le témoigne, liv. 19. chap. 15. 570. T. 3.
„ Après les Truffes & les Champignons, „ le fameux *Laſerpitium* tient le premier „ rang. Les Grecs l'appellent Silphion. „ On la trouvé dans la Province Cyrénaï- „ que. Son ſuc s'appelle *Laſer* : il eſt céle- „ bre tant en Médecine que pour les uſa- „ ges particuliers que l'on en fait, & il „ eſt eſtimé au poids de l'argent. Il y a „ déja beaucoup d'années que l'on n'en „ trouve plus dans ce pays, &c. Et il y a „ long-tems que l'on ne nous apporte que „ le Laſer qui naît en abondance dans la „ Perſe, la Médie & l'Arménie; mais il eſt „ bien au deſſous du Cyrénaïque. "

30. Pluſieurs Auteurs ont dit que l'excellent Silphium; ſavoir, le Cyrénaïque, avoit une douce odeur & un goût agréable; en quoi il paroiſſoit bien différent de notre Aſſa fœtida, qui ſent mauvais, qui eſt très-puante, & que tous les Européens déteſtent de telle ſorte, qu'ils la nomment *Stercus Diaboli*.

Mais ſi le Silphium a été tant eſtimé des Cyrénéens, des Grecs & des Latins, l'Aſſa fœtida ne l'eſt pas moins des Perſes & de preſque tous les Aſiatiques, car ils l'appellent *le manger des Dieux* : & on

essuie les fatigues les plus pénibles pour la recueillir, qui consistent à errer pendant plusieurs jours sur les lieux les plus escarpés des montagnes, à l'ardeur la plus brûlante du soleil.

Le Silphium n'étoit pas plus agréable au goût que l'Assa fœtida, puisqu'il répandoit une odeur si puante & si forte, que quelques uns l'ont appellé Κακοδμον Φυτάριον, c'est à-dire, *la plus puante des plantes.* Les Indiens au contraire qui-mangent familièrement de l'Assa fœtida, y trouvent une bonne odeur & un goût exquis.

D'ailleurs il ne faut pas en juger selon notre goût. Car il est évident qu'il y a beaucoup de choses qui ont plû aux Anciens, soit par leur goût, soit par leur odeur, qui sont présentement désagréables, & qui nous paroissent très-puantes. Nous savons au contraire, que la plûpart des Anciens ont eu en exécration l'odeur du Citron. Cette diversité bizarre de goûts regne encore aujourd'hui. Il y en a qui ont tant d'horreurr pour l'Ail, qu'ils ne peuvent souffrir l'haleine de ceux qui en ont mangé ; tant s'en faut qu'ils puissent en goûter. Cependant d'autres le regardent comme un assaisonnement si excellent, qu'ils le prodiguent dans tous leurs mets : tant il est vrai que l'on

ne doit pas diſputer des goûts. Notre ſiècle a vû la même inconſtance ſur les odeurs. Les aromates que l'on faiſoit il y a cinquante ans avec le Muſc, & qui étoient ſi agréables, ſont tellement mis en oubli, qu'il arrivera peut-être que la poſtérité ne ſaura ce que c'étoit; car il lui ſera très-difficile de concilier avec ſon ancienne ſuavité la puanteur ou l'odeur nuiſible qu'elle croira y trouver.

On ne doit pas juger autrement de l'excellent Silphium Cyrénaïque, auquel quelques-uns ont certainement attribué par comparaiſon une odeur douce & un goût agréable. *Dioſcorides* dit que le Suc Cyrénaïque eſt moins puant que celui de Perſe : mais il ne lui ôte pas totalement l'odeur puante. Il dit qu'il n'étoit différent de celui de Perſe qu'en ce qu'il ne rendoit pas l'haleine ſi mauvaiſe, que ſon odeur ne reſtoit pas ſi long-tems dans la bouche, & qu'il répandoit une exhalaiſon très-douce.

Puis donc que preſque tout le monde convient que la Perſe eſt le lieu natal du Laſer & de l'Aſſa fœtida : que l'uſage que les Indiens en font aujourd'hui, eſt le même que celui que les Anciens faiſoient du Laſer : que l'eſtime que l'on fait de l'un & de l'autre, eſt la même : que l'on

prépare à présent l'Assa en Perse précisément de la même manière que l'on faisoit autrefois le suc du Silphium ; & enfin que le suc du Silphium Cyrénaïque ne diffère de celui de Perse que parce que sa puanteur est moindre : il faut conclure que le Silphium, le Laser, le suc Cyrénaïque des Anciens & l'Assa fœtida des Boutiques ne sont pas des sucs de différens genres, & qu'il y a entr'eux peu de différence.

La plante que les Grecs appelloient *Silphium*, & les Latins *Laserpitium*, avoit, selon *Théophraste* & *Dioscorides*, une grosse racine, une tige semblable à celle de la Férule, laquelle tige s'appelloit *Maspetum*. La feuille étoit semblable à celle de l'Ache ; la graine étoit large & feuillée : c'est pourquoi quelques-uns lui donnoient le nom de feuille φύλλον : & le suc qui découloit de la tige & de la racine, étoit appellé par quelques Grecs Ὀπὸς par excellence, c'est-à-dire, le *Suc des Sucs*. D'autres le nommoient Ὀπὸς Σιλφίε, & les Latins lui donnoient le nom de *Laser*.

On employoit toutes les parties de cette plante pour l'usage de la Médecine & pour la cuisine. Non seulement les Anciens distinguoient ce suc par rapport aux pays

d'où on l'apportoit, mais encore par rapport à la partie d'où il sortoit : ainsi celui qui venoit de la tige, s'appelloit καυλίας ; celui de la racine, ῥιζίας : celui-ci étoit le plus vil. Il y a, dit *Théophraste*, de certaines mesures selon lesquelles on coupe la racine. On réserve ce qu'il faut pour la coupe prochaine, & l'on coupe le reste. Ces mesures s'observent encore en Perse, comme nous le verrons bientôt.

Tant s'en faut que les Auteurs qui ont écrit de ce Suc & de cette plante, en aient éclairci l'histoire, qu'au contraire ils l'ont rendue plus obscure. *Garzias* lui donne la feuille du Coudrier. *Jacques Bontius* fait venir ce même Suc de deux plantes ; savoir, d'une certaine plante sarmenteuse, presque semblable au Saule aquatique, & d'une autre plante dont les racines sont très grosses, qui ressemblent à des Raiforts, & dont les feuilles sont comme celles du Tithymale. Un nommé *Mandeslo* dit que l'une est un arbrisseau sarmenteux, & dont les feuilles sont petites & semblables à celles du Ris ; & que l'autre a la feuille de Navet, de couleur verte ; & semblable à la feuille du Figuier. D'autres veulent que ce soit une espèce de *Phylliréa*. Mais

perſonne n'avoit rien dit de certain ſur cette plante, juſqu'à *Engelbert Kæmpfer*, qui dans ſon voyage de Perſe & des Indes, déſirant ardemment de connoître cette plante, fit 40. ou 50. mille de chemin avec beaucoup de fatigues, & en publia enfin une deſcription exacte & une hiſtoire véritable, dans ſon livre qui a pour titre *Amœnitates exoticæ*.

Cette plante, de même que ſon ſuc, ſont ſouvent appellés indifféremment dans la Perſe *Hingiſeh*, & dans les Indes *Hiing*. Cependant le mot *Hingiſeh* eſt plus en uſage, pour marquer la plante; & celui de *Hiing*, pour déſigner la larme qui en découle. Ainſi l'HINGISEH, *Perſis*, UMBELLIFERA, Leviſtico affinis, foliis inſtar Pœoniæ ramoſis, caule pleno maximo, ſemine foliaceo, nudo, ſolitario, Brancæ urſinæ vel Paſtinacæ ſimili, radice Aſſam fœtidam fundente, *Kæmpf. amœn. exot. faſc.* 30. 535. eſt une plante dont la racine dure pluſieurs années, grande, peſante, nue, noire en dehors, liſſe lorſqu'elle eſt dans une terre limoneuſe, raboteuſe, & en quelque façon ridée quand elle eſt dans le ſable; ſimple le plus ſouvent comme la racine du Panais; ordinairement partagée en deux, ou en un plus grand nombre de branches

un peu au dessous de son collet, qui sort de terre, & est garni, comme la queue de Pourceau, de fibrilles droites, semblables à des crins, roides, & d'un roux-brun. L'écorce de la racine est charnue, pleine de suc, se séparant aisément dans le tems que l'on tire la racine de la terre; lisse & humide en dedans. Cette racine est d'une substance pesante, solide comme celle de la Rave, très-blanche, pleine d'un suc gras trè blanc, trés-puant, & qui frappe vivement les narines, d'une odeur de Porreau. Le suc que l'on en retire, est appellé *Hingh* par les Persans, & Assa fœtida par les Européens. Les feuilles sortent du sommet de cette racine sur la fin de l'Automne au nombre de six, sept, plus ou moins, selon la grosseur de la racine : elles sont dans leur vigueur pendant l'Hyver, & elles se sèchent vers le milieu du Printems. La feuille est branchue, plate, de la longueur d'une coudée, de la figure le plus souvent d'une feuille de Pivoine; de la même substance, de la même couleur, & aussi lisse que celle de la Livêche; de la même odeur que le suc, mais plus foible; d'un goût amer, âcre, aromatique, & puant. Cette feuille est composée d'une queue & d'une côte.

La queue a un empan & plus, de longueur, plus menue que le doigt, cannelée en quelque façon, garnie de nervures, verte, creuſée en gouttière près de la baſe, cylindrique dans le reſte.

La côte porte cinq lobes inégalement oppoſés, rarement ſept, de la longueur de plus d'une palme, obliques, & dont les inférieurs ſont plus longs que les ſupérieurs. Ces lobes ſe diviſent de chaque côté en pluſieurs lobules, dont le nombre n'eſt pas conſtant, ils ſont d'inégale grandeur, oblongs & en quelque manière ovalaires ; plus longs & très-étroits dans quelques plantes, ſéparés les uns des autres juſqu'à la côte, & fort écartés, de ſorte qu'ils paroiſſent en petit nombre, ſolitaires, & comme autant de feuilles : dans d'autres plantes ils ſont plus larges, plus courts & comme unis enſemble, étant moins diviſés. Les ſinuoſités ou les découpures ſont le plus ſouvent ovalaires ou orbiculaires, par le jeu de la Nature qui met quelquefois tant de différence dans les feuilles des plantes de la même eſpèce, qu'à peine paroiſſent-elles en être. Ces lobes s'élèvent obliquement ; ils ſortent par deſſous des côtés de la côte par un principe court : leur couleur eſt d'un

verd de mer ; ils ſont liſſes, ſans ſuc, roides, caſſans, un peu concaves en deſſous, garnis d'une ſeule nervure qui ſort de la côte, & s'étend inégalement dans toute leur longueur : il eſt rare qu'il y ait des nervures latérales qui accompagnent celle du milieu.

La grandeur de ces lobes n'eſt pas conſtante ; on peut leur donner trois pouces de longueur, & plus ou moins d'un pouce de largeur.

Avant que la racine meure, ce qui arrive le plus ſouvent lorſqu'elle eſt fort vieille, il en ſort un faiſceau de feuilles d'une tige ſimple, droite, cylindrique, cannelée en quelque manière, liſſe, verte, de la longueur d'une braſſe, d'une braſſe & demie, & même davantage ; de la groſſeur de ſept ou huit pouces vers le bas ; diminuant inſenſiblement, & ſe terminant en un petit nombre de rameaux qui portent des fleurs en Paraſol, comme les plantes Férulacées. Cette tige eſt revêtue des baſes des feuilles, placées alternativement à des intervalles d'une palme. Ces baſes ſont larges, membraneuſes, renflées ; & elles embraſſent la tige inégalement, & comme en ſautoir : lorſqu'elles ſont tombées, elles laiſſent des veſtiges que l'on prendroit

pour des nœuds. Cette tige eſt remplie de moëlle qui n'eſt pas entrecoupée par des nœuds ; elle eſt trop abondante, très-blanche, fongueuſe, entremêlée d'un petit nombre de fibres courtes, vagues & étendues dans toute la longueur.

Les Para-ſols ſont portés ſur des pédicules grêles, longs d'un pied, d'un empan, & même plus courts, leſquels ſe partagent en 10. 15. 20. brins écartés en rond, chacun deſquels ſoutient à ſon extrémité un petit para ſol formé par 5. ou 6. filets de deux pouces de longueur, chargés de ſemences nues & droites. Ces ſemences ſont applaties, feuillées, d'un roux-brun, de figure ovalaire, ſemblables à celles de la Berce ou du Panais de Jardin, mais plus grandes, plus noires ; garnies de poils en quelque manière, ou rudes ; marquées de trois cannelures, dont l'une eſt au milieu, & parcourt toute la longueur : les deux autres ſont ſur les bords ; & s'étendent en ſe courbant aux deux extrémités. Ces ſemences ont une légère odeur de Porreau ; leur goût eſt déſagréable, fort amer : la ſubſtance intérieure qui eſt proprement la vraie ſemence, eſt noire, applatie, pointue, ovalaire. *Kæmpfer* n'a pas vû les fleurs ; mais il dit, ſelon le rapport qu'on lui en a

fait, qu'elles font très-petites, pâles, blanchâtres ; & il ne doute point qu'elles ne foient à cinq pétales.

Cette plante naît dans la Perfe ; & toute l'Affa fœtida que l'on apporte en Europe, ne vient que de ce feul pays. Cependant on ne la trouve pas partout, mais feulement en deux endroits de ce Royaume, fçavoir dans les champs & les montagnes qui font autour de la ville de *Heraat*, dans la Province de *Corafaan*, & dans la Province de *Laar*, fur le fommet des montagnes qui s'étendent depuis le fleuve *Cuur* jufqu'à la ville de *Congo*, le long du golfe Perfique, loin du rivage de deux ou trois parafanges, & même davantage, (la parafange contient 3600. pas géométriques.)

De plus, cette plante ne porte pas du fuc dans tous les endroits de ces deux pays : mais auprès de *Heraat*, c'eft celle qui fe trouve dans les déferts champêtres ; & dans la Province de *Laar* il n'y a que celle qui croît fur les montagnes voifines du territoire & de la vi le de *Difguun*, qui en fourniffent. Toutes celles qui naiffent dans ces pays en deça ou en-delà des lieux dont nous venons de parler, n'ont point de fuc, ou fi peu qu'il ne vaut pas la peine d'être recueilli ;

& quand même il ſeroit abondant, on ne l'y recueille pas. On dit que la plante qui eſt au-delà de *Diſguun*, eſt douce, & a preſque perdu ſa puanteur; de ſorte que les troupeaux de chèvres la broutent avec avidité, & s'en engraiſſent d'une manière ſurprenante. Cette plante ſe plaît dans les terres arides, ſabloneuſes & pierreuſes, entremêlées de limon. On en trouve rarement dans une terre humide ou graſſe.

Quelques-uns diſtinguent deux eſpèces de cette plante : l'une maigre, & qui fournit peu de larmes, d'une odeur & d'une vertu foible; elle s'appelle *Hus jeh* : l'autre fournit un ſuc abondant, gras, fétide, & par conſéquent plus excellent. Mais *Kæmpfer* aſſure qu'elles ne diffèrent que par rapport aux lieux où elles naiſſent.

On dit que la racine de cette plante vit très-long-tems, & même autant que les hommes; ce qui fait qu'elle acquiert quelquefois une groſſeur monſtrueuſe.

On rapporte que ſelon la nature du terroir, & ſi elle ne s'élève pas dans ſon premier âge en Férule (ce qui arrive quelquefois), elle devient longue d'une une& de la groſſeur de la cuiſſe : lorſqu'elle eſt à ſon moyen âge, elle eſt

de la groſſeur de la jambe ou du bras ; & ſi elle n'a qu'un an, elle eſt ſeulement de la groſſeur du pouce : ſa longueur eſt toujours proportionnée à ſa groſſeur. On ne trouve aucune racine, qui ne donne du ſuc avant que la Férule paroiſſe : mais ſi on l'abandonne à ſon propre ſort, elle s'élève en tige tôt ou tard, & elle produit de la graine ; enſuite le ſuc de la racine s'épuiſe, la plante ſèche, & elle meurt totalement.

Toute l'Aſſa fœtida découle à préſent par l'inciſion que l'on fait à la racine. On n'en retire plus de tiges, ſoit par l'art, ni autrement : ainſi la diviſion des Anciens de l'Aſſa qui vient de la tige ou de la racine, ne ſert de rien. La racine qui a moins de quatre ans, donne peu de ſuc, & on ne la coupe point : mais plus elle eſt vieille & grande, plus elle donne de lait. Coupée tranſverſalement, elle couvre ſon diſque de ſon ſuc laiteux : lorſqu'on l'examine attentivement, on voit qu'elle produit deux ſubſtances, l'une plus ferme & fibreuſe, l'autre plus ſpongieuſe, molle & de même nature que l'autre. La racine étant deſſéchée, toute la ſubſtance la plus molle ſe diſſipe ; il ne reſte que celle qui eſt fibreuſe, qui ſe change en une moëlle qui eſt comme de

l'étoupe, tandis que l'écorce ridée perd un peu de ſa grandeur. Le ſuc qui coule de ſes petites véſicules, étant récent eſt très-blanc, très-liquide & gras, fort ſemblable à de la Crême de lait, & il n'a par conſéquent rien de gluant : mais étant expoſé au ſoleil ou à l'air, il devient brun & viſqueux. La puanteur eſt la marque de la vertu de l'Aſſa ; plus elle eſt puante, & meilleure eſt-elle : mais cette puanteur eſt très-vive, lorſqu'elle eſt récente ; on ne peut en aucune manière la comparer avec la puanteur de celle qui ſe trouve en Europe. *Kæmpfer* aſſure qu'un gros d'Aſſa fœtida récente répand plus de puanteur que cent livres de celle qui eſt vieille & ſèche, & telle que nos Droguiſtes la vendent.

Théophraſte, dans ſon *hiſtoire des Plantes*, rapporte qu'il y a certaines meſures ſelon leſquelles on coupe la racine de cette plante. Et en effet on les obſerve encore à préſent dans la Perſe, lorſqu'on coupe cette racine pour en tirer le ſuc. Voici la manière d'en faire la récolte, telle que *Kæmpfer* la rapporte ; elle ſe fait en quatre opérations ou en quatre courſes par les habitans des villages voiſins, ſur le ſommet des montagnes d'Hingifer.

1°. Ceux qui la recueillent, se rendent en troupe sur le haut des montagnes à la mi-Avril, qui est le tems que les feuilles des plantes deviennent pâles, perdent de leur vigueur, & sont prètes à se sècher: ils s'écartent & se séparent fort loin les uns des autres dans ces vastes montagnes; de sorte que ceux qui sont convenus de faire cette récolte en commun, soit que ce soit une ou plusieurs familles, ou des villages entiers, ou enfin d'autres sociétés, s'emparent les uns d'un certain terrein des montagnes, les autres d'un autre, selon qu'ils se le sont distribué. Une société de quatre ou cinq hommes a coutume de se charger d'environ deux mille pieds de cette plante. Chacun d'eux travaille avec émulation & avec joie. D'abord ils creusent la terre qui environne la racine, & la découvrent un peu avec un hoyau d'une palme de haut, dont ils sont tous armés.

2°. Ils arrachent de la racine les queues des feuilles, en les tortillant avec la main. Ils netroient encore le collet de la racine des fibres entortillées, qui ressemblent à une coëffure hérissée; lesquelles étant ôtées, cette racine paroît comme un crane ridé.

3°. Ils la recouvrent de terre avec la

main ou le hoyau. Ils font de petits fagots de feuilles qu'ils ont arrachées, & des autres herbes, s'il y en a; & ils les placent ſur la racine, en mettant une pierre par deſſus; de peur que le vent, qui eſt ſouvent très-violent dans ces montagnes, n'emporte les fagots, & ne les diſperſe fort loin. Cette couverture eſt néceſſaire pour préſerver la racine des rayons du ſoleil; parce que dès qu'elle en eſt frappée elle pourrit en un jour. Les racines étant ainſi préparées (ce qui ſe fait ordinairement en trois jours), les ouvriers quittent les montagnes, & s'en retournent à leurs maiſons.

II. Trente ou quarante jours après ils retournent de nouveau ſur les montagnes, & chacun prend ſa première place, pour retirer des racines le tribut de ſon premier travail. Ils ſe muniſſent des inſtrumens néceſſaires; ſçavoir, d'un couteau bien afilé pour couper la racine, d'une ſpatule de fer groſſe comme le poing, large par le bout, pour arracher la larme; d'un petit vaſe ou d'une petite coupe, qu'ils attachent à leur ceinture, pour y mettre la liqueur à meſure qu'ils la retirent; & de deux corbeilles qu'ils portent ſur les épaules, pour y mettre le ſuc qu'il ont recueilli, & l'emporter chez eux

Il faut remarquer que chaque ſociété partage en deux le canton qui lui eſt échu pour ſa récolte, & que par conſéquent elle partage auſſi toutes les racines en deux claſſes, pour travailler à l'une en laiſſant l'autre alternativement de deux jours l'un : car après avoir tiré le ſuc d'une racine, il lui faut un jour, ſoit pour en fournir de nouveau, ſoit pour laiſſer un peu épaiſſir celui qu'elle a déja donné.

Auſſitôt que les ouvriers ſont arrivés, ils courent chacun à leurs racines ; ils les découvrent, & ôtent avec la main toute la terre qui pourroit leur nuire dans leur travail. Enſuite ils coupent tranſverſalement le ſommet de la racine : de ſorte que le tronc repréſente un diſque, ſur lequel ſe rend la liqueur ſans être expoſé à s'écouler, laquelle on doit recueillir deux jours après.

Enſuite ils mettent encore la racine à couvert des ardeurs du ſoleil ; mais avec cette précaution, que le fagot d'herbe ne poſe pas ſur le diſque : c'eſt pour cela qu'ils en font comme un arc, ſans quoi il conſumeroit tout le ſuc qui ſe rend ſur le diſque.

Le lendemain ils vont dans un autre endroit, ils coupent la racine de la même manière, & la couvrent avec grand ſoin.

Le troisième jour ils retournent au premier endroit, ils découvrent la racine, & recueillent avec leur spatule la liqueur qui s'est disposée sur le disque, & à mesure qu'ils la retirent, ils la versent dans le vase qui est attaché à leur ceinture. Ensuite ayant écarté toute la terre qui empêcheroit de couper la racine de nouveau, ils coupent la superficie du disque qui est sèche, & ils en emportent le moins qu'ils peuvent, & ils en enlèvent à peine l'épaisseur d'une paille d'Avoine : car il suffit d'emporter la superficie extérieure qui bouchoit les pores, afin que le suc puisse couler de nouveau.

Les ouvriers vuident de tems en tems leurs petits vases, & ils disposent le suc gommeux dans de plus grands, ou sur des feuilles placées sur la terre pour le faire mieux durcir au soleil. De cette manière il acquiert une couleur différente de celle qui est naturelle, selon que les parties sont molles, & qu'elles reçoivent inégalement les rayons brûlans du soleil. La racine étant couverte, le travail est fini. Le quatrième jour ils retournent aux racines du second endroit. Ils recueillent le suc gommeux ; ils écartent la terre, ils coupent la racine & la recouvrent : & c'est en quoi se passe la se-

conde opération ; coupant alternativement les racines trois fois, & en recueillant deux fois le ſuc.

Alors ils laiſſent ces racines huit ou dix jours ſans y toucher, & ils emportent toute leur récolte dans les corbeilles ſur leurs épaules à la maiſon. Chaque ſociété de quatre ou cinq hommes recueille environ cinquante livres de ce ſuc. Le ſuc que l'on recueille dans cette première récolte, n'eſt pas le meilleur; au contraire c'eſt le moins eſtimable.

III. Après que l'on a laiſſé à ces racines huit ou dix jours pour recouvrer leur ſuc, on fait une nouvelle récolte. On commence par les racines de la première claſſe : on les découvre, on écarte la terre, on recueille le ſuc, on coupe la ſurface, on la recouvre. Le lendemain on fait les mêmes opérations aux racines de la ſeconde claſſe, & ainſi alternativement trois fois de ſuite ; & enfin on les couvre de nouveau, & on les laiſſe.

IV. Trois jours après on retourne à ces racines, & on en coupe trois fois alternativement les deux claſſes. Enfin on ne les coupe plus, on les laiſſe expoſées à l'air & aux rayons du ſoleil : ce qui les fait bientôt mourir. C'eſt ainſi que finit ordinairement la récolte d'Hingifer. Car ſi

les racines ſont fort grandes, c'eſt-à-dire, ſi elles ont plus de vingt ans, on ne les quitte pas ſitôt, mais ſeulement après qu'elles ont été épuiſées.

Dans l'Analyſe Chymique, de ℔j. d'Aſſa fœtida choiſie il, eſt ſorti ℥v. ʒiij. de phlegme laiteux, de l'odeur d'Ail, & acide : ℥j. ʒxij. de phlegme rouſſeatre, ſoit acide, ſoit urineux : ℥ij. ʒij. gr. xxxvj. d'huile fétide, jaunâtre, fluide & limpide : ℥xj. ʒv. gr. xxiv. d'huile rouſſe & d'une conſiſtance épaiſſe.

La maſſe noire qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit ℥ix. ʒij : laquelle étant calcinée dans un creuſet pendant 30. heures, a laiſſé ℥ij. ʒiv. gr. xxxvj. de cendres griſes, dont on a retiré xij. gr. de ſel fixe ſalé. La quantité des parties qui ſe ſont perdues dans la diſtillation, a été de ℥ij. ʒiv. gr. xij. & dans la calcination, de ℥vj. ʒv. gr. xxxvj

On voit par cette Analyſe, que l'Aſſa fœtida eſt compoſée de beaucoup de ſoufre fétide, ſoit ſubtil, ſoit groſſier : d'une aſſez grande portion de ſel acide : d'une petite quantité de ſel volatil urineux, & d'un peu du terre : d'où il réſulte un compoſé ſalin ſulfureux, dont une grande portion ſe diſſout dans l'Eſprit-de-vin, & la plus grande partie dans l'eau chaude.

Les

Les anciens Médecins ont donné beaucoup de belles qualités au Laser : ils disent qu'étant pris intérieurement il guérit la paralysie & les maladies des nerfs ; qu'il excite les règles & l'urine ; qu'il sert beaucoup pour aider la digestion ; qu'il récrée l'esprit, & le délivre de la tristesse ; qu'il détruit le venin des traits & des serpens : qu'il engraisse les corps, & qu'il guérit la peste & les maladies malignes, qu'il est utile dans l'hydropisie, la jaunisse, la pleurésie, les contractions spasmodiques, l'asthme, la difficulté de respirer, la toux, & l'enrouement; qu'étant appliqué extérieurement, il résout les gonflemens de la rate ; & qu'étant mis sur la vulve, il excite les règles ; qu'étant mêlé avec de la cire, il tire des pieds les clous, après les avoir déchaussé tout-autour avec le fer; qu'il est fort bon dans les plaies empoisonnées, dans les blessures d'animaux venimeux, dans les ulcères qui ne sont pas mûrs, dans les charbons qui croissent autour de l'anus, dans les douleurs de la goutte & du rhumatisme,

Garzias & d'autres assurent qu'il n'y a aucun remède simple dans toutes les Indes, qui soit plus en usage que l'Assa fœtida, soit dans la Médecine, soit pour

assaisonner les viandes. Car presque tous les Indiens, & surtout les Banéanes, ont coutume de la mêler dans leurs potages & parmi leurs légumes. Ils en frottent d'abord leurs chaudrons, & il ne se servent d'aucun autre assaisonnement dans tous leurs mets. Ils prennent aussi de l'Assa comme un remède pour se guérir du dégoût, pour fortifier l'estomac, dissiper les vents, & s'exciter à l'amour.

Cependant *Galien* l. 8. *des Simples*, prononce que toutes les parties du Silphium sont venteuses, & par conséquent difficiles à digérer : mais si on les applique extérieurement, elles sont plus efficaces, & surtout le suc, auquel il attribue une grande vertu d'attraction, & de plus celle d'amollir & de fondre les excroissances.

Pline accuse aussi le Laser mêlé avec les nourritures, comme étant difficile à digérer. Il dit qu'il produit des vents & des rots, & qu'il est nuisible pour les urines. De plus il en craint l'usage dans le mal de dents, fondé sur une expérience célèbre d'un homme qui se précipita à cause de cela d'un lieu fort élevé. Il ajoute encore, que si on en frotte les narines d'un taureau, il devient furieux. C'est pour-

quoi on ne doit pas l'appliquer témérairement à l'extérieur.

En Europe, non-feulement on rejette bien-loin l'Affa fœtida des affaifonnemens, mais encore on l'emploie rarement dans les remèdes, à caufe de fa puanteur. Cependant on l'emploie utilement dans les coliques venteufes & dans les maladies hyftériques, foit extérieurement, foit intérieurement. Elle convient auffi pour faire fortir les règles, les lochies & l'arrière-faix : elle excite puiffamment la tranfpiration & les fueurs : elle chaffe les humeurs malignes du centre à la circonférence; c'eft pourquoi elle eft fort utile dans les fièvres malignes, la petite vérole & la rougeole : elle remédie encore aux maladies des nerfs & à la paralyfie.

On la prefcrit depuis gr. xij. jufqu'à ʒj. ou même jufqu'à ʒij. On la recommande dans l'afthme prife dans un œuf à la coque, & on la vante comme très efficace contre la vertu de l'Opium & des autres narcotiques. Par fon odeur, elle délivre les femmes de la fuffocation hyftérique : appliquée extérieurement, elle amollit & réfout puiffamment ; c'eft pourquoi on la recommande pour réfoudre les tumeurs de la rate.

On prépare une Teinture antihyftérique avec l'Affa fœtida & l'Efprit-de-vin tartarifé, dont la dofe eft de ʒij.

Affa fœtida, ʒß.
Sel Ammoniac, gr. xviij.
Extrait de Coquelicot, f. q.

M. F. un bol, pour exciter la tranfpiration.

℞. Affa fœtida, Myrrhe, ana ℈j.
Extrait de Safran, gr. ij.
Conferve de fleurs de Souci, f. q.

M. F. un bol, pour exciter les règles.

℞. Affa fœtida, ℈j.
Caftoréum, gr. vj.
Succin préparé, gr. xx.
Extrait de Méliffe, f. q.

M. F. un bol, pour donner dans la paffion hyftérique.

℞. Affa fœtida, graine de Genièvre,
Caftoréum, ana ℥ß.
Miel, ℥ivß.

F. un Electuaire, dont la dofe eft ʒj. contre le fommeil qui dure trop longtems, après avoir pris de l'Opium ou d'autres narcotiques.

On emploie l'Affa fœtida dans la *Poudre hyftérique* de *Charas*, les *Trochifques de Myrrhe*, le *Baume uterin*, & l'*Emplâtre pour la matrice*.

ARTICLE III.

Du Bdellium.

ON n'eſt pas bien aſſuré de ce que c'eſt que le Βδέλλα & le Βδέλλιον des anciens Grecs, ni ſi cette drogue eſt parvenue juſqu'à nous.

Dioſcorides diſtingue trois ſortes de Bdellium. Le premier eſt la larme d'un arbre du pays des Sarraſins; & c'eſt une gomme tranſparente, & comme la colle du taureau, graſſe en dedans, qui ſe fond facilement, ſans bois & ſans ordures, amère au goût, odorante lorſqu'on la brûle, de la couleur de l'ongle. La ſeconde eſpèce eſt ſordide, noire, en groſſes maſſes, de l'odeur de l'Aſpalathe, & que l'on apporte des Indes. La troiſième eſpèce vient de la ville de Pétra : elle eſt ſèche, réſineuſe, livide; mais elle tient le ſecond rang pour la vertu.

Galien, l. 1. *des Remèdes ſimples*, fait mention de deux ſortes de Bdellium; l'un de Scythie, qui eſt plus noir & plus réſineux; l'autre d'Arabie, dont la couleur eſt plus claire, qui eſt humide, & qui s'amollit facilement.

Voici ce que *Pline* dit du Bdellium :

„ La Bactriane est près de-là, le Bdellium „ y est très-fameux. C'est un arbre noir de „ grandeur d'un Olivier, qui a la feuille „ de Chêne, le fruit & la forme du Fi-„ guier sauvage. Les uns en appellent la „ gomme *Brochon;* les autres, *Malachran*; „ les autres, *Maldacon;* & celle qui est „ noire & en masses, *Hadrobolon.* Or elle „ doit être transparente, semblable à de „ la Cire, odorante, grasse lorsqu'on la „ frotte entre les doigts, amère au goût, „ sans acreté. Elle naît encore dans l'Ara-„ bie, dans les Indes, dans la Médie & „ à Babylone. Quelques-uns donnent le „ nom de *Peraticum* à celle que l'on ap-„ porte de la Médie : celle-ci est plus fra-„ gile & plus amère, elle est en croutes ; „ mais celle des Indes est plus humide & „ plus gommeuse. "

On voit par-là combien l'histoire du Bdellium est incertaine dans les écrits des anciens. Les Arabes ne l'ont pas mieux éclaircie, puisque *Sérapion* établit deux sortes de Bdellium : l'un de Judée, qu'*Avicenne* nomme *Mochel Judaicum*, & qui paroît être le Bdellium de *Dioscorides*: l'autre est le fruit d'une certaine plante semblable au Palmier. *Avicenne* appelle celui ci *Mochel Mecchense.*

Les nouveaux Auteurs ne sont pas non

plus d'accord ſur cela : car quelques-uns croient, ſelon le témoignage de *Matthiol*, que la Myrrhe eſt le vrai Bdellium. Il y en a d'autres, dit *Cluſius*, qui croient que l'Animé eſt le vrai Bdellium. Les autres, ſelon le témoignage d'*Olivus*, entendent par le mot de *Bdellium*, des Eſcarboucles; d'autres, du Cryſtal. *C. Bauhin* dans *Matthiol* rapporte ſix différentes eſpèces de Bdellium.

1°. Celui qui eſt en gros morceaux, & roux, qui ſaute en pluſieurs grumeaux quand on le briſe, & qui eſt médiocrement brillant.

2°. Celui qui eſt en petits morceaux, un peu brun, roux en dedans, qui ſe partage comme en deux parties lorſqu'on le briſe, qui eſt tranſparent, compacte, pliant, gluant, gras, & qui laiſſe tomber des larmes blanches lorſqu'il eſt dans un lieu chaud.

3°. Le noir, qui eſt intérieurement d'un noir roux, gluant, & qui a une odeur qui tient le milieu entre l'Encens & la Gomme des Ceriſiers.

4°. Celui qui eſt auſſi noir, mais qui eſt de couleur fauve en dedans, d'une couleur de pourpre, fort tranſparent, mol, gluant, ſemblable à la Gomme de Ceriſier, & qui en a le goût.

5°. Celui qui a la couleur & le goût ſemblables au précédent, mais qui eſt parſemé en dedans de taches pâles ou blanchâtres.

6°. Celui qui eſt pâle ou blanc, dont les grumeaux ſont oblongs, médiocres, en grand nombre; formé de longues gouttes condenſées; amer, déſagréable, & plus âcre que toutes les autres eſpèces.

Samuel Dale décrit *dans ſa Pharmacologie* deux eſpèces de Bdellium. „ La „ première (dit il) eſt une ſubſtance gom- „ meuſe & réſineuſe, graſſe comme de „ la Cire, tenace, gluante, de couleur de „ fer tirant ſur le noir, qui approche de „ la Myrrhe, dont elle imite l'odeur & „ le goût. On l'apporte de l'Arabie, de „ la Médie & des Indes. La ſeconde eſ- „ pèce eſt une ſubſtance réſineuſe, un peu „ dure, noirâtre, friable, en gouttes dur- „ cies, qui a l'odeur & le goût de la pré- „ cédente. " On l'apporte de Ganéa.

Pierre Pommet, *dans ſon Hiſtoire des Drogues*, obſerve que l'on trouve dans les Boutiques pluſieurs eſpèces de Gomme ſous le nom de *Bdellium* : tantôt c'eſt une Réſine d'Amérique, qui découle de l'arbre appellé *Courbaril*, & que l'on nom e Animé; tantôt c'eſt la réſine d'un autre arbre qui s'appelle *Caninga* ou *Caſſia*

Caryophyllata; tantôt c'eſt la Réſine du *Coſtus corticoſus*, que l'on nomme Gomme *Alouch*; ou bien ce ſont d'autres Réſines moins connues.

Mais ce que l'on trouve dans nos Boutiques pour le vrai Bdellium, n'eſt pas différent de la première eſpèce décrite par *Samuel Dale*. C'eſt une Gomme réſine en morceaux de différente figure & de différente groſſeur. Extérieurement elle reſſemble quelquefois à la Myrrhe ordinaire; elle eſt de couleur de fer, rougeatre, quelquefois d'un brun un peu rouſſeatre : intérieurement elle eſt en quelque façon tranſparente, ſemblable à la colle forte; & fragile; elle s'amollit dans la bouche, & s'attache aux dents : elle eſt d'un goût un peu amer, plus foible cependant que celui de la Myrrhe; d'une odeur qui n'eſt pas déſagréable, ſurtout lorſqu'on la met ſur le feu : elle s'enflamme & brûle opiniâtrement, en pétillant & faiſant du bruit : on voit alors quelquefois de petits grains qui ſortent de côté & d'autre de ſa ſubſtance. On la trouve ſouvent mêlée avec la moitié de Myrrhe dans les caiſſes dans leſquelles on l'apporte, & quelquefois avec la Gomme du Sénégal. Si cette ſubſtance n'eſt pas le plus excellent Bdellium de *Dioſcoride*

des, du moins elle en approche beaucoup.

Il n'y a rien de certain ſur l'arbre qui porte le Bdellium. Selon la deſcription de *Pline*, il eſt noir, de la grandeur d'un Olivier; il a la feuille de Chêne, & le fruit de Figuier ſauvage. Les autres le font reſſembler à l'arbre de la Myrrhe: & *Thevet* aſſure qu'il a vû deux mille arbres de Myrrhe & de Bdellium qui croiſſoient enſemble dans la même forêt. *Lobel* & *Pèna* diſent qu'ils ont trouvé parmi les autres marchandiſes pluſieurs branches de cet arbre; leur ſubſtance étoit ſolide, leur écorce dure, noirâtre & hériſſée de pluſieurs épines dures & groſſières. C'eſt pourquoi *Samuel Dale* demande ſi c'eſt l'arbre qui s'appelle ARBOR LACTESCENS ACULEATA, foliis quernis, Americana, (Bdellifera fortè), ſive arbor Bdellium ferens in America, *Pluk. Phyt. Tab.* 145.

Une partie du Bdellium ſe diſſout dans l'eau, & l'autre dans l'Eſprit-de-vin ou dans l'huile; il s'enflamme & répand une grande lumière & durable, quoiqu'en le brûlant il pétille un peu, à cauſe de la partie ſaline aqueuſe mêlée avec la Réſine. Toute ſa ſubſtance ſe diſſout dans l'Eſprit-de-vin tartariſé, dans les liqueurs alkalines, dans le Vin ou le Vinaigre.

On donne au Bdellium la vertu émolliente, & même très puissante, lorsqu'il est récent. Il est aussi fort discussif, résolutif, & déterfif, mais dans différens âges. Si l'on veut résoudre, il faut prendre celui qui est de moyen âge ; si l'on veut seulement déterger, alors le plus vieux est le meilleur. On l'emploie rarement à l'intérieur ; cependant on le recommande dans les maladies de la poitrine, la toux, la difficulté de respirer, les abscès du poumon, pour exciter l'urine & chasser les calculs. Plusieurs personnes vantent fort les Pilules de Bdellium à la dose de ʒj. dans le flux hémorrhoïdal ; & surtout *Solénander*, *Forestus* & *Rivière.* Car il arrête puissamment ce flux, principalement si on y joint la fumigation du Bdellium reçue par l'anus. Extérieurement il amollit & résout les tumeurs ; il fait mûrir les abscès, & il guérit les plaies récentes.

℞. Excellent Bdellium, ʒxij.
Graine d'Ammi, ʒiij.
Myrobolans Chébules, Indiens, Bellirics, Embliques, Coquille de Vénus calcinée, Succin prép. ana ʒijß.
M. F. une masse de Pilules avec s. q. de Miel Rosat. La dose est ʒj. dans le flux hémorrhoïdal.

On emploie le Bdellium dans le *Mithridat* de *Damocrate*, les *Trochisques de Cyphi*, les *Pilules fétides*, l'*Onguent des Apôtres*, l'*Emplâtre Diachylon avec les Gommes*, l'*Emplâtre divin* de *Paracelse*, le *Styptique*, le *Diabotanum* de *M. Blondel.*

ARTICLE IV.

De l'Euphorbe.

L'Euphorbe, EUPHORBIUM, *Off.* Εὐφόρβιον, *Diosc.* EUFORBION & FORBION, *Arab.* est une Gomme-résine en gouttes ou en larmes, d'un jaune-pâle ou de couleur d'or, brillantes, tantôt rondes, tantôt oblongues, branchues & caverneuses; d'un goût très-âcre, brûlant, qui cause des nausées; sans odeur. On l'apporte en Barbarie des pays de l'Afrique les plus éloignés de la mer, par la ville de *Salé*, d'où on le transporte en Europe. On choisit celui qui est pur, sec, pâle ou jaunâtre, âcre, & qui étant touché légèrement de la langue, allume le feu dans toute la bouche.

Dioscorides rapporte que l'Euphorbe a été découvert du tems de *Juba* Roi de Lybie. Mais *Pline* dit que c'est *Juba* lui-

même qui l'a découvert, & qu'il lui a donné le nom de son Médecin, qui s'appelloit *Euphorbe*, & qui étoit frere du célébre *Antoine Musa* Médecin de *Cesar Auguste.* Cependant *Saumaise* observe dans son Traité *de Homonymis*, qu'il est fait mention de l'Ευφόρβου ἀκάνθη dans un Auteur qui est bien plus ancien que *Juba*: sçavoir, dans le Poëte *Méléagre* qui vivoit du tems de *Ménippe* le Cynique, dans son poëme Grec intitulé Στέφανος.

La plante d'où découle l'Euphorbe, s'appelle EUPHORBIUM ANTIQUORUM VERUM, *Commel. H. Med. Amst.* 23 SCHADIDACALLI, *H. Malab.* 2. 81. C'est un arbrisseau qui dans les terres sabloneuses est haut de dix pieds & plus. Sa racine est grosse, plongée perpendiculairement dans la terre, & jette des fibres de tout côté : elle est ligneuse intérieurement, couverte d'une écorce brune en dehors, & d'un blanc de lait en dedans. Sa tige qui est simple, a trois ou quatre angles; elle est comme articulée & entrecoupée de différens nœuds : les bords anguleux sont échancrés entre les nœuds, & les angles sont garnis d'épines roides, pointues, droites, brunes & luisantes, placées deux à deux : elle est composée d'une écorce épaisse, verte, brune, & d'une pulpe hu-

mide, blanchâtre, pleine de lait, & sans partie ligneuse. Elle se partage en plusieurs branches dénuées de feuilles, à moins qu'on ne veuille donner le nom de feuilles à quelques petites appendices, rondes, épaisses, laiteuses, placées sur les bords, seules à seules, & sous les épines, & portées sur des queues courtes, épaisses, applaties, vertes & laiteuses. Les fleurs naissent principalement du fond des sinuosités qui se trouvent sur les bords anguleux & entre les épines. Elles sont au nombre de trois ensemble, portées sur un petit pédicule d'environ un demi-pouce, cylindrique, verd, laiteux, épais & droit. La fleur du milieu est la plus grande, & s'épanouit la première : les autres ensuite, lesquelles sont sur la même ligne, portées sur de très-petits pédicules, ou même elles n'en ont point du tout.

Ces fleurs sont composées d'un calyce d'une seule pièce, renflé, ridé, coloré, partagé en cinq quartiers, & qui ne tombe pas : & de cinq pétales de figure de Poire, convèxes, épais, placés dans les échancrures du calyce, & attachés par leur base au bord du calyce. Du milieu de ces fleurs s'élèvent des étamines au nombre de cinq ou six, fourchues, rouges par le haut, sans ordre. Le pistille

eſt un ſtyle ſimple qui porte un petit embryon, arrondi, triangulaire, & chargé de trois ſtigmates. Lorſque les fleurs paroiſſent, les appendices feuillées ou ces petites feuilles tombent. Il ſuccède à ces fleurs, des fruits ou des capſules à trois loges; applaties, laiteuſes, vertes d'abord, & qui rougiſſent un peu dans la ſuite en partie, d'un goût aſtringent; leſquelles contiennent trois graines rondes, cendrées extérieurement, blanchâtres intérieurement. On trouve ſouvent dans les ſacs de peau dans leſquels on apporte l'Euphorbe, des fragmens de cette plante, des capſules ſéminales & des fleurs deſſèchées. Toute la plante eſt remplie d'un ſuc laiteux & âcre qui en découle en abondance, en quelque endroit qu'on y faſſe une inciſion. Il croît dans l'Afrique, le Malabar & aux Indes Occidentales. Il paroît que les peuples du Malabar ne ſavent pas la manière de recueillir cette Gomme.

Dans l'Analyſe Chymique, ℔ij. d'Euphorbe ont donné ℥iij. ʒij. de liqueur limpide, d'une odeur déſagréable, telle que celle qui exhale de l'huile d'Olive diſtillée : d'un goût âcre & un peu brûlant, ſans acide ou alkali manifeſte. Ce goût lui vient d'un certain eſprit ſubtil,

analogue aux liqueurs que l'on retire de l'Hellébore, du Safran & d'autres plantes semblables. Il est sorti ensuite ℥iij. ʒvij. gr. liv. de phlegme acide, limpide, roussеatre, d'une odeur & d'un goût empyreumatique : ℥j. ʒiij. gr. xij. de liqueur rousse, qui a donné des marques d'un acide & d'un alkali volatil urineux très violent : ℥xj. ʒij. gr. xviij. d'huile brune, soit fluide, soit d'une consistance épaisse.

La masse noire & compacte qui est restée dans la cornue, pesoit ℥viij. ʒij. laquelle étant calcinée dans un creuset pendant 19. heures, a laissé ℥ij. ʒiij. de cendres rousseatres, dont on a retiré ʒij. gr. lviij. de sel alkali fixe. La perte des parties dans la distillation a été de ℥iij. ʒvj. gr. lx. & dans la calcination ℥v. ʒvij.

Les Anciens ne disent rien des vertus médicinales de l'Euphorbe. Les habitans du Malabar, selon les Auteurs de l'*Hortus Malabaricus*, préparent avec sa racine un Emplâtre en y ajoutant un peu d'Assa fœtida, que l'on applique utilement sur le ventre des enfans pour faire mourir les vers. Son écorce pilée & prise avec de l'eau lâche le ventre. Son tronc & les branches étant pilées & bouillies dans l'eau, sont d'un grand secours dans les

douleurs de la goutte, en expoſant la partie malade à la fumée ou à la vapeur de cette décoction.

Hippocrate ne fait aucune mention du ſuc de l'Euphorbe. *Galien* & *Dioſcorides* n'ont rien laiſſé ſur ſa vertu purgative. Les nouveaux Grecs & les Arabes lui attribuent une grande vertu de tirer la ſéroſité de tout le corps. C'eſt le plus âcre & le plus ardent de tous les hydragogues ; il ne purge pas ſans faire de peine, & il cauſe la défaillance, une ſueur froide, & ſouvent des ulcères dans les inteſtins. C'eſt pourquoi *C. Hoffman* avertit que l'uſage intérieur de l'Euphorbe n'eſt point ſûr, pas même lorſque les viſcères ſont refroidis. *Méſué* défend auſſi de le donner intérieurement, comme étant un remède nuiſible, ſi ce n'eſt après l'avoir mêlé avec des remèdes qui puiſſent émouſſer ſon acreté, qui eſt très-grande.

Fernel dit que l'on corrige les dangers de l'Euphorbe, en le faiſant macérer pendant un jour dans l'huile d'Amandes douces, le plongeant enſuite dans un limon, que l'on recouvre enſuite, & que l'on fait cuire ; & lorſqu'on veut en faire uſage, on le donne depuis vj. gr. juſqu'à x. avec du Maſtic, de la Cannelle & de l'Aſpic :

mais lorſque le corps commence à en être troublé, il faut donner auſſitôt une portion rafraîchiſſante & adouciſſante. D'autres le réduiſent en poudre fine, & le renferment dans un coing, & ils le font cuire au four. D'autres le tempèrent avec du Vinaigre, du ſuc de Limon ou de Grenade, ou dans le phlegme de Vitriol. Mais toutes ces corrections ſont peu ſûres: & nous croyons avec *Ludovic*, *Hoffman*, *Wedelius*, *Timæus* & d'autres, qu'il ne faut pas employer ce purgatif, ou du moins qu'il faut ſeulement l'employer dans les maladies dans leſquelles les membranes des viſcères ſont attaquées de paralyſie, & ne peuvent être ébranlées que par des remèdes très-forts & très-irritans, comme dans les affections ſoporeuſes, la léthargie, l'apopléxie, la paralyſie : & alors il faut le donner depuis ij. ou iij. grains juſqu'à vj. ou viij.

Sérapion & *Avicenne* obſervent que ſi l'on en prend le poids de trois dragmes, il fait mourir en trois jours, après avoir rongé les inteſtins & l'eſtomac.

Les particules de l'Euphorbe ſont ſi ſubtiles, que ſa ſeule odeur fait éternuer : ſi on frotte les narines de ſon huile, il en découle beaucoup d'humeurs aqueuſes : ſi on en prend la poudre en guiſe de ta-

bac, il excite une si forte irritation, que souvent il produit une très-grande hémorrhagie, & il enflamme quelquefois les membranes du cerveau.

Appliqué extérieurement, il incise les humeurs épaisses & visqueuses, il les digère; & ce qui est encore plus, il cause de la rougeur, il excite l'inflammation, & quelquefois il cause des ulcères. C'est pourquoi *Mésué* le recommande comme utile dans la résolution des nerfs, dans leur convulsion, leur engourdissement, leur tremblement, & toutes leurs autres maladies qui viennent de froid. On le broye avec de l'huile de Violier, & on en frotte les parties malades. Il assure que si l'on en frotte le foie & la rate, il en guérit les douleurs qui viennent de froid ou de vents; & si l'on en frotte le derrière de la tête, il est utile dans la léthargie, & pour ceux qui perdent la mémoire : selon *Fernel*, il est encore utile pour la sciatique & la paralysie. On le mêle alors avec des linimens & des onguens. *Herman* dissout les tumeurs squirrheuses en peu de jours, avec de l'Euphorbe dissous dans de l'huile.

On vante l'usage de l'Euphorbe comme excellent dans la carie des os & la piqûre des nerfs. Etant pulvérisé, on en

saupoudre les os cariés, ou seul, ou mêlé avec partie égale de racine d'Iris de Florence, ou d'Aristoloche ronde, ou d'autres remèdes semblables.

℞. Euphorbe choisi, ℈j.
Térébenthine de Venise, ℥ß.
Un peu de Cire. F. un Onguent, que l'on appliquera tout chaud sur le nerf piqué.

On s'en sert pour préparer une huile qui s'appelle Huile d'Euphorbe. On l'emploie dans les *Pilules d'Euphorbe* de *Quercetan*, les *Pilules fétides*, & dans le grand *Philonium*, ou le *Philonium Romain.*

Son acrimonie très-violente est cause qu'on ne le pulvérise qu'avec beaucoup de peine. Les Apothicaires qui savent cela, le font pulvériser par des paysans ou des gens de basse condition, & ils les avertissent de détourner le visage de dessus le mortier. Cependant ils ne sont jamais hors d'atteinte de sa violence : car sa poudre fine, & sa vapeur s'élèvans en haut, frapent si fort les narines & le cerveau, que l'éternuement, l'acrimonie, la chaleur & la douleur viennent tout à la fois.

Article V.

Du Galbanum.

Le Galbanum, Galbanum, *Off.* χαλβάνη, *Diosc.* Chene, *Arab.* est une substance grasse, ductile comme de la Cire, à demi-transparente, brillante, dont la nature tient en quelque manière le milieu entre la Gomme & la Résine; car elle s'allume au feu comme la Résine, & elle se dissout dans l'eau comme les Gommes, & non dans les huiles. Sa couleur est blanchâtre & presque transparente lorsqu'elle est récente, ensuite jaunâtre ou rousse; d'un goût amer, âcre; d'une odeur forte & puante.

On trouve deux espèces de Galbanum dans les Boutiques. L'un est *en larmes*, & l'autre *en pains.* On estime celui qui est récent, pur, gras, médiocrement visqueux, inflammable, formé de grumeaux blanchâtres & brillans. On rejette celui qui est brun, sordide, mêlé de sable, de terre ou de bois. On l'apporte de Syrie par Marseille.

Les anciens Grecs ont connu cette larme. *Dioscorides* dit qu'elle découle d'une certaine Férule qui s'appelloit *Métopion*.

En effet elle découle d'elle-même, ou par l'incision que l'on fait à une certaine plante férulacée ou ombellifère, qui s'appelle OREOSELINUM AFRICANUM GALBANIFERUM, frutescens, Anisi folio, *I. R. H.* 319. FERULA AFRICANA, GALBANIFERA, Ligustici foliis & facie, *P. Bat.* ANISUM AFRICANUM FRUTESCENS, folio & caule colore cæruleo tinctis, *Plukn.* t. 12. OREOSELINUM ANISOIDES ARBORESCENS, Ligustici foliis & facie, flore luteo, Capitis-bonæ-spei, *Breyn.* 2°. *Prodr.* Sa racine est grosse, ligneuse, pâle, partagée en quelques branches ou fibres; ses tiges sont de la grosseur d'un pouce : elles s'élèvent à la hauteur de plus de deux ou trois coudées; elles subsistent, & sont ligneuses, rondes, genouillées, remplies d'une moëlle blanchâtre un peu dure, & partagées en quelques rameaux. Chaque espace qui est entre les nœuds des tiges & des rameaux, est couvert d'un feuillet membraneux, d'où sortent les feuilles semblables à celles de l'Anis, mais plus amples, plus fermes, & découpées plus aigu; de couleur de verd de mer; d'une saveur & d'une odeur âcres. Les tiges, les rameaux & les feuilles sont couvertes d'une rosée de la même couleur. Les fleurs naissent au sommet des tiges disposées en para-sol; elles sont

petites, à cinq pétales, en rose, de couleur jaune. Quand elles sont tombées, il leur succède des graines presque rondes, applaties, d'un brun rousseatre, cannelées & bordées tout-autour d'une aîle mince & membraneuse; elles ont un goût âcre, aromatique, & piquant. Toute cette plante est remplie d'un suc visqueux, laiteux, clair, qui se condense en une larme qui répond au Galbanum par tous ses caractères; il découle de cette plante en petite quantité par l'incision, & quelquefois de lui-même de nœuds des tiges qui ont trois ou quatre ans. Mais on a coutume de couper la tige à deux ou trois travers de doigt de la racine; & le suc découle goutte à goutte: quelques heures après il s'épaissit & se durcit, & on le recueille. Cette plante croît dans la Perse & dans différens pays de l'Afrique, surtout dans la Mauritanie.

La plante qui s'appelle Ferula Galbanifera, *Lob. Icon.* 779. Ferulago latiore folio, est bien différente de celle dont il s'agit. Car cette Férule de *Lobel* ne produit point le Galbanum, comme *M. Tournefort* l'a observé, mais une autre sorte de Gomme fort rouge, & dont l'odeur n'est pas trop forte.

Dans l'Analyse Chymique, ℔ij. de Gal

banum choisi ont donré ℥iij. ʒij. de phlegme rousseatre, odorant, un peu acide : ℥iij. ʒv. gr. xxxiv. de liqueur acide, rousse: ʒvij. gr. xxxvj. de liqueur brune, empyreumatique, en partie acide, & en partie alkaline : ℥j. ʒvij. gr. xxx. d'huile fluide & brune : ℥v. ʒv. d'huile épaisse, & d'un verd-brun : ℥vij. d'huile de la consistance du Miel.

La masse qui est restée dans la cornue, pesoit ℥vij. ʒj. gr. xxxvj. laquelle étant calcinée pendant 20. heures dans un creuset a laissé ʒv. gr. xlviij. de cendres, dont on a retiré par la lixiviation xiij. gr. de sel fixe, qui n'étoit pas purement alkali. Sa perte des parties dans cette distillation a été de ℥ij. ʒiv. & dans la calcination, de ℥vj. ʒiij. gr. lx. L'huile étant purifiée par des distillations réitérées, est devenue d'un trés-beau bleu.

Le Galbanum se dissout dans le vin & le Vinaigre, & même dans l'eau chaude ; & difficilement dans l'huile, ou l'Esprit-de-vin. Il est composé d'un sel tartareux, & d'une huile épaisse fétide.

Le Galbanum pris intérieurement a les mêmes vertus que la Gomme Ammoniac, quoiqu'il soit plus foible. Il dissout la pituite qui est tenace ; c'est pourquoi il est utile pour l'asthme & la toux invétérée :

invétérée : il diſſipe les vents, il remédie aux douleurs de colique, il ouvre les obſtructions de la matrice ; il excite les mois, & les purgations après l'accouchement ; il chaſſe le fétus & l'arrière-faix ; il ſoulage les maladies hyſtériques qui viennent d'obſtruction de la matrice. On le recommande auſſi contre les poiſons coagulans. Sa fumigation eſt utile dans la ſuffocation de la matrice, & dans les redoublemens épileptiques. Appliqué extérieurement, il inciſe, il attire puiſſamment, il amollit & fait mûrir ; c'eſt pour cela qu'on le mêle dans pluſieurs Emplâtres pour faire mûrir les bubons & les charbons, & pour réſoudre les tumeurs ſquirrheuſes. Appliqué ſur l'ombilic, il adoucit les maladies hyſtériques ; il arrête les mouvemens ſpaſmodiques des inteſtins, les convulſions des membres, & la paralyſie : on l'étend ſur du Chamois, & on l'applique ſur la partie malade.

℞. Galbanum, Gomme Ammoniac, ana ℥ij.
Vitriol de Mars de Rivière, ℥ß.
Diagrède, ʒx.
Syrop de Nerprun, ſ. q.

M. F. une maſſe de Pilules, dont la doſe eſt depuis v. gr. juſqu'à ℈j. pour la ſuppreſſion des mois, & pour les

purgations qui se sont arrêtées après l'accouchement, pourvû qu'il n'y ait point d'inflammation.

℞. Galbanum, Assa fœtida, Myrrhe, ana ℥j.
Camphre, Sel de Succin, ana ℈ß.
Borax, ℈ij.
Syrop d'Armoise, s. q.

M. F. une Masse de Pilules. La dose est ℈j. dans la passion hystérique, & lorsque les purgations se sont arrêtées après l'accouchement.

℞. Galbanum, Assa fœtida, Myrrhe, ana ʒß.
Castoreum, ℈j.

M. F. des Trochisques, pour faire des fumigations dans les accès hystériques.

℞. Galbanum, s. q.
Dissolvez dans l'huile de Succin & d'Aspic, ana s. q.

F. un liniment, dont on frottera les parties convulsives & paralytiques.

On prépare avec le Galbanum, le *Galbanetum Théophrasti* de *Paracelse*, qui passe pour un excellent remède, appliqué extérieurement dans la contraction des nerfs, les maladies spasmodiques, les coliques convulsives, & la paralysie des membres. Voici comment on le doit faire.

℞. Galbanum, ℔j.
Gomme de Lierre, ℥ ij.
Huile de Térébenthine, ℔ß.
Huile de Laurier, d'Aſpic, ana ℥j.
Digérez pendant deux ou trois jours: diſtillez enſuite dans la cornue. Gardez la liqueur diſtillée pour l'uſage.

On emploie le Galbanum dans la *Thériaque*, le *Mithridat*, le *Diaſcordium*, l'*Onguent des Apôtres*, le *Baume utérin* de *Charas*, l'*Onguent d'Althæa*, les *Emplâtres de Galbanum*, le *Diachylon avec les Gommes*, *de Mucilage*; dans l'*Emplâtre diaphorétique*, *Manus Dei*, le *Magnétique* d'*Angelus Sala*, le *Divin*, *celui pour la matrice*, l'*Oxycroceon*, le *Styptique*, le *Diabotanum* de *Blondel*.

Article VI.

De la Myrrhe.

Les Anciens ont parlé de pluſieurs ſortes de Myrrhe, qu'ils ont décrites & diſtinguées les unes des autres peu exactement. Et même préſentement on trouve dans les caiſſes de Myrrhe pluſieurs morceaux différens par le goût, l'odeur & la conſiſtance. Tantôt ils ont l'odeur agréa-

ble de la Myrrhe ; tantôt ils ont une odeur incommode & désagréable ; tantôt ils sont très amers, & excitent des nausées ; tantôt ils ont une légère amertume, outre qu'ils sont mêlés de Bdellium & de Gomme Arabique. Par où l'on voit qu'il y a quelque différence entre les larmes de la Myrrhe, selon qu'elle vient de différens arbres, ou de différentes parties du même arbre, selon les différentes saisons de l'année où on la recueille, selon la différente culture & selon qu'elles découlent d'elles-mêmes ou par incision.

Fuchs soupçonne que la Myrrhe des Boutiques n'est pas la véritable Myrrhe des Anciens, mais l'espèce la plus vile, à laquelle *Dioscorides* donne le surnom de *Caucalis* & d'*Ergasine*. Mais je crois qu'on nous apporte présentement ces différentes sortes de Myrrhes confondues ensemble.

Brassavole & d'autres Auteurs ont regardé notre Myrrhe comme le Bdellium des Anciens : cependant on l'en distingue facilement ; parce qu'elle est amère, moins visqueuse, d'une odeur fort âcre, & plus piquante que celle du Bdellium. *Langius* & d'autres rejettent notre Myrrhe, & prennent le Benjoin pour la Myrrhe des

Anciens. Cependant, de l'aveu même de *Langius*, le Benjoin n'a pas l'amertume que *Dioſcorides* prétend qui doit être dans la Myrrhe. Ainſi nous penſons avec *J. Bauhin* & d'autres Auteurs, que l'on nous apporte encore à préſent la véritable Myrrhe, quoique mêlée très-ſouvent avec de la Gomme.

Les Anciens à la vérité comptoient la Myrrhe parmi les aromates les plus doux, & ils s'en ſervoient pour donner de l'odeur aux vins les plus précieux. Mais, comme nous l'avons déja dit ailleurs, on ne doit pas diſputer ni des goûts, ni des odeurs; puiſque les hommes ſont en cela fort inconſtans.

Les Anciens diſtinguoient deux ſortes de Myrrhe; ſavoir, celle qui étoit liquide, qu'ils appelloient *Stacte*; & celle qui étoit ſolide ou en maſſe. Ils diſtinguoient encore deux ſortes de Myrrhe liquide; l'une qui étoit naturelle, & qui découloit d'elle-même des arbres, avant que l'on y faſſe une inciſion : c'eſt, dit *Pline*, la plus eſtimable de toutes. Ou bien on l'exprimoit des morceaux de Myrrhe récens, dont la ſubſtance intérieure ne s'étoit pas encore durcie, & qui reſtoit encore liquide & huileuſe. On trouve quelquefois dans les Boutiques de ces ſortes de mor-

ceaux de Myrrhe récente, pleins d'un suc huileux, que les Parfumeurs appellent encore *Stacte.* L'autre, qui étoit faite par l'art, étoit une Myrrhe récente, pilée avec une petite quantité d'eau, que les Anciens passoient en exprimant fortement. Cette préparation n'est plus en usage aujourd'hui, & elle est inconnue.

Il y a des Auteurs qui assurent que le Storax liquide des Boutiques est la larme qui découle de l'arbre de la Myrrhe, que les Anciens appelloient *Stacte.* Ce sentiment ne s'accorde nullement avec la vérité. Car le Storax liquide des Boutiques est entièrement différent de la Myrrhe.

Les Anciens font mention de plusieurs sortes de Myrrhe solide ou en masse, entre lesquelles est la Myrrhe *Troglodytique*, ainsi appellée du pays des Troglodytes d'où on l'apportoit. *Galien* regarde cette espèce comme la meilleure. La seconde s'appelloit *Minnæa*, du village de Minné. Cependant *Dioscorides* paroît désapprouver celle-ci; à moins que, comme quelques-uns le prétendent, la Myrrhe de Minné de *Dioscorides* ne soit différente de la Myrrhe Minnée de *Galien*; ce qu'il est très-difficile de décider.

Il ne faut pas omettre ce que *Galien*

rapporte de l'*Opocalpasum* ou *Opocarpasum*, qui ressembloit à la meilleure Myrrhe, que l'on mêloit avec elle très-souvent de son tems, & dont on ne pouvoit la distinguer facilement. C'étoit un suc empoisonné qui causoit l'assoupissement & l'étranglement subit. Et *Galien* dit qu'il a vû plusieurs personnes mourir, pour avoir pris de la Myrrhe dans laquelle il y avoit de l'*Opocarpasum*, sans qu'ils le sçussent. Aucun des Anciens ne nous a appris de quelle plante, de quel arbre, ou de quelle herbe étoit tiré le suc que l'on appelloit *Opocarpasum*; & aucun des nouveaux Auteurs ne le fait encore aujourd'hui.

Dioscorides fait mention d'une certaine Myrrhe de Béotie, qui étoit la racine d'un certain arbre qui naît dans la Béotie. On ne la connoît point du tout aujourd'hui.

La Myrrhe donc, MYRRHA, *Off.* Σμύρνα, *Diosc.* Μύῤῥα, *Hippocr.* LER, MUR, seu MOR, *Arab.* est un suc résineux-gommeux en morceaux fragiles, de différente grandeur; tantôt de la grosseur d'une Aveline ou d'une Noix, tantôt plus gros; de couleur jaune, rousse, ou ferrugineuse; transparens en quelque manière, & brillans: lorsqu'on les brise, on

y voit des veines blanchâtres à demi circulaires, ou en forme de lune, à-peu-près comme des ongles : ſon goût eſt amer, un peu âcre, aromatique ; il cauſe cependant des nauſées : ſon odeur eſt forte; elle frappe les narines, lorſqu'on la pile ; & quand on la brûle, elle répand une fumée agréable. On eſtime celle qui eſt friable, légère, de même couleur de tous côtés, amère, âcre, odorante. On rejette celle qui eſt noire, peſante, pleine d'ordures. On apporte la Myrrhe de cette partie d'Ethiopie que l'on appelloit autrefois le *pays des Troglodytes.*

On ne dit rien de certain ſur l'arbre dont la Myrrhe découle.

Dans l'Analyſe Chymique, ℔ij. de Myrrhe choiſie diſtillées dans la cornue ont donné ℥iij. ʒiv. de phlegme rouſſeatre, qui avoit l'odeur & le goût de la Myrrhe : ℥iv. ʒvij. gr. xxxiv. de liqueur acide & auſtère : ℥ . ʒv. de liqueur, ſoit acide, ſoit urineuſe : ℥j. ʒvij. gr. xxxij. d'huile rouſſe, limpide & odorante : ℥ij. ʒvj. gr. xxxvj. d'huile brune, un peu empyreumatique, d'une conſiſtance épaiſſe comme du Syrop.

La maſſe noire qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit ℥ix. ʒvj. gr. liv. laquelle étant calcinée pendant 26. heures a laiſſé

℥ij. ʒiij. gr. xxxvj. de cendres rouſſes, dont on a retiré par la lixiviation xviij. gr. de ſel fixe ſalé. La perte des parties dans la diſtillation a été de ℥vj. ʒij. gr. lxx. & dans la calcination, de ℥vij. ʒiij. gr. xviij.

La Myrrhe s'enflamme comme les Réſines : cependant elle ne ſe diſſout pas parfaitement comme elles dans les liqueurs huileuſes, mais elle ſe grumèle en partie : elle ne ſe diſſout pas non plus facilement & entièrement dans l'eau comme les Gommes; mais quand on l'y laiſſe, la plus grande partie devient ſemblable à du limon. L'Eſprit-de-vin rectifié en tire une teinture, ou une partie réſineuſe, par une très-longue digeſtion; & il ne reſte que la partie gommeuſe qui eſt ſans odeur & ſans aucune amertume, laquelle ſe diſſout dans l'eau, ou du moins elle s'y amollit, & elle ſe change en une mucoſité gluante & viſqueuſe. Elle ſe diſſout totalement dans l'Eſprit-de-vin tartariſé, ou uni avec l'eſprit urineux de ſel Ammoniac.

Ainſi la Myrrhe eſt une compoſition de Réſine, de Tartre & de ſel Ammoniacal mêlés ſi exactement enſemble, qu'on ne peut les ſéparer.

Galien attribue à la Myrrhe la vertu

deſſicative & modérément déterſive : d'autres y reconnoiſſent une très-grande vertu réſolutive. En effet elle diſſout puiſſamment le ſang groſſier & viſqueux, la bile grumelée, les humeurs gluantes & concrètes : c'eſt pourquoi on la recommande priſe intérieurement pour les obſtructions de la matrice & des viſcères. Elle excite les règles, les purgations des accouchées, & le flux hémorrhoïdal : elle chaſſe le placenta & le fétus qui eſt mort : elle diſſipe l'engorgement des poumons. On la preſcrit utilement dans l'aſthme, la toux, & pour réſoudre les tubercules des poumons ; dans la jauniſſe, les affections ſcorbutiques & cachectiques. Elle fait mourir les vers, ſoit par ſa grande amertume, ſoit même en diſſolvant & en chaſſant l'humeur viſqueuſe, dont l'eſtomac & les parois internes des inteſtins ſont tapiſſés, & dans leſquelles ſe cachent les œufs de ces petits animaux. Elle fortifie l'eſtomac, elle aide la digeſtion, elle diſſipe les vents. Elle eſt utile dans les fièvres malignes, putrides & peſtilentielles, dans la petite vérole & la rougeole, en détournant la pourriture, en excitant une douce tranſpiration, & en accélérant l'éruption à la peau. On la recommande comme un

baume singulier dans les ulcères, soit internes, soit externes. Elle corrige la corruption & la pourriture ulcéreuse, dans quelque partie du corps qu'elle soit : c'est pourquoi on l'emploie heureusement dans l'empième, l'ulcère des poumons, du foie, des reins, de la matrice ou des autres viscères, & dans la dysenterie. On la donne en substance depuis ℈ß. jusqu'à ʒß. sous la forme de bol ou de pilules, & rarement en dissolution, à cause de sa grande amertume.

Appliquée extérieurement, elle atténue & résout, & c'est un excellent vulnéraire. Elle mondifie les plaies invétérées qui se tournent déja en ulcères, & elle les préserve de la pourriture vermineuse. Elle remédie aussi à la gangrêne, & à la corruption des plaies qui vient du défaut des esprits animaux dans la partie blessée, soit qu'on l'emploie avec des décoctions, des teintures, des emplâtres, ou des onguens.

Mais la Myrrhe n'est pas toujours sans danger; puisque l'odeur de la Myrrhe, comme *J. Bauhin* l'observe après *Galien*, cause le mal de tête à plusieurs personnes qui se portent bien. D'ailleurs la Myrrhe excite non-seulement les mois des femmes, mais encore toutes les au-

tres éruptions de ſang dans quelque partie du corps qu'elles ſe faſſent, & même elle les augmente : c'eſt pourquoi ſon uſage rappelle le crachement, & le piſſement de ſang, & toutes les autres hémorrhagies qui étoient comme aſſoupies. Il ne faut pas non plus la donner témérairement & ſans précaution aux femmes groſſes, de peur qu'elle ne cauſe l'avortement.

Les préparations de Myrrhe les plus uſitées ſont les teintures & les huiles.

La teinture ſe tire avec de l'Eſprit-de vin rectifié, ou ſeul ; & alors il n'y a que la partie réſineuſe qui ſe diſſolve, & non la partie gommeuſe, inſipide & ſans odeur : ou bien on mêle l'Eſprit-de-vin avec de l'eſprit volatil urineux de ſel Ammoniac ; & alors toute la ſubſtance de la Myrrhe ſe diſſout. On donne cette teinture depuis v. gout. juſqu'à ℥ß.

On fait l'huile de Myrrhe en la diſtillant dans la cornue, à un feu doux que l'on augmente par degrés : car de cette manière on retire une huile épaiſſe avec un eſprit acide ; laquelle étant ſéparée de la liqueur ſpiritueuſe ſe diſtille de nouveau avec beaucoup d'eau, pour en retirer une huile tenue & odorante. Il y a encore dans les Boutiques une autre

liqueur, que l'on appelle improprement huile de Myrrhe *per deliquium*, puisque ce n'est autre chose que le suc de la Myrrhe fondue par le moyen de l'humeur sulfureuse & saline des blancs d'œufs. Voici comme on la prépare.

On coupe des œufs frais durs, par la moitié, selon leur longeur; on en ôte le jaune, & on met à la place de la Myrrhe choisie en poudre : on réunit ces moitiés d'œufs; on les lie avec un fil, & on les suspend dans un cellier ou dans un lieu humide; de sorte que le suc de la Myrrhe découle peu-à-peu dans un vaisseau de verre qui est au-dessous.

On fait exhaler cette liqueur à un feu doux dans un vaisseau ouvert, jusqu'à la diminution de la quatrième partie, & on la garde pour l'usage. On la recommande pour détruire les rousseurs du visage, les rides & les cicatrices difformes des plaies. Il faut s'en frotter souvent.

℞. Myrrhe choisie, gr. xij.
Safran de Mars apéritif, Gomme Ammoniac, ana gr. x.
Syrop d'Absinthe, s. q.
F. un bol, que l'on prendra matin & soir pour la suppression des règles.

℞. Myrrhe, gr. xv.
Borax, ℈j.
Cannelle, gr. xviij.
F. une poudre.

M. avec ſ. q. de Conſerve d'Abſinthe ou de Souci. F. un bol pour la ſuppreſſion des règles, ou pour rappeller les purgations des femmes accouchées, ou pour chaſſer le fétus qui eſt mort.

℞. Myrrhe, Oliban, ana gr. xv.
Safran en poudre, gr. vj.
Baume d'Egypte, ſ. q.

M. F. des pilules pour la phthiſie qui commence, pour réſoudre les tubercules des poumons, & guérir les petits ulcères.

℞. Myrrhe choiſie, ℈ß.
Diaphorétique minéral, Vipérine de Virginie, ana ℈j.

M. F. un bol avec ſ. q. de Syrop d'œillets de Jardins, pour la petite vérole, la rougeole & les fièvres d'un mauvais caractère.

℞. Racine d'Ariſtoloche ronde, Iris de Florence, Euphorbe, ana ℥j.
Myrrhe, Aloès, ana ʒjß.
M. F. une poudre pour ſaupoudrer les os cariés:

Ou bien, l'on tirera une teinture de

cette même poudre par le moyen de l'Esprit-de-vin, pour empêcher la pourriture des chairs.

La Myrrhe a donné le nom aux Trochisques de Myrrhe. On l'emploie dans *Thériaque d'Andromaque*, la *Thériaque Diatessaron*, le *Mithridat* de *Damocrate*, la *Confection d'Hyacinthe*, le *Philonium*, les *Pilules de Rufus*, celles d'*Agaric*, les *Pilules catholiques* de *Potérius*, l'*Elixir de Propriété* de *Paracelse*, l'*Huile de Scorpion composée*, l'*Onguent de Mars*, *des Apôtres*, le *Mondificatif*, l'*Onguent de Résine*, l'*Emplâtre de Mélilot*, le *Divin*, *l'Oxycroceon*, le *Stypti-que*, & autres.

Article VII.

De l'Opopanax.

L'Opopanax & Opopanacum, *Off.* Ὀποπάναξ, *Græc.* est un suc gommeux & résineux, en grumeaux, environ de la grosseur d'un Pois; tantôt plus grands, tantôt plus petits; rousseatres en dehors, & d'un jaune blancheatre en dedans; fort amers, âcres de mauvaise odeur; d'un goût qui excite un peu la nausée; gras, cependant friables.

On l'apporte quelquefois en maſſes très-ſales, d'un roux-noirâtre, mêlé des ſquilles de la tige, ou d'autres ordures.

On doit choiſir les larmes brillantes, graſſes, friables, de couleur de Safran en dehors, blanches ou jaunâtres en dedans, d'un goût amer, d'une odeur forte. On rejette celles qui ſont noires & ſordides.

On apporte l'Opopanax d'Orient ; mais nous ne ſavons point du tout de quelle plante il vient. Il a été connu des Grecs.

On le tire, ſelon *Galien*, du Panax Heracleus, dont on coupe les racines & les tiges. Mais il n'y a rien de certain dans les Auteurs ſur le Panax Héracleus.

Dans l'Analyſe Chymique, de ℔ij. d'Opopanax très-pur il eſt ſorti ℥iv. ʒiv. de phlegme limpide ; odorant, & un peu acide : ℥ v. ʒv. gr. xij. de liqueur rouſſeatre, acide, empyreumatique : ℥j. ʒvj. gr. lx. de liqueur, ſoit acide, ſoit urineuſe : ℥. ʒj. gr. lxvj. d'huile limpide, tenue, légère, rouſſeatre : ℥iv. ʒj. gr. xij. d'huile groſſière, épaiſſe, plus peſante que l'eau, & brune.

La maſſe noire raréfiée & ſpongieuſe, qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit ℥xj.

ʒj. laquelle étant calcinée dans le creuſet pendant 26. heures, a laiſſé ℥j. ʒiij. gr. xxxvj. de cendres brunes, dont on a retiré par la lixiviation ʒij. gr. xlij. de ſel alkali fixe. La perte des parties dans la diſtillation a été de ℥iv. ʒiij. gr. lxvj. & dans la calcination, de ℥ix. ʒv. gr. xxxvj.

L'Opopanax s'enflamme comme les Réſines : il ſe diſſout dans l'eau comme les ſubſtances gommeuſes; mais il rend l'eau laiteuſe, à cauſe de ſa grande quantité d'huile. Il eſt donc compoſé d'huile de Tartre & de ſel Ammoniacal étroitement unis enſemble.

Pris intérieurement il inciſe & diviſe les humeurs viſqueuſes & épaiſſes, il diſſipe les vents, & il purge ſans cauſer de peine. C'eſt pourquoi on le donne utilement depuis ʒß. juſqu'à ʒj. dans les maladies du cerveau & des nerfs, dans la paralyſie, l'épilepſie, l'aſthme humoral, la toux invétérée, les obſtructions du méſentère & des viſcères, & la ſuppreſſion des règles. Extérieurement il amollit les tumeurs; il diſcute, il réſout les ſquirrhes, les nœuds & les ganglions.

℞. Opopanax,	ʒß.
Safran,	gr. vj.
Cannelle,	℈j.

M. avec ſ. q. de Syrop d'Abſinthe. F. un bol pour la ſuppreſſion des règles.

℞. Opopanax, Racine d'Iris de Florence, Agaric léger, ana ʒß.
Syrop d'Eryſimum, ſ. q.
M. F. un bol pour l'aſthme.

On emploie l'Opopanax dans la *Thériaque*, le *Mithridat*, *l'Hière de Coloquinte*, les *Trochiſques de Myrrhe*, les *Pilules d'Opopanax*, les *Pilules fétides*, l'*Electuaire antihydropique* de *Charas*, l'*Onguent des Apôtres*, l'*Emplâtre de Mucilage*, *de Manus-Dei*, le *Divin*, le *Styptique*, & le *Diabotanum*. *Collectan. Pharmaceuticor. Penicher.*

ARTICLE VIII.

Du Sagapenum.

LE SAGAPENUM & SERAPINUM, *Off.* Σαγάπηνον, *Græc.* SACHABENIGI ſive SECHBENIGI, *Arab.* eſt un ſuc qui tient le milieu entre la Gomme & la Réſine ; tantôt il eſt en grandes gouttes comme l'Encens, tantôt en gros morceaux. Il eſt rouſſeatre en dehors, & d'une certaine couleur de corne en dedans : il

plie & il blanchit ſous la dent, & même entre les doigts : il eſt d'un goût mordant & âcre ; d'une odeur puante, forte & qui approche de celle du Porreau ou du Pin, & qui tient comme le milieu entre l'Aſſa fœtida & le Galbanum. Lorſqu'on l'approche de la chandelle, il s'enflamme ; & étant cuit ſur le feu avec de l'eau, du vin, ou du vinaigre, il ſe réſout entièrement. On en trouve dans les Boutiques des morceaux impurs & comme fondus, d'une couleur obſcure ou ſordide, & qui ont le même goût & la même odeur que le pur.

On eſtime le Sagapénum qui eſt tranſparent, roux en dehors, & qui paroît formé intérieurement de gouttes blanches ou jaunâtres lorſqu'on le briſe, qui plie ſous les doigts lorſqu'on le manie, & qui répand une odeur pénétrante & déſagréable. *Charas* fait mention d'un certain Sagapénum blanc en dedans & en dehors, qu'il croit être récent & le plus excellent : mais on en trouve rarement de tel dans les Boutiques.

Les Anciens Grecs connoiſſoient le Sagapénum. *Dioſcorides* dit que c'eſt le ſuc d'une plante férulacée qui naît dans la Médie. On nous l'apporte encore aujourd'hui de Perſe & d'Orient.

La plante d'où il découle, nous est inconnue. On conjecture par les parcelles de tiges, & les graines qui sont souvent mêlées avec ce suc, que c'est une espèce de Férule.

Dans l'Analyse Chymique, de ℔ij. de Sagapénum très-pur il est sorti ℥vj. ʒiij. gr. xviij. de phlegme rousseatre, acide, d'une odeur de Porreau, d'un goût résineux qui approche du Genièvre : ℥iij. ʒij. gr. xxxvj. de liqueur acide, brune, ou de couleur de Safran : ℥j. ʒj. de liqueur alkaline, urineuse : ℥j. ʒvj. gr. xlij. d'huile limpide, fluide, verte : ℥iij. ʒij. gr. xlij. d'huile bleue : ℥iij. ʒiij. gr. xij. d'huile épaisse & d'un brun-rousseatre.

La masse noire qui est restée dans la cornue, pesoit ℥viij. gr. lxvj. laquelle étant calcinée dans un creuset pendant 20. heures, a laissé ℥j. ʒiij. gr. xxxvj. de cendres rousses, dont on a retiré par la lixiviation ʒj. gr. ix. de sel fixe salé. La perte des parties dans la distillation a été de ℥viij ʒvj. gr. xlij. & dans la calcination de ℥vj. ʒv. gr. xxx.

Le Sagapénum est donc composé de soufre, de sel acide & urineux volatil, avec un peu de terre, ce qui fait un composé résineux salé & ammoniacal.

Les Arabes mettent le Sagapénum

parmi les remèdes purgatifs, quoique les Grecs ayent paſſé ſous le ſilence cette vertu. Il eſt vrai qu'il lâche le ventre, mais ſi foiblement & ſi lentement, qu'il a beſoin d'être excité par d'autres purgatifs.

C'eſt un puiſſant apéritif; il réſout & atténue, il déterge fortement. C'eſt pourquoi on le recommande dans les maladies de la poitrine qui viennent d'une pituite épaiſſe, & dans les tumeurs dures & calleuſes, ſurtout des parties nerveuſes, & dans les vieilles maladies de la tête, en un mot toutes les fois qu'il faut diſſoudre & atténuer les humeurs craſſes, épaiſſes & coagulées. On le preſcrit intérieurement depuis ℈j. juſqu'à ʒj. L'uſage a voulu qu'on ne le prît jamais ſeul, mais toujours mêlé avec d'autres remèdes propres & convenables; & le plus ſouvent ſous la forme de pilules, à cauſe de ſon goût déſagréable. On le preſcrit utilement dans l'aſthme, l'obſtruction & la tumeur de la rate; dans l'hydropiſie, les maladies des nerfs, le ſpaſme, l'épilepſie, le tremblement des membres & la paralyſie.

Il excite les règles; mais on dit qu'il fait mourir le fétus : c'eſt pourquoi les femmes groſſes doivent s'en abſtenir,

De plus, *Mésué* assure qu'il nuit a l'estomac & au foie; c'est pourquoi on le tempère avec les astringens & les stomachiques fortifians, comme l'Aspic, le Mastic, la Cannelle, & autres. On le recommande aussi dans la fièvre quarte, & on en fait des Pilules décrites par *Quercetan* que l'on appelle *Pilules de Sagapénum de Camillus*, nom d'un célébre Médecin de Gènes.

℞. Sagapénum choisi, ℥vj.
Gomme Ammoniac très-pure, ℥iij.
Extrait de Trochisques d'Alhandal, ℥j.
Diagrède, ℥ß.
Sel gemme, ℥ßj.
M. avec du Syrop violat rendu aigre par l'addition de quelque peu d'acide, comme avec de l'esprit de Vitriol.
F. une masse, dont on fera des Pilules de la grosseur d'un Pois.

On ne donnera qu'une de ces Pilules au commencement du paroxysme, & l'on continuera pendant quelques jours. Elles sont encore utiles pour guérir les maladies opiniâtres, les maladies hypochondriaques, & les engorgemens des viscères qui viennent d'humeurs épaisses & gluantes.

Rolfincius attribue au Sagapénum une si grande vertu de lever les obstructions, que même appliqué extérieurement il les guérit comme par enchantement. Il adoucit les douleurs de côté; il remédie aux squirrhes de la rate; il lève la dureté & l'obstruction des viscères.

On l'emploie dans la *Thériaque d'Andromaque*, le *Mithridat* de *Damocrate*, l'*Electuaire apéritif & purgatif* de *Charas*, l'*Electuaire Antihydropique* du même Auteur, l'*Hière de Coloquinte*, les *Trochisques de Myrrhe*, les *Pilules fétides*, les *Emplâtres Diachylon avec les Gommes*, *de Mucilage*, le *Manus-Dei*, le *Magnétique d'Angelus Sala*, le *Styptique* de *Crollius*, le *Diabotanum* de *Blondel*.

ARTICLE IX.

De la Sarcocolle.

LA Sarcocolle, SARCOCOLLA, *Off.* Σαρκοκόλλη, *Græc.* ANSAROT, ANAZARON & AUZURUT, *Arab.* est un suc gommeux, un peu résineux, composé de petits grumeaux ou de petites parcelles comme des miettes blanchâtres, ou d'un

blanc roux, ou rougeatres; ſpongieuſes, friables : ces miettes jettent un éclat qui les fait briller par intervalle.

Ce ſuc eſt d'un goût un peu âcre, amer, avec une certaine douceur fade, déſagréable, qui excite des nauſées. Ces parcelles paroiſſent être des fragmens de larmes, de la groſſeur d'un Pois ou d'une Aveline; elles ne ſont guères plus groſſes que des graines de Pavot.

La Sarcocolle obéit ſous la dent, elle ſe diſſout dans l'eau : lorſqu'on l'approche d'une chandelle, elle bout d'abord; enſuite elle jette une flamme brillante. On doit choiſir celle qui eſt ſpongieuſe, blanche, amère. On l'appore de Perſe & d'Arabie.

Il y a une autre eſpèce de Sarcocolle brune, ſordide, & en maſſes, dont *Pomet* fait mention; mais on doit la rejetter.

La plante qui donne ce ſuc, n'a été décrite par aucun Auteur, ſoit ancien, ſoit nouveau; & on ne la connoît pas encore aujourd'hui.

Dans l'Analyſe Chimique, ℔ij. de Sarcocolle ont donné ℥ij. ʒj. de phlegme limpide, jaunâtre; d'un goût un peu ſalé, fade, qui a donné des marques légères d'un alkali urineux : ℥v. ʒj. gr. xxxvj. de liqueur acide rouſſeatre: ℥ij. ʒiij. gr. xxxvj.

de liqueur soit acide, soit urineuse : ℥iij. ʒvj. d'huile fluide & brune : ℥iv. gr. xxxvj. d'huile épaisse.

La masse noire raréfiée & spongieuse, qui est restée dans la cornue, pesoit ℥vij. ʒvj. gr. lxvj. laquelle étant calcinée dans un creuset pendant 24. heures, a laissé ʒvij. gr. liv. de cendres d'un roux-brun, dont on a retiré par la lixiviation ʒj. gr. ix. de sel fixe salé. La perte des parties dans la distillation a été de ℥v. ʒij. gr. xlij. & dans la calcination, de ℥vj. ʒvij. gr. xij.

Ainsi la Sarcocolle est composée de beaucoup d'huile, d'une petite portion de sel acide, d'un sel alkali, soit volatil, soit fixe en grande quantité, & de terre ; dont il résulte un composé gommeux ou savoneux, & un peu résineux.

Les Auteurs ne conviennent pas entr'eux des vertus de la Sarcocolle.

Les Grecs n'ont pas fait mention de sa vertu purgative, & ils ne s'en servoient qu'extérieurement. Les Arabes lui donnent la faculté de purger la pituite épaisse & gluante. *Galien* rapporte qu'elle desséche sans mordre, & qu'elle ferme les plaies. *Sérapion* la place parmi les cathérétiques : il assure qu'extérieurement elle mange les chairs des ulcères,

& qu'intérieurement elle exulcère les inteſtins, & qu'elle rend chauve. Cependant il en propoſe l'uſage intérieur depuis ʒj. juſqu'à ʒiij. pourvu qu'on la tempère avec l'huile de Noix ou d'Amandes, comme l'on fait pour l'Euphorbe. Mais *C. Hoffman* en condamne entièrement l'uſage interne.

Cependant preſque tous recommandent la Sarcocolle macérée dans du lait d'âneſſe ou de femme, pour l'ophthalmie ou les fluxions des yeux, qu'elle adoucit en tempérant l'acrimonie des larmes. De plus, elle déterge les plaies, elle les conſolide & les cicatriſe. C'eſt même de-là qu'elle a pris ſon nom.

℞. Sarcocolle macérée dans du lait, ʒj.
Tutie préparée, ʒß.
Mucilage de graines de Coings extrait dans l'Eau roſe, ʒiij.
M. F. un collyre pour l'inflammation des yeux.

℞. Myrrhe, Aloès, Sarcocolle, ana q. v.
M. F. une poudre, pour conſolider les plaies.

On l'emploie dans l'*Onguent mondificatif de Réſine.*

Chapitre huitième.

Des Sucs extraits des Plantes par l'Art.

Nous avons parlé des Sucs liquides & concrets, qui découlent des plantes d'eux-mêmes, ou par l'incifion que l'on y fait. Il nous refte à traiter de quelques autres Sucs concrets, que l'on retire par l'Art; foit qu'ils confervent la confiftance d'Extrait folide, tels que font l'Aloès, la Scammonée, la Gomme Gutte, l'Opium, l'Acacia, l'Hypocifte, le Cachou; foit qu'ils aient la figure de fel, comme le Sucre & le Tartre.

Article I.

Du Suc d'Aloès.

L'Aloès, Aloe & Succus Aloes, *Off.* Ἀλόη *Diofc.* Laber, & Cebur, *Arab.* eft un fuc épaiffi, dont on diftingue plufieurs efpèces dans les Boutiques, foit par rapport aux pays, foit par rapport aux

plantes dont on le tire, ſoit par rapport à ſa propre ſubſtance.

Les Anciens en diſtinguoient ſeulement deux ſortes, ſelon *Dioſcorides*; l'un ſablonneux, groſſier & impur, qui étoit la lie du plus pur; l'autre pur, que l'on appelloit hépatique, ou qui tiroit ſur la couleur du foie, c'eſt-à-dire, d'un roux tirant ſur le rouge.

Mais aujourd'hui la plus commune diſtinction de l'Aloès dans les Boutiques eſt par rapport à ſa ſubſtance pure ou impure, en ſoccotrin, hépatique & caballin. Les nouveaux Auteurs ont fait une diſtinction entre l'Aloès ſoccotrin, ou comme d'autres diſent, ſycotin, & l'hépatique; quoiqu'il paroiſſe que ce ſoit la même choſe chez les Anciens. En effet l'Aloès hépatique appellé par les anciens Grecs Ἡπατὶς & Ἡπατίζουσα, étoit nommé par les Barbares, Sycotin, d'un mot du bas Grec συκωτὸν, qui ſignifie *le foie.* Mais comme le meilleur Aloès hépatique étoit apporté de l'Iſle de Soccotora, alors ils ont dit *Aloès ſoccotrin*, & *ſycotrin*, au lieu de dire *ſycotin*: nom qui ne déſigne plus comme autrefois l'Aloès hépatique, mais ſeulement le meilleur Aloès; ſavoir, l'Aloès le plus pur, d'un roux tirant ſur le rouge, ou jau-

nâtre, brillant & tranſparent : c'eſt pourquoi on l'appelle auſſi Aloès brillant, luiſant : ſon goût eſt amer, aſtringent, un peu aromatique : ſon odeur eſt forte, non déſagréable.

On appelle *Aloès hépatique* celui qui eſt compacte, ſec, opaque, qui approche de la couleur du foie; d'un goût plus amer & aſtringent, & d'une odeur plus forte.

Enfin l'*Aloès caballin* eſt l'eſpèce la moins eſtimée; il eſt peſant, compacte, noir, plein de terre & de ſable, très-amer; d'un goût qui excite des nauſées, puant, & que l'on doit laiſſer pour les animaux.

Pour nous, nous ſuivons les Botaniſtes les plus exacts, & nous diſtinguons avec eux, d'après *Commelin*, trois ſortes d'Aloès; ſavoir, l'Aloès excellent ou ſoccotrin, le commun ou moins excellent, & le fétide ou caballin. Le commun eſt ou pur, & il s'appelle *hépatique*; ou impur & vil, & il ſe nomme *caballin*; de même que le fétide ſe diviſe en hépatique ou pur, & en ſordide ou caballin.

Le meilleur Aloès, ou le ſoccotrin & le luiſant, eſt très-pur, brillant, tranſparent, gras, friable en Hyver, un peu plus mol en Eté, flexible dans les doigts, jaune ou d'un pourpre rouſſeatre; lequel étant

réduit en poudre a la couleur brillante de l'or; d'un goût amer, aromatique; d'une odeur forte, aromatique cependant, qui n'est pas fort désagréable, & qui approche de la Myrrhe.

On ne tire pas l'Aloès soccotrin de la même plante que l'hépatique & le caballin, comme l'a observé *Samuel Dale dans le Supplément de sa Pharmacologie* d'après *Commelin.*

La plante dont on le tire s'appelle ALOE SOCCOTRINA, angustifolia, spinosa, flore purpureo, *Breyn.* 2°. *Prodr. H. Amst. rarior.* 91. ALOE INDIÆ ORIENTALIS SERRATA, sive SOCCOTRINA VERA, floribus Phæniceis, *H. Beaum.* ALOE AMERICANA, Ananæ folio, floribus suave-rubentibus, *Pluk. Phyt. tab.* 240. *fig.* 4. Sa racine est tubéreuse, couverte d'une écorce cendrée. Ses feuilles sont d'un verd foncé, longues d'un pied & demi, étroites, épaisses, succulentes, terminées en pointe, garnies de beaucoup de petites épines pâles & tendres. Du milieu de ces feuilles s'élève une tige d'un pied & demi & davantage, cylindrique, lisse, chargée dans sa partie supérieure de beaucoup de petites feuilles écailleuses, de couleur brune, & d'un grand nombre de fleurs disposées en épi; elles sont en lys, d'une seule pièce,

en forme de tuyau, découpées en ſix quartiers, de couleur purpurines, pendantes, garnies, de ſix étamines rougeatres, ſaillantes hors de la fleur, attachées à la baſe du piſtille, & non pas à la fleur comme dans les autres fleurs, d'une ſeule pièce. Quand elles ſont paſſées, il leur ſuccède des fruits triangulaires, & à trois loges remplies de graines. La tige étant deſſèchée, il ſort des côtés de cette plante, des bourgeons ou de nouveaux pieds, qui dans la ſuite donnent dans le même tems pluſieurs tiges de fleurs. Quand on coupe tranſverſalement les feuilles, il en découle un ſuc jaune & amer, dont l'odeur eſt plus agréable que celle de l'Aloès ordinaire.

Pour retirer cet Aloès, après avoir arraché les feuilles de la racine avec la main, ou avec quelque inſtrument, on les preſſe légèrement, & on en fait couler le ſuc dans un vaiſſeau convenable, dans lequel on le laiſſe pendant une nuit, afin que les parties les plus groſſières tombent au fond. Le lendemain on verſe la liqueur qui ſurnage dans un autre vaiſſeau, on l'expoſe au ſoleil, afin qu'elle s'épaiſſiſſe, & ſe durciſſe. Alors ce ſuc acquiert une couleur fauve. On nous l'apporte dans des cuirs de l'Iſle de Soccotora.

L'Aloès hépatique qui est moins bon, est d'une couleur plus foncée, moins brillant, plus compacte & plus sec, de la couleur du foie, d'une odeur plus désagréable, & d'un goût plus amer.

On retire l'Aloès hépatique d'une plante qui est nommée ALOE VULGARIS, *C. B. P.* 286. Sa racine est d'un pied de longueur, épaisse de plus de deux pouces, garnie de fibres un peu jaunâtres; d'où sortent des feuilles disposées en rond, longues d'une coudée, larges de trois ou quatre pouces, épaisses d'un pouce, terminées insensiblement en pointe, dentées à leur circonférence, légèrement épineuses, & couvertes d'une poussière bleuâtre. La chair intérieure en est molle, douceatre, gluante, semblable à de la gelée; transparente, traversée de côté & d'autre de quelques vaisseaux qui répandent un suc jaune & fort amer. L'écorce des feuilles est tissue de pareils vaisseaux, remplis du même suc, qui s'épaissit & devient sec, & d'un roux foncé. La tige monte jusqu'à deux coudées; elle est droite, & ordinairement partagée en deux ou trois. Les fleurs y sont rangées par une longue suite: elles sont pendantes, d'une seule pièce, de plus d'un pouce de longueur, en forme de tuyau par leur base, & divi-

fées à leur extrémité supérieure en six quartiers, jaunâtres, & panachées de quelques lignes verdâtres. Le pistille qui se trouve au fond de la fleur, se change en un fruit triangulaire, à trois loges remplies de graines plates.

Cette plante croît dans l'Orient & l'Occident; & on en tire le suc, non-seulement dans plusieurs endroits des Indes, comme à Camboge & à Bengale; mais encore dans plusieurs Provinces de l'Amérique, comme dans le Méxique, la nouvelle Espagne, le Brésil, les Isles Barbades,

On coupe fort menu les feuilles de ce Aloès; on les pile, on les met dans un vaisseau long, de forme cylindrique; & on les y laisse pendant 25. jours : il s'en élève une écume inutile, & qu'on doit jetter; on enlève ensuite la partie supérieure du suc, on la sépare de la lie, on la fait sécher au soleil : & c'est ce qu'on appelle *Aloès hépatique*. La lie étant sèche forme un extrait moins pur, que l'on appelle *Aloès caballin*.

L'Aloès caballin, proprement dit, se distingue facilement des autres espèces par son odeur désagréable & forte, quoique d'ailleurs il ressemble assez à l'Aloès commun. Bien plus, on en prépare quelquefois de si transparent & si pur, qu'on

ne peut le diſtinguer de l'Aloès ſoccotrin que par ſa mauvaiſe odeur. On l'appelle *Caballin*, parce qu'on le laiſſe aux Maréchaux pour l'uſage des bêtes, à cauſe de ſon mauvais goût, & de ſon odeur puante. L'Aloès commun eſt auſſi quelquefois pur, d'autres fois fort ſale.

Preſque tout le monde recherche l'Aloès ſoccotrin pour l'uſage intérieur, & l'hépatique pour appliquer extérieurement; quoique quelques-uns penſent différemment, & aſſurent que l'hépatique eſt plus excellent pour l'uſage, ſoit intérieur, ſoit extérieur.

En effet, le ſavant *Simon Boulduc*, de l'Académie Royale des Sciences, a obſervé beaucoup de différence dans les diverſes eſpèces d'Aloès; car il a découvert en faiſant l'extrait de ces Aloès, que le ſoccotrin luiſant contenoit moins de réſine ou de ſoufre, & plus de ſubſtance gommeuſe ou ſaline, que l'Aloès hépatique; puiſqu'ayant verſé une ſ. q. d'eau bouillante ſur ℥iv. d'Aloès ſoccotrin, & l'ayant fait macérer au feu de ſable, toute ſa ſubſtance a été diſſoute. Mais ayant mis cette diſſolution dans un lieu frais pendant quelques heures, une certaine portion réſineuſe, plus épaiſſe & plus peſante, eſt tombée au fond du vaiſſeau, & la liqueur

aqueuse surnageoit. Après l'avoir séparée, & fait sècher aux rayons du soleil le sédiment résineux, il pesoit ʒvij. gr. xij. Il a fait dissoudre cette résine sèche dans de l'Esprit-de-vin, & il est resté une portion semblable à du sable ou à de la terre, qui ne s'est pas dissoute, & qui pesoit lx. gr. Mais l'Esprit de-vin s'étant évaporé à une douce chaleur du feu, l'extrait résineux qui est resté, & qui étoit entièrement inflammable, pesoit ʒvj. gr. xxiv. La liqueur aqueuse ou gommeuse dessèchée au bain de cendres, a laissé un extrait gommeux qui pesoit ℥ij. ʒj.

Ayant dissout de la même manière ℥iv. d'Aloès hépatique dans l'eau bouillante, & ayant laissé refroidir la dissolution, une certaine portion plus pesante, plus épaisse & plus résineuse, est tombée avec le tems au fond du vaisseau. Les deux liqueurs étant séparées, le sédiment résineux sèché pesoit ℥ij. dont il a retiré par le moyen de l'Esprit de-vin ʒxj. de résine inflammable; & il est resté une portion saline & terreuse qui pesoit ʒiv. gr. xxxv. que je soupçonne être un sel essentiel presque semblable au Tartre. La solution aqueuse étant évaporée, il a retiré ʒxj. d'extrait gommeux.

Il y a eu beaucoup de perte des parties

dans ces solutions & ces extraits; savoir, dans l'opération de l'Aloès soccotrin, la perte a été de ℥vij. gr. lx. & dans celle de l'Aloès hépatique de ℥v. D'où l'on pourroit conclure que l'Aloès soccotrin contient une plus grande quantité de parties volatiles, soit salines, soit sulfureuses, que l'hépatique; la moitié moins de portion résineuse; presque le double de substance gommeuse, & très-peu de terre ou de sel fixe.

Le même Auteur a reconnu par l'expérience que la résine ou la partie sulfureuse n'est presque point purgative; & qu'il n'y a que la partie gommeuse qui le soit, & même plus fortement lorsqu'elle a été séparée de la substance résineuse. Il assure que l'Aloès soccotrin purge plus violemment que l'hépatique. En effet le soccotrin a beaucoup plus de parties volatiles & actives, d'où dépend principalement sa vertu purgative. De plus, la partie saline dans l'Aloès hépatique est suffisamment tempérée par les parties résineuses : mais il n'en est pas de même dans l'Aloès soccotrin. Outre cela, l'Aloès soccotrin n'est pas le meilleur pour l'usage extérieur; au contraire il est inférieur à l'hépatique, qui a beaucoup plus de parties sulfureuses & balsamiques. Il a aussi

éprouvé que la ſubſtance réſineuſe de l'Aloès a une grande vertu balſamique ; & qu'ayant été appliquée extérieurement dans les plaies, elle avoit produit un très-bon effet. D'où il faut conclure que l'Aloès hépatique doit être préféré à l'Aloès ſoccotrin, ſoit pour l'uſage externe, ſoit même pour l'uſage interne. C'eſt ce que quelques-uns ont déja eſſayé de ſoutenir & de prouver contre l'opinion vulgaire ; comme *Jubera*, Apoticaire Eſpagnol, dans *Zacutus Portugais*, & pluſieurs autres, comme on le peut voir dans *Rolfincius*, p. 36. *Des Purgatifs*

Dans l'Analyſe chymique, de ℔ij. d'Aloès hépatique diſtillées dans la cornue il eſt ſorti ʒiv. gr. xxxvj. de phlegme limpide, ſans odeur & ſans goût : ʒv. gr. xxvj. de liqueur limpide, un peu aſtringente, qui a cependant donné des marques d'un alkali volatil : ℥x. ʒiv. gr. xviij. de liqueur, ſoit acide, ſoit urineuſe, d'abord limpide, & d'une odeur de bitume ; enſuite rouſſeatre & empyreumatique : ℥j. ʒvij. gr. xlvj. d'une huile épaiſſe, & de la conſiſtance de Syrop ; d'un goût âcre, piquant, ſans amertume, & plus peſante que l'eau.

La maſſe noire, raréfiée, légère, ſans goût, qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit

℥xv. ʒij. laquelle étant calcinée pendant quelques heures, a laiſſé ℥ij. ʒv. gr. xlij. de cendres, dont on a retiré par la lixiviation ʒiij. gr. xxxiij. de ſel fixe ſalé. La perte des parties dans la diſtillation a été de ℥iij. gr. xvij. & dans la calcination, de ℥xij. ʒiv. gr. xxx.

On voit par cette Analyſe, que l'Aloès eſt composé d'un ſoufre groſſier & abondant, d'une grande portion de ſel Ammoniac, de peu de Tartre, unis avec beaucoup de terre. D'où il réſulte un composé ſalin, gommeux & réſineux.

L'Aloès eſt un remède fort recommandé de tout tems, ſoit pour l'uſage interne, ſoit pour l'externe. Les Anciens lui ont attribué la vertu de purger, de fortifier les viſcères, d'ouvrir les veines, de fermer les plaies & les ulcères, & d'arrêter les flux de ſang. Mais ce n'eſt pas cependant ſans controverſe.

1°. On doute ſi l'on doit placer l'Aloès parmi les remèdes laxatifs, ou parmi les purgatifs. *Galien*, l. *6. des facultés des Remèdes ſimples*, chap. *de l'Aloès*, place l'Aloès parmi les remèdes qui font ſortir les groſſes matières des inteſtins; & *Paul Æginette* eſt de ſon avis. Le même *Galien* l. 8. *de la compoſition des Remèdes ſelon les lieux*, chap. 2. dit que ce remède a

une foible vertu purgative, & qu'il ne purge que ce qui se trouve dans le ventre : & dans le liv. 6. *de la manière de conserver la santé*, chap. 10. il dit qu'il ne purge que la bile qui se trouve dans le ventre ; & dans un autre endroit, il exclut la pituite, lorsqu'il enseigne que l'Aloès n'est pas utile à ceux qui ont les tuniques de l'estomac farcies de pituite.

Mais les Arabes sont d'un sentiment tout différent : & *Mésué* assure que ce remède purge la bile, la pituite, les autres humeurs visqueuses, tenaces & épaisses ; qu'il nettoie la tête & l'estomac, & délivre le foie de ses engorgemens.

En effet, non-seulement l'Aloès chasse les grosses matières du ventre ; mais encore il remédie aux vices de la bile, en divisant & atténuant celle qui est trop grossière, en excitant celle qui est sans action ; de sorte qu'elle coule ensuite plus facilement & plus abondamment par les intestins. Mais si on en donne une trop grande dose pour exciter une purgation plus abondante, alors il n'évacue pas tant les humeurs que le sang, en le faisant fermenter & raréfier dans les vaisseaux hémorrhoïdaux. Ainsi l'Aloès pris en petite dose doit être placé parmi les remèdes qui font sortir les grosses matières

des inteſtins ; mais étant donné à une trop grande doſe, ce n'eſt pas tant un violent purgatif qu'un remède dangereux. Si l'on veut augmenter ſa vertu purgative, il faut l'unir avec d'autres purgatifs, que l'on choiſit, & que l'on mêle avec lui ſelon l'occurence.

2°. Les Auteurs ne ſont pas plus d'accord entre eux ſur la vertu de fortifier les viſcères, l'eſtomac & le foie, & de corrriger les autres purgatifs. *Dioſcorides* rapporte que l'Aloès mêlé avec les autres purgatifs, eſt moins nuiſible à l'eſtomac. *Galien*, l. *des facultés des Remèdes ſimples*, décide qu'il n'y a rien qui ſoit plus convenable à l'eſtomac. *Paul Eginette* eſt du même ſentiment. Tous les purgatifs, dit-il, ſont ennemis de l'eſtomac ; il n'y a que l'Aloès qui lui ſoit agréable. *Méſué* donne un bon témoignage de ſon opération ſalutaire. Car il propoſe l'Aloès comme un purgatif bien plus excellent que les autres, qui bien loin d'affoiblir le corps, comme ils le font, le fortifie au contraire ; qui corrige les défauts des autres, guérit le mal qu'ils peuvent avoir fait, & en augmente la vertu. Enfin d'autres l'ont décoré du nom de Baume d'une nature ſalutaire ; puiſqu'il conſerve es humeurs naturelles, qu'il évacue celles

qui font contre Nature, qu'il corrige celles qui tiennent le milieu entre les unes & les autres, & qu'il empêche qu'elles ne fe corrompent & ne fe pourriffent toutes. C'eft de-là qu'eft venu ce proverbe : *Qui vult vivere annos Noe*, *fumat pilulas de Aloe*; c'eft-à-dire, que celui qui veut vivre autant que Noé, prenne des pilules d'Aloès.

Cependant tous les Auteurs ne font pas de même fentiment fur les vertus de l'Aloès; puifque quelques uns au contraire affurent qu'il nuit à l'eftomac & au foie, & que même il abrège les jours. *Galien*, au liv. 3. des *Aphor*. n. 15. condamne en ces termes le trop fréquent ufage des purgatifs, même adouciffans : » Celui qui » fe purge deux fois ou même une fois le » mois, de peur qu'il ne s'amaffe beau- » coup d'excrémens dans fon corps, non- » feulement lui fera prendre une mau- » vaife habitude, mais encore il l'affoi- » blira, & le rendra plus malade. « Quoiqu'il n'ait pas dit cela fpécialement de l'Aloès, on doit pourtant l'entendre autant de ce remède que de tout autre purgatif.

Cardan & *Scaliger* s'élèvent fortement contre ceux qui répondent avec *Galien*, que l'Aloès eft très-ami de l'eftomac. Car

ils assurent qu'une infinité de personnes étant dans cette erreur, & espérant que par ce secours elles parviendroient à une heureuse vieillesse, sont péris avant l'âge de maturité, ou sont tombés dans de très-grandes maladies, pour en avoir fait usage.

Le jugement de *Fernel* sur l'Aloès, l. 3. *de la Méthode de guérir*, chap. 9. n'est pas plus favorable. L'Aloès, dit-il, nuit au foie; il en irrite les petites veines par son amertume & son acrimonie; il corrode l'anus, & ouvre les hémorrhoïdes. Il est très-contraire à ceux qui vomissent ou crachent du sang, ou en qui il y a quelque hémorrhagie par les selles ou par la matrice. Il est inutile aux constitutions chaudes & sèches, & aux corps qui sont exténués, si ce n'est lorsqu'il y a une grande quantité d'excrémens humides. Il ne convient pas aux enfans; il n'est pas sûr pour les femmes grosses, & il n'est pas propre aux vieillards qui ne sont pas remplis d'excrémens.

C. Hoffman, *dans son traité des Remèdes officinaux*, dit après *Hélidé*, que l'usage intérieur de l'Aloès est suspect, à moins qu'on ne le donne pour exciter le mouvement du sang. Il croit aussi qu'il faut prendre dans un bon sens les grands éloges

que *Mésué* & les autres lui donnent, surtout quand on dit qu'il est ami de l'estomac, non-seulement par l'astriction qu'il y cause, mais encore par une propriété occulte. Car premièrement c'est un purgatif proprement dit, ce qui marque qu'il contient quelque chose de contraire à la Nature ; & en voulant le corriger par le Mastic, le Safran & la Cannelle, on avoue tacitement qu'il n'est pas innocent. Il ne faut donc pas, comme nous l'avons déja dit, le compter parmi les lénitifs, mais parmi les purgatifs, quoique dans un degré inférieur, comme la Manne & la Rhubarbe.

Voici le moyen d'accorder ces différens sentimens. L'usage immodéré & illégitime de l'Aloès est nuisible : mais lorsqu'il est modéré & légitime, il est utile, surtout aux grands & aux riches qui vivent dans la bonne chere, & qui se remplissent continuellement l'estomac de tant d'espèces de mets & d'assaisonnemens différens ; de sorte que l'estomac fatigué & affoibli par le travail continuel de la digestion, & par la quantité énorme de viandes, a quelquefois besoin d'être animé par ce remède amer, soit pour incifer & résoudre, soit même pour chasser avec les grosses matières, dont les intestins sont

farcis, un amas de matière crue, ténace, attachée aux parois de l'estomac. L'Aloès, dis-je, convient très-bien à ceux qui mènent une vie oisive, sans exercice ; ce qui fait que des humeurs épaisses, visqueuses & comparables à de la boue, croupissent dans les vaisseaux du bas ventre, & s'y accroissent de plus en plus. Alors l'Aloès soulage l'estomac & les intestins, en chassant les matières dont ils sont remplis, & en aidant la digestion : il est utile pour le foie, en dissolvant le sang épaissi & la bile visqueuse, en les rendant fluide l'un & l'autre, & en augmentant leur mouvement. Et si les grands mangeurs souffrent quelque incommodité du trop fréquent usage de l'Aloès, elle doit être regardée comme peu de chose en comparaison du dommage que causeroit l'amas des humeurs superflues. Mais il faut penser tout autrement de ceux qui sont sobres. Car ce remède nuit aux corps vuides d'excrémens ; il dessèche de plus en plus les corps secs & bilieux, & il les conduit à l'atrophie : il enflamme les viscères qui sont déja échauffés, il cause des hémorrhagies, & il augmente de plus en plus le bouillonnement du sang.

Les Arabes & plusieurs des Modernes attribuent à l'Aloès la vertu d'ouvrir les

orifices des vaisseaux, & de faire sortir le sang. Mais les Grecs gardent un profond silence sur cette vertu : & au contraire, *Dioscorides* lui attribue le pouvoir d'arrêter les crachemens de sang. Mais l'expérience journalière confirme que le long usage de l'Aloès excite les hémorrhoïdes, les règles abondantes, & chasse le fétus. C'est pourquoi tous les Médecins l'emploient utilement, ou seul, ou avec d'autres remèdes convenables, pour rétablir les règles, ou l'écoulement ordinaire des hémorrhoïdes qui est arrêté.

Cela étant ainsi, on demande si l'Aloès qui a la vertu d'ouvrir les vaisseaux inférieurs, ne peut pas aussi ouvrir les vaisseaux supérieurs, & surtout ceux des poumons. *Dioscorides* dit que l'Aloès mêlé avec de l'eau ou du petit lait, arrête les crachemens de sang. *Pline* rapporte aussi la même chose. Mais quoique *Galien* reconnoisse dans l'Aloès appliqué extérieurement la vertu astringente & celle de fermer les ulcères, il ne le propose cependant pas pris intérieurement pour arrêter le crachement de sang. Parmi les Arabes, *Sérapion* suit *Dioscorides*, & défend son sentiment : mais *Mésué* n'a pas fait mention de sa vertu, pris intérieurement. Quelques nouveaux Auteurs, comme

Monard, attribuent l'une & l'autre vertu au suc d'Aloès pris intérieurement; savoir, d'ouvrir les orifices des veines inférieures, comme dans la matrice & des vaisseaux hémorrhoïdaux, & en même tems de fermer les vaisseaux ouverts du poumon. On observe à la vérité ces vertus contraires dans plusieurs remèdes. Cependant les plus habiles Praticiens, après *Fernel*, redoutent l'usage interne de l'Aloès dans le vomissement ou le crachement de sang. Nous croyons qu'il est au moins plus sûr de s'en abstenir dans ces occasions; puisqu'il y a d'autres remèdes moins dangereux, & plus excellens.

4°. La quatrième qualité que l'on attribue à l'Aloès, est celle de fermer les plaies & les ulcères, & d'arrêter les flux de sang. C'est ce qu'il faut examiner présentement.

Presque personne ne révoque en doute la vertu que l'on attribue à l'Aloès, appliqué extérieurement, de fermer les plaies & les ulcères, & de les conduire à cicatrice, aussi-bien que d'arrêter le sang qui coule des plaies, & même les hémorrhoïdes. Les Arabes & les Modernes conviennent en cela avec les Grecs. » L'Aloès » (dit *Galien*, l. 6. *des vertus des Remè- » des simples*) est un remède qui ferme le

» finus, qui guérit les ulcères difficiles à » cicatriser, & surtout ceux qui sont à » l'extrémité du gros intestin & dans les » parties de la génération. « Et dans le l. 5. *de la Méthode de guérir*, chap. 4. & 5. il fait entendre que l'Aloès a une vertu surprenante d'arrêter le sang. Voici ses termes. » Mêlez une partie d'Encens » avec une demi - partie d'Aloès; agitez-» les avec un blanc d'œuf, pour lui don-» ner la consistance de Miel : ensuite met-» tez sur du poil de lièvre le plus fin, & » appliquez sur le vaisseau ouvert ou sur » l'ulcère. *Avicenne* approuve le même remède dans les hémorrhoïdes. Les nouveaux Auteurs ne vantent pas moins l'Aloès comme un remède balsamique & un très-grand vulnéraire : car les Chirurgiens en font un très-grand usage pour mondifier les plaies externes qui ont coutume de se changer en ulcère ; soit qu'on le fasse bouillir dans le Vin avec l'Aristoloche, la Nicotiane, la Myrrhe, &c. soit qu'on le mêle avec des Emplâtres & des Onguens convenables; soit qu'on emploie sa teinture avec de l'Eau-de-vie, ou de l'Esprit-de-vin, pour laver les ulcères sordides.

Outre les vertus que nous avons déja rapportées, on attribue encore à l'Aloès

celle de faire mourir les vers des inteſtins, ſoit qu'on le prenne intérieurement, ſoit qu'on l'applique ſur l'ombilic.

Les Anciens & les nouveaux Médecins, du moins ceux de ces pays-ci, ne conviennent pas de la doſe de l'Aloès. *Dioſcorides* en propoſe ʒß. ou ʒj. pour une doſe, afin de lâcher le ventre, & ʒiij. pour purger. Mais aujourd'hui cette doſe paroît trop grande. On le donne ſeulement en ſubſtance depuis ℈j. juſqu'à ℈ij. ſous la forme de bol ou de pilules : car il eſt ſi amer & ſi dégoûtant, qu'il eſt très-difficile de trouver quelqu'un à qui on puiſſe le faire avaler étant diſſous.

On n'eſt pas moins partagé ſur le tems de le donner. *Paul Eginette* décide qu'il faut prendre l'Aloès le matin à jeun. Car ceux qui le donnent le ſoir, dit il, ou après le repas, cauſent du mal : car il corrompt les alimens. Cependant on preſcrit aujourd'hui l'Aloès ou à jeun, & il purge très bien ; ou avec des alimens au commencement du dîner ou du ſouper, & alors il lâche & aiguillonne les ventres pareſſeux.

Les Anciens ne le preſcrivoient que rarement, ſans être préparé par la lotion

ou

ou la nutrition. On le lave ordinairement de cette manière :

On le réduit en une poussière très-fine, seul ou avec de la Craye bien pulvérisée, comme le veut *Jacques Sylvius* ; & on l'agite pendant quelque tems avec une spatule de bois, dans de l'eau de fontaine très pure : ensuite on le laisse précipiter pendant un quart-d'heure, ou davantage. Alors on verse dans un autre vaisseau par inclination ce qui est plus clair & ce qui surnage, & on le laisse sécher au soleil. Si cette lotion ne le rend pas encore assez pur & luisant, on le lave de nouveau comme la première fois, & même jusqu'à trois & quatre fois, si l'on veut. Car les Anciens croyoient que par ces lotions l'Aloès perdoit presque toute son acrimonie & sa vertu purgative.

Cependant quelques Modernes sont d'un sentiment contraire, parmi lesquels *Ettmuller* reconnoît deux substances dans l'Aloès ; l'une mucilagineuse, d'où dépend sa vertu purgative & laxative ; & l'autre résineuse, d'où lui vient sa vertu astringente, ou celle de fortifier les fibres de l'estomac & des intestins.

C'est pourquoi lorsque l'on n'a besoin que de purger, la substance mucilagi-

neuſe convient ſpécialement : & alors l'Aloès lavé, ou l'extrait gommeux préparé par la lotion, vaut mieux que l'Aloès qui n'eſt pas lavé, & purge plus fortement. Mais lorſqu'il eſt néceſſaire de retenir la ſubſtance réſineuſe & balſamique, ſoit pour modérer la vertu purgative, ſoit pour une autre raiſon; alors il faut employer l'Aloès ſans être lavé : c'eſt auſſi ce que les expériences de *M. Boulduc* confirment. Et s'il arrive que l'Aloès préparé & lavé à la manière des Anciens eſt moins purgatif, cela vient peut-être de ce que les particules alkalines de la Craie ont émouſſé les parties ſalines de l'Aloès, & l'ont rendu entièrement incapable de ſolliciter les fibres des inteſtins.

Ainſi nous conclurons avec *M. Boulduc*, que cette lotion eſt inutile pour adoucir la vertu purgative de l'Aloès : au contraire elle l'augmente plutôt qu'elle ne la diminue. Il ſuffit de choiſir l'Aloès, ou ſuccotrin ou hépatique, pur & dépouillé de toutes particules hétérogènes.

Nous ne dirons pas la même choſe de la nutrition, ou, comme on l'appelle de l'*Aloès tempéré*, qui eſt une préparation uſitée dans les Boutiques. On diſſout

de l'Aloès choisi en poudre, dans le suc de Roses, de Violette, de Scariole, de Fumeterre, ou quelque autre, ou dans une décoction de médicamens purgatifs ou aromatiques, ou de quelques autres.

On fait ensuite sécher au soleil, ou à un feu doux, sans faire de colature. On répéte cela deux ou trois fois, & l'on a un Aloès rosat ou violat; c'est-à-dire un Aloès mêlé & tempéré avec l'Extrait de Roses ou de Violettes. Quelques-uns donnent aussi le nom de *lotion* à cette préparation, mais improprement.

Quelques-uns demandent aussi de l'Aloès brûlé, pour fortifier davantage le ventre & en arrêter le flux. Mais cette préparation est inutile ; car elle détruit la substance de l'Aloès, & elle ne le corrige pas.

Ainsi l'Aloès pris intérieurement purge les humeurs bilieuses & pituiteuses : il excite les règles & les hémorrhoïdes : il leve les obstructions de la matrice, du foie & du mésentère : il fortifie l'estomac & les intestins : il aide la digestion, & excite l'appétit : il fait mourir & chasse les vers, & empêche la pourriture.

Il convient dans les maladies qui sont causées par l'atonie & l'obstruction des viscères, dans la cachéxie & les tempé-

ramens froids & humides : mais il nuit à ceux dont les viſcères ſont chauds & brûlans, dont le ſang eſt bilieux & bouillant, aux hectiques, aux phthiſiques & à ceux qui crachent ou vomiſſent le ſang, ou qui ont quelque hémorrhagie. Il eſt très-nuiſible dans les maladies aigues & inflammatoires ; & les femmes groſſes doivent s'en abſtenir. On le preſcrit utilement à l'extérieur, pour déterger & guérir les ulcères ſordides. On le recommande auſſi dans les ulcères des yeux.

℞. Aloès choiſi, en poudre très-fine, ℔ß.

Verſez deſſus du ſuc de Roſe à la hauteur de quatre travers de doigts. Mêlez & réduiſez en une bouillie. Couvrez-la d'un tamis, & l'expoſez aux rayons du ſoleil, & faites épaiſſir juſqu'à la conſiſtance de Miel. Verſez de nouveau ſuc, & évaporez : répetez neuf fois la même choſe. Enfin faites ſècher cette maſſe, & renfermez-la dans une veſſie. C'eſt ce que l'on appelle *Aloès roſat*, dont on forme de petites pilules, qui opèrent d'autant mieux qu'elles ſont plus petites. On peut préparer l'Aloès violat de la même manière.

℞. Aloès rosat, Extrait de Rhubarbe, ana ʒj.
Mastic, ℈j.
Extrait de Gentiane, & d'Absinthe, ana ʒß.

M. F. des Pilules, pour lâcher le ventre, fortifier l'estomac, & aider la digestion.

La dose est ʒj. avant de manger.

℞. Aloès hépatique, Jalap en poudre, ana ℈ß.
Trochisques d'Alhandal, gr. ij.
Trochisques d'Agaric, gr. x.
Huile d'Anis, gout. ij.
Syrop de fleurs de Pêcher, s. q.

M. F. des Pilules purgatives & céphaliques, que l'on donnera le matin à jeun.

℞. Aloès brillant, g. xv.
Gomme Gutte, gr. ij.
Aquila alba, gr. vj.
Syrop de Nerprun, s. q.

M. F. des Pilules hydragogues, que l'on aromatisera avec une goutte d'huile de Cannelle.

℞. Aloès hépatique, Scammonée, ana ʒij.
Mastic, Suc de Réglisse, ana ℈ij.
Syrop de Roses solutif, s. q.

M. F. des Pilules purgatives, que l'on

aromatiſera avec de l'Huile de Clous de Girofle. La doſe eſt ℈j. ou ʒß.

℞. Aloès brillant, ʒj.
Myrrhe, ʒß.
Safran, gr. xv.
Syrop d'Abſinthe, ſ. q.

M. F. des Pilules, pour lâcher le ventre, fortifier l'eſtomac, & exciter les règles. La doſe eſt ʒß.

℞. Aloès ſoccotrin, Gomme Ammoniac, ana ʒvj.
Safran de Mars apéritif, ʒv.
Extrait de petite Centaurée, ʒiv.
Syrop d'Abſinthe, ſ. q.

M. F. une maſſe de Pilules apéritives, pour les pâles couleurs & la cachéxie. La doſe eſt ʒj. le matin & le ſoir.

℞. Aloès ſoccotrin, ʒß.
Vitriol blanc, gr. v.
Eaux de Fenouil, & d'Euphraiſe, ana ℥iij.

M. F. un collyre ſelon l'art.

On fait une Teinture de l'Aloès, & l'Elixir de Propriété *de Paracelſe*.

La Teinture d'Aloès ſe tire en verſant ſur l'Aloès en poudre, de l'Eſprit-de-vin juſqu'à la hauteur de deux ou trois doigts, & en digérant enſuite au bain de ſable juſqu'à ce que l'Eſprit de-vin ait acquis

une couleur d'un rouge foncé. On le sépare de la lie, & on le garde pour l'usage. Cette Teinture est purgative, mais moins que la dissolution de l'Aloès que l'on fait dans l'eau : elle fortifie l'estomac, elle tue les vers ; & appliquée extérieurement c'est un bon vulnéraire qui empêche la pourriture.

L'Elixir de Propriété *de Paracelse* se fait par le moyen de l'Esprit-de-vin, ou sans acides ou avec des acides, ou avec de l'Esprit volatil urineux.

℞. Aloès soccotrin, Myrrhe choisie, Safran excellent coupé par petits morceaux, ana ℥j.
Esprit-de-vin rectifié, ℥xx.
Digérez ensemble au bain Marie, ou dans du fumier de cheval, pendant 15. jours.
Ensuite versez la liqueur qui surnage, & placez-la dans un lieu chaud pendant un ou deux jours, jusqu'à ce que tout le marc soit tombé au fond du vaisseau ; & ensuite conservez-la pour l'usage.

Quelques-uns ajoutent à cette Teinture ℥j. d'Esprit de soufre retiré par la cloche. Ils laissent encore en digestion pendant trois semaines ; après lequel tems on sépare la liqueur du marc, s'il s'y en

trouve : & c'eſt ce que l'on appelle Elixir préparé avec un acide. D'autres mettent juſqu'à ℥j. d'Eſprit volatil de ſel Ammoniac à la place de l'Eſprit acide, & ils préparent de cette façon l'Elixir, de Propriété avec un alkali.

Cet Elixir lâche doucement le ventre ; il tue les vers ; il pouſſe par les ſueurs ; il fortifie le ton des fibres de l'eſtomac & des viſcères ; il fait venir les règles, & il ouvre les veines hémorrhoïdales. C'eſt un excellent préſervatif contre la pourriture, le ſcorbut, la peſte, les maladies malignes & contagieuſes, ſurtout lorſqu'il eſt préparé avec un acide. Il eſt utile aux hyſtériques & aux hypochondriaques. La doſe eſt depuis vj. gouttes juſqu'à xx. une ou deux fois le jour pour altérer & fortifier, & depuis ʒj. juſqu'à ʒij. pour exciter une évacuation raiſonnable. Il faut apporter les mêmes précautions pour ſon uſage, que pour l'Aloès.

On emploie l'Aloès dans l'*Hiera picra* de *Galien*, l'*Hiera d'Agaric* de *Nicolas Myrepſe*, l'*Hiera Logudii* du même Auteur, les *Pilules Aloéphangines de la Pharmacopée de Londres*, celles d'*Hiera ſimple*, d'*Hiera compoſée*, les *Pilules aggrégatives* ou *polychreſtes*,

d'*Ammoniac* de *Quercetan*, & *de Rufus*; les *Pilules cochées*, *fétides*, *d'or*, *ſine quibus*, *ſtomachiques*, ou que l'on prend avant le repas, *Angéliques*, *Mercuriales*, de *Rudius de la Pharmacopée de Londres*, *Impériales de Lyon*, *hyſtériques & méſentériques* de *Charas*, *Hydropiques & Tartareuſes* de *Bontius*, les *Tartareuſes* de *Schroder*, l'*Extrait panchymagogue* de *Charas*, l'*Huile de Scorpion composé* de *Matthiol*; dans l'*Onguent d'Arthanita* de *Méſué*, le *Mondificatif d'Ache*, l'*Emplâtre* de *Paracelſe*, de *Charpie*, le *Styptique* de *Charas*; le *Collyre* de *Lanfranc*; *pour déterger les ulcères vénériens*, & dans la *Poudre pour embaumer les corps morts*.

Article II.

De la Scammonée.

La Scammonée, Scammonium, Scammonia & Scammonea, *Off.* Σκαμμωνία, *Dioſc.* Δακρύδιον, *Trall. & Quorumd. Græc. recent.* Diacrydium, *Cælii Aurel.* Scammonea & Sachmunia, *Arab.* eſt un ſuc concret, réſineux & gommeux, purgatif, & fort uſité chez les Anciens & les Modernes. On en trou-

ve de deux ſortes dans les Boutiques ; ſavoir, la Scammonée d'Alep, & celle de Smyrne.

La Scammonée d'Alep eſt un ſuc concret, léger, rare, fongueux, friable. Lorſqu'on la briſe, elle eſt d'un gris noirâtre, & brillante : lorſqu'on la manie dans les doigts, elle ſe change en une poudre blanchâtre ou griſe : elle a un goût amer avec une certaine acrimonie ; & ſon odeur eſt puante. On l'apporte d'Alep, qui eſt l'endroit où on la recueille.

La Scammonée de Smyrne eſt noire, plus compacte, & plus peſante que celle d'Alep. On l'apporte à Smyrne, d'une ville de Galatie appellée préſentement *Cuté*, & de la ville de *Cogni* dans la Province de Licaonie ou de Cappadoce, près du mont Taurus, où l'on en fait une récolte abondante, comme l'a raconté l'illuſtre & ſavant Botaniſte Anglois nommé *Sherard*, qui a été à Smyrne pendant treize ans en qualité de Conſul pour la nation Angloiſe. On préfère la Scammonée d'Alep.

On doit choiſir la Scammonée brillante, facile à rompre, & très-aiſée à réduire en poudre ; qui ne brûle pas fortement la langue ; qui étant briſée & mêlée avec la ſalive de la langue, ou avec

quelqu'autre liqueur, devient blanche & laiteuse. On rejette celle qui est brûlée, noire, pesante, remplie de grains de sable, de petites pierres ou d'autres corps hétérogènes.

La plante qui produit ce suc, s'appelle CONVOLVULUS SYRIACUS, & SCAMMONIA SYRIACA, *Moriss. Hist. Oxon. part.* 2. 12. Sa racine est épaisse, de la forme de celle de la Bryone, charnue, blanchâtre en dedans, brune en dehors, garnie de quelques fibres, & remplie d'un suc laiteux : elle pousse des tiges grêles de trois coudées de longueur, qui montent & se roulent autour des plantes voisines. Les feuilles sont disposées alternativement le long de ces tiges ; elles ressemblent à celles du petit Lizeron ; elles sont triangulaires, lisses, ayant une base taillée en façon de flèche. De leurs aisselles naissent des fleurs en cloche, d'une couleur blanche tirant sur le pourpre ou le jaune. Leur pistille se change en une petite tête ou capsule pointue, remplie de graines noirâtres & anguleuses. Cette plante croît en Syrie autour d'Alep, & elle se plaît dans un terroir gras.

M. Tournefort observe que *Dioscorides* décrit autrement cette plante. „ La Scam-

„ monée, (dit-il) pousse d'une même „ racine beaucoup de tiges de trois coudées de longueur, moëlleuses, & un „ peu épaisses, dont les feuilles sont „ semblables à celles du Bled noir sauvage, „ ou du Lierre, plus molles cependant, „ velues & triangulaires : sa fleur est blan„ che, ronde, creusée en manière d'en„ tonnoir; d'une odeur forte : sa racine „ est fort longue, de la grosseur d'une „ coudée, blanche; d'une odeur désagréa„ ble, & pleine de suc. "

Le même *Dioscorides* approuve la Scammonée que l'on apporte de Mysie, Province de l'Asie; & il rejette celle de Syrie & de Judée, qui de son tems étoit pesante, épaisse, falsifiée avec la farine d'Orobe & le lait du Tithymale. L'illustre *Tournefort* a observé cette espèce de *Convolvulus* hérissé de poils dans les campagnes de Mysie, entre le mont Olympe & le Sipyle, & même auprès de Smyrne, & dans les Isles de Lesbos & de Samos, où l'on recueille encore aujourd'hui un suc concret qui est bien au dessous de la Scammonée de Syrie.

Ainsi *M. Tournefort* paroît nous porter à croire que la Scammonée des Boutiques vient des plantes au moins de différente espèce, si elles ne sont pas différen-

tes pour le genre ; que celle de Syrie ou d'Alep vient de la plante appellée Scammonia folio glabro, Scammonée à feuilles lisses ; & celle de Smyrne ou de *Dioscorides*, de la plante appellée Scammonia folio hirsuto, Scammonée à feuilles velues. C'est cependant ce qu'il n'assure pas.

J'ai demandé à l'illustre *M. Sherard*, ce qui en étoit. Il m'a répondu qu'il avoit aussi observé le même *Convolvulus* hérissé auprès de Smyrne, dont on ne retiroit aucun suc : il a ajouté que la Scammonée de Syrie ou le *Convolvulus folio glabro* y croissoit en si grande abondance, qu'il suffit seul pour préparer toute la Scammonée dont on se sert : & qu'on n'emploie pas même pour tirer ce suc toutes sortes de Scammonée, mais on choisit surtout celle qui croît sur le penchant de la montagne qui est au dessous de la forteresse de Smyrne. On découvre la racine, en écartant un peu la terre ; on la coupe, & on met sous la plaie, des coquilles de moules, pour recevoir le suc laiteux, que l'on fait sécher & que l'on garde. Cette Scammonée ainsi renfermée dans des coquilles, est réservée pour les habitans du pays, & il est très-rare que l'on en porte aux étrangers. Toute la

Scammonée qui nous vient par Smyrne, eſt apportée, comme j'ai l'ai déja dit, de Cuté & de Cogni ; & les Marchands aſſurent qu'on la retire dans ces endroits du Convolvulus à feuilles liſſes.

Les Grecs & les Arabes rapportent les différentes manières de recueillir ce ſuc.

1°. On coupe la tête de la racine : on ſe ſert d'un couteau pour y faire un creux hémiſphèrique, afin que le ſuc s'y rende ; & on le recueille enſuite avec des coquilles.

2°. D'autres font des creux dans la terre : ils y mettent des feuilles de Noyer, ſur leſquelles le ſuc tombe ; & on le retire, lorſqu'il eſt ſec. *Méſué* rapporte quatre manières de tirer ce ſuc, qui le rendent tout différent. 1°. Auſſitôt que la racine s'élève au-deſſus de la terre, on coupe ce qui en déborde, & elle donne tous les jours un ſuc gommeux, que l'on garde lorſqu'il eſt ſèché. 2°. On arrache enſuite toute la racine ; & après l'avoir coupée par tranches, il en ſort un lait que l'on fait ſècher à un feu doux, ou au ſoleil; on en fait des paſtilles, ſur leſquelles on imprime un cachet ; leur couleur eſt blanchâtre ou variée. 3°. On pile les morceaux des racines, on les exprime ; on fait ſècher le ſuc qui en ſort, & on le

marque d'un cachet : celui ci eſt groſſier, noir & pèſant. 4°. Il y a auſſi des perſonnes qui tirent du ſuc des feuilles & des tiges, après les avoir pilées; on le ſèche enſuite, & l'on en fait de petites maſſes : mais ce ſuc eſt d'un noir verdâtre, & d'une mauvaiſe odeur. On ne nous apporte plus de Scammonée marquée d'un cachet, ni celle qui découle d'elle même en larmes de la racine que l'on a coupée, & que l'on recueille dans des coquilles près de Smyrne. Elle eſt la meilleure; mais elle eſt très-rare en ce pays. Sa couleur eſt tranſparente, blanchâtre ou jaunâtre, & elle reſſemble à de la réſine ou de la colle forte. *Lobel* & *Pena* en font mention dans leurs obſervations. Celle que l'on nous apporte à préſent, eſt en gros morceaux, opaques & gris. Nous ne ſavons point du tout quelle eſt la manière de la recueillir : mais il eſt vrai ſemblable que les maſſes ſont formées de ſucs tirés, ſoit par l'inciſion, ſoit par l'expreſſion; c'eſt ce qui fait que l'on voit tant de variété de couleurs dans le même morceau.

Dans l'Analyſe Chymique, la Scammonée donne un peu de liqueur âcre & tenue, laquelle s'élève la première dans la diſtillation, & qui ne donne point de

marques d'acide ou d'alkali : ensuite on en retire une assez grande portion de liqueur acide ; & très-peu de liqueur, soit acide, soit urineuse; enfin beaucoup d'huile grossière & empyreumatique, & très-peu de terre & de sel fixe. De tout cela il résulte un composé gommeux & résineux ; de sorte cependant que de ℥vj. de Scammonée on retire par le moyen de l'Esprit-de-vin ℥v. de résine. Sa plus grande partie se dissout dans l'Esprit-de-vin ; & il reste quelques parties mucilagineuses, salines & terreuses. Mais toute sa substance se dissout dans des menstrues aqueux, qui prennent la couleur de lait après la dissolution, à cause des parties résineuses mêlées avec les parties salines & aqueuses.

Les Grecs & les Arabes ont connu & employé la Scammonée. *Mésué* la regarde comme le plus grand purgatif; de sorte qu'en nommant simplement le purgatif, on entend la Scammonée, par excellence. *Oribase* la regarde comme le plus violent de tous les purgatifs. Cependant *Galien* n'en a pas fait mention *dans le livre des facultés des Remèdes simples*, quoiqu'il en parle souvent ailleurs.

Les nouveaux Auteurs ne sont pas d'un sentiment différent des Anciens sur les

vertus de ce remède, & ils n'en font pas moins d'ufage pour tirer les humeurs bilieufes & pituiteufes, ou féreufes, des extrémités. On en vante les vertus dans les corps froids & féreux, dans les fièvres intermittentes, & dans les crudités : mais on l'eftime plus pour les perfonnes robuftes & d'un âge affermi ; & moins pour les enfans, les perfonnes foibles, les femmes groffes, celles qui viennent d'accoucher, dans les fièvres ardentes, & dans les maladies où il y de la chaleur, & dans les conftitutions chaudes.

Or il me paroît que la Scammonée purge de deux manières ; favoir, d'abord en irritant par fes parties âcres & fixes les membranes de l'eftomac & des inteftins, & en les excitant à fe contracter ; enfuite en picotant les nerfs par fes parties volatiles, huileufes & âcres, & en exprimant ainfi un peu les glandes des vifcères du bas ventre. Au refte la Scammonée ne diffout pas la maffe du fang & la lymphe vifqueufe, auffi-bien que la Manne, le Jalap, & les autres hydragogues ; c'eft pourquoi elle ne tire pas une fi grande quantité de férofité tenue & très-fluide. *Fernel* décrit exactement & élégamment cette opération de la Scammonée, l. 5. c. 9. *de la Méthode de guérir.*

Elle tire, dit-il, la bile tenue & citrine, aussi-bien qu'une eau citrine & les humeurs séreuses; & comme sa vertu est violente & qu'on ne peut la retenir, elle évacue promptement les humeurs qui sont dans les lieux les plus éloignés : cependant elle n'enlève aucune humeur un peu épaisse, soit pituiteuse, soit bilieuse, qui est attachée & comme adhérente autour des entrailles & des viscères. Mais son action étant prompte & précipitée, elle entraîne seulement celles qui sont tenues & propres à couler; soit du bas ventre, comme dans les hydropiques; soit des veines & du haut du corps : & c'est ce qui fait que l'on rend peu d'urine après en avoir pris.

Mais comme tous les purgatifs sont ennemis du corps, la Scammonée qui est le plus violent, est aussi le plus dangereux. Et en effet les Médecins en rapportent beaucoup d'inconvéniens très-considérables; parmi lesquels on lui reproche surtout cinq ou six défauts. 1°. C'est un remède fort infidéle, & dont l'opération est très-incertaine; puisque quelquefois une petite dose excite une superpurgation, & au contraire une dose convenable & proportionnée est souvent sans effet & inutile. 2°. Elle produit des vents si pi-

quans, qu'ils irritent l'estomac, & causent des nausées. 3°. Sa grande acreté cause l'inflammation ; ce qui fait qu'elle excite une soif insatiable & la fièvre, surtout à ceux qui sont sujets à l'obstruction des viscères & à la pourriture des humeurs. 4°. Cette même acreté ouvre les veines ; de sorte qu'il en survient de trop grandes évacuations : ce que l'on appelle *superpurgations*. 5°. Par son acrimonie elle ratisse les intestins, & ulcère les autres viscères, & elle excite le ténesme ou la dysenterie. 6°. Par une certaine malignité spéciale elle porte la guerre dans les parties principales, & elle blesse considérablement le cœur, l'estomac, le foie, &c.

Or on peut corriger ces vices de la Scammonée par quelques précautions : 1°. En la donnant dans un tems convenable, c'est-à-dire, au commencement de la maladie, lorsque la matière est en mouvement ; & alors il faut la donner aussitôt, sans quoi il faut attendre que les humeurs soient cuites & fluides. 2°. En la donnant à une dose convenable. 3°. En la préparant avec soin & comme il convient.

Les Auteurs ne conviennent pas de la dose de ce remède. Les anciens Grecs

avoient coutume de donner les purgatifs avec beaucoup de prudence & de précaution, mais en grande dose. Pour nous, nous sommes plus hardis pour purger, mais plus timides sur la dose. C'est ce qui fait que nous ne retirons pas le même effet des purgatifs. Il est vrai que les corps sous le climat dans lequel nous vivons, sont purgés plus facilement que ceux des Grecs, & de ceux qui demeurent dans les pays chauds, qui sont robustes & exercés aux travaux. Ainsi *Dioscorides* en donne ʒj. ou le poids de quatre oboles, avec du Vin miellé, pour évacuer par bas la bile & la pituite. *Paul Eginette* & *Aëtius* vont jusqu'à ℈iij. *Mésué* la donne depuis v. gr. jusqu'à xij. ou xvj. seulement. *Bodæus* à *Stapel* écrit qu'il en a donné très souvent xx. & même xxv. gr. dans du Syrop violat avec un très heureux succès : xij. ou xv. gr. aux enfans de huit, dix, & douze ans : vj. ou vij. gr. aux enfans de cinq ans. *Wedelius* fait une distinction : „ On donne la Scammonée (dit-il) „ ou comme servant de base, ou comme „ un stimulant, & comme un remède qui „ aide les autres purgatifs. Comme stimu- „ lant, on en donne ij. ou iij. gr. Mais si „ on la donne comme le remède princi- „ pal & comme la base, on en donne jus-

,, qu'à xv. gr. & quelques-uns jusqu'à ,, ℈j. " Enfin *Fallope* lève le différend sur la dose de la Scammonée. ,, Je vous conseille (dit-il) d'en donner toujours une ,, petite quantité, plutôt pour servir d'ai- ,, guillon, que pour autre chose. " Il donne le nom d'*aiguillon* à cette petite quantité de Scammonée que l'on ajoute aux purgatifs des paysans & des gens robustes, ou même des moines. Pour moi, je donne la Scammonée bien choisie & bien pulvérisée, depuis ij. ou iij. gr. jusqu'à x. ou xij. gr. tout au plus, mais très-rarement; & ce n'est pas sans inquiétude sur son opération, qui est toujours incertaine. Car lorsque l'estomac ou les intestins sont couverts d'une mucosité grossière, abondante & tenace, alors la Scammonée en est enveloppée, & coule le long des intestins, sans produire aucun effet. Au contraire, lorsque la membrane des intestins n'est couverte d'aucune mucosité, la Scammonée s'arrête dans les rides de l'estomac & dans les cellules des intestins; elle s'attache à leurs membranes par ses parties résineuses; elle en irrite les fibres; elle y cause des secousses, des inflammations & des ulcères: c'est ce qui fait qu'une très-petite dose cause des superpurgations, des tenesmes & des dysenteries.

La Scammonée étant, comme nous l'avons déja dit, une ſubſtance réſineuſe & gommeuſe, dans laquelle la réſine domine, elle ne ſe diſſout pas parfaitement dans les liqueurs aqueuſes ; mais la partie réſineuſe ſe gruméle peu-à-peu, & va au fond de l'eau. Par cette raiſon il n'eſt pas ſûr de la donner dans des liqueurs aqueuſes. C'eſt pourquoi on la prend très-ſouvent ſous la forme de bol ou de pilules, & rarement en boiſſon ; & alors on ne la donne qu'après l'avoir délayée dans quelque Eſprit, ou dans de l'huile, ou avec des ſels.

On a imaginé pluſieurs corrections & pluſieurs préparations, pour tempérer l'acrimonie de la Scammonée, & pour corriger ſes autres défauts.

La première manière de corriger la Scammonée eſt rapportée ainſi par *Galien*, l. 1. *des Facultés des Alimens.* On ôtoit la pulpe & les graines d'un Coing ; enſuite on en rempliſſoit la cavité de Scammonée : on le couvroit tout-autour de pâte de farine ; on le faiſoit cuire, & on le donnoit à manger au malade. Aujourd'hui on jette communément la pulpe, & l'on garde la Scammonée cuite de cette manière. D'autres ne conſervent que la pulpe, & rejettent la Scammonée ;

d'autres ſuivent *Galien*, & conſervent l'une & l'autre.

De quelque manière que la Scammonée ſoit préparée, on l'appelle *Diagrède*, & on la diſtingue par ce mot de la Scammonée crue ou non préparée. La préparation dont nous venons de parler, s'appelle *Diagrède de Coings*.

Les Anciens tempéroient encore la Scammonée avec la crême de ptiſane, comme on peut le voir dans *Galien*, dans l'endroit que nous avons cité plus haut. *Méſué* fait cuire la Scammonée avec les graines de Carotte ſauvage, de Fenouil, & avec le Galanga, ſous les charbons ou dans un four. *Valerius Cordus* verſe deſſus de l'huile de Violette, & il l'y fait macérer; enſuite il la met dans un Coing qu'il couvre de pâte, & il le fait cuire : enfin il verſe deſſus du ſuc de Coing, dans lequel on a fait infuſer des Myrobolans; après quoi il la ſèche peu-à-peu dans un lieu chaud. Quelques-uns la mêlent avec du ſuc de Coing exprimé, & l'évaporent peu à peu.

Les Modernes ont prétendu corriger la qualité maligne de la Scammonée par le ſuc de Régliſſe, ou peu de Soufre : d'où vient le Diagrède de Soufre, ou Diagrède de Régliſſe. On fait le premier en laiſſant

bouillir une quantité suffisante de Réglisse dans de l'eau commune, que l'on passe ensuite, & que l'on fait épaissir jusqu'à la consistànce de Miel. Alors on y ajoute une suffisante quantité de Scammonée choisie & bien pulvérisée ; & en remuant continuellement on fait dessécher au B. M. jusqu'à la consistance d'Extrait.

On fait le Diagrède de Soufre de cette manière : On étend sur du papier brouillard de la Scammonée en poudre ; on l'expose à la fumée du Soufre que l'on jette sur les charbons ardens : on remue continuellement, jusqu'à ce que la Scammonée paroisse se fondre par la chaleur. Plus la Scammonée est imbibée de Soufre, plus cette préparation passe pour être excellente.

Ce Diagrède soufré est la base d'une poudre fort vantée & très usitée dans les Boutiques. On l'appelle *Pulvis de tribus*, à cause des trois drogues dont elle est composée. On la nomme aussi *Poudre du Comte de Warwic*, à cause de l'illustre Anglois *Robert Dudli* qui en est l'inventeur. Elle s'appelle encore *Poudre Cornachine*; parce que *Marc Cornacchini*, Professeur de Médecine dans le Collége de Pise, l'a fort vantée dans un Traité qui a pour titre, *Méthode pour guérir sûrement*,

ment, promptement & agréablement toutes les maladies du corps, qui viennent des humeurs qui péchent par la quantité ou la qualité. Cette Poudre eſt compoſée de *Scammonée ſoufrée, d'Antimoine diaphorétique* & de *Crême de Tartre.* Les doſes ſont différentes dans cet Auteur, eu égard aux humeurs nuiſibles : car il preſcrit le Diagrède depuis vj. gr. juſqu'à xx. l'Antimoine diaphorétique depuis iv. gr. juſqu'à xx. la Crême de Tartre depuis ij. gr. juſqu'à vj. Mais préſentement les Apothicaires de Paris conſervent cette Poudre dans leurs Boutiques, compoſée de parties égales de Diagrède, d'Antimoine diaphorétique & de Crême de Tartre : & de cette manière on en proportionne plus facilement & plus ſûrement la doſe aux différens âges & aux différens tempéramens, en connoiſſant combien il y a de Scammonée dans chaque doſe de la Poudre que l'on preſcrit. On l'ordonne depuis vj gr. juſqu'à ix. pour les enfans qui ſont à la mammelle, & depuis ℈j. juſqu'à ʒß. pour les adultes. *Cornachini* la loue comme une Panacée pour prévenir & guérir toutes les maladies. Il la donne dans les fièvres intermittentes, putrides, aigues ; dans le délire ſans fièvre ; dans le flux de ventre bilieux, l'hydropiſie, la pleuréſie,

les diarrhées, la dyſentrie, la goutte, la petite vérole, & contre les vers. Mais il ne faut rien outrer. Car il faut apporter les mêmes précautions dans l'uſage de cette Poudre que celles que l'on emploie pour la Scammonée même, & les autres purgatifs. Cependant il faut avouer que la Scammonée étant ainſi préparée, eſt moins ſujette aux inconvéniens dont nous avons parlé ci-deſſus. Le Médecin peut la preſcrire plus ſûrement, & le malade peut la prendre ſans dégoût.

C'eſt à l'induſtrie des Chymiſtes que l'on eſt redevable de la teinture & de l'extrait réſineux de la Scammonée, ce que l'on appelle improprement *Magiſtére.* La teinture ſe fait en diſſolvant la Scammonée dans l'Eſprit-de-vin, & en ſéparant la liqueur limpide de la lie qui reſte. L'extrait ou la réſine ſe fait en évaporant la teinture juſqu'à la moitié, & en y verſant de l'eau commune, ou quelque autre eau odorante ou convenable : de cette manière l'Éſprit-de-vin qui tenoit en diſſolution & fluide la réſine, l'abandonne, & les particules réſineuſes tombent au fond de l'eau ſous la forme de la Térébenthine. On lave cette réſine dans pluſieurs eaux, & enfin on la ſèche à la chaleur du ſoleil. Mais la réſine pur-

ge moins que la Scammonée donnée à la même dose ; cependant elle irrite plus fortement les inteſtins, & elle les enflamme ſouvent. C'eſt pourquoi il eſt plus ſûr d'employer la Scammonée choiſie que ſa réſine, comme nous l'avons déja obſervé ſur quelques purgatifs.

On eſſaye auſſi de corriger la Scammonée par des liqueurs acides ; ou par le ſuc de Citron, en la diſſolvant dans un bain bouillant, & paſſant la diſſolution au travers d'un linge, & en la faiſant ſècher juſqu'à la conſiſtance d'extrait : ou bien on arroſe la Scammonée en poudre avec de l'Eſprit de Vitriol ou de Soufre, & on la fait ſècher enſuite. Mais ces corrections détruiſent un peu la ſubſtance de la Scammonée, & en diminuent par conſéquent l'effet. Il vaut mieux la mêler avec quelques Poudres, comme dans la Poudre Cornachine.

La manière de corriger la Scammonée, que l'on obſerve dans pluſieurs compoſitions de Pharmacie, eſt bien plus eſtimable. On l'étend & on l'adoucit dans le ſuc des Plantes, la pulpe des fruits, & les parties huileuſes des graines aromatiques & odorantes. Tels ſont les Electuaires ſolutifs & les Pilules purgatives. On y emploie la Scammonée, ou comme

la base & le fondement, ou seulement pour servir d'aiguillon aux autres remèdes ; sur quoi il faut observer ici que l'usage de la Scammonée sous la forme de pilules est bien moins sûr, puisque ses parties résineuses ne peuvent pas s'y étendre suffisamment. Il faut seulement l'y mettre pour servir d'aiguillon aux autres purgatifs.

Enfin j'ajouterai ici le jugement très-équitable qu'a porté le savant *Hecquet* sur ce remède, *dans son traité des Purgatifs* ; savoir, qu'il n'y a aucune sorte de remède qui demande plus de prudence de la part du Médecin, un tems plus convenable par rapport au malade, & plus de mesures & des préparatifs de la part de l'un & de l'autre.

Les Anciens l'employoient extérieurement en linimens & en onguens pour la galle, & pour les maladies froides de la tête, pour résoudre les tumeurs dures & squirrheuses, pour les douleurs de la sciatique, &c.; & ils l'étendoient sur de la laine pour faire venir les règles. Présentement à peine en fait-on d'autre usage que pour purger.

℞. Scammonée choisie & réduite en poudre très-fine, gr. viij.
Un peu de jaune d'œuf, ou ʒij.

Broyez pendant quelque tems dans un mortier de marbre avec un pilon de bois, jusqu'à ce que la Scammonée paroisse dissoute. Ajoutez Syrop de Capillaire, ℥j.
Le tout étant bien mêlé, versez-y peu-à-peu de la décoction d'Orge, ℥vj.
Quelques gouttes d'eau de fleurs d'Orange. F. une potion purgative, agréable à prendre.

℞. Scammonée choisie en poudre, gr. xv.
Amandes douces pilées, ʒiv.
Pilez & broyez ensemble, & réduisez-les en une bouillie fine, en versant peu-à-peu ℥xij. de décoction d'Orge. Passez en exprimant, délayez dans la colature du Syrop Violat ou de Capillaire, ℥jß.
Eau de Cannelle ou de fleurs d'Orange, ℥ß.
F. une émulsion purgative pour deux doses.

℞. Diagrède Réglissé en poudre, gr. vj.
Sucre blanc, ℥j.
Tartre soluble, ʒij.
Pilez-les ensemble, & les mêlez avec soin. Versez y de l'eau commune, ℔j.

Le suc exprimé de deux Citrons, & eau de fleurs d'Orange, gout. x.
F. une limonade purgative, que l'on prendra par verrées.

℞. Scammonée en poudre, ℥v.
Esprit-de-vin, ℔j.
Digérez pendant 9. jours. Passez au travers du papier brouillard. Distillez la liqueur jusqu'à la moitié. Tandis qu'elle est encore chaude, ajoutez-y du Sucre très-blanc. ℔ß.
F. un Syrop, que l'on aromatisera avec quelques gouttes d'huile de Cannelle. La dose est depuis ℥ß. jusqu'à ℥j. dans quelque liqueur convenable.

℞. Scammonée, ℈iv.
Cannelle, ʒij.
Clous de Girofle, ʒß.
Esprit-de-vin rectifié, ℔j.
Digérez ensemble pendant 9. jours, en remuant de tems en tems. Versez peu-à peu la liqueur limpide. Ajoutez-y du Syrop de Coings, ℔j.
M. & conservez pour l'usage. La dose est depuis ℥ß jusqu'à ℥iij.
℞. Diagrède Réglissé, gr. vj.
Rhubarbe en poudre, ℈j.
Conserve de Coings, s. q.
M. F. un bol.

℞. Diagrède Réglissé, gr. vj.
Jalap en poudre, gr. xv.
Aquila alba, gr. x.
Moëlle de Casse récemment tirée, ʒij.
M. F. un bol.

℞. Séné en poudre, Rhubarbe, Crême de Tartre, ana gr. xv.
Diagrède, gr. iij.
Conserve de Roses, s. q.
M. F. un bol.

℞. Diagrède soufré, Diaphorétique minéral, ana ℥ß.
Safran de Mars apéritif, Cannelle, ana ʒij.
Gomme Ammoniac, ℥j.
Syrop d'Absinthe, s. q.
M. F. une masse de pilules mésentérique, dont la dose est depuis vj. gr. jusqu'à ℈j. dans la cachéxie, & les obstructions du mésentère.

℞. Diagrède Cydonié, ʒj.
Aloès luisant, ʒiij.
Trochisques d'Alhandal, ʒij.
Mastic, Macis, ana ʒj.
Safran, ʒß.
Syrop de fleurs de Pêcher, s. q.
M. F. des pilules purgatives. La dose est depuis x. gr. jusqu'à ℈j.

℞. Diagrède Cydonié, Aquila alba, ana ℈j.

Extrait de Fumeterre, de Gentiane, ana ℥j.

M. F. des pilules. La dose est depuis ʒß. jusqu'à ℈ij.

On emploie la Scammonée dans les *Pilules aggrégatives* ou *polychrestes*, *cochées*, *fétides*, *dorées*, *Sine quibus*, *mésentériques*, de *Charas*; *Mercuriales*, *pour l'hydropisie*, de *Bontius*; de *Sagapénum*, de *Camelli*; l'*Hière de Coloquinte*, de *Pachius*; la *Bénédicte laxative*, le *Diaprun solutif composé*, le *Diaphénic*, la *Confection Hamech*, l'*Electuaire de Psyllium*, le *Caryocostin*, l'*Opiate mésentérique*, *laxative*, des *Médecins de Paris*; l'*Electuaire Diacarthame*, de *Citron solutif*, de *Suc de Roses*, *&c.*

Article III.

De la Gomme Gutte.

Les plus excellens dons de la nature, dit *Rolfincius*, *dans son Traité des Purgatifs*, sont souvent cachés dans l'obscurité & même foulés aux pieds les plus vils; tandis que les dons médiocres sont souvent fort estimés, & même élevés jusqu'aux nues. Nous pouvons dire la même

chose du remède dont il s'agit présentement, qui est décoré de plusieurs noms & de plusieurs titres qu'il ne mérite que médiocrément.

La Gomme Gutte, GUMMI GUTTA, GUMMI GOTTA, GUMMI GUTTÆ, GUMMI GITTA, GUMMI GAMANDRÆ, GUMMI DE GAMANDRA, GUMMI DE GOA, GUMMI DE PERU, GUMMI PERUANUM, GUMMI DE JEMU, GUMMI LAXATIVUM, GUTTU GAMANDRA, GUTTA GAMU, GUTTA GEMAN, GHITTA JEMOU, CATTA GAMMA, CATTA GEMU, GUTTA AD PODRAGAM, SCAMMONIUM ORIENTALE, CHRYSOPUM, CAMBODIUM & CAMBOGIUM, *Off.* est un suc concret, résineux & gommeux, inflammable, sec, compacte, dur, brillant, opaque; d'une couleur de Safran jaunâtre, formé en masses rondes ou en petits bâtons cylindriques, sans odeur & presque sans goût. (Au moins, quand on la retient dans la bouche, elle n'a d'abord d'autre goût que celui de la Gomme Arabique; mais peu de tems après elle laisse dans le gosier une légère acrimonie avec un peu de sècheresse). Elle se dissout dans l'Esprit-de vin comme dans l'eau, qu'elle rend laiteuse, ou plutôt trouble & jaunâtre. Quelques-uns doutent s'il se fait alors

une vraie dissolution, ou une simple séparation des parties; puisqu'elles tombent peu-à-peu au fond de l'eau, & la laissent limpide.

On apporte la Gomme Gutte de Camboge, du Royaume de Siam, de la Chine, & même de quelques Provinces de l'Amérique. Elle a reçu la quantité de noms qu'elle a, soit à cause de la *Goutte* que l'on dit qu'elle guérit, soit à cause du pays de Cambaye, Cambodje ou Camboge, selon que différentes nations prononcent, soit à cause des différens pays d'où on l'apporte.

Les Anciens ne la connoissoient point du tout, & ce n'est que depuis peu d'années qu'elle est connue & employée beaucoup plus par les Peintres que par les Médecins. Elle fut envoyée pour la première fois à *Clusius* l'an 1603. & dans la suite elle commença à être employée peu-à-peu dans l'Europe. On estime celle qui est pure, qui n'est point mêlée de sable ni souillée d'ordures, d'une couleur fauve ou de Safran jaunâtre, qui s'emflamme sur le feu, & qui donne la couleur jaune ou de Soufre à la salive & à l'eau.

Les Auteurs ont été long tems incertains sur l'origine de ce suc. *Charles Clusius* soupçonne que c'est le suc de l'Eu-

phorbe. D'autres croient que c'est le suc exprimé & épaissi de la Rhubarbe récente : les autres pensent que c'est le suc de la plante appellée *Beidelsar* de *Prosper Alpin.* Quelques-uns prétendent que c'est un certain composé de suc de Tithymale & de la Scammonée. *C. Bauhin dans son Pinax* croit que c'est le suc exprimé du Ricin des Indes. *Jean-Charles Rosenberge*, *P.* 2. *Rhodolog.* c. 22. assure que c'est une larme qui découle de la racine du Ricin à laquelle on a fait une incision, que l'on teint ensuite avec du Safran des Indes, & que l'on fait sècher. *C. Hoffman* conjecture que c'est le suc de la graine du Ricin teint du suc de la Rhubarbe. *Jacques Bontius*, c. 7. *de la Médecine des Indes*, dit que cette larme jaune découle dans Cambaye, pays voisin de la Chine, d'une plante semblable à une espèce de Tithymale, qui est si haute qu'elle égale & qu'elle surpasse même les plus grands arbres, qu'elle embrasse comme le Lierre. Mais *Bontius* paroît parler ici sur le rapport d'autrui ; & il n'a jamais vû la plante qui donne la Gomme Gutte, puisqu'elle vient de deux arbres appellés *Carcapulli.*

Le premier de ces arbres s'appelle Carcapulli, *Acost. Hist. Arom. cap.* 46.

CODDAM PULLI, *H. Malab.* t. 1. 41. GHORAKA Cingalensibus dicta, *Herm. not. ad H. Malab.* C'est un grand arbre toufu, branchu, dont la racine est grosse, & qui répand au large dans la terre & au dessus des rameaux ou des branches. Son tronc est gros de dix ou douze pieds; son bois est blanchâtre, son écorce est blanchâtre & un peu jaunâtre en dedans, rougeatre en dehors, couverte d'une croute noirâtre. Ses feuilles sont conjuguées deux à deux, portées sur de petites queues; elles sont ovalaires, plus larges dans leurmilieu, insensiblement plus étroites aux deux bouts, & terminées par une pointe un peu recourbée d'un côté, & dont les bords sont aussi un peu inclinés en dehors; d'une tissure épaisse & solide, d'un verd foncé & luisantes en dessus, d'un verd-gai en dessous; garnies d'une nervure dans leur milieu, & de quelques petites veines qui vont obliquement jusqu'aux bords, saillantes en dessous; d'un goût acide. Les fleurs sont placées aux sommets des tiges, portées sur des pédicules très-courts; de couleur de chair & jaunâtres, sans odeur, un peu acides; composées de quatre pétales, arrondies, un peu oblongues & concaves, épaisses, compactes, & sans veines. Au milieu des fleurs se trouve un

globule verd, qui eſt l'embryon du fruit, cannelée à huit pans, portant à ſon ſommet une petite tête ou un nombril, composé de bourgeons blanchâtres; environné d'étamines droites, blanchâtres, garnies de ſommets d'un jaune rouge. Le calyce eſt composé de quatre feuilles pâles, concaves. Les fruits ſont portés ſur des pédicules d'un pouce de longueur; ils ſont de la groſſeur d'une Orange, & à huit, à neuf, ou dix côtes ſaillantes; conronnés par une petite tête cannelée & à petites côtes. Ces fruits ſont verds d'abord, enſuite jaunâtres; blanchâtres dans leur maturité, d'un goût doux acide. Au milieu de la pulpe de ces fruits ſont contenues des graines oblongues de la groſſeur d'un doigt, applaties, de couleur bleue foncée.

L'autre eſpèce s'appelle CARCAPULLI, *Linſch.* CARCAPULLI, *de Bry* : KANNA-GHORAKA, id eſt, GHORAKA dulcis, Cingalenſibus, *Herm. not. ad H. Malab.* Cet arbre diffère ſeulement du précédent par ſa fleur & ſon fruit qui eſt doux, rond, & de la groſſeur d'une Ceriſe; car il lui eſt ſemblable en tout le reſte.

Caſpar Bauhin dans ſon Pinax renferme mal-à-propos ces deux arbres ſous la même eſpèce. Ces deux arbres, dit

P. Herman, donnent la Gomme Gutte par l'incision que l'on fait à leur tronc : mais celle qui découle du Kanna-Ghoraka, vaut mieux ; car elle est plus douce. Ils croissent dans Cambaye, la Chine & l'Isle de Ceylan.

M. Richer a observé dans quelques endroits de l'Amérique, & surtout dans l'Isle de Cayenne, un arbre aussi grand que le Chêne, qui donnoit de la Gomme Gutte. Mais je ne sçais pas si c'est le même arbre que ceux dont nous venons de parler, ou s'il en est différent.

P. Herman, dans sa Matière Médicale manuscrite, rapporte qu'il découle un suc laiteux & jaunâtre des incisions que l'on fait aux arbres dont nous venons de parler ; que ce suc s'épaissit d'abord à la chaleur du soleil, & que lorsqu'on peut le manier, on en fait de grandes masses orbiculaires ou des bâtons cylindriques, que l'on sèche ensuite parfaitement.

Arnoul Syen, dans ses Commentaires sur l'*Hortus Malabaricus*, croit qu'il faut distinguer cette sorte de Gomme Gutte de la Gomme Gutte ordinaire, qu'il croit que l'on recueille de la plante de *Bontius*, qui ressemble au Thithymale Indien. Mais nous nous en rapporterons plutôt à *P. Her-*

man qui a été témoin oculaire, qu'à *M. Syen*. La Gomme Gutte n'est point en usage en Médecine chez les Indiens : ils ne s'en servent que pour la peinture. Ils la dissolvent dans l'huile de Lin ; & quand ils ont le ventre resserré, ils avalent cette couleur. On porte des côtes de Malabar dans les autres Provinces le fruit sec du Coddam-pulli. On s'en sert dans la nourriture, & les habitans lui donnent de grands éloges pour la guérison des maladies : mais parmi toutes celles qui sont approuvées par l'expérience, la vertu d'arrêter toute sorte de flux de ventre est la plus remarquable, surtout dans ceux qui ont contracté ce mal par le trop grand exercice de l'amour. Il est surprenant que ce fruit ait la vertu de resserrer, tandis que le suc du même arbre est purgatif.

Dans l'Analyse Chymique, de ℔ij. de Gomme Gutte, il est sorti d'abord ℥ij. ʒij. de liqueur un peu trouble, un peu acide, austère, & qui avoit le goût & l'odeur des Amandes amères : ℥iij. ʒj. gr. xviij. de liqueur rousseatre, acide, austère, & qui piquoit la langue : ℥ij. ʒj. gr. vj. de liqueur brune, soit acide, soit urineuse : ℥iv. ʒij. gr. lx. d'huile grossière & plus pesante que l'eau.

La masse noire qui est restée dans la cornue, raréfiée & spongieuse, pesoit ℥xj. ʒxj. laquelle étant calcinée pendant 38. heures dans un creuset, a donné ℥j. ʒv. gr. xciv de cendres grises, dont on a retiré par la lixiviation xxiv gr. de sel fixe salé. La perte des parties dans la distillation a été de ℥vj. ʒiv. gr. lx. & dans la calcination, de ℥viij. gr. xlviij.

La Gomme Gutte étant approchée de la flamme, s'allume, brûle & jette une flamme brillante, comme les Résines, & elle répand beaucoup de fumée. Elle se dissout dans l'Esprit-de-vin, mais non pas entièrement : car la sixième partie environ ne se dissout pas ; sçavoir, la partie gommeuse, laquelle se dissout promptement dans l'eau chaude ou l'huile de Tartre. Cette Gomme se dissout aussi dans les menstrues aqueux, & elle se change en un lait blanchâtre ou jaunâtre ; mais elle ne s'y dissout pas entièrement, puisque les particules résineuses se réunissent peu-à-peu, & vont au fond du vaisseau, & l'eau devient claire & limpide. On voit par là que ce suc est un composé salin sulfureux, ou résineux & gommeux, formé d'un Soufre léger, qui donne l'amertume & l'odeur au phlegme qui sort le premier; d'un Soufre grossier qui ne s'élève

& ne se sépare de la terre que par un feu violent & ouvert ; & d'un sel tartareux, un peu ammoniacal, lequel par le moyen de la distillation se résout partie en acide, & partie en sel urineux. La dissolution aqueuse de la Gomme Gutte acquiert la couleur du sang, en y versant de l'huile de Tartre par défaillance, ou de l'eau de Chaux ; parce que les parties sulfureuses se développent, comme l'on peut voir dans la dissolution du Soufre minéral, par une forte lessive alkaline.

Je crois que la vertu purgative de la Gomme Gutte dépend d'une substance sulfureuse tenue, mêlée avec une certaine portion de sels volatils : en ce que ces particules salines sulfureuses développées par le suc stomacal, & séparées des principes grossiers & fixes, irritent les membranes de l'estomac & des intestins, entrent dans les pores des nerfs, leur donnent des secousses ; d'où viennent les nausées, le vomissement & les selles.

Quelques-uns ont cru que cette Gomme contenoit une grande abondance de sel alkali ; parce que sa dissolution dans l'eau mêlée avec le Syrop Violat prend une couleur verte.

Cette couleur ne vient pas d'un sel

alkali contenu dans cette Gomme; mais du mélange des molécules jaunes & bleues, qui se trouve dans cette liqueur : c'est ce que les Peintres éprouvent tous les jours, en mêlant des poudres jaunes & bleues, aussi-bien que les Physiciens en unissant des verres jaunes & bleus.

La Gomme Gutte est mise parmi les violens purgatifs hydragogues. Elle évacue surtout les humeurs séreuses & bilieuses tenues, par haut & par bas, aussitôt qu'on en a pris ; car elle ne reste pas long-tems dans le corps, & elle ne cause ni peine, ni tranchées. C'est pourquoi on en fait un fréquent usage dans l'hydropisie, la cachéxie, la toux, la difficulté de respirer, l'asthme, la jaunisse, les catarrhes, la goutte, la galle & autres maladies de cette sorte.

Quelques-uns ont été d'abord timides dans l'usage de ce remède, parce qu'ils en redoutoient la violence. De ce nombre étoit *Grégoire Horstius*, lequel, *dans la Section 9. de ses lettres*, a cru qu'il n'en falloit pas faire usage, de peur de faire des expériences en faisant souffrir de cruelles douleurs. Cependant ce même Auteur étant ensuite devenu premier Médecin à Ulm, commença à avoir des sentimens plus modérés sur la Gomme Gutte,

& il ajouta différentes corrections à ce qu'il en avoit dit. D'autres ayant éprouvé d'heureux ſuccès de ce remède, ne firent pas de difficulté de le donner à pleines mains, aux enfans même, aux vieillards, aux femmes groſſes & aux phthiſiques : entre leſquels *Philippe Hechſtetter*, Médecin d'Ausbourg, a preſcrit dans l'eſpace de neuf ans pluſieurs livres de Gomme Gutte, & en a fait prendre à une infinité de malades. En effet ceux qui ſavent adminiſtrer ce remède avec précaution & à propos, y trouvent cet avantage qu'il eſt ſans goût & ſans odeur, qu'on le donne en petite doſe, qu'il fait ſon effet en peu de tems, qu'il diſſout puiſſamment les ſucs viſqueux & ténaces en quelque partie du corps qu'ils croupiſſent, & qu'ils ſoient attachés, & enfin qu'il chaſſe par le vomiſſement ceux qui ſont dans l'eſtomac, & tous les autres fort abondamment par les ſelles.

Des Auteurs propoſent différentes doſes. Les Américains, ſelon le rapport de *Nicolas Monard*, en macèrent pendant la nuit la groſſeur d'une Aveline, ou environ ʒij. dans ℥ij. de quelque liqueur aqueuſe ; enſuite ils la paſſent le matin, & la boivent. Ce morceau ne ſe diſſout pas entièrement ; cependant cette doſe feroit

grande pour nous. Les tempéramens ſont différens les uns des autres, comme les pays le ſont des autres pays. Les Américains forts & robuſtes réſiſtent mieux à la vertu des remèdes. On preſcrit la Gomme Gutte depuis ij. v. ou vij. gr. juſqu'à xv. tout au plus, quoique *Cluſius* en étende la doſe juſqu'à xx. gr. J'ai ſouvent donné ce remède depuis ij. gr. juſqu'à iv. ſans cauſer de vomiſſement : quelques-uns qui en avoient pris iv. gr. ont ſouffert des coliques d'eſtomac, mais ce n'eſt qu'un petit nombre. Si l'on réitère cette doſe pendant pluſieurs jours, dès la ſeconde ou la troiſième fois il n'y a plus de vomiſſement. Depuis iv. gr. juſqu'à viij. ou x. ce remède purge par haut & par bas doucement, abondamment & ſans aucune violence : & quand on le donne à cette doſe, il n'a pas beſoin de correctif, ſurtout ſi on le délaye & qu'on le développe dans beaucoup de liqueur. Si on le donne ſous la forme de bol ou de pilules, il excite plus facilement le vomiſſement, mais très-rarement lorſqu'il eſt joint avec le Mercure doux.

La Gomme Gutte eſt ſujette aux mêmes inconvéniens que les violens purgatifs, ſavoir, au bouleverſement de l'eſtomac, au vomiſſement & à la ſuperpurga-

tion : ce que l'on prévient en apportant les mêmes précautions que l'on a coutume d'employer dans l'adminiſtration des autres purgatifs & des émétiques.

Lorſque *Philippe Hechſtetter* veut empêcher le vomiſſement, & rendre ce reméde plus propre pour l'eſtomac, il ajoute de l'eau de Bouleau avec quelques gouttes d'Eſprit de Vitriol. D'autres eſſayent de le corriger par l'Eſprit de Vitriol, le ſuc acide de Citron, le ſuc de Coings, la fumée de Soufre, les huiles de Cannelle, de Macis, & autres, l'eau de Cannelle, ou bien avec des Syrops & des ſels. Mais ces correctifs n'empêchent pas que les matières contenues dans l'eſtomac ne ſoient rejettées par le vomiſſement. De plus, il n'eſt pas beſoin de correctif, comme nous l'avons déja dit, pourvu qu'on le donne à une doſe convenable, & ſuffiſamment délayé. Ceux qui vomiſſent difficilement ou qui ne ſont pas accoutumés au vomiſſement, doivent s'en abſtenir.

Les Chymiſtes préparent une réſine & un Magiſtère avec ce ſuc : mais ces préparations ſont inutiles ; elles cauſent plus de mal que de bien : car les réſines des purgatifs purgent moins, & allument un plus grand feu dans les viſcères.

Le même *Hechſtetter* a encore obſervé que lorſque la Gomme Gutte eſt ſeule & naturelle, elle agit mieux que lorſqu'on la mêle avec les autres purgatifs; qu'elle agit peu en pilules, & qu'elle opère beaucoup en infuſion.

℞. Gomme Gutte, gr. vij.
F. diſſoudre dans ℥xij. de décoction d'Orge.
Ajoutez Syrop Violat, ℥ij.
F. une potion verte, que l'on partagera en deux doſes, & que l'on donnera dans l'hydropiſie anaſarque & l'amas des humeurs ſéreuſes.

℞. Gomme Gutte, gr. vj.
Eau commune, ℥vj.
Le ſuc de Citron,
Sucre très-blanc, ℥ß.
M. F. ſelon l'art une Limonade hydragogue.

℞. Manne de Calabre, ℥jß.
F. diſſoudre dans ℥vj. d'eau bouillante.
Paſſez, & diſſolvez dans la colature
Gomme Gutte, gr. iv.
Ajoutez eau de Cannelle, ℥ß.
F. une potion hydragogue.

℞. Gomme Gutte, gr. vj.
Manne de Calabre, ℥jß.
Dissolvez dans ℥vj. d'eau d'Endive,
Ajoutez Esprit de Vitriol, gout. iij.
Esprit de Citron, ℥ß.
F. une potion.

℞. Gomme Gutte, gr. iv.
Eau des trois Noix, & de fleurs d'Orange, ana ℥iij.
Sucre fin, ℥ß.
F. une potion hydragogue.

℞. Gomme Gutte, gr. vij.
Aquila alba, gr. x.
Conserve de Roses, s. q.
M. F. un bol, pour la galle & les maladies de la peau.

℞. Gomme Gutte, gr. vj.
Eléosaccharum de Cannelle, ʒij.
M. F. une poudre purgative.

℞. Gomme Gutte, gr. x.
Huile de Genièvre, gout. ij.
Mithridat, s. q.
M. F. des pilules hydragogues.

℞. Jalap en poudre, gr. xij.
Gomme Gutte, gr. iv.
Crême de Tartre, ʒß.
Syrop de Nerprun, s. q.
M. F. un bol hydragogue.

On emploie la Gomme Gutte dans l'*Electuaire antihydropique* de *Charas*, l'*Extrait catholique* de *Sennert*, l'*Extrait catholique & cholagogue* de *Rolfincius*, les *Pilules hydropiques* de *Bontius*, les *Pilules de Gomme Gutte* de *Lemort*, & celles *de la Pharmacopée de Londres.*

ARTICLE IV.

De l'Opium.

L'Opium & le Méconium, *Off.* Ὄπιον & Μηκώνειον, *Græc.* AFFION & AMSION, *Arab.* eſt un ſuc concret, qui eſt tout à la fois réſineux & gommeux, peſant, compacte, pliant, inflammable & d'un roux-noirâtre; d'une odeur puante, aſſoupiſſante; d'un goût amer, âcre, formé en gâteaux arrondis, applatis, de la groſſeur d'un pouce, qui pèſent une demi-livre, ou une livre, & ſont enveloppés dans des feuilles de Pavots.

On apporte l'Opium de la Natolie, de l'Egypte & des Indes.

Les Arabes & les Boutiques ont recommandé ſur tous les autres l'Opium de Thèbes, ou celui que l'on recueilloit en

Egypte.

Egypte auprès de Thèbes : mais on ne fait plus à préſent cette diſtinction. De quelque endroit que vienne l'Opium, on eſtime celui qui eſt naturel, un peu mol, qui obéit ſous les doigts, qui eſt inflammable, d'une couleur brune ou noirâtre ; d'une odeur forte, puante & aſſoupiſſante. On rejette celui qui eſt ſec, friable, ou brûlé, mêlé de terre ou de ſable, ou d'autres ordures.

Les Anciens diſtinguoient deux ſortes d'Opium ou de ſuc de Pavot. L'un étoit une larme qui découloit de l'inciſion que l'on faiſoit à la tête des Pavots, & elle s'appelloit Μήκωνος Ὄπος, & par les Médecins Ὄπιον par antonomaſe. L'autre s'appelloit Μηκώνειον ou Μηκώνιον. C'étoit le ſuc épaiſſi que l'on retiroit de toute la plante. Ils diſoient que le Méconium étoit bien moins actif que l'Opium.

Mais préſentement on ne nous en apporte que d'une ſorte ſous le nom d'Opium ; ſavoir, un ſuc qui découle de l'inciſion des têtes de Pavots blancs ; & on n'en trouve aucune autre eſpèce parmi les Turcs & à Conſtantinople, que celui que l'on nous apporte en gâteaux. Cependant chez les Perſes on diſtingue les larmes qui découlent des têtes auſquelles on fait des inciſions, & ils recueillent

avec grand ſoin celles qui coulent les premières, qu'ils eſtiment beaucoup comme ayant plus de vertu, comme nous le dirons plus bas.

La plante dont on retire ce ſuc, s'appelle PAPAVER HORTENSE ſemine albo, ſativum Dioſcoridi, album Plinio, *C. B. P.* 170. Sa racine eſt environ de la groſſeur du doigt, remplie, comme le reſte de la plante, d'un lait amer. Sa tige a deux coudées; elle eſt branchue, le plus ſouvent liſſe, quelquefois un peu velue, ſur laquelle naiſſent des feuilles ſemblables à celles de la laitue, oblongues, découpées, crêpues, de couleur de verd de mer. Ses fleurs ſont en roſe, compoſées le plus ſouvent de quatre pétales blancs, & qui tombent bientôt, placés en rond. Le calyce eſt compoſé de deux feuilles; il en ſort un piſtille ou une petite tête, entourrée d'abord d'un grand nombre d'étamines; laquelle ſe change enſuite en un fruit ou une coque de la figure d'un œuf, qui n'a qu'une ſeule loge, garnie d'un chapiteau, ridée ou étoilée, munie intérieurement dans toute ſa longueur de pluſieurs lames minces qui tiennent à ſes parois; auſquelles lames eſt attaché comme à des placenta un grand nombre de graines très-petites, arrondies, blan-

ches ; & d'un goût doux & huileux.

Dans plusieurs Provinces de l'Asie mineure, on seme les champs de Pavots blancs, comme nous semons le Froment. Aussitôt que les têtes paroissent, on y fait une légère incision, & il en découle quelques gouttes de liqueur laiteuse, qu'on laisse figer, & que l'on recueille ensuite. *M. Tournefort* rapporte que la plus grande quantité d'Opium se tire par la contusion & l'expression de ces mêmes têtes. Mais *Belon* n'en dit rien, non plus que *Kæmpfer*, qui a fait une dissertation sur l'Opium que l'on recueille dans la Perse. Ces deux derniers Auteurs distinguent trois sortes d'Opium, mais tirées seulement par l'incision, comme nous le dirons tout-à-l'heure.

Dans la Perse on recueille l'Opium au commencement de l'Eté. On fait des plaies en sautoir à la superficie des têtes qui sont prêtes d'être mûres. Le couteau qui sert à cette opération, a cinq pointes; & d'un seul coup il fait cinq ouvertures longues, parallèles. Le lendemain on recueille avec des spatules le suc qui découle de ces petites plaies, & on le renferme dans un petit vase attaché à la ceinture.

Ensuite on fait la même opération de

l'autre côté des têtes, pour en tirer le ſuc de la même manière. La larme que l'on recueille la première, s'appelle *Gobaar* : elle paſſe pour la meilleure ; elle a plus de vertu pour calmer le cerveau : ſa couleur eſt blanchâtre, ou d'un jaune pâle ; mais elle devient brune, lorſqu'elle eſt expoſée trop long-tems au ſoleil, ou qu'elle eſt trop ſèche. La ſeconde larme que l'on recueille, n'a pas tant de vertu, & elle n'eſt pas ſi chere ; ſa couleur eſt le plus ſouvent obſcure, ou d'un roux-noirâtre. Il y en a qui font une troiſième opération, par laquelle on retire une larme très-noire, & de peu de vertu.

Après que l'on a ainſi recueilli l'Opium, on y fait une préparation en l'humectant avec un peu d'eau ou de miel, en le remuant continuellement & fortement avec une groſſe ſpatule dans une aſſiette de bois plate, juſqu'à ce qu'il ait acquis la conſiſtance, la viſcoſité & l'éclat de la Poix que l'on a préparée avec ſoin.

Après avoir ainſi remué long tems & fortement l'Opium, on le manie un peu dans la main ; & enfin on en fait de petits cylindres ronds, que l'on met en vente. Lorſque les Marchands n'en veu-

lent que de petits morceaux, on le coupe avec des ciſeaux.

L'Opium ainſi préparé s'appelle chez les Perſes Theriaack malideh, c'eſt-à-dire, Thériaque préparée par le broyement ; ou bien Theriaack afiuun, c'eſt-à-dire, Thériaque opiée, pour la diſtinguer de la Thériaque d'*Andromque* qu'ils nomment *Theriaack faruuk.* Car ces peuples regardent l'Opium comme le remède vanté par les Poètes, qui donne la tranquillité, la joie & la ſerénité, γαλήνη, ἱλαρη & ἐυδία : triple éloge dont on honoroit autrefois l'*Antidote Thériacal* d'*Andromaque.*

Cette manière de préparer l'Opium eſt le travail perpétuel des revendeurs qui ſont dans les carrefours & dans les places, & qui exercent fortement leurs bras à ce travail.

Ce n'eſt pas là la ſeule manière de préparer ce ſuc : très-ſouvent on broye l'Opium, non pas avec de l'eau, mais avec une ſi grande quantité de Miel, que non-ſeulement il l'empêche de ſe ſècher, mais encore il tempère ſon amertume. Et c'eſt ce que l'on appelle ſpécialement *Bœhrs.*

La préparation la plus remarquable eſt celle qui ſe fait en mêlant exacte-

ment avec l'Opium, la Noix Mufcade, le Catdamome, la Cannelle, & le Macis, réduits en poudre très-fine. On croit que cette préparation eft très-utile pour le cœur & le cerveau. Elle s'appelle *Polonia*; &, comme d'autres prononcent, *Pholonia*; c'eft-à dire, le Philonium de Perfe ou de *Méfué*. D'autres n'emploient point les aromates dont nous venons de parler, mais ils mettent beaucoup de Safran & d'Ambre dans la maffe de l'Opium. Plufieurs font leur préparation chez eux à leur fantaifie, pour leur ufage.

Outre ces préparations, dont on ne fait ufage qu'en pilules. *Kæmpfer* fait mention d'une certaine liqueur célèbre chez les Perfes, que l'on appelle *Coconar*, dont on boit abondamment par intervalle.

Les uns préparent cette liqueur avec les feuilles de Pavots, qu'ils font bouillir très peu de tems dans l'eau fimple. D'autres la font avec les têtes pilées & macérées dans l'eau; ou bien ils en mettent fur un tamis, & verfent deffus fept ou huit fois la même eau, en y mêlant quelque chofe qui y donne de l'agrément, felon le goût d'un chacun.

Kæmpfer ajoûte une troifième forte d'Opium, qu'il qualifie d'*Electuaire*, qui réjouit, & qui caufe une agréable yvreffe.

Les Parfumeurs & les Médecins préparent différemment cet Electuaire, dont la base est l'Opium; & on le destine par les différentes drogues que l'on y mêle, à fortifier & à récréer les esprits. C'est pourquoi on en trouve différentes descriptions, dont la principale & la plus célèbre est celle dont on est redevable à *Hasjem Begi;* puisque l'on dit qu'elle excite une joie surprenante dans l'esprit de celui qui en avale, & qu'elle charme le cerveau par des idées & des plaisirs enchantés.

Quelques-uns estiment les têtes de Pavots les plus tendres, confites dans du Vinaigre, pour les servir au dessert.

Dans l'Analyse du Pavot blanc, de ℔v. de feuilles avec les tiges il est sorti d'abord ℔j. ℥vj. ʒvj. gr. iij. de phlegme limpide, jaunâtre, un peu acide; d'une odeur & d'un goût désagréables, puant, narcotique, & tel que celui qui sort des feuilles, quand on les pile : ensuite, ℔ij. ℥xv. ʒj. de liqueur limpide, rousseatre, fort acide, & austère, d'une odeur empyreumatique: de plus, ℥j. ʒj. gr. liv. de liqueur d'un brun-obscur, alkaline, urineuse, avec très peu de sel volatil : enfin, ℥j. ʒij. gr. lxvj. d'huile d'une consistance épaisse.

La masse noire qui est restée dans la

cornue, pesoit ℥iv. ʒiij. laquelle étant calcinée au feu de réverbère, a laissé ℥j. ʒiij. gr. xlviij. de cendres, dont on a retiré par la lixiviation ʒiv. gr. lx. de sel fixe purement alkali. La perte des parties dans la distillation a été de ℥iij. ʒj. gr. xxj. & dans la calcination, de ℥ij. ʒvij. gr. xxiv.

De ℔ij. ℥xv. de têtes ou de fruits de Pavots blancs récemment cueillis, & qui n'étoient pas parfaitement mûrs, distillés dans la cornue, il est sorti d'abord ℥xj. ʒvij. gr. xlij. de phlegme limpide, un peu acide; d'une odeur & d'un goût désagréable & puant, tel qu'est celui que l'on retire des feuilles de la plante, que l'on pile: ensuite ℔j. ℥xiij. ʒj. gr. xj. de liqueur qui étoit d'abord limpide, roussеatre sur la fin, d'un goût acide & austère, d'une odeur empyreumatique: enfin ʒii. gr. xxiv. de liqueur d'un roux-obscur, ou brune, alkaline, urineuse, avec très-peu de sel urineux.

La masse noire qui est restée dans la cornue, pesoit ℥ij. gr. xxxvj. laquelle étant calcinée au feu de réverbère, a laissé ʒiij. gr. lj. de cendres, dont on a retiré par la lixiviation ʒj. gr. xviij. de sel fixe purement alkali. La perte des parties dans la distillation a été de ℥iv. ʒvj. gr. vij. & dans la calcination, de ℥j. ʒiv. gr. lvij.

Il eſt clair par ces Analyſes, que les parties du Pavot ſont compoſées de ſel tartareux & ammoniacal mêlés enſemble, & d'une huile fort épaiſſe; & qu'il y a moins de terre dans les têtes, que dans les feuilles & les tiges.

Mais dans l'Analyſe de l'Opium, ℔ij. de ce ſuc pur & naturel ont donné ℥xij. ʒij. de liqueur, ſoit acide, ſoit urineuſe: ℥ij. ʒiij. d'huile groſſière. Le *caput mortuum* qui eſt reſté dans la cornue, peſoit ℥xv. ʒiv. lequel étant calciné au feu de réverbère a laiſſé ℥ij. gr. lx. de cendres, dont on a retiré par la lixiviation ʒiv. gr. xlv. de ſel fixe purement alkali. La perte des parties dans la diſtillation a été de ℥j. ʒvij. & dans la calcination, de ℥xiij. ʒiij. gr. xij.

Ainſi il y a plus de ſel volatil urineux dans l'Opium que dans les feuilles, ou dans les têtes. On ne trouve pas ſeulement du ſel alkali urineux dans l'Opium, comme *Pitcarne* l'a cru, mais encore un ſel acide, & même puiſſant : ce que l'on prouve, ſoit par l'Analyſe, ſoit même en verſant la ſolution de l'Opium ſur la teinture de Tourne-ſol; car elle donne la couleur d'un rouge de feu à cette teinture.

Du ſel, ſoit acide, ſoit alkali, & de l'huile unis enſemble, il réſulte un compoſé réſineux & gommeux, inflammable,

dont la plus grande partie se dissout dans l'eau, & une portion médiocre dans l'Esprit-de-vin. Le soufre grossier que l'on découvre dans l'Opium, est susceptible d'une très-grande raréfaction, comme on le voit évidemment dans les distillations que l'on en fait, qui répandent une odeur très-violente d'Opium. C'est de ce soufre condensé & fort rarescible, que je crois que dépend la vertu de l'Opium, comme nous le dirons dans la suite.

Tout le monde n'est pas du même avis sur les qualités de l'Opium. Les uns considérant que si l'on en donne quelques grains, il appésantit la tête, excite le sommeil, appaise la douleur, arrête la respiration, & fait mourir en procurant le sommeil, ont cru non seulement qu'il étoit froid, mais encore qu'il l'étoit au quatrième dégré. D'autres faisant attention à son goût amer, âcre & caustique, ont dit qu'il étoit chaud. On n'est pas moins partagé sur ses vertus. Les uns l'accusent d'être un somnifère empoisonné, & le rejettent. D'autres en font grand cas, & le comblent de plusieurs titres & de plusieurs éloges. Beaucoup d'anciens Grecs, selon que le rapporte *Dioscorides*, en ont redouté l'usage, même employé extérieurement.

» Il eſt rare (*dit Galien*, l. 2. *de la com-*
» *poſition des Remèdes ſelon les pays*, en
» parlant du mal de tête) que nous ſoyons
» obligés de nous ſervir de remèdes com-
» poſés d'Opium, lors même que la vio-
» lence du mal met un homme en danger
» de perdre la vie ; puiſque l'uſage de
» l'Opium bleſſe les parties ſolides, de
» ſorte que l'on eſt obligé alors d'uſer de
» correctif. C'eſt ainſi que les collyres
» compoſés d'Opium ont été funeſtes à
» pluſieurs, en affoibliſſant l'œil, & en
» diminuant la vûe. C'eſt de la même
» manière que les remèdes compoſés de
» ſuc de Pavot, que l'on emploie pour les
» violentes douleurs des oreilles, cauſent
» la difficulté de l'oüie. Car les remèdes
» compoſés de ſuc de Pavot engourdiſſent
» le ſentiment : & c'eſt à cauſe de cela
» que nous ſommes obligés de nous en
» ſervir, lorſqu'aucun autre remède n'a
» pû adoucir le mal. «

Pluſieurs des Anciens & des Modernes ont ſuivi *Galien*, tels ſont *Fernel*, *Matthiol*, *Ruellius*, *Taberna-Montanus*, *Rhodius*, *Renaudot*, *Zacutus Luſitanus*, *Quercetan*, *Schroder*, &c. Cependant *Dioſcorides* n'en a pas tant redouté l'uſage. » L'Opium (dit-il) pris à la groſſeur » d'une orobe, fait ceſſer la douleur,

» digère, & procure le ſommeil : il eſt pro-
» pre dans la toux & dans le flux cœlia-
» que. Mais ſi l'on en prend trop, il eſt
» nuiſible; il cauſe la léthargie, & fait
» mourir. Il eſt efficace pour les douleurs
» de tête, lorſqu'il eſt mêlé avec de l'huile
» Roſat : on le mêle avec de l'huile d'A-
» mandes douces, de la Myrrhe, & du
» Safran; & on en fait découler quelques
» gouttes dans les douleurs d'oreilles. Il
» eſt utile dans les inflammations des
» yeux avec un jaune d'œuf cuit. Dans
» le feu ſacré & les plaies, on le mêle
» avec du Vinaigre; & pour la goutte,
» avec du lait de femme & du Safran.
» Il fait dormir, appliqué en ſuppoſi-
» toire. »

Parmi les Modernes, *Félix Platérus* a remis en uſage l'Opium que l'on avoit, dit-il, négligé long tems & preſque foulé aux pieds. *François Sylvius* le Hollandois, ou *De le Boé* a ſuivi le ſentiment de *Platérus*; & il diſoit qu'il ne voudroit pas exercer la Médecine, ſi on lui ôtoit l'Opium : c'eſt pourquoi on l'appelloit *Doctor Opiatus*, le Docteur de l'Opium. Mais pour mieux connoître la nature & les forces de l'Opium, il faut conſidérer quels ſont ſes effets, lorſqu'on le donne en petite doſe; ce qu'il produit dans les

malades, lorſque la doſe eſt trop grande ; & enfin les ſymptomes qui ſuivent, quand on en fait un trop long uſage.

On emploie l'Opium intérieurement ou extérieurement. Appliqué extérieurement il inciſe, il réſout, il diſcute les tumeurs ; il amollit, il relâche ; il fait mûrir & cauſe la ſuppuration. Appliqué long-tems ſur la peau, il en fait tomber les poils ; il y excite de la demangeaiſon, il l'ulcère quelquefois, & y fait élever des véſicules, s'il eſt récent, & ſi la chair eſt trop délicate. Appliqué ſur le périnée, il excite quelquefois à l'amour ; quelquefois il éteint cette paſſion, en engourdiſſant le ſentiment dans cet endroit. Souvent en l'appliquant ſeulement à l'extérieur, il cauſe le ſommeil, & appaiſe les douleurs, quoique ces effets ſoient fort incertains. Il fait quelquefois mourir, ſi on l'applique ſur les ſutures de la tête : il relâche les nerfs, il cauſe la ſtupeur & la paralyſie.

L'Opium ſe prend intérieurement, ou à une juſte doſe, ou à une doſe trop forte. La juſte doſe de l'Opium ſurpaſſe rarement deux ou trois grains, quoiqu'on la porte quelquefois juſqu'à un gros, & même au-delà. On le donne en ſubſtance ſous la forme de pilules, ou diſſous

dans quelque liqueur. Il agit bientôt après qu'on l'a pris; environ une demi-heure après, si on l'a dissout; & une heure & demie après, plus ou moins, si on l'a avalé en forme de bol.

L'Opium donné à une dose convenable, excite dans les entrailles une certaine sensation agréable : il cause la joie, il dissipe les soins & la tristesse, comme il arrive lorsqu'on a bû du vin modérément : souvent il donne à l'esprit plus de vigueur pour excercer ses fonctions; d'où naît le plus souvent l'audace, la confiance en soi-même, le courage, la magnanimité, & le mépris des dangers. C'est pour cela que les Turcs en prennent une grande dose pour se préparer au combat. Il appaise les mouvemens déréglés du sang & des esprits; il calme les douleurs, il soulage le corps accablé de lassitude.

Il arrête les hémorrhagies qui viennent du bouillonnement du sang : il arrête, au moins pour un tems, les autres évacuations, excepté les sueurs & la transpiration; car il les excite, il rend le pouls plein, élevé & lent; il cause la sécheresse de la bouche : il excite de la rougeur & une légère démangeaison à la peau : il augmente la semence, & il

excite les désirs de l'amour, surtout si l'on en prend une grande dose.

Il a plus d'effet dans les tems chauds & humides, & dans les corps mollasses, comme dans les femmes & les enfans.

L'Opium à une dose convenable produit encore très-souvent d'autres effets, quoique ce ne soit pas constamment. Il cause très-souvent l'assoupissement; mais ce n'est pas toujours. Car quelques-uns dorment moins après avoir pris de l'Opium. Le plus souvent il excite des songes agréables; il appaise le vomissement & le hoquet, & quelquefois il excite l'un & l'autre, aussi-bien que les spasmes & les mouvemens convulsifs : il retarde la digestion des alimens dans l'estomac; il diminue l'appétit; il excite les sueurs; il provoque quelquefois les règles & les lochies qui se sont arrêtées par l'éréthisme des fibres & leur convulsion : il aide quelquefois la sortie du placenta; il est souvent utile pour chasser le calcul & les sables; il fait cesser quelques hémorrhagies : il augmente le lait des nourrices; il cause le gonflement des mammelles, le priapisme, les songes amoureux, la sortie de la semence pendant le sommeil, la rougeur & la démangeaison de la peau, l'écoulement & quelquefois la

ſuppreſſion d'urines. Tous ces effets ne ſont pas conſtans.

Il y a encore d'autres effets que produit l'Opium, mais moins fréquemment; tels ſont les paralyſies de peu de durée, ſurtout de la veſſie, le bégayement, le relâchement de la mâchoire inférieure, la ſuppreſſion des ſueurs, la liberté du ventre, l'évacuation de l'eau des hydropiques, comme *Willis* l'a obſervé, la guériſon de l'engourdiſſement des membres, cauſé par le froid extérieur; les ſuffocations, l'anxiété, le hoquet, le vomiſſement, les mouvemens ſpaſmodiques, les ſyncopes, les défaillences, & quelquefois la mort ; ce qui arrive cependant très-rarement, & ſeulement dans les corps fort pléthoriques, ou dans les corps fort affoiblis, & qui ſont exténués depuis long tems : c'eſt pourquoi il faut craindre d'en faire uſage après les grandes hémorrhagies & après toutes les grandes évacuations. Au contraire l'on voit quelquefois les forces & la vie revenir à ceux qui étoient à demi-morts & réduits à l'extrémité.

Quelquefois auſſi l'Opium reſte trop long-tems dans l'eſtomac ſans produire aucun effet, étant enveloppé dans des humeurs épaiſſes & viſqueuſes.

Après que l'opération de ces narcotiques est finie, voici les effets qui suivent le plus souvent : le retour des maladies & des douleurs qu'il avoit calmées, qui sont souvent plus considérables qu'auparavant, à moins qu'elles n'ayent été détruites ou chassées par le bienfait de la sueur, ou de quelqu'autre manière; la sueur survient, quoiqu'elle n'arrive pas toujours; les urines coulent souvent; quelquefois le ventre s'ouvre; la tristesse & le défaut des esprits prennent la place de la joie; le pouls est languissant & abbatu, & l'on sent de la démangeaison dans la peau.

Lorsque l'on prend une trop grande dose d'Opium, il survient ordinairement les mêmes effets que l'yvresse a coutume de produire; sçavoir, la belle humeur, les ris immoderés, le relâchement & la foiblesse des membres, l'aliénation de l'esprit, la perte de la mémoire, les vertiges, l'obscurcissement de la vûe, le relâchement de la cornée, la dilatation de la pupille, le bégayement, l'assoupissement, le battement de pouls élevé & lent, la rougeur du visage, le relâchement de la mâchoire, le gonflement des lèvres, la difficulté de respirer, la fureur, l'ardeur de l'estomac, & quelque-

fois la peſanteur ; la paſſion de l'amour, le priapiſme, la chaleur & la démangeaiſon de la peau ; les nauſées, le hoquet, le vomiſſement ; l'inégalité du pouls, qui eſt tantôt foible, tantôt élevé ; les convulſions, les ſueurs froides, les ſyncopes, les défaillances, & la mort.

Tous ces ſymptomes n'attaquent pas tous ceux qui prennent de l'Opium, ni avec la même violence ; mais ils en ſont attaqués plus ou moins, ſelon la différente conſtitution du corps, la différente doſe de l'Opium, & les différentes circonſtances.

Ceux qui ne périſſent pas, ſont délivrés le plus ſouvent par un abondant flux de ventre, ou par des ſueurs copieuſes, qui ont l'odeur de l'Opium, & qui ſont accompagnées d'une grande démangeaiſon de la peau.

Il faut obſerver que le flux de ventre délivre plus ſûrement ceux qui ont pris une trop grande doſe d'Opium : que ceux dont la peau eſt d'un tiſſu plus lâche, & qui ont l'eſtomac foible, ſont plus dangereuſement malades : & que comme les uns ſont furieux, & les autres ſtupides ; ceux qui ſont furieux, évitent plus facilement la mort que ceux qui ſont ſtupides.

L'uſage de l'Opium immodéré & continué trop long-tems produit le relâchement & la foibleſſe de toutes les parties, la négligence, la langueur, la nonchalance, la fainéantiſe, l'engourdiſſement du corps, la ſtupidité, comme l'on peut voir dans les yvrognes, excepté le tems qu'on digère l'Opium que l'on vient d'avaler. Il produit encore le dégoût, la lenteur de la digeſtion, l'hydropiſie, la diminution du mouvement & du ſentiment, le tremblement des membres: le corps ſe courbe, la vieilleſſe vient de bonne heure, le ſang ſe dénature & devient âcre. Enfin il cauſe des envies continuelles d'uriner, le penchant à l'amour, le priapiſme, & les gonorrhées fréquentes pendant le ſommeil.

Ceux qui ſe ſont accoutumés depuis long tems à un uſage immodéré de l'Opium, & qui viennent à le quitter tout-à-coup, ſont attaqués de ſymptomes plus ou moins conſidérables ſelon la différente conſtitution de leur corps, ſelon qu'ils en ont fait un uſage plus ou moins long & immodéré. Ces ſymptomes ſont la triſteſſe inſupportable, l'anxiété, la langueur & le défaut des eſprits: tous ces fâcheux accidens tourmentent cruellement le malade, le portent aux dernières

extrémités, & quelquefois à la mort même, qui paroît plus désirable que la vie, à moins qu'il ne retourne à l'usage de l'Opium ou du vin, dont la vertu n'est pas comparable à celle de l'Opium. Très-souvent aussi les anciens maux que l'Opium n'avoit fait que pallier & arrêter pour un tems, reviennent avec plus de violence.

Après avoir rapporté les principales opérations de l'Opium, qu'il nous soit permis de faire quelques conjectures sur la manière dont il agit. Il paroît que les effets de l'Opium que nous venons de rapporter, sont une suite de sa grande action sur le sang. Or il le dissout, le développe & le raréfie d'une manière surprenante. C'est de-là que naissent tant de phénomenes différens, & souvent même contraires. Ce qui prouve la dissolution & la raréfaction du sang, c'est l'élevation du pouls qui est mollet, & non fréquent, la bouffisure & la rougeur du visage, la chaleur répandue par tout le corps, la fluidité du sang de ceux qui usent assiduement de l'Opium : car à peine se fige-t-il après qu'il est refroidi. En effet, on a observé que le sang des Turcs & des Indiens qui ont été tués dans le combat, est aussi fluide un ou deux jours

après leur mort, que s'ils venoient d'être tués.

Le ſang étant ainſi étendu, les artères ſe diſtendent par tout le corps, & il paroît alors différens effets & différentes ſcènes, ſelon les différens viſcères dans leſquels ſe fait cette prompte raréfaction. Auſſitôt que le ſang qui coule dans les vaiſſeaux du cerveau, ſe raréfie, les petites artères ſe diſtendent, elles occupent un plus grand eſpace, & elles compriment les canaux des nerfs dont elles ſont entrelaſſées; ce qu'elles ſont plus ou moins, ſelon que la dilatation des artères eſt plus grande ou plus petite. Les nerfs étant ainſi trop comprimés, il y entre une moindre quantité de ſuc nerveux, & il en aborde moins dans les parties du corps; c'eſt pourquoi les fonctions ſe font moins bien, les artères battent plus lentement, quoiqu'elles ſoient plus dilatées que de coutume, à cauſe de la raréfaction du ſang: ainſi le pouls eſt plein, & élevé, mais moins fréquent.

Il s'allume dans tout le corps une chaleur qui n'eſt pas naturelle, parceque le mouvement circulaire ou progreſſif du ſang étant diminué, & ſa fluidité augmentée, ſon mouvement inteſtin ou de fermentation, d'où dépend la chaleur,

s'augmente : le ſuc nerveux abordant en moindre quantité aux parties, & réfluant auſſi en petite quantité dans le cerveau, l'engourdiſſement des membres, la diminution du mouvement & du ſentiment ſuivent bientôt.

Le ſommeil eſt auſſi plus ou moins profond, ſelon que les nerfs ou les principes des nerfs deſtinés aux fonctions animales ſont plus ou moins comprimés par les artères. Enfin la mort s'enſuit quelquefois, ſi le gonflement ſubit des artères, reſſerre tellement la plus grande partie des fibres nerveuſes du cerveau, que le ſuc nerveux n'y puiſſe entrer en aucune manière. C'eſt de la même manière que l'Opium ſoulage les douleurs, ou les appaiſe entièrement; non qu'il ôte la cauſe du mal, mais c'eſt qu'empêchant le ſuc nerveux de couler dans les nerfs, il empêche en même tems que la ſenſation n'aille de la partie bleſſée juſqu'au principe des nerfs, ou juſqu'à l'ame.

Par le défaut du ſuc nerveux ou des eſprits animaux, les ſecrétions & les excrétions ſont diminuées ou entièrement détruites, comme on peut le remarquer ſurtout dans le foie & dans les reins. De plus, la même choſe arrive dans

ces viſcères, comme dans le cerveau: car les artères étant exceſſivement diſtendues, les vaiſſeaux excrétoires de la bile ou des urines ſont comprimés, & l'excrétion de ces humeurs eſt arrêtée. Il n'y a que la ſeule tranſpiration par les pores de la peau & des membranes, qui ſubſiſte après avoir pris de l'Opium, & même elle augmente. Car il n'y a aucun vaiſſeau ſecrétoire deſtiné à la tranſpiration; mais la matière de la tranſpiration ſe cherche une iſſue par tous les pores des membranes diſtendues des vaiſſeaux. La ſueur ſurvient auſſi quelquefois; parce que les tuyaux de la ſueur placés à l'extrémité des vaiſſeaux & ſous la peau, ne ſont point enveloppés d'artères ou d'autres vaiſſeaux dilatés, qui puiſſent les comprimer & s'oppoſer à cette évacuation.

Il eſt vrai que l'Opium rétablit quelquefois des évacuations ſupprimées; ce qui arrive, lorſque cette ſuppreſſion vient d'une trop grande irritation des membranes nerveuſes: de ſorte que les eſprits animaux abordant continuellement & abondamment, criſpent & agitent fortement ces membranes. Cette affluence des eſprits animaux étant arrêtée ou diminuée par l'Opium, les fibres nerveuſes ſe relâchent, & les évacuations ſuppri-

mées se rétablissent au moins pour quelque tems. C'est ainsi que quelquefois l'Opium fait agir un purgatif, excite la transpiration, les règles & les lochies, la sortie de l'arrière-faix, celle du calcul des reins, ou d'autres évacuations. C'est de la même manière qu'il a coûtume de calmer les mouvemens spasmodiques des femmes hystériqnes, ou des hypochondriaques.

Ceux qui usent pendant long-tems de l'Opium, éprouvent souvent que la même dose qui étoit suffisante pour exciter l'assoupissement, devient dans la suite inutile & sans effet. Il en faut une plus grande, & même il faut l'augmenter tous les jours pour procurer le sommeil. Or cela vient de ce que les premières doses que l'on a prises, ont donné au sang un certain dégré de fluidité, que la même dose ne peut pas augmenter : car les récrémens superflus du sang étant dissipés par les sueurs ou par la transpiration, la masse du sang est diminuée, les artères ne sont plus assez distendues pour pouvoir comprimer les nerfs & causer le sommeil.

La même portion d'Opium ne suffit pas pour distendre suffisamment les artères ; il en faut une plus grande quantité pour dissoudre & raréfier davantage

la

la maſſe du ſang ; & même il faut augmenter de plus en plus cette doſe, juſqu'à ce que le ſang ait acquis toute la fluidité qu'il peut avoir. Quand on en eſt venu à ce point, les plus grandes doſes d'Opium que l'on augmenteroit de plus en plus, ne ſeroient pas capables d'exciter le ſommeil.

On demandera ici quels ſont les principes par leſquels l'Opium peut exciter cette grande diſſolution & ce développement du ſang ? Je réponds que l'Opium eſt compoſé de ſels, ſoit acides, ſoit alkalis-urineux, & d'un ſoufre groſſier fort condenſé, mais capable d'une très-grande diviſibilité & d'une très grande expanſion : & je crois que ſa vertu ſomnifère ne dépend pas tant des ſels, que du ſoufre; puiſque nous obſervons que les corps qui ſont remplis d'un tel ſoufre, comme le Safran, la Muſcade, le Caſtoréum, &c, procurent l'aſſoupiſſement.

Or l'Opium & les Aromates ſomnifères étant dans l'eſtomac, s'y diſſolvent par ſa liqueur fermentative, & fermentent auſſi eux-mêmes. Les ſoufres narcotiques étant à demi développés par cette fermentation, paſſent dans la maſſe du ſang : non-ſeulement ils conſervent le mouvement de fermentation qui a com-

mencé dans l'estomac, mais encore ils reçoivent un plus grand mouvement par le moyen des parties spiritueuses du sang ; ils se mêlent avec ses parties sulfureuses, ils les font fermenter avec eux, ils les divisent, & les atténuent ; & par-là ils le dissolvent & raréfient totalement. C'est de-là que vient l'assoupissement, & l'Opium n'opère qu'après que ses soufres sont divisés & parvenus dans la masse du sang. Il est vrai que peu de tems après que l'Opium est entré dans l'estomac, on y sent une certaine chaleur qui n'est pas désagréable, qui vient d'une douce irritation causée par les parties salines-huileuses que le suc de l'estomac a développées ; mais le sommeil ne survient qu'une demi-heure ou une heure après, qui est le tems nécessaire pour que les parties sulfureuses de l'Opium soient portées jusques dans la masse du sang.

S'il arrive par hazard que les particules de l'Opium soient retenues trop long-tems dans l'estomac, ou que l'on en ait pris une trop grande quantité; alors le chatouillement & l'irritation trop forte & incommode qu'il cause dans les fibres nerveuses, excite les nausées, le hoquet, ou même le vomissement.

Toutes ces choses étant bien examinées,

on voit assez clairement la raison des autres effets de l'Opium : c'est pourquoi nous ne nous arrêterons pas plus long-tems à les expliquer.

Lorsque l'on a pris une trop grande dose d'Opium, & qu'il produit des symptomes fâcheux & qui menacent de la mort, on y remédie d'abord par la saignée, & ensuite par l'émétique ; lequel fait non-seulement rejetter les restes de l'Opium qui sont dans l'estomac ; mais encore les membranes nerveuses sont secouées par les efforts du vomissement, & par-là le cours des esprits dans les parties se rétablit. Les vaisseaux sanguins, excessivement distendus par le sang trop raréfié, se vuident & reprennent leur diamètre ordinaire. Quant à l'un & à l'autre remède, il faut prendre garde que les forces du malade soient encore suffisantes ; sans quoi le remède seroit pire que le mal. Ensuite il faut donner des potions acides de sucs de Citron, d'Orange, de graine d'Epine-vinette, de Vinaigre, ou faites avec l'Esprit de Vitriol ou de Soufre : ces remèdes empêchent l'expansion des soufres ; ils en répriment la force, & coagulent le sang qui est trop raréfié. On injecte des lavemens âcres : on souffle dans les narines de la poudre de

Pyrèthre ou d'Euphorbe. On fait prendre intérieurement des sels volatils. On emploie heureusement des vésicatoires, des sinapismes, des épispastiques aux plantes des pieds ou à la nuque du col. On se sert aussi des ventouses, des scarifications, des brûlures, des piquûres, & des frictions douloureuses. Ces remèdes secouent fortement les fibres des membranes nerveuses; les esprits abordent en plus grande quantité dans les parties, leur ton se rétablit; les fluides des conduits des reins pressés plus fortement, sortent par où ils trouvent un passage; les sécrétions & les excrétions se rétablissent.

Aléxandre Thomson, Anglois, *dans ses Dissertations médicales sur l'Opium*, observe sur l'opération des épispastiques, que l'on emploie dans les délires qui viennent de l'Opium, que les malades en sont guéris dans la première opération de l'épispastique, aussitôt qu'ils se plaignent d'un froid qui tombe du devant de la tête dans le col. C'est une très-grande preuve que l'aiguillon que ce remède porte dans la substance nerveuse du cerveau, la délivre d'une trop grande quantité de liquide; ce qui fait finir le délire.

Les Anciens qui croyoient que l'Opium étoit très-froid, ont essayé de le corriger

par des remèdes chauds & qui diſſolvoient le ſang coagulé. C'eſt de-là que viennent la *Thériaque*, le *Mithridat*, le *Philonium*, & les autres compoſitions de l'*Opium*.

Les Modernes ont établi différentes manières de tempérer l'Opium ſelon les différentes opinions qu'ils en avoient. Les uns corrigent ſa vertu narcotique par le Caſtoréum & le Safran : les autres par le Vinaigre, le ſuc de Citron, l'Eſprit de Vitriol ou de Soufre, ou par d'autres liqueurs acides ſemblables : les autres par des ſels alkalis, ſoit fixes, ſoit volatils : d'autres par l'Eſprit-de-vin, l'Eau-de-vie, le Vin ou d'autres liqueurs fermentées : d'autres par la fermentation même : d'autres enfin par le feu & la torréfaction. Mais puiſque l'on ne preſcrit l'Opium que pour exciter le ſommeil & appaiſer les douleurs, c'eſt mal-à-propos que l'on veut corriger ou diminuer ſa vertu anodyne. On veut un ſomnifère, & on le redoute. On donne un remède ſomnifère, & l'on voudroit, s'il étoit poſſible, lui ôter ſa qualité aſſoupiſſante. N'eſt-ce pas là ſe contredire ?

Si on excepte cette vertu, l'Opium ne contient aucun poiſon ; il n'a donc pas beſoin de correctif. Il ne faut que le purifier des ordures, de la terre, du ſable &

autres impuretés avec lesquelles on a coutume de nous l'apporter ; & il n'est point à craindre, pourvu qu'on le donne comme il convient & à une juste dose.

On purifie l'Opium, ou, pour me servir du terme ordinaire, on le prépare en le dissolvant dans quelque liqueur convenable, que l'on passe ensuite. Souvent on en garde la colature, & on le donne par gouttes sous le nom de teinture d'Opium ou de Laudanum liquide : quelquefois aussi on fait évaporer cette dissolution jusqu'à la consistance d'extrait solide, & on le donne sous la forme de pilules ou de poudre.

Comme il y a deux substances dans l'Opium, l'une gommeuse, & l'autre résineuse ; ce suc ne se dissout pas également dans toutes les liqueurs. La substance gommeuse se dissout seulement dans l'eau, & la substance résineuse reste entière. L'Esprit-de-vin ne tire que la substance résineuse : le Vin ou le Vinaigre dissolvent l'une & l'autre substance. De cette diversité de menstrues naissent différentes teintures d'Opium, qui sont différentes non-seulement par leur nature, mais encore par leurs effets.

Car la teinture de l'Opium tirée par l'Esprit-de-vin, du consentement de pres-

que tout le monde, a une vertu narcotique beaucoup plus forte ; elle affecte plus violemment le cerveau, & cause souvent le délire, comme je l'ai observé dans un hypochondriaque, qui dormoit d'un sommeil tranquille lorsque dans les insomnies il faisoit usage de la teinture d'Opium tirée avec l'eau ; & qui au contraire devenoit phrénétique, l'orsqu'il prenoit de la teinture d'Opium préparée avec de l'Esprit-de vin.

La teinture d'Opium faite avec le Vinaigre supprime quelquefois les urines, comme l'a observé *Jacques Le Mort*, très-habile Chymiste & Médecin. Celle qui se fait avec les sels alkalis, est peu utile pour exciter le sommeil ; puisque les sels en irritant les membranes nerveuses par leur acrimonie, dissipent le sommeil qui est excité par l'Opium. Il est vrai que la teinture d'Opium unie avec les sels urineux-volatils excite les sueurs ; & étant ainsi préparée, elle convient dans quelques maladies. Mais nous croyons avec le savant *Wedelius*, & *Le Mort*, que l'Opium préparé avec l'eau est le plus sûr & le plus efficace de tous : car on ne doit rien craindre de ce menstrue ; & l'Opium préparé de cette manière est purifié non-seulement des parties hétérogènes qu'il

contient, mais il eſt encore dépouillé de ſa réſine que quelques Médecins redoutent ſi fort. *Jean Jones*, Médecin de Londres, fait tant de cas de cette ſimple teinture, qui lui donne le nom & le titre de Panacée, *dans ſon Traité Anglois de la découverte des Myſtères de l'Opium.*

En effet, puiſqu'il eſt certain que l'Opium n'eſt pas froid, & qu'il ne coagule pas le ſang, comme les Anciens le croyoient ; qu'eſt-il beſoin de mêler avec lui tant de remèdes chauds ou aromatiques ? Prétend-on aider par-là la vertu de l'Opium ? Mais je demande ce qu'il peut recevoir du Safran, du Caſtoreum, & des autres aromates qui ſont bien au-deſſous de l'Opium, ſoit pour procurer le ſommeil, ſoit pour exciter les ſueurs ? Quelques-uns mêlent encore ces aromates dans les préparations ordinaires pour d'autres raiſons, pour corriger l'odeur puante de l'Opium, ou même pour le développer davantage ; afin de pouvoir le donner en une plus petite doſe. C'eſt pour cette même raiſon que *Sydenham* préfère l'Opium liquide à l'extrait ſolide ; parce qu'un grain d'Opium diſſous ſe partage plus facilement en quinze ou vingt petites gouttes, que l'Extrait ſolide ne ſe partage en vingt parties d'un grain.

La purification ou la préparation de l'Opium par le moyen de l'eau se fait ainsi :

℞. Opium coupé en petits morceaux, q. v.
F. dissoudre dans s. q. d'eau limpide distillée, en le digérant au B. S. Séparez la solution, de la masse qui reste au fond du vaisseau; laissez la refroidir & passez-la au travers d'un papier gris. Versez de nouvelle eau sur la masse qui est restée ; faites-la digérer. Séparez la solution, de la lie; passez. Réitérez ainsi ces infusions, jusqu'à ce que vous ne tiriez plus de teinture.
Mêlez toutes les solutions.

Faites-les évaporer au B. M. jusqu'à la consistance d'Extrait solide. La dose de l'Opium ainsi préparée est depuis le quart d'un grain jusqu'à un ou deux grains.

Lorsque l'on veut de l'Opium liquide, on dissout un grain de cet Extrait dans la quantité que l'on veut d'eau convenable; & on le donne à plusieurs fois, selon qu'on le juge à propos.

La teinture de l'Opium préparée avec l'eau ne se conserveroit pas long-tems dans les Boutiques, mais elle se moisiroit

bientôt. C'eſt pourquoi, ſi l'on veut conſerver du Laudanum liquide, on prépare cette teinture avec du Vin, ou avec de l'Eau-de-vie; c'eſt ce qui fait qu'il y a deux préparations de Laudanum fort uſitées à Paris; ſçavoir, le Laudanum liquide de *Sydenham*, & les gouttes anodynes du Chevalier *Talbot* ou *Tabor*.

Le Laudanum liquide de *Sydenham* ſe fait ainſi:

℞. Opium coupé en petites tranches, ℥ij.
Safran coupé par petits morceaux, ℥j.
Cannelle, Clous de Girofle pilés, ana ʒj.
Vin d'Eſpagne, ℔j.
Digérez enſemble au bain Marie pendant deux ou trois jours. Paſſez, & gardez pour l'uſage.

Les gouttes anodynes du Chevalier *Talbot* ſe préparent ainſi:

℞. Opium coupé en petites larmes, ℥jß.
Ecorce de Saſſafras, ℥ß.
Racine de Cabaret, ℥ß.
Eau-de vie, ℔j.
Digérez aux rayons du ſoleil dans un vaiſſeau fermé pendant neuf jours. Gardez la colature pour l'uſage. La doſe eſt depuis iv. gouttes juſqu'à xv. ou xx.

L'Opium préparé a reçu dans les Boutiques le nom de *Laudanum.* C'eſt *Paracelſe* qui l'a nommé ainſi le premier ; comme s'il eût dit *Laudandum*, c'eſt-à-dire, remède que l'on doit louer.

Quelques-uns propoſenr de torréfier l'Opium pour lui ôter ſa puanteur narcotique. Il eſt vrai que la vertu de l'Opium torréfié eſt moindre, non pas à cauſe de l'évaporation du ſoufre narcotique, comme ils l'appellent ; mais parce que pluſieurs particules de l'Opium ont été détruites & réduites en charbons par la combuſtion. Ainſi cette correction nous paroît inutile.

D'autres tâchent de diviſer & d'atténuer le ſoufre groſſier de l'Opium par la fermentation. Effectivement, lorſqu'il a fermenté, il n'eſt pas ſi aſſoupiſſant, & il excite plutôt les ſueurs & la tranſpiration, à la manière des aromates, en agitant le ſang & les humeurs.

Voici comment l'on fait cette fermentation.

℞. Opium,	℔j.
Eau commune,	℔iij.
F. la diſſolution. Enſuite :	
℞. Miel excellent,	℔iij.
Eau commune,	℔xij.
F. la diſſolution.	

M. avec celle de l'Opium dans un vaiſſeau convenable,

Mettez le tout dans un poële chaud, pour le faire fermenter. Lorſque la liqueur fermente, & qu'elle répand une odeur de Vin, ſéparez l'écume & la lie : diſtillez, & tirez l'eſprit. Paſſez la liqueur qui eſt reſtée dans l'alambic : évaporez-la à un feu doux, & la réduiſez à la conſiſtance d'Extrait. F. diſſoudre de nouveau avec la liqueur ſpiritueuſe qui eſt ſortie la première, & gardez pour l'uſage la teinture réduite à la conſiſtance d'un Syrop clair.

On peut à la vérité donner cette teinture à plus grande doſe, que celle qui eſt ſimple, ou que celle qui eſt faite avec l'Eau-de vie : mais on retire peu d'avantage de cette pénible préparation. Et nous ne croyons pas que celle de *Van-Helmont*, qui ſuit, & qui eſt faite avec l'Opium fermenté & le ſuc de Coings, ſoit plus utile & plus profitable.

℞. Suc de Coings récemment exprimé, ℔x.
Opium coupé en larmes fines, ℔j.
Expoſez les à une douce chaleur, pour faire fermenter pendant deux ou trois ſemaines. Séparez enſuite

la liqueur limpide, de la lie qui eſt au fond du vaiſſeau ; ajoutez à cette liqueur de la Cannelle, ℥ij.
Clous de Girofle, Macis, Noix muſcade, Cardamome, ana ℥j.
Petit Galanga, ℥jß.

Digerez enſemble pendant deux ou trois jours. Paſſez la liqueur ſur du papier gris, & évaporez juſqu'à la conſiſtance d'Extrait ſolide.

Quelques-uns enlèvent à l'Opium ſon odeur puante, par une longue digeſtion & par des diſſolutions & des diſtillations réitérées ; & ils croient que de cette manière ils dépouillent l'Opium de ſon poiſon narcotique.

Voici comment ils font cette opération.

℞. Opium, q. v.

Diſſolvez dans ſ. q. d'eau. Paſſez cette ſolution ſur le papier gris.

Digérez cette colature au B. S. pendant 8. jours : enſuite diſtillez à un feu doux dans un alambic de verre, juſqu'à la conſiſtance de Miel. Verſez de nouvelle eau ſur cet Extrait mielleux.

Digerez pendant 8. jours, & diſtillez de nouveau juſqu'à la conſiſtance de Miel. Verſez de nouvelle eau, &

réitérez les digeſtions & les diſtillations, juſqu'à ce que l'eau qui ſort, & la maſſe qui reſte, ſoient ſans aucune odeur. Alors diſſolvez dans de nouvelle eau ; paſſez, & évaporez juſqu'à la conſiſtance d'un Extrait ſolide, dont la vertu eſt ſi foible, que l'on en peut donner ſûrement iv. v. vj. viij. ou x. grains.

Par ces digeſtions & diſtillations réitérées de l'Opium les ſoufres ſont diviſés, atténués, & s'envolent avec les parties du ſel volatil : c'eſt pourquoi il ne reſte que des molécules terreſtres avec les ſoufres & les ſels les plus groſſiers, qui n'ont preſque pas d'action. Ainſi nous regardons cette opération comme peu utile.

Après avoir rapporté les préparations les plus uſitées de l'Opium, nous donnerons ici quelques avertiſſemens ſur ſon uſage.

1°. La Teinture ou l'Extrait de l'Opium fait avec des menſtrues aqueux, vaut mieux que les autres préparations.

2°. On doit rejetter les Teintures & les Extraits réſineux que l'on prépare avec l'Eſprit de-vin : car ils ont une trop grande vertu narcotique ; ils appéſantiſſent la tête ; ils enflamment le ſang &

les esprits : quelquefois même ils s'attachent aux membranes de l'estomac, & excitent des pesanteurs, des nausées, des hoquets, & des vomissemens.

3°. On rejette les préparations de l'Opium faites avec les acides qui en émoussent & détruisent la vertu. Elles ne sont pas plus utiles avec les sels volatils, dont l'acrimonie empêche le sommeil, à moins que l'on ne veuille exciter les sueurs ; car alors ils aident l'Opium. Elles ne sont pas meilleures avec les sels alkalis fixes, qui provoquent les urines, mais qui diminuent beaucoup la vertu somnifère de l'Opium.

4°. L'Opium est moins utile sous la forme de pilules ; car son opération est incertaine. Il vaut mieux le donner sous la forme de bol bien mêlé & suffisamment étendu avec d'autres poudres, ou délayé dans quelque liqueur agréable : car il agit plutôt, & excite moins de nausées.

5°. Il ne faut jamais le donner, lorsque l'estomac est rempli d'alimens. C'est pourquoi il faut attendre quatre heures après que l'on a mangé quelque chose de solide, ou du moins deux heures après un bouillon. On ne doit pas non plus donner des alimens solides, que lorsque

l'opération de l'Opium eſt entièrement finie ; ni même les bouillons, ſi ce n'eſt dans un cas bien preſſant, & ſeulement trois heures après avoir donné le narcotique.

6°. On ne doit pas le donner dans le tems que les règles coulent, dans les lochies des femmes accouchées, dans les hémorrhagies périodiques, ou les évacuations critiques : & ce n'eſt qu'avec précaution qu'on peut le donner après de grandes évacuations, quelles qu'elles ſoient : de peur que par le défaut d'eſprits les malades qui ſont déja portés au ſommeil, ne dorment trop long-tems, & peut être toujours, ou ne tombent dans la paralyſie.

7°. Il faut le donner avec une très-grande précaution aux perſonnes d'une conſtitution foible, d'une texture lâche, qui ſont affoiblies par une longue maladie ; aux enfans, aux femmes groſſes & aux vieillards ; à ceux dont l'eſtomac eſt trop foible, & qui digère très-difficilement ; à ceux qui ſont auſſi fort pléthoriques ; de peur que le ſang venant à ſe développer tout-à-coup, il ne ſurvienne un ſommeil mortel ou une hémorrhagie. On doit le donner très-rarement dans les maladies aigues, & ſurtout dans les ma-

ladies inflammatoires : de peur qu'une diminution apparente de la maladie ne trompe le Médecin & le malade.

8°. Il faut en interrompre de tems en tems l'usage ; de peur qu'étant continuel, il ne soit nuisible ou sans effet.

9°. Il y a principalement trois indications pour donner l'Opium ; sçavoir, les grandes veilles, les douleurs vives & longues, les vomissemens énormes, ou les déjections considérables.

10°. *Thomas Sydenham* ajoute aussi les grands désordres des esprits animaux. C'est pourquoi il est quelquefois d'un grand secours dans les maladies spasmodiques des nerfs, & dans la passion hystérique.

11°. C'est principalement de cette vertu, que dépend celle que l'on découvre dans l'Opium, de provoquer quelques évacuations qui sont supprimées par la crispation convulsive des nerfs. C'est ainsi que *Sydenham, dans sa Lettre à M. Cole, p.* 488. propose le Laudanum, mais seulement une fois, pour rétablir les purgations supprimées des femmes accouchées, après avoir tenté en vain les autres remèdes. „ Dans ce cas, „ (dit-il) quoique le Laudanum soit na-

» turellement astringent, cependant comme il calme le trouble des esprits, qui » est la cause de la suppression des lochies, » il peut être quelquefois très-utile pour » en rappeller le cours; & lorsque les » emménagogues ne servent de rien, il » peut rappeller les vuidanges. Il faut » bien observer (continue cet Auteur) » que si nous n'arrivons pas à notre but » par ce moyen, & que les lochies ne » viennent pas, de ne point répéter l'usa- » ge de l'Opium ».

12°. Plusieurs Médecins vantent l'Opium comme étant non-seulement un somnifère dans toutes sortes de maladies, soit chroniques, soit aigues, mais encore comme un très-grand remède altérant; & par cette raison, ils lui donnent de très-grands éloges. Mais ceux qui examineront attentivement les mouvemens de la nature dans les maladies, éprouveront bientôt combien cette pratique est peu sûre & illusoire. Car non-seulement l'Opium n'apporte qu'un soulagement passager & fugitif, en appaisant seulement les symptomes qui reviendront bientôt après, & sans toucher à la cause de la maladie; mais encore il enveloppe comme d'une nuée épaisse les signes par lesquels un Médecin peut re-

connoître la maladie, & tirer les indications pour les guérir. Il excite des symptomes étrangers ; il affoiblit, ou plutôt il détruit les efforts que fait la Nature pour faire une crise parfaite ; & le long usage que l'on en fait, convertit des maladies sans danger en des maladies très-considérables & souvent mortelles. C'est ainsi que ce suc assoupissant a coutume d'en imposer au malade & au Médecin par des trèves trompeuses ; puisque la maladie est souvent un effort de la Nature pour vaincre la cause du mal, & que la douleur elle-même est quelquefois une sensation produite par cet effort, & le plus souvent une irritation de la partie malade par l'humeur nuisible que la Nature violemment agitée fait tous ses efforts pour chasser. Certe un suc qui prive la Nature de cet aiguillon, ne mérite pas le nom de remède. Ainsi dans la néphrétique qui vient d'une petite pierre qui obstrue les urétères ; les douleurs qui tourmentent le malade, ne doivent pas passer pour inutiles. Car les reins & les muscles du bas ventre secoués par ces irritations, sont tantôt en contraction, tantôt relâchés : & par ce moyen quelquefois le calcul est broyé, diminué, & par le secours de la Médecine chassé

enfin dans la veſſie. Il faut dire la même choſe dans les douleurs de la goutte : car l'humeur qui s'eſt figée & arrêtée dans les vaiſſeaux des articulations, eſt broyée & réſoute peu-à-peu par l'irritation & l'inflammation qui eſt dans cette partie ; de ſorte qu'elle paſſe enfin des petits vaiſſeaux dans ceux qui ſont plus grands : ou bien la chaleur de la partie excitée par la douleur, fait une douce efferveſcence qui rend plus ténue & plus capable de paſſer par les pores de la peau la matière qui cauſe le mal.

Si l'uſage de l'Opium eſt nuiſible dans ces occaſions, que doit-il produire dans les autres ? C'eſt en vain que l'on nous oppoſe la pratique heureuſe des Médecins qui font grand uſage de l'Opium. Faiſons un peu d'attention à leur méthode, qui conſiſte en tant de remèdes âcres, ſpiritueux, & irritans, comme les ſels volatils, les huiles eſſentielles, les odeurs, & les aromates : il n'eſt pas difficile de juger ou que cette méthode a été inventée pour corriger les mauvais effets de l'Opium ; ſçavoir, pour diſſiper les affections ſoporeuſes, & pour réveiller la Nature que l'Opium avoit engourdie ; ou bien, qu'ils ont employé utilement l'Opium, pour arrêter & réprimer

en quelque forte le tumulte causé par une méthode inouie jusqu'à présent & illégitime.

13°. L'Opium pris en lavement produit les mêmes effets que pris par la bouche, & même souvent de plus grands; car il excite quelquefois des symptomes plus fâcheux. C'est pourquoi on le donne rarement en lavement : mais on donne plutôt des infusions & des décoctions de têtes de Pavot blanc, que l'on ne doit même employer qu'avec une très-grande précaution, & seulement pour arrêter les flux de ventre immodérés & très-violens, ou dans les douleurs excessives de la colique.

14°. La vertu de l'Opium appliqué extérieurement est très-incertaine & très-douteuse : c'est pourquoi on l'applique très-rarement pour procurer le sommeil; ce que l'on ne doit pas faire aussi avec témérité. Très-souvent on applique aux artères temporales un grain ou deux d'Opium pour appaiser le mal de dents; & ce n'est pas sans en recevoir du soulagement.

Mais *Galien* avertit que les compositions d'Opium appliquées au oreilles & aux yeux sont très-nuisibles : car elles causent l'obscurcissement de la vûe, &

la difficulté de l'ouïe. Elles causent aussi souvent la gangrène, lorsqu'on les applique sur les plaies.

15°. Il faut porter le même jugement des têtes de Pavot, que de l'Opium, quoique leur vertu somnifère soit beaucoup plus foible.

On n'emploie ordinairement ici que les têtes de Pavot blanc. On les cueille, lorsqu'elles sont mûres : on les fait sécher, & on les garde pour s'en servir dans l'occasion. On les brise, & on les déchire : on en rejette la graine comme inutile, & l'on en prépare des infusions, des décoctions, & un Syrop que l'on appelle *Syrop de Diacode*.

Les graines ne sont pas somnifères, elles sont huileuses & nourrissantes; & on en faisoit autrefois du pain, selon le rapport de *Dioscorides*. Non-seulement la graine de Pavot blanc est nourrissante, mais encore celle de Pavot noir : car *Matthiol* écrit que ceux qui habitent dans la vallée du Trentin, dans la Styrie & la haute Autriche, se nourrissent des gâteaux faits avec les graines de Pavot blanc & noir, & avec de la farine; que quoiqu'ils usent continuellement dans leur nourriture, de l'huile que l'on exprime de ces graines, cependant

ils n'en dorment pas plus long-tems : & les Oliviers étant morts par le froid de 1710. on s'eſt ſervi ici d'huile tirée des deux ſortes de Pavots à la place d'huile d'Olives, & cela ſans aucun danger.

De plus, le ſavant *Tournefort* a obſervé qu'à Gènes les Dames les plus nobles & les filles mangeoient beaucoup de graines de Pavot couvertes de Sucre, & qu'elles n'en étoient pas plus aſſoupies pour cela. C'eſt pourquoi pour préparer des émulſions pour adoucir l'acrimonie des humeurs, & en appaiſer le bouillonnement, on mêle ſouvent de la graine de Pavot blanc avec les quatre ſemences froides. On tire auſſi de l'huile de la graine de ce Pavot, pour employer extérieurement dans les linimens & les onguens.

℞. Une tête de Pavot blanc coupée par petits morceaux, & dont on aura jetté les graines.
F. bouillir dans ℥xij. d'eau de fontaine réduite à la moitié. Paſſez la liqueur. Faites-la prendre au malade à l'heure du ſommeil, pour le faire dormir.

℞. Deux têtes de Pavot blanc; coupez-les par morceaux.
F. bouillir dans ℔j. d'eau claire,

jusqu'à la diminution de la troisième partie. Pilez peu-à-peu dans la colature graines de Pavot blanc & de Melons, ana ℥ß.
Exprimez, & délayez-y du Syrop de Nénuphar, ℥j.

Partagez cette émulsion en deux doses, que l'on prendra pendant la nuit à quatre heures de distance l'une de l'autre.

℞. Des quatre semences froides, ℥ß.
Pilez-les dans ℥vj. de décoction d'Orge, & de racine de Guimauve. Passez, & délayez dans la colature Syrop de Diacode, ℥ß. ou ʒvj.

F. une émulsion, pour prendre à l'heure du sommeil, & loin du repas.

℞. Syrop Diacode, ʒx.
Eau distillée de Coquelicot & de Pourpier, ana ℥iv.
Eau de fleurs d'Oranges, ℥ß.

M. F. une potion à partager en deux doses, dont on donnera la première à l'heure du sommeil, & la seconde quelques heures après, si le sommeil ne survient pas.

℞. Extrait d'Opium solide, gr. j.
Yeux d'Ecrévisses, prép. ℥ß.
Pilez dans un mortier de marbre, &

& mêlez exactement. Partagez cette poudre en six parties égales, que l'on donnera de six heures en six heures pour adoucir la toux violente.

℞. Laudanum opié,	gr. ß.
Extrait de Safran,	gr. j.
Syrop de Guimauve,	℥ß.

Dissolvez dans ℥vj. d'infusion de Coquelicot,

F. une potion, que l'on donnera à l'heure du sommeil, pour appaiser la toux pendant la nuit, & procurer le sommeil.

℞. Laudanum opié,	gr. j.
Corail rouge, Terre du Japon,	ana ʒß.

Pilez, & mêlez exactement.

Ensuite ajoutez Cannelle, Noix muscade en poudre,	ana ℈j.
Extrait de Genièvre,	ʒj.
Syrop d'Absinthe,	f. q.

M. F. un opiat, que l'on partagera en quatre doses, que l'on donnera de tems en tems dans les flux de ventre immodérés avec colique, ou dans les superpurgations.

℞. Caſtoréum, gr. v.
Laudanum opié, gr. j.
ou Laudanum liquide de *Sydenham*, gout. xij.
Diſſolvez dans de l'eau de fleurs d'Orange, & d'Armoiſe, ana ℥iij.
Ajoutez à la diſſolution Syrop d'Armoiſe, ℥j.

F. une potion, que l'on donnera par cuillerées, pour calmer les maladies hyſtériques.

On emploie l'Opium dans la *Thériaque d'Andromaque*, le *Mithridat* de *Damocrate*, le *Diaſcordium*, l'*Antidot Orniétan* de *Fréderic Hoffman*, le *Philonium Romain* de *Nicolas de Salerne*, le *Philonium de Perſe* de *Méſué*, les *Pilules de Cynogloſſe*, les *Pilules* de *Mathieu ou de Statkei*, *de la Pharmacopée de Butes*, le *Baume hypnotique* de *Charas*, la *Poudre appellée le Repos de Nicolas d'Aléxandrie*, les *Trochiſques de Karabé*.

On emploie les graines de Pavots blancs dans le *Syrop de Jujubes* de *Méſué*, la *Poudre de Roſe* de *l'Abbé*, la *Poudre d'Haly*, le *Diatragacant froid* de *Nicolas d'Aléxandrie*, appellé le *Repos de Nicolas*; le *Philonium* de *Méſué*, les *Trochiſques*

d'Alkekengi, de *Méſué*, & les *Trochiſques* de *Gordon*.

Article V.

Du vrai Acacia, & de l'Acacia de notre pays.

LE vrai Acacia, ACACIA VERA, & SUCCUS ACACIÆ, *Off.* Ἀκακία, *Gal. Damocr. & alior.* Ἀκακίας Ἐγχύλισμα, *Dioſc.* Δάπρυον κυανωπὸν ἀκάνθης, *Androm.* eſt un ſuc épaiſſi, gommeux, de couleur brune extérieurement, ou noirâtre, rouſſeatre ou jaunâtre en dedans; d'une conſiſtance ferme, dure, s'amolliſſant dans la bouche; d'un goût auſtère, aſtringent, non déſagréable, formé en petites maſſes arrondies du poids de 4. 6. ou 8. onces, & enveloppé de veſſies minces.

On eſtime celui qui eſt récent, pur, net, & qui ſe diſſout facilement dans l'eau. On rejette celui qui eſt très-noir, & très-ſec, de même que celui qui eſt mêlé d'ordures. On nous l'apporte d'Egypte par Marſeille.

On exprime ce ſuc des gouſſes qui ne ſont pas mûres, d'une plante qui s'ap-

pelle ACACIA folio Scorpioides leguminosæ, *C. B. P.* 392. ACATIA SANT, & AKAKIA, *P. Alp. de Pl. Ægypt.* Nous en avons donné la description *à l'Article de la Gomme Arabique*; car c'est le même arbre qui porte ce suc & la Gomme Arabique.

On arrose d'eau les gousses qui ne sont pas encore mûres. On les broye, on les exprime, & on fait épaissir le suc exprimé, en le faisant bouillir; ensuite on en forme de petites masses.

Le suc d'Acacia est composé d'une portion médiocre de sel acide, de très-peu de sel alkali, de beaucoup de terre astringente, & de beaucoup d'huile, soit subtile, soit grossière : d'où il résulte un composé salé, alumineux & mucilagineux.

On place ce suc parmi les remèdes incrassans, astringens & répercussifs. Il affermit l'estomac; il fait cesser le vomissement & les flux de ventre; il arrête toutes sortes d'hémorrhagies, en épaississant le sang, en adoucissant l'acrimonie des humeurs, en fortifiant & affermissant les parties solides. On le donne intérieurement depuis ʒß. jusqu'à ʒj. sous la forme de poudre ou de bol, on dissous dans une liqueur convenable.

Les Egyptiens, selon le rapport de *Prosper Alpin*, font prendre tous les matins un gros de suc d'Acacia dissous dans quelque liqueur, à ceux qui crachent le sang. Ce même Auteur propose ce suc en injection dans la matrice, aux femmes qui y souffrent de grandes hémorrhagies.

Les Egyptiens en font fréquemment usage dans les collyres pour fortifier les yeux, & pour les garantir des inflammations qui sont fréquentes dans ce pays. On l'emploie utilement dans les gargarismes répercussifs, dans l'angine pour arrêter la fluxion qui commence. Le même *Prosper Alpin* assure que rien n'est plus utile pour la chûte de l'anus & de la matrice, que ce suc dissous avec la décoction des feuilles & des fleurs. Il le recommande en fomentation pour les douleurs de la goutte; mais il répercute en resserrant : c'est pourquoi il n'est pas trop sûr dans ces maladies; puisqu'il arrête les humeurs, & qu'il les repousse souvent dans les parties intérieures.

℞. Vrai Acacia,	ʒß.
Conserve de Roses rouges,	ʒj.
Corail rouge,	℈ß.
Syrop de grande Consoude,	f. q.

M. F. un bol pour le crachement de ſang.

℞. Acacia d'Egypte, ʒj.
F. diſſoudre dans du ſuc de Plantain & de Lierre terreſtre, ana ℥iij.
Ajoutez Syrop de Roſes ſèches, ℥j.
M. F. une potion, que l'on donnera par cuillerées dans les hémorrhagies.

On emploie le ſuc d'Acacia dans la *Thériaque*, le *Mithridat*, les *Trochiſques* de *Karabé*, l'*Onguent ſtyptique* de *Charas*.

Les Corroyeurs du grand Caire, dit *Proſper Alpin*, conſument beaucoup de ce ſuc pour noircir les peaux.

Au défaut du vrai Acacia, on ſubſtitue ſouvent dans les Boutiques un autre ſuc que l'on appelle *Acacia de notre pays*, ou *Acacia d'Allemagne*, quoiqu'il ſoit un peu différent pour les vertus du vrai Acacia. C'eſt pourquoi les Apoticaires doivent avoir ſoin dans la compoſition de la Thériaque, de rechercher le vrai Acacia, dont on fait un grand uſage en Egypte, & que l'on trouve facilement parmi nous.

L'Acacia de notre pays, ACACIA NOSTRAS, & ACACIA GERMANICA, *Off.* eſt

un ſuc épaiſſi, ſec, dur, peſant, noir, brillant en dedans, en maſſes enveloppées dans des veſſies; d'un goût acide, auſtère. On l'apporte d'Allemagne, & on le prépare auſſi dans nos Boutiques.

La plante dont on tire ce ſuc, s'appelle PRUNUS SYLVESTRIS, *C. B. P.* 444. *Prunellier* ou *Prunier ſauvage.* C'eſt un arbriſſeau épineux, garni de beaucoup de branches, & fort commun dans les haies. Son écorce eſt cendrée, & tire ſur le pourpre. Ses feuilles ſont en forme de lance, dentelées à leur circonférence; d'un goût aſtringent. Les fleurs naiſſent pluſieurs enſemble des tubercules des rameaux, & paroiſſent avant les feuilles. Ces fleurs ſont d'une belle couleur blanche, tendres, amères, un peu odorantes, en roſe, à cinq pétales; au milieu deſquelles ſe trouvent des étamines blanches, garnies de ſommets d'un jaune de Safran foncé, & qui environnent un ſtyle verd plus long, qui s'élève du calyce, & qui ſe change enſuite en un fruit.

Comme cet arbre eſt chargé de beaucoup de fleurs, il donne auſſi beaucoup de fruits petits & ovalaires, moins gros que les Ceriſes ordinaires, verd d'abord, d'un verd de mer avant leur maturité, enfin d'un bleu foncé, quand ils

ſont mûrs ; fort aſtringens, contenant un noyau ſemblable à celui d'une Ceriſe, ou un peu plus petit, mais plus long, & une amande pareille. Sa racine eſt noire.

Les feuilles, l'écorce & les fruits non mûrs de cet arbriſſeau rafraîchiſſent, deſſèchent, & ſont aſtringens. C'eſt pourquoi on en fait fréquemment uſage dans les hémorrhagies & les flux de ventre.

Quoique *Matthiol* attribue à toutes les parties du Prunier ſauvage la vertu aſtringente, il faut cependant en excepter les fleurs & les fruits mûrs qui ont la vertu de lâcher le ventre. C'eſt pourquoi quelques-uns donnent les fleurs macérées dans du Vin ou dans un Syrop préparé par de fréquentes infuſions, pour lâcher le ventre. Et même *S. Pauli* rapporte que les fleurs deſſèchées & avalées dans de la bierre chaude lâchent le ventre. *Tragus* recommande l'eau des fleurs, diſtillée & priſe en boiſſon, pour la douleur de côté & la pleuréſie : & il aſſure qu'elle eſt beaucoup plus efficace, ſi l'on macère les fleurs nouvelles dans de bon Vin, & qu'on les diſtille au bain Marie; puiſque cet Eſprit pris intérieurement eſt ſudorifique depuis ℥iv. juſqu'à ℥vj.

Les fruits bien mûrs lâchent le ven-

tre; mais quand ils ne ſont pas mûrs, ils rafraîchiſſent & ſont aſtringens : c'eſt pourquoi on les donne confits dans du Miel, à ceux qui ſont attaqués de la dyſenterie ou du flux de ventre. En Allemagne on prépare des Vins & de la Bierre qui ſont utiles dans les flux de ventre & les règles immodérées, avec des Prûnes ſauvages non mûres, que l'on fait ſècher au four, & que l'on fait enſuite fermenter avec du moût ou de la Bierre.

On exprime encore le ſuc de ces Prunes non mûres & récentes; on le fait cuire & épaiſſir juſqu'à la conſiſtance d'Extrait ſolide. On lui donne le nom d'*Acacia d'Allemagne*, & on le ſubſtitue au vrai Acacia. Cependant il eſt plus acide; auſſi paſſe-t-il pour être plus rafraîchiſſant & plus aſtringent : il contient beaucoup moins d'huile; c'eſt pourquoi il ne tempère pas ſi bien l'acrimonie des humeurs que le vrai Acacia.

On le donne quelquefois contre les hémorrhagies & les flux de ventre juſqu'à ℥j. ſous la forme de bol, ou délayé dans quelque potion. On le mêle utilement dans les gargariſmes pour l'angine, auſſitôt qu'elle commence.

℞. Acacia de notre pays, ʒj.
Sel de Prunelle, ʒß.
Miel rosat, ℥j.
Eaux distillées de Roses, & de Plantain, ana ℥iij.
M. F. un gargarisme pour l'angine qui commence.

On emploie les feuilles du Prunier sauvage dans l'*Onguent de la Comtesse.*

ARTICLE VI.

De l'Hypociste.

L'Hypociste, HYPOCISTIS, *Off.* Ὑποκιστὶς *Diosc.* TARASITH, *Arab.* est un suc desséché, noir, brillant, & d'un goût austère. On nous l'apporte de Provence; du Languedoc & des pays orientaux. On doit choisir celui qui est pur, brillant, noir, & qui n'est point brûlé.

La plante dont on retire ce suc, s'appelle HYPOCISTIS Offic. *C. B. P.* 165. Elle naît sur les racines de différentes espèces de Ciste, & ressemble par sa forme à l'Orobanche. Sa tige est grosse de quatre ou cinq lignes dans sa partie inférieure, & d'un ou deux pouces à son

extrémité ſupérieure, & elle en a trois ou quatre de hauteur. Elle eſt charnue, pleine de ſuc, facile à rompre, blanchâtre, purpurine ou de couleur jaunâtre; d'un goût amer & fort aſtringent; couverte de petites feuilles ou écailles épaiſſes, longues d'un demi pouce, larges de deux ou trois lignes, terminées en pointe mouſſe, de différentes couleurs dans les différentes eſpèces. Elle porte beaucoup de fleurs à ſon ſommet, garnies & enveloppées de beaucoup de petites feuilles épaiſſes, ou d'écailles ſemblables aux précédentes.

La fleur reſſemble à un calyce de la fleur du Grenadier; elle eſt d'une ſeule pièce, en cloche, longue de ſept ou huit lignes, dont la partie inférieure peut être regardée comme le calyce, & dont la ſupérieure eſt diviſée en cinq quartiers longs de deux lignes, & arrondis. Le milieu de cette fleur eſt occupé par un piſtille long de deux lignes, terminé en un globule cannelé; dont les cannelures en s'ouvrant dans le tems convenable, jettent une pouſſière très-fine : ainſi cette partie tient lieu de piſtille, d'étamines & de ſommets.

La partie inférieure de la fleur groſſit peu-à-peu juſqu'à un demi pouce d'é-

paisseur, & devient un fruit arrondi, de même couleur que la fleur : il est mol, partagé intérieurement comme par des rayons, en six ou huit parties, plein d'un suc visqueux, gluant, limpide ; d'un goût fade, & de plusieurs graines très-menues & comme de la poussière. Ce globule cannelé qui termine le pistille, reste toujours attaché à ce fruit qui est sphérique. On arrache facilement cette tige des racines du Ciste sur lequel elle naît, & il reste sur la racine une petite fosse lisse & sans aucun vestige de fibres.

M. Tournefort a observé dans l'Isle de Crête des espèces d'Hypociste différentes par la couleur, comme on peut le voir dans le *Corollaire de ses Elémens de Botanique.* Il n'y avoit que l'Hypociste à fleurs jaunes, qui étoit odorant, & qui eût l'odeur du Muguet ; les autres espèces étoient sans odeur.

Pour faire ce suc, on pile les fruits récens, & l'on exprime le suc, que l'on fait ensuite sècher au soleil, & que l'on épaissit jusqu'à la consistance d'Extrait solide. Outre cette préparation de l'Hypociste, quelques-uns du tems de *Dioscorides* sèchoient les rejettons de la plante ; ils les piloient, les macéroient, les faisoient bouillir, les passoient, & en

faisoient épaissir le suc jusqu'à la consistance d'Extrait.

L'Hypociste est presque composé des mêmes principes que l'Acacia, & il a les mêmes vertus. C'est un puissant astringent, & on le recommande pour toutes les hémorrhagies, comme les crachemens de sang, les pertes de sang de femmes, & pour les dysenteries & la passion cœliaque. Bien plus, si l'on a dessein de fortifier quelque partie, (dit *Galien*, l. 7. *des Remèdes simples*) qui soit affoiblie par un peu trop d'humeurs, le suc de l'Hypociste lui rendra beaucoup de force & de fermeté. C'est pour cette raison certainement qu'on le mêle aux Epithêmes stomachiques & hépatiques, & qu'on l'ajoute à l'Antidote fait de Vipère; afin qu'il fortifie & affermisse le corps.

On le prend intérieurement depuis ʒß. jusqu'à ʒj. On l'emploie dans les gargarismes répercussifs comme l'Acacia.

℞. Hypociste. ʒij.
Syrop de grande Consoude, & d'Epine-vinette, ana ℥j.
Mucilage de Gomme Adragant, ℥j.
Eau de Plantain & de Pourpier, ana ℥ij.

F. un looch, selon l'art, dont le malade prendra souvent une cuillerée, dans le crachement de sang.

℞. Hypociste, ʒj.
Corail rouge, Terre sigillée, Pierre Hématite, prép. ana ℈j.
Syrop de Lierre terrestre, ℥j.
Eaux de Plantain & de Pourpier, ana ℥iij.

M. F. une potion à prendre par cuillerées.

℞. Hypociste, Acacia de notre pays, ana ʒj.
Conserves de Roses & de Cynorrhodon, ana ʒij.
Syrop d'Epine-vinette, f. q.

M. F. un opiat, que l'on partagera en quatre doses, & que l'on donnera de quatre heures en quatre heures, pour fortifier l'estomac, & pour arrêter la diarrhée, après avoir observé les choses nécessaires.

On emploie l'Hypociste dans la *Thériaque d'Andromaque*, le *Mithridat* de *Damocrate*, les *Trochisques* de *Karabé*, & dans l'*Emplâtre royal pour les hernies*.



ARTICLE VII.

Du Cachou, & du Lycion des Anciens.

LE Cachou, CATECHU, & improprement TERRA JAPONICA, *Off.* eſt un ſuc gommeux, réſineux, durci, d'un roux-noirâtre extérieurement, & d'un roux-brun intérieurement ; d'un goût aſtringent, un peu amer d'abord, enſuite plus doux & plus agréable, & ſans odeur. Il y en a de deux ſortes : l'un plus pur, qui ſe fond promptement dans la bouche ; l'autre plus groſſier, terreux & comme plein de lie, & ſouvent rempli de terre, de ſable, de petites pierres ou d'autres corps étrangers, & quelquefois brûlé. Celui-ci eſt le moins bon : l'autre eſt plus rare & plus excellent : c'eſt celui qu'il faut choiſir, quand on en trouve.

On apporte le Cachou du Malabar, de Surate, de Pégu, & des autres côtes des Indes. On l'appelle improprement *Terre du Japon*, puiſque l'on ne trouve dans ce pays que le Cachou qui y eſt apporté d'ailleurs.

Les Marchands trompés par la sècheresse & la friabilité de ce suc, ont cru que c'étoit de la terre : mais personne ne doute aujourd'hui que ce ne soit un suc épaissi, tiré de la famille des Végétaux ; puisqu'il se dissout facilement dans l'eau commune, & qu'en le passant on n'y trouve aucune terre, si ce n'est lorsqu'il est mal-propre ; qu'il s'enflamme & brûle dans le feu, & ne laisse que peu de cendres. Mais les Auteurs ne conviennent pas de son origine, ni de la plante dont on le tire : ou plutôt c'est un suc que l'on retire par la décoction de plusieurs plantes, & on lui donne le nom de KHAATH, CATE, CATECHU, CAETCHU, & CASTJOE.

Si nous nous en rapportons à *Garcias*, l'arbre dont on retire le Cachou, est de la hauteur du Frêne ; il a des feuilles très-petites, & fort semblables à celles de la Bruyère ou du Tamaris ; il est toujours verd, & hérissé de beaucoup d'épines. Voici comment il rapporte la manière de le tirer. On coupe par petits morceaux les branches de cet arbre ; on les fait bouillir, ensuite on les pile : après cela on en forme des pastilles & des tablettes avec de la farine de *Nachani* & avec la sciure d'un certain bois noir qui

naît dans ce pays. On fait ſècher ces paſtilles à l'ombre : quelquefois on n'y mêle pas cette ſciure.

Jacques Bontius décrit ce même arbre, tout couvert d'épines ſur le tronc & ſur les branches, ayant des feuilles qui ſont preſque comme celles de la Sabine, ou de l'arbre que l'on appelle *l'Arbre de vie*; mais elles ne ſont pas ſi graſſes, ni ſi épaiſſes. Il porte, dit-il, des Fèves rondes, de couleur de pourpre ; dans leſquelles ſont renfermées trois ou quatre noix tout au plus, & qui ſont ſi dures, que l'on ne peut les caſſer avec les dents. On en fait bouillir les racines, l'écorce & les feuilles, pour en faire un Extrait que l'on appelle *Cate*, que ces Auteurs croient tous deux être le Lycion Indien de *Dioſcorides*.

Mais *Herbert de Jager, dans les Ephémerides d'Allemagne, Decad. 2. An. 3.* écrit que le Lycion des Indes, ou le *Cate* de *Garcias*, ou le *Khaath* comme les Indiens l'appellent, & le *Reng* des Perſes, eſt un ſuc tiré non d'un ſeul arbre, mais de preſque toutes les eſpèces d'Acacia qui ont l'écorce aſtringente & rougeatre, & de beaucoup d'aurres plantes dont on peut tirer par l'ébullition un ſuc ſemblable ; & tous ces ſucs ſont déſi-

gnés dans ce pays ſous le nom de *Kaath*, quoiqu'ils ſoient bien différens en bonté & en vertu. Il parle cependant d'un arbre qui porte le plus excellent & le meilleur Kaath : il l'appelle une eſpèce d'Acacia dont on fait le Kaath ou le Lycion Indien, KHEIR, *Indor.* & *Decanor.* KHADIRA, *Brachman.* TSAANRA, *Golcondenſ.* KARANGGALLI PATTI, *Malabar.*

C'eſt une eſpèce d'Acacia épineux, branchu, dont les plus grandes branches ſont couvertes d'une écorce blanchâtre, cendrée. Les rameaux qui produiſent des feuilles, ſont couverts d'une peau rouſſeatre, & ils ſortent des plus grandes branches entre les petites épines placées deux à deux, crochues & oppoſées. Les feuilles aîlées, portées ſur une côte, ſont ſemblables à celles de l'Acacia, mais plus petites. Cet Auteur n'a pas vû les fleurs ni le fruit. On retire de cet arbre par la décoction, dans le Royaume du Pégu, un ſuc dont on fait le Kaath ſi célèbre dans toutes les Indes orientales.

L'arbre qui s'appelle ARECA, eſt auſſi fort célèbre parmi ceux qui donnent l'extrait Kaath ou le Cachou, ſelon le rapport d'*Herbert de Jager* dans l'endroit

que nous avons cité, & ſelon *Jean Otthon Helbigius*, *Ephémerides d'Allemagne*, *Ann.* 9. *&.* 10.

C'eſt une eſpèce de Palmier qui s'appelle PALMA CUJUS FRUCTUS SESSILIS *Fauſel.* dicitur, *C. B. P.* 510. FILFEL & FUFEL, *Avicen.* FAUFEL, ſive ARECA Palmæ foliis, *J. B.* 1. 389. ARECA, ſive FAUFEL, *Cluſ. exot.* 188. PINUNG, *Bont.* CAUNGA, *H. Malab.* 1. C'eſt un grand arbre, dont la racine eſt noirâtre, oblongue, épaiſſe d'un empan, garnie de pluſieurs petites racines blanchâtres & rouſſes. Son tronc eſt épais d'un empan près de la racine, & un peu moins vers ſon ſommet : ſon écorce eſt d'un verd gai, & ſi unie qu'on ne peut y monter, à moins qu'on n'attache à ſes pieds des crochets & des cordes, ou qu'on ne l'entoure par intervalle de liens faits de nattes ou de quelqu'autre matière ſemblable.

Les branches feuillées ſortent du tronc en ſautoir, deux à deux : celles qui ſont au-deſſus, ſortent de l'entre-deux des inférieurs : elles enveloppent par leur baſe le ſommet du tronc comme par une gaîne ou une capſule ronde & fermée ; elles forment par ce moyen une tête oblongue au ſommet, plus groſſe que le tronc de l'arbre même.

Le pied des branches feuillées extérieures se fend & se rompt, & elles tombent successivement l'une après l'autre. Ces branches feuillées sont composées d'une côte un peu creuse en dessus, arrondie en dessous, & de feuilles placées deux à deux & opposées, longues de trois ou quatre pieds, larges de trois ou quatre pouces, plus ou moins, pliées comme un évantail, vertes & luisantes. Au haut du tronc, il sort de chaque aisselle des feuilles une capsule en forme de gaîne longue de quatre empans, plus ou moins, qui renferme les tiges chargées de fleurs & de fruits; concaves du côté du tronc, convexes à l'extérieur, lisses & égales, sillonnées profondément au milieu de la partie concave, par où elles se rompent & s'ouvrent; d'un verd blanchâtre d'abord extérieurement, jaunâtres ensuite, & blanches en dedans.

Les tiges qui sont renfermées dans ces gaînes, sont les unes plus grosses & chargées vers le bas de fruits tendres; les autres sont plus grêles, & garnies des deux côtés de boutons de fleurs. Ces boutons sont petits, anguleux, blanchâtres, & s'ouvrans en trois pétales, roides, pointus, & un peu épais; ils contiennent dans leur milieu neuf étamines blanchâtres, grê-

les, dont trois ſont plus longues, d'un jaune blanchâtre, qui ſont entourées des ſix autres plus petites & plus jaunes.

Les fruits encore tendres & mols ſont blancs & luiſans, attachés à des pédicules blancs, de figure anguleuſe, & non arrondis; renfermés pour la plus grande partie dans les feuilles du calyce, qui ſont ovalaires, & entrelaſſées les unes avec les autres: ils contiennent beaucoup de liqueur limpide, d'un goût aſtringent, placée au milieu de la pulpe qui s'augmente avec le tems; & la liqueur diminue, juſqu'à ce qu'il n'en reſte plus: enſuite il nait une moëlle blanchâtre, tandis que la pulpe ſe durcit, & l'écorce acquiert enfin la la couleur de jaune doré.

Les fruits devenus aſſez gros, & n'étant pas encore ſecs, ſont ovalaires, & reſſemblent fort à des Dattes; ils ſont plus ſerrés aux deux bouts, & compoſés d'une écorce épaiſſe, liſſe, membraneuſe, & d'une pulpe d'un brun rougeatre, qui devient en ſèchant fibreuſe ou cotoneuſe, & jaunâtre: la moëlle, ou plutôt le noyau ou la ſemence qui eſt au milieu, eſt blanchâtre.

Lorſque le fruit eſt ſec, le noyau ſe ſépare aiſément de la pulpe fibreuſe: il eſt de la groſſeur d'une Aveline ou

d'une Muſcade, le plus ſouvent en forme de Poire, ou applati d'un côté & ſans pédicule, convèxe de l'autre; ridé, cannelé extérieurement; d'une couleur rouſſe ou de Cannelle; d'une matière dure, difficile à couper, panachée de veines blanchâtres, rouſſes & rougeatres; d'un goût un peu aromatique & légèrement aſtringent.

Cet arbre croît ſeulement ſur les bords de la mer, & dans les terres ſablonneuſes.

L'uſage que les Indiens font tous les jours du fruit de cet arbre, lui a donné une très-grande réputation. Ils le mâchent continuellement, ſoit qu'il ſoit mol, ſoit qu'il ſoit dur, avec le Lycion Indien ou le Kaath, les feuilles de Betel, & très-peu de Chaux. Ils avalent le ſuc ou la ſalive teinte de ces choſes, & ils crachent le reſte.

Voici la manière de préparer l'*Extrait d'Areca*, que l'on appelle auſſi *Kaath*, ſelon que le rapporte *Herbert de Jager* dont nous venons de parler, *dans les Ephémerides d'Allemagne*, *Dec.* 2. *An.* 3. On coupe en deux ou trois morceaux la Noix d'Areca ou *Faufel*, avant qu'elle ſoit tout-à-fait mûre, & lorſqu'elle eſt encore verte; & on la fait bouillir dans

de l'eau, en y ajoutant un peu de chaux de coquillages calcinés, pendant l'efpace de quatre heures, jufqu'à ce que les morceaux de cette noix ayent contracté une couleur d'un rouge obfcur. La Chaux y fert beaucoup. Alors on paffe cette décoction encore chaude ; & lorfqu'elle eft refroidie, on la fépare peu-à peu de la matière épaiffe & de la lie qui va au fond du vaiffeau. Cette lie étant épaiffe s'appelle auffi *Kaath*, & on l'emploie de la même manière que l'Extrait appellé *Cate*. Mais pour rendre cet Extrait plus excellent, ils y ajoutent l'eau de l'écorce encore verte du Tfianra ou de l'Acacia dont nous venons de parler, qu'ils pilent & font macérer pendant trois jours. Enfin, lorfque ce fuc eft épaiffi, ils l'expofent au foleil fur des nates, & ils le réduifent en petites maffes ou en paftilles.

Les Grands du pays & les riches ne fe contentent pas de ce Lycion ou de ce Cachou : ils y mêlent du Cardamome, de bois d'Aloès, du Mufc, de l'Ambre & d'autres chofes, pour le rendre plus agréable & plus flatteur. Telle eft la compofition de quelques Paftilles que l'on prépare dans les Indes, qui font rondes, plates, de la groffeur d'une Noix vomi-

que, que les Hollandois apportent en Europe sous le nom de *Siri Gata Gamber.* Telles sont aussi des Pastilles noires, qui ont différentes figures, qui sont tantôt comme des pilules, tantôt comme des graines, des fleurs, des fruits, des mouches, des insectes; tantôt comme des crottes de souris, ou d'autres choses semblables, que les Portugais font dans la ville de Goa, & que les François méprisent à cause de leur violente odeur aromatique. Mais comme les nations qui faibriquent ces Pastilles, sont fort trompeuses, il leur arrive souvent d'y mêler du sable, de l'argille ou d'autres corps étrangers, pour en augmenter le poids & le volume; de sorte qu'il est rare d'en voir sortir de pures & naturelles de leurs mains.

Garzias & *Bontius* observent que si l'on mâche de l'Areca avant qu'il soit mûr, il cause tout-à-coup le vertige, de la même manière que si l'on s'étoit enyvré avec du Vin. Mais cette incommodité se dissipe bientôt en prenant un peu de sel & de l'eau à la glace.

Les peuples orientaux recommandent la mastication du Cachou contre la puanteur de la bouche, pour affermir les dents & les gencives, pour fortifier l'estomac, pour arrêter le vomissement & les diarrhées,

rhées, pour exciter l'appétit, & aider la digeftion. La bouche de ceux qui en mâchent, paroît toute de fang, & elle fait peur à voir.

Le Cachou naturel & fans aromates eft modérément aftringent ; il affermit les dents & les gencives ; il guérit les aphthes & les ulcères de la bouche, l'angine & les amygdales ; il arrête le crachement de fang ; il empêche les catarrhes : il eft utile dans la toux & l'enrouement, il adoucit la pituite âcre ; il fortifie l'eftomac, aide la digeftion ; arrête les flux de ventre, le diabète, & les hémorrhagies, & il diminue les règles trop abondantes. *G. Volfgang. Wedelius* rapporte *dans les Ephémerides d'Allemagne*, qu'un jeune homme a été guéri par l'ufage du Cachou, d'une hernie variqueufe.

Il me paroît que l'on ne doit rien craindre d'une trop grande dofe du Cachou : car l'on peut en retenir continuellement de petits morceaux dans la bouche, & en fubftituer de nouveaux à ceux qui font diffous, fans accident fâcheux. Il faut obferver que plus les morceaux font petits, plus ils paroiffent agréables au goût. On en prend de la groffeur d'un grain d'Anis, ou de Coriandre. On le

prend en ſubſtance ſous la forme de bol ou de tablettes, depuis ℈ß. juſqu'à ʒß. *Wedelius* en tire une Teinture de la manière ſuivante.

℞. Cachou en poudre, q. v. Verſez deſſus ſix ou huit fois autant d'Eſprit-de-vin rectifié : digérez. On retire une très-belle Teinture, que l'on ſépare de la lie en la verſant peu-à-peu, & on la garde pour l'uſage. La doſe eſt depuis xx. goutt. juſqu'à lx.

On emploie heureuſement cette Teinture dans les gargariſmes pour l'angine, de même que le Cachou en ſubſtance.

℞. Cachou, ʒj.
Sucre, ℥j.
Réduiſez-les en poudre fine. M. avec du mucilage de Gomme Adragant, & une goutte ou deux d'huile de Cannelle. F. des paſtilles, que l'on tiendra dans la bouche dans les toux catarrhales & les diarrhées.

℞. Cachou, ℥ß.
Noix muſcade, Corail rouge prép. ana ʒj.
Syrop de Coings, ſ. q.
M. F. un opiat. La doſe eſt de ʒj. trois fois le jour dans la ſuperpurgation, la diarrhée & la dyſenterie.

℞. Cachou, ʒj.
Pierre hématite prép. ʒß.
Diacode, ℥ß.
Syrop de Roses sèches, ℥j.
Eau de Pourpier, Frais de Grenouilles, ana ℥ij.

M. F. un julep pour le crachement de sang & les hémorrhagies

℞. Cachou en poudre, ʒiij.
Mucilage de Gomme Adragant, Syrop de grande Consoude, ana ℥j.
Eau de Plantain, ℥ij.

M. F. un looch contre l'hémoptysie & la toux catarrhale.

On doute si le Cachou est la même chose que le Lycion Indien de *Dioscorides*. Cette question n'est pas facile à résoudre. *Dioscorides*, *Galien* & *Pline* ont fait mention de deux sortes de Lycion; sçavoir, de celui de Cappadoce, & de celui des Indes. Le premier étoit un suc tiré d'un certain arbre épineux, dont les branches ont trois coudées de long, & même plus; son écorce est pâle: ses feuilles sont semblables à celles du Buis; elles sont toufues. Son fruit est noir comme le Poivre, luisant, amer, compacte; ses racines sont nombreuses, obliques, & ligneuses. Cet arbre croît dans la Cappadoce, la Lycie & plusieurs autres endroits. Les Grecs

l'appelloient Λύκιον, & Πυξάκανθα. On préparoit le Lycion, ou cet Extrait, avec les rameaux & les racines que l'on piloit. On les macéroit enſuite pendant pluſieurs jours dans l'eau, & enfin on les faiſoit bouillir. Alors on rejettoit le bois, on faiſoit bouillir de nouveau la liqueur juſqu'à la conſiſtance de Miel.

On en faiſoit de petites maſſes noires en dehors, rouſſes en dedans lorſqu'on venoit de les rompre, mais qui ſe noirciſſoient bientôt; d'une odeur qui n'étoit point du tout puante, aſtringente, avec un peu d'amertume. On avoit auſſi coutume de faire le Lycion de la même manière, avec la graine que l'on exprimoit, & que l'on faiſoit ſècher.

L'autre Lycion, ou celui des Indes, étoit de couleur de Safran : il étoit plus excellent & plus efficace que le précédent. On dit, ajoûte *Dioſcorides*, que l'on fait ce Lycion d'un arbriſſeau qui s'appelle *Lonchitis*.

Il eſt auſſi du genre des arbres à épines : ſes branches ſont droites; elles ont trois coudées, ou même plus; elles ſortent en grand nombre de la racine, & ſont plus groſſes que celles de l'Eglantier. L'écorce devient rouſſe, après qu'on l'a briſée; les feuilles paroiſſent ſemblables à celles de l'Olivier.

Ces descriptions ne conviennent point du tout avec celles que *Garzias* & *Bontius* font du Caté, ou avec celle que *Herbert de Jager* fait de l'Acacia Indien : d'où nous pouvons conclure que nous n'avons pas le Lycion Indien des Grecs. On ne trouve plus dans les Boutiques le Lycion de Cappadoce.

Article VIII.

Du Jus de Réglisse.

Le Jus de Réglisse, Succus Glycyrrhizæ, & Succus Liquiritiæ, *Off.* Γλυκυῤῥίζης χύλισμα, *Diosc. & Gal.* est un extrait & un suc épaissi en petites masses ou en petits pains, du poids de quatre, six, ou huit onces, enveloppés de feuilles de Laurier.

Il est compacte, noir, sec, fragile, brillant en dedans lorsqu'on le brise ; il se fond dans la bouche ; il est d'un goût doux avec quelque acreté. On regarde comme le meilleur celui qui est le plus doux, récent, pur, qui se fond entièrement dans la bouche. On rejette celui qui est brûlé, amer, souillé de sable ou

d'ordures. On l'apporte d'Eſpagne à Marſeille, & d'Hollande.

La plante dont on retire le Jus de Régliſſe, s'appelle GLYCYRRHIZA SILIQUOSA vel GERMANICA, *C. B. P.* 352. GLYCYRRHIZA RADICE REPENTE, VULGARIS GERMANICA, *J. B.* 2. 328. GLYCYRRHIZA VULGARIS, *Dod. Pempt.* 341. Nous en avons rapporté la deſcription & les vertus dans le *Chapitre des Racines*. Cette plante croît dans l'Iſle de Crète, l'Italie, l'Allemagne, & la France; & on en tire le ſuc dans ces pays. Mais on a coutume d'eſtimer celui qui vient d'Eſpagne; où l'on en prépare une grande quantité, ſurtout auprès de Tortoſe & Lérida, villes de Catalogne.

Dans ces pays, ſelon que le rapporte *M. Ant. de Juſſieu* très-habile Botaniſte & Naturaliſte, on tire les nouvelles racines au mois de Juillet; on les nettoie, & on les ſèche à l'air : enſuite on les coupe en petits morceaux, & on les fait bouillir dans l'eau; on les paſſe, & on les exprime. On fait épaiſſir au feu ce ſuc, juſqu'à ce qu'on puiſſe le manier dans les mains : alors on en forme de petites maſſes, que l'on enveloppe dans des feuilles de Laurier, & que l'on fait enſuite ſècher parfaitement au ſoleil.

Ce Jus a les mêmes vertus que la Réglisse. C'est un excellent béchique, que l'on prend utilement tout seul pour les maladies des poumons & de la poitrine, & que l'on mêle aussi avec les autres remèdes. *Dioscorides* le recommande pour la galle de la vessie, & les douleurs des reins.

℞. Jus de Réglisse d'Espagne, ℥ij.
Sucre fin, ℥iv.
Opium, ʒß.
Mucilage de Gomme Adragant, f. q.

M. F. des trochisques, que l'on retiendra dans la bouche, pour appaiser la toux violente, & pour dissiper les catarrhes.

℞. Jus de Réglisse, ℥j.
Safran coupé par petits morceaux, ℈j.
Vin de Canarie, ℔ij.
Digerez à froid pendant 9. jours

Donnez une ou deux cuillerées de cette teinture plusieurs fois le jour, pour incifer la pituite visqueuse, & exciter l'expectoration.

℞. Eau de fontaine, ℔ij.
Eau de Chaux, ℔j.
Safran coupé par petits morceaux, ʒß.

Jus de Réglisse d'Espagne, coupé en petites lames fines, ℥j.
Miel de Narbonne, ℥ij.

Digérez au feu dans un vaisseau fermé pendant 24. heures. Passez. Donnez cette liqueur chaude à la dose de ℥iv. toutes les trois ou quatre heures, dans la toux violente, dans le catarrhe, & l'asthme, pour adoucir la pituite âcre: pour inciser les humeurs épaisses, & pour exciter l'expectoration.

On emploie le suc de Réglisse dans la *Thériaque d'Andromaque*, & les *Trochisques béchiques noirs* de *Charas*.

ARTICLE IX.

Du Sucre.

LE Sucre, SACCHARUM, *Off.* Σάκχαρον; *Diosc.* Σάκχαρ, *Gal.* Μέλι ἐν καλάμοις, *Theophr.* Μέλι καλαμίνον, *Arr.* Ἅλς Ἰνδικος, *P. Ægin.* ZUCCAR, *Arab.* SACCHARON, *Plin.* est un sel essentiel, gras, huileux; roux ou gris, lorsqu'il n'est pas encore purifié; blanc comme la neige, & brillant comme le crystal; sec & friable sous les dents, quand il est bien purifié; qui

se dissout dans l'eau, & qui devient épais ensuite par l'ébullition ; gras, & qui file comme le Miel ; doux & agréable au goût, presque sans odeur, extrait des Cannes à Sucre.

Il étoit connu des Anciens : cependant il n'étoit pas en usage parmi eux, comme il l'est aujourd'hui parmi nous ; ce qui est évident par le témoignage de plusieurs Auteurs, quoiqu'on le tirât autrefois, de même qu'aujourd'hui, de différentes plantes, comme nous le dirons bientôt.

Strabon, Liv. XV. de sa Géographie, dit clairement que dans les Indes le Roseau produit du Miel sans le secours des abeilles. *Lucain* est aussi de son avis, & il s'exprime ainsi :

Les Indiens boivent le doux suc des tendres Roseaux.

M. Varron dit aussi :

Le Roseau qui croît dans les Indes, n'est pas fort grand. On exprime une liqueur de ses racines, à laquelle le Miel le plus doux ne peut le disputer.

Sénèque, *lettr.* 85. parle ainsi de ce Roseau : » On dit que l'on trouve dans » les Indes du Miel sur les feuilles des » Roseaux, qui est la rosée du ciel, ou » une liqueur douce & grasse qui sort du

» Roseau même «. Ce suc miélleux avoit le nom tantôt de *Miel*, tantôt de *Sel*, tantôt de *Sucre*.

» Il y a (dit *Dioscorides*) en rappor-» tant les différentes sortes de Miel) une » autre espèce de Miel concret, que l'on » appelle *Saccharon*. On le trouve dans » les Roseaux aux Indes, & dans l'Arabie » heureuse : il a la consistance du Sel, & » il est fragile sous les dents. «

Archigéne dit que le Sel Indien a la couleur & la consistance du Sel commun, le goût du Miel, la grosseur d'une Lentille, ou tout au plus d'une Fève.

Galien, l. 7. *des Remèdes simples*, écrit que l'on apporte le *Sacchar* des Indes & de l'Arabie heureuse, & qu'il croît dans les Roseaux : il ajoute que c'est une sorte de Miel, moins doux à la vérité que le nôtre.

Pline dit aussi que l'Arabie porte le Saccharon, mais que celui des Indes est plus estimable : il ajoute que c'est un Miel que l'on retire des Roseaux ; lequel est gommeux, tantôt blanc, fragile sous la dent ; de la grosseur de la plus grande Aveline ; qui ne sert que pour l'usage de la Médecine. Le même *Pline*, l. 6. paroît avoir indiqué nos Cannes qui portent le ucre, qui naissent dans les Isles Ca-

naries, lorſqu'il rapporte, ſelon le témoignage de *Juba*, que dans les Iſles fortunées il croît des arbres noirs & blancs, ſemblables à la Férule : on exprime de ceux qui ſont noirs, une liqueur amère ; & de ceux qui ſont blancs, une liqueur agréable à boire.

Il eſt clair par ces témoignages, que dans les tems reculés quelques Roſeaux donnoient par l'expreſſion une liqueur mielleuſe & douce, & qu'elle découloit même naturellement, & ſe formoit en larmes dures & fragiles ; ce que l'on peut appeller *Sucre naturel*. Mais il faut avouer que les Anciens ne font aucune mention du Sucre fait par l'art, ou de ce ſuc bouilli & formé en grandes maſſes, tel qu'on a coutume de nous l'apporter aujourd'hui.

Il eſt vrai-ſemblable que les peuples de ces tems ne connoiſſoient point cet art. Le Sucre a donc été connu des Anciens. Mais quels étoient ces Roſeaux qui donnoient le Sucre, ou cette liqueur mielleuſe ? C'eſt ſur quoi l'on eſt encore en diſpute ; puiſqu'on trouve aujourd'hui dans les Indes & dans les pays Orientaux deux ſortes de Roſeaux qui portent le Sucre ; ſçavoir, la Canne à Sucre, & le Roſeau en arbre qui s'appelle *Mambu*,

& commmunément *Bambu* & *Bamboë*. Le Sucre découle de lui-même de ce dernier, mais en petite quantité : il se sèche & se fige à la chaleur du soleil, & il y a long tems que les Indiens l'appellent *Sacar Mambu* : mais on n'en fait point de Sucre par expression : au lieu que l'on exprime les Cannes à Sucre pour en avoir le suc, que l'on fait durcir ensuite par l'ébullitiou jusqu'à la consistance de sel. Ce qui a donné occasion au savant *Saumaise* de penser que le Sucre des Anciens étoit seulement la larme du Roseau appellé *Mambu*, appuyé surtout de l'autorité de *Varron*, qui compare le Roseau qui porte le Sucre, aux arbres qui ne sont pas fort hauts; & sur l'autorité de *Solin*, qui, *Chap.* 52. *des Indes*, *p.* 58. parle ainsi : » Les lieux maréca-» geux produisent un Roseau si gros, » qu'en le coupant & le fendant en deux » entre les nœuds, il sert de barques » pour ceux qui navigent. On exprime » de ses racines une liqueur qui a la dou-» ceur du Miel. « Mais quoique l'on doive rapporter ce que l'on dit ici du Roseau en arbre, au Roseau appellé *Mambu*, on n'exclut pas cependant le Roseau ordinaire qui porte le Sucre, qui devoit fournir une bien plus grande abon-

dance de larmes de Sucre, étant rempli de beaucoup plus de ſuc. Bien plus il paroît que *Lucain* a voulu déſigner ce Roſeau ordinaire, en lui donnant l'épithète de *tendre*.

Quelques-uns demandent pourquoi ce Sucre naturel qui découle de lui même du Roſeau ordinaire, ne ſe trouve plus dans les Boutiques, & pourquoi l'on a ceſſé d'en apporter ? Mais la réponſe eſt facile ; c'eſt qu'il en vient très peu aujourd'hui. Car comme du tems de *Dioſcorides* & de *Galien*, auquel on en apportoit en abondance, on ne ſavoit pas encore la manière de l'exprimer & de le faire cuire ; il étoit néceſſaire que les Roſeaux que l'on ne coupoit point, & qui avoient bien des années, répandiſſent d'eux mêmes ce ſuc, comme la Gomme & la Réſine découlent d'elles-mêmes d'un grand nombre d'arbres. Ainſi il n'eſt pas étonnant que les Anciens ayent eu de ce Sucre naturel en abondance.

Mais depuis que l'appas du gain & la paſſion pour les richeſſes a appris aux hommes l'art & la manière de tirer une plus grande quantité de Sucre de ces Roſeaux, en les coupant & en les exprimant, il eſt arrivé que les Indiens ont coupé tous les ans les Roſeaux, & en ont planté

d'autres à leurs places ; & comme il ne restoit plus de vieux Roseaux qui fussent remplis de Sucre de plusieurs années, l'opération de la Nature a été troublée, & par ce moyen le Sucre naturel des Anciens s'est perdu.

Ceux qui croient que le Sucre des Anciens est différent du nôtre, objectent le témoignage de *Pline*, qui dit que le Sucre est seulement utile pour la Médecine, & ne dit rien de son utilité pour la cuisine & les confitures. Mais cela vient de ce que du tems de *Pline* les Grecs & les Latins ne mêloient pas encore du Sucre avec leurs nourritures, & peut-être à cause de sa rareté, qui faisoit que tout le Sucre qu'on leur apportoit, suffisoit à peine pour la Médecine. Cependant les Indiens, comme nous l'avons déja dit, préparoient avec le *suc des Roseaux*, des boissons, soit pour appaiser la soif, soit même pour flater le goût.

Les Arabes ont fait mention de trois espèces de Sucre ; qui sont le *Sacchar arundineum*, le Sucre de Roseau ou de Cannes, le *Tabaxir*, & le *Sacchar Alhusar*.

1°. On dit que le *Sacchar arundineum* d'*Avicenne* coule des Cannes, & se trouve dessus sous la forme de sel. Il ne paroît

pas être différent du Sucre des Anciens, qui découloit de la Canne à Sucre. On lui donnoit encore le nom de *Tabarzed*, parce qu'on le trouvoit tout blanc.

2°. Le *Tabaxir* d'*Avicenne*, que les Interprètes ont mal rendu par le mot de *Spode*, ou *Cendre*, peut-être parce qu'il avoit la figure des cendres, n'eſt autre choſe chez les Perſes, les Turcs & les Arabes, que le *Saccar Mambu* des Indes, ou le Sucre naturel des Anciens, qui venoit du Roſeau en arbre, dont nous parlerons dans la ſuite.

J'avouerai cependant que lorſque je fais attention aux termes d'*Avicenne*, je ſoupçonne fort que les Arabes ont déſigné par ce nom le premier Sucre qui a été cuit, & qui a éprouvé le feu. Car il dit que le Tabaxir eſt la cendre de quelques Roſeaux brûlés, dont il dit que l'on raconte cette fable ; ſçavoir, que les ſommités des Roſeaux pouſſées par le vent combattent les unes contre les autres, & que du frotement mutuel il s'élève un feu qui les conſume.

Il paroît que cette fable eſt un peu fondée ſur la vérité. En effet lorſqu'on apporta pour la première fois du Sucre cuit, & qui n'étoit pas encore bien purifié, mais gris & de couleur de cendres,

tel qu'eſt encore aujourd'hui la Moſcouade, il n'eſt pas difficile de reconnoître que la couleur griſe de ce Sucre leur en a impoſé, & qu'ils l'ont pris pour de la cendre; non qu'il eût été brûlé, mais comme ayant éprouvé le feu & ayant été cuit; en quoi il différoit du Sucre naturel des Anciens, qui couloit de lui-même. Cependant nous ne diſons ceci que par conjecture, & nous n'oſons pas l'aſſurer.

3°. Le *Saccharum Alhuſar* d'*Avicenne*, l'*Alhaſter* de *Sérapion*, que l'on appelle auſſi *Manne*, diffère par ſon goût & par ſes vertus, des eſpèces de Sucre dont nous venons de parler, comme nous le dirons ci-après.

Le Sucre commun, ou celui dont nous faiſons un très-grand uſage, eſt tiré des Cannes à Sucre; il eſt de différente eſpèce, ſelon les différens dégrés de coction & de purification.

La plante dont on le retire, s'appelle ARUNDO SACCHARIFERA, *C. B. P.* 4. *Sloan*, *Hiſt. natur. Inſul. Jamaïc. fol.* 108. *Tab.* 66. ARUNDO SACCARINA, *J. B.* 2. 531. ARUNDO & CALAMUS SACCHARINUS, *Tab. Icon.* 257. CANNA MELLEA, *Cæſalp.* VIBA & TACOMUREE, *Piſon.* 108. Sa racine eſt oblique, épaiſſe, genouillée, fibrée pleine de ſuc: elle pouſſe

un roſeau ou une canne genouillée, liſſe, luiſante, haute de neuf ou dix pieds, épaiſſe de deux, trois, ou quatre pouces, ſelon la bonté du terrain où vient cette plante. Les nœuds ſont écartés les uns des autres d'environ quatre doigts; & on juge que le Roſeau eſt d'autant meilleur, que ſes nœuds ſont plus éloignés les uns des autres.

La couleur de ce Roſeau eſt d'un verd tirant ſur le jaune; ces nœuds ſont en partie blanchâtres & en partie jaunâtres, comme ſi deux anneaux dont l'un eſt jaune & l'autre blanc, entouroient chaque nœud; lequel eſt ſaillant, blanchâtre ou noirâtre, & eſt rempli de moëlle fongueuſe, ſucculente, douce & blanche. Les feuilles ſortent du milieu de chaque nœud: elles ſont longues de deux coudées, & quelquefois davantage; pointues, droites, plus étroites que celles du Roſeau ordinaire, ſemblables pour la figure & la ſituation à celles de la Maſſe d'eau; d'un verd jaunâtre, raboteuſes, cannelées dans leur longueur, & embraſſant les tiges. Son ſommet eſt orné de beaucoup de feuilles, & pouſſe une panicule longue de deux ou trois pieds, branchue, partagée en pluſieurs autres rameaux ou épis, fragiles, grêles, noueux. Dans ces nœuds

naiſſent alternativement des fleurs, (ſans calyce, mais renfermées chacune dans un duvet plus long qu'elles ne le ſont : elles ſont à deux bales oblongues, pointues en forme de lance, droites, concaves, égales, ſans arrêtes ; garnies de trois filets déliés, de même longueur, chargés de longs ſommets, placés autour d'un embryon aigu, ſurmonté de deux ſtyles à poil : les bales tiennent lieu de calyce, & renferment une ſeule graine, oblongue, étroite, & pointue.)

La Canne à Sucre naît d'elle-même dans les Indes, dans les Iſles Canaries, & dans les pays chauds de l'Amérique. On la plante auſſi ailleurs en pluſieurs endroits : elle ſe plaît dans un terrain gras & humide. Il eſt conſtant par le témoignage de *Piſon*, qu'il naît naturellement dans la Province *de Rio de la Plata*, des Cannes à Sucre ; qu'elles s'élèvent juſqu'à la hauteur des arbres, & qu'elles donnent des cryſtaux de Sucre par la chaleur du ſoleil.

On plante ainſi ces Cannes. On laboure la terre, & on fait avec le hoyau des ſillons parallèles ; de ſorte que le ſecond finit où le premier a commencé. On y place les Cannes à Sucre, & on les couvre de terre. Elles pouſſent des rejettons.

à tous leurs nœuds, de ſorte que chaque nœud donne une nouvelle Canne. Quand elles ont commencé à pouſſer, il faut nettoyer la terre tous les trois ou quatre mois, ſelon la nature du terrain, & en arracher l'herbe qui y croît en abondance, de peur qu'elle ne prenne plus de nourriture que la Canne elle-même. On recommence ce travail, juſqu'à ce que les Roſeaux ſoient parvenus à une certaine hauteur, qu'ils acquièrent dans l'eſpace de huit, dix, ou douze mois après qu'ils ont été plantés, ſelon la nature du terrain; de ſorte qu'après ce tems ces Roſeaux ſont propres à donner du Sucre.

Voici la manière de faire le Sucre. Lorſque les Cannes ſont mûres, on les coupe près de la racine, ou dans le nœud même; on jette les feuilles, & on en fait des fagots; que l'on porte au moulin, qui eſt compoſé de trois gros rouleaux droits, faits d'un bois très-ſolide, & garnis de bandes d'acier. Ils ſe touchent, & ſont mûrs avec une grande force, ou par l'eau, ou par les chevaux. On y introduit continuellement des Roſeaux, qui étant écraſés répandent une liqueur très douce, que l'on fait cuire enſuite juſqu'à la conſiſtance de Sucre. On ne peut conſerver cette liqueur que pendant 24. heu-

res ; après ce tems elle s'aigrit, & n'eſt plus propre à faire le Sucre : mais ſi on la garde plus long-tems, on a de bon Vinaigre. On doit laver deux fois le jour les axes & les planches par leſquelles le ſuc découle ; de peur que la liqueur qui les humecte, ne s'aigriſſe & ne faſſe aigrir celle qui y coule enſuite. On fait couler cette liqueur exprimée, par des canaux & des rigoles de bois, dans de grandes chaudières de cuivre : on fait un feu doux deſſous ; enſuite on la fait bouillir un jour entier, tantôt plus fort, tantôt plus doucement, en y verſant de tems en tems de l'eau, afin de diminuer l'ébullition. On l'écume, & on en ôte la lie abondante qui s'élève dans cette première chaudière ; & cette lie ſert pour nourrir les animaux. Lorſque cette liqueur eſt écumée, on la verſe dans une chaudière voiſine, dans laquelle on la fait bouillir plus fortement, & on ſe ſert d'une grande écumoire pour en ôter la craſſe. Pour la purifier davantage, on y verſe une forte leſſive faite de cendres de bois & de Chaux vive, & on écume continuellement : alors on paſſe la liqueur au travers d'une étoffe.

Le marc ſert en quelques endroits pour nourrir les eſclaves. Quelques-uns en

ſont du Vin, en y mêlant de l'eau. Cette liqueur étant paſſée, on la verſe dans une troiſième chaudière, & on la fait bouillir à grand feu, juſqu'à la conſiſtance requiſe, en la remuant continuellement avec des cuillères, en l'agitant, & en l'écumant.

Tandis que le Sucre cuit & qu'il bout, on prend bien garde qu'il ne s'élève au-deſſus des bords des chaudières. C'eſt ce que l'on empêche, 1°. en agitant la liqueur avec de grandes cuillères, en la battant & en la laiſſant tomber de fort haut dans les chaudières; car de cette manière on refroidit & on tempère la liqueur qui bout : 2°. en y verſant dans de certains tems un peu de beurre ou d'huile goutte à goutte; par ce moyen l'impétuoſité du Sucre eſt auſſitôt appaiſée.

Il faut encore obſerver que ſi l'on y jette la plus petite quantité de ſuc de Limon ou d'un autre acide, le Sucre n'acquiert jamais la conſiſtance ſolide, ou ne ſe forme point en grains.

La liqueur étant bien cuite, ce que l'on reconnoît quand après en avoir pris une cuillerée, & l'avoir jettée en l'air, elle ſe fige & ſe change en une eſpèce de toile, ou de plume; alors on la verſe de

la troisième chaudière dans une marmite de cuivre, où on la fait chauffer doucement, jusqu'à ce qu'elle commence à se former en petits grains. Aussitôt on la verse toute chaude dans des moules ou vaisseaux de terre, qui sont comme des cones dont la base est large, & qui sont pointus à l'autre extrémité, ouverts des deux côtés, & dont le petit trou est bouché avec du bois ou de la paille. On y laisse le Sucre pendant 24. heures, afin qu'il se fige. On porte de ces moules dont le nombre est très-grand, dans de vastes magasins: on les range par ordre sur d'autres vaisseaux de terre, & après avoir ouvert leur petit trou, afin de laisser couler le suc mielleux. On les laisse là pendant 40. jours, plus ou moins. On verse dessus à la hauteur de deux, trois, ou quatre doigts un lut fait avec de la terre argilleuse, plus claire que le Sucre qui est déja figé. L'eau qui découle peu-à-peu de ce lut, & qui passe au travers de la masse du Sucre, en lave les petits grains & les purifie de l'humeur mielleuse, grasse, tirant sur le brun, qu'elle entraîne avec elle par les petits trous, & qu'elle fait sortir des moules pour tomber dans les vases qui sont dessous: la terre demeure sèche à la partie supérieure des moules.

Toute l'humidité étant dissipée, on tire de ces moules le Sucre sèché autant qu'il peut l'être. Il se brise en morceaux qui sont roux, gris, ou d'un gris blanchâtre ; & c'est ce que l'on appelle Moscouade rousse ou grise. Il faut, pour être bonne, qu'elle soit d'un gris blanchâtre, sèche ; qu'elle ne soit point grasse, ni onctueuse ; & autant qu'il se peut faire, elle ne doit avoir aucun goût empyreumatique. On ne fait pas beaucoup d'usage de ce Sucre crud, ou de la Moscouade, surtout si elle est de couleur rousse ; mais c'est la matière dont on fait toutes les autres espèces de Sucre.

La liqueur épaisse, grasse, rousse ou tirant sur le brun, qui tombe des moules, ne peut s'épaissir que jusqu'à la consistance de Miel : c'est pourquoi on l'appelle *Syrop de Sucre*, *Miel de Sucre*, *liqueur miellée*, *Remel*, & communément *Melasse* & *Douette.* Elle est inutile pour la cuisine & la Pharmacie, & on doit la rejetter. Cependant quelques Confiseurs dépurent bien ce Syrop, & s'en servent pour confire les fruits rouges; mais mal-à-propos : car son odeur est peu agréable. Quelques-uns le réservent pour en faire de l'Esprit ardent, ou de l'Eau-de-vie.

Ils mêlent exactement une livre de ce

Syrop dans huit livres d'eau chaude, avec un peu d'écume de bierre : ils laiſſent fermenter le tout dans des vaiſſeaux fermés, juſqu'à ce que ce mélange répande une odeur ſubtile, ſpiritueuſe & vineuſe. Alors ils diſtillent, & ils retirent un Eſprit ardent.

On rafine la Moſcouade dans les Iſles d'Amérique, ou on la tranſporte en France pour la purifier : & on en fait la *Caſſonade*, le *Sucre rafiné*, le *Sucre*, ou le *Sucre Royal*, comme on l'appelle.

La *Caſſonade* ou la *Caſtonade* eſt un Sucre en morceaux ou en miettes, blanc, un peu gras ; d'une odeur un peu mielleuſe qui n'eſt pas déſagréable, qui approche un peu de celle de Violette ; d'un goût qui ſurpaſſe celui du Miel par ſa douceur.

Les Apothicaires choiſiſſent la *Caſſonade* pour faire leurs Syrops, leurs Electuaires, & leurs autres compoſitions, comme étant ce qu'il y a de meilleur, ſoit par ſon goût qui eſt doux, ſoit parce qu'elle rend les confections plus blanches & plus belles; & que les Syrops que l'on en fait, conſervent plus long-tems leur conſiſtance, & ne forment pas ſi facilement des cryſtaux ou du Sucre Candi. La Caſſonade qui eſt blanche, ſèche, odorante, eſt

eſt la meilleure. Elle ſe fait de la Moſcouade, de cette manière :

On met la quantité que l'on veut de Moſcouade dans une chaudière de cuivre ; on verſe par deſſus une forte leſſive, autant qu'il en faut pour la deſpumation : alors on y jette peu-à-peu des blancs d'œufs bien battus ; on écume, & on verſe alternativement de ces blancs d'œufs, jusqu'à ce que le Syrop ſoit bien purifié & bien limpide : avant que l'humidité ſoit évaporée, on le paſſe dans un couloir, dans lequel les pailles & les ordures reſtent. Enſuite on le fait bouillir de nouveau, jusqu'à ce que toute l'humidité ſuperflue ſe ſoit évaporée. Lorſque ce Syrop a acquis la dureté convenable, on le verſe dans des moules de terre, que l'on a trempés auparavant dans l'eau de fontaine, & dont l'on a bouché le petit trou, & on les place d'abord dans un cellier ou dans une étuve ſèche & un peu chaude.

Lorſque le Sucre eſt durci, on verſe ſur la grande ouverture de ces moules une eſpèce de boue faite d'argille, que l'on tire en France près de Rouen, & dont on fait des pipes à fumer du Tabac : on la délaye dans l'eau, & on la verſe ſur le Sucre à la hauteur de deux ou trois doigts.

Lorſque cette boue, ou cette terre argilleuſe délayée dans l'eau, eſt deſſèchée par la chaleur du lieu, & par la tièdeur & la ſèchereſſe du Sucre qui l'a bû, on l'ôte, & on en met de nouvelle; ce que l'on répète deux ou trois fois.

Mais à chaque fois que l'on en change, on introduit la pointe d'un fuſeau dans le petit trou des moules; afin que la partie glutineuſe, que l'on appelle communément *Syrop*, s'écoule plus facilement. On retire enſuite ces maſſes pyramidales de Sucre, qui ſont de couleur inégale, & on les partage communément en trois parties; ſçavoir, la partie haute, la partie moyenne, & la partie baſſe. On les met chacune à part : la partie la moins eſtimable eſt celle qui ſe trouve près du petit trou. On étend enſuite cette Caſſonade ſur de grandes toiles; on la ſèche à l'air, & on nous l'apporte renfermée dans des caiſſes, ou dans des tonneaux.

Mais ſi l'on veut avoir du Sucre encore plus rafiné & en pyramide, après l'avoir tiré des moules, on le fond deux ou trois fois dans de l'eau de fontaine; on le fait cuire, & on le verſe de nouveau dans les moules; on ouvre le petit trou, on ajoute du lut, & on obſerve les autres choſes dont nous avons parlé ſur la Caſſonade.

De cette manière on a du Sucre en pyramide de différentes espèces, selon qu'il est plus pur & plus blanc. Le plus excellent est celui qui surpasse tous les autres par sa blancheur, sa pureté, son éclat, sa siccité, & qui étant frappé avec le doigt résonne comme le marbre. On l'appelle *Sucre parfait*, parce qu'il est porté à sa plus grande pureté, & *Sucre fin*, *Sucre Royal*, à cause de son excellence, & qu'on n'en peut faire de plus pur, ni de plus blanc.

Par rapport au pays où l'on faisoit le Sucre, on le distinguoit autrefois en Sucre de Madère, des Canaries, du Brésil, &c. Mais présentement tout le Sucre que l'on apporte en France, vient des Isles d'Amérique de la domination de la France, dans lesquelles les Cannes à Sucre croissent en abondance.

Le Sucre Candi, SACCHARUM CANDUM, CANTUM vel CANTIUM, *Off.* Κάντι, vel Κάντιον, *Nicol. Myrepf.* est un Sucre dur, transparent, anguleux, d'où lui est venu son nom. Il y en a de deux sortes : l'un est semblable au crystal, & s'appelle *crystallin*, qui se fait avec le Sucre le plus pur, ou, comme on l'appelle, avec le Sucre rafiné. L'autre est roussеatre ; il ne devient jamais clair, & il se fait avec la Moscouade & la Cassonade.

Il faut choisir celui qui est dur, sec, transparent & crystallin; quoique quelques-uns regardent celui qui est rousseatre, comme plus excellent, étant plus gras & plus propre à guérir les maladies des poumons.

Le Sucre Candi se fait ainsi. On fait fondre le meilleur Sucre dans une petite quantité d'eau, & on le cuit pour en faire un Syrop épais, que l'on verse dans un pot de terre, dans lequel on a arrangé de petits bâtons en treillis & en sautoir. On le place sur une tuile dans un lieu chaud, & on l'y laisse pendant 15, ou 20. jours. Alors on verse dans un autre vase le Syrop qui ne s'est pas figé; on jette un peu d'eau chaude pour laver la graisse que le Syrop a laissée: on jette cette eau, & on remet le vaisseau dans un lieu chaud, pour faire sècher les crystaux. Le lendemain on le casse, & on trouve les petits bâtons chargés de Sucre Candi brillant comme le crystal: on le sépare des petits bâtons & du vaisseau; on le fait sècher, & on le conserve.

On prépare de la même manière le Sucre Candi rousseatre; sçavoir, avec la Cassonade, ou avec la Moscouade.

Le Sucre rouge, ou *de Chypre*, SACCHARUM RUBRUM, *Off.* est un Sucre rous-

ſeatre ou brun ; un peu gras, cuit & fait de ce qui reſte après que l'on a purifié la Caſſonade. On l'emploie rarement dans les Boutiques, ſi ce n'eſt pour les lavemens.

Dans l'Analyſe Chymique, de ℔ij. de Sucre très blanc il eſt ſorti ℥j. gr. xxxvj. de phlegme limpide, ſans odeur & inſipide; ℥xij. ʒvj. de liqueur d'abord limpide, enſuite rouſſeatre & empyreumatique, ſoit acide, ſoit urineuſe : ʒvj. d'huile rouſſeatre ſubtile : ℥ij. ʒiij. gr. xliv. d'huile épaiſſe.

La maſſe noire qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit ℥viij. ʒj. gr. lxiij. Etant calcinée au feu de reverbère pendant 15. heures, elle a laiſſé ℥j. ʒj. gr. x. de cendres brunes, dont on a retiré par la lixiviation ʒij. gr. lx. de ſel alkali fixe. La perte des parties dans la diſtillation a été de ℥viij. ʒvj. & dans la calcination de ℥vij. gr. liij.

Le Sucre eſt un ſel eſſentiel, compoſé d'un ſel acide, d'huile & de terre. Lorſqu'il eſt bien purifié comme dans le Sucre Candi, il forme des cryſtaux priſmatiques, compoſés de huit ſurfaces plates, dont les deux baſes oppoſées ſont égales & parallèles, les autres ſont des parallélogrammes.

Il ne donne aucune marque d'acide ou d'alkali : il s'enflamme, & devient fort

ardent : il ſe diſſout très-facilement dans des menſtrues aqueux, & difficilement dans les menſtrues ſpiritueux & huileux. Etant délayé dans l'eau il fermente, & il acquiert d'abord un goût vineux, enſuite aigre.

On fait donc une liqueur vineuſe avec le Sucre bien fermenté. On diſſout une livre de Sucre dans ſix ou huit livres d'eau; on y ajoute & on y mêle une cuillerée de bierre nouvellement fermentée ; on expoſe le tout à une douce chaleur dans un vaiſſeau convenable & fermé, mais qui n'eſt pas tout plein : peu d'heures après, la liqueur commence à fermenter avec beaucoup de violence ; & trois ou quatre ſemaines après, plus ou moins, ſelon la quantité de liqueur, & la chaleur du lieu où on la place, on a une liqueur vineuſe très-forte, qui n'eſt pas différente de l'hydromel. Si on la diſtille, on en retire un Eſprit ardent très-violent. Mais ſi l'on expoſe trop long-tems toute cette matière à une chaleur continuelle, elle ſe change en peu de tems en un Vinaigre très-fort, & entièrement ſemblable à celui que l'on retire du Vin.

Quoique les Anciens ayent connu le Sucre, cependant ils ne l'ont pas fort vanté, & même ils l'ont employé rarement, &

avec modération. Mais dans la ſuite ce don trés-précieux de la Nature eſt devenu commun chez les Apothicaires, dans les cuiſines, dans la bonne & la mauvaiſe ſanté, à tous les âges, à tous les pays, dans le manger, & dans la boiſſon.

On l'apporte préſentement en ſi grande quantité de l'Amérique en Europe, qu'on le met parmi les premières marchandiſes de ce nouveau monde; & le commerce que l'on en fait, égale ou même ſurpaſſe celui de l'huile, du vin, du ſel, de la ſoie & de la laine.

Il eſt étonnant de voir combien l'on conſume de Sucre dans les cuiſines, & pour l'uſage de la Médecine.

Il n'y a point d'alimens agréables, s'ils ne ſont aſſaiſonnés de Sucre, ſurtout dans les deſſerts. C'eſt de-là que ſont venus les Confiſeurs, nouveau genre d'hommes inconnus aux Anciens. On ne donne preſque point de remèdes ſans Sucre, ſoit pour les adoucir lorſqu'ils ſont déſagréables, & les rendre meilleurs au goût, ſoit pour conſerver ceux qui ſe corromproient, ſoit pour corriger & tempérer ceux qui ſont trop violens. Car le Sucre adoucit ce qui eſt âcre, émouſſe les acides, rend plus doux ce qui eſt âpre, & donne plus d'agrément à toutes les ſaveurs. On fait un très-grand

usage de Sucre dans les Syrops, les Confitures, les Electuaires, les Tablettes & les autres compositions. On en prépare aussi différentes sortes de boissons avec de l'eau, du vin, des liqueurs spiritueuses, les sucs des fruits, & dans une infinité de décoctions, soit pour flater le goût, soit pour la Médecine.

Les Anciens avoient coutume de se servir de Miel dans leurs remèdes. *Actuarius* paroît être le premier qui lui a substitué le Sucre dans ses compositions, & qui l'a mêlé avec les médicamens.

Le Sucre pris modérément avec les alimens fait une assez bonne nourriture. Car on assure que les cochons deviennent prodigieusement gras en se nourrissant des Roseaux dont l'on a tiré le Sucre ; & que leur chair est si tendre & d'un si bon goût, qu'on la préfère à celle du chapon. Si l'on prend un petit morceau de Sucre à la fin du repas, après avoir beaucoup mangé, il aide la digestion.

Presque tous les Médecins l'ont recommandé pour les maladies de la poitrine & du poumon. On le prescrit pour adoucir l'acrimonie de la pituite, pour appaiser la toux, pour corriger la sècheresse de la gorge & des poumons : on laisse fondre pour cela dans la bouche du Sucre blanc

ou du Sucre Candi; car étant fondu par la salive, il tapisse les membranes de ces parties, & les défend de l'âcreté de la pituite. Il aide l'expectoration, surtout s'il est réduit en consistance de Syrop, & mêlé avec l'huile de Lin, ou l'huile d'Amandes douces. Pris de la même manière il appaise les douleurs des coliques, & les tranchées des enfans. Les boissons sucrées purifient la poitrine; elles appaisent la toux, en dissipant la pituite; elles guérissent l'enrouement, elles détergent l'ulcère des poumons; elles font couler les urines; elles lâchent le ventre, & elles sont salutaires dans la pleurésie & la péripneumonie.

Mais si l'on prend le Sucre seul & en trop grande quantité, il est nuisible, surtout au bilieux : car il fermente alors plus fortement dans l'estomac & les intestins; il excite les vents, & il rend la bile plus fluide en l'atténuant par la fermentation. C'est pourquoi l'on dit que le Sucre, & ce qui est doux, produit de la bile; laquelle étant chargée des pointes salines du Sucre, devient plus âcre : c'est pourquoi il excite de la chaleur non-seulement dans les intestins, mais encore par tout le corps, lorsqu'il passe dans la masse du sang. Il cause des vers aux enfans.

Il passe pour être infiniment contraire

aux dents ; car il y cause de la noirceur & de la crasse, & il fait qu'elles branlent : c'est pourquoi ceux qui sont prudens, ont coutume de se rincer la bouche & les dents avec de l'eau, après avoir fait usage du Sucre.

Ces inconvéniens qui naissent du Sucre pris sans modération, sont les moins considérables.

Willis, *Simon Pauli* & *Jean Rai* lui en reprochent de bien plus grands. Ils imputent à l'usage immodéré que l'on en fait dans la nourriture & la boisson, le scorbut & la consomption, maladies si communes en Angletetrre. » Et de peur » quequelqu'un ne soupçonne (dit *J. Rai*) » que ces maladies funestes qui régnent en » Angleterre, doivent être attribuées à » la constitution humide de l'air, c'est » qu'en Portugal qui est un pays chaud, la » consomption y est devenue épidémique » pour la même raison : car les Portugais » consument plus de Sucre que toutes les » autres nations, excepté les Anglois. « *Willis* s'exprime ainsi, c. 10. *Traité du Scorbut* :

» Je blâme tellement les sucreries, que » je crois que leur invention & leur usage » immodéré ont beaucoup contribué au » grand progrès qu'a fait le scorbut dans

» ce dernier siècle. Car ce suc concret est » composé d'un sel âcre & corrosif, quoi-» qu'adouci par le soufre, comme on » peut le voir par l'Analyse Chymique. En » effet le Sucre distillé donne une liqueur » qui est à peine inférieure à l'Eau Régale. » Si on le détrempe dans beaucoup d'eau, » & qu'après qu'il aura fermenté on le » distille, quoique le sel fixe ne monte » pas facilement, cependant il en sortira » une liqueur aussi brûlante & aussi pi-» quante que la plus forte Eau-de-vie. » Ainsi, comme nous prenons du Sucre » en si grande quantité avec presque tous » nos alimens, il est vrai-semblable que » l'usage journalier que nous en faisons, » rend le sang & les humeurs salées & » âcres, & par conséquent scorbutiques. » *Théophile de Garencières*, Auteur célè-» bre, *T. de la Phthisie Anglicane*, rap-» porte la cause de cette maladie à l'usage » immodéré que nous faisons du Sucre : „ mais je ne sçai si l'on ne doit pas lui „ attribuer avec plus de raison la cause du „ scorbut qui s'étend de plus en plus. „ Ainsi parle *Willis*.

Cependant *Fréderic Slare* Médecin de Londres, & de la Société Royale, répond très-bien à ces argumens, dans la défense du Sucre écrite en Anglois. 1°. Le scor-

but, dit-il, étoit déja répandu dans les pays septentrionaux, avant que l'on y apportât le Sucre. D'ailleurs cette maladie attaque plutôt le peuple & les pauvres qui font très-rarement usage du Sucre, que les riches & les grands, chez qui il est plus fréquent & plus familier. 2o. Par rapport à la phthisie que *Théophile de Garancières* appelle le fléau de l'Angleterre, il est manifeste que la cause première de cette maladie est l'air de Londres corrompu par la fumée du charbon de terre; puisque cette maladie dans son commencement se guérit souvent par le seul changement d'air. De plus, cette maladie épidémique en Portugal ne devroit pas tant être rapportée à l'abus du Sucre & des sucreries, qu'à l'usage presque continuel qu'on y fait d'alimens acides, si *Fréderic Slare* lui même ne la rapportoit à un certain virus vérolique.

Mais ceux qui n'aiment pas les alimens doux, objectent que le Sucre contient du moins un sel acide fort corrosif, & par conséquent très-nuisible. Nous avouons qu'il y a dans le Sucre des pointes acides très-puissantes, qui sont développées par la fermentation, ou séparées des autres principes dans la distillation, quoique l'on n'en retire pas une si grande quan-

tité que du Nitre & du Vitriol : mais on ne doit pas conclure pour cela que cet acide rende le Sucre nuisible. Si cette raison avoit quelque force, les hommes ne pourroient prendre aucune nourriture sans danger : il n'y a aucun mixte parmi les alimens, dans lequel on ne trouve ce principe.

Ce même acide n'est il pas plus abondant dans le moût & dans le vin ? Ne se trouve t'il pas dans l'orge, la bierre, le froment & le pain, & dans toute sorte de fruits, comme il est évident par la fermentation ou l'action du feu ? Doit-on regarder pour cela ces alimens comme mauvais & nuisibles ? Point du tout. On retire du Sucre comme de tous les autres sucs des Végétaux un esprit ardent après la fermentaton ; mais ce n'est pas pour cela un mauvais aliment : au contraire les liqueurs acides les plus puissantes & les plus corrosives sont tempérées & adoucies par cette même liqueur spiritueuse.

Ainsi dans le Sucre, comme dans le lait & les autres alimens tirés des Végétaux, l'acide est tellement lié & enveloppé par les particules huileuses & terreuses, qu'il en résulte un aliment & un assaisonnement salutaire & agréable, & non une nourriture corrosive & funeste, comme

des Auteurs (qui ont rendu d'ailleurs de grands ſervices à la Médecine) l'ont avancé un peu inconſidérément. Le même *Fréderic Slare* le recommande par beaucoup de titres : il le vante comme un remède béchique, ſtomachique, qui ranime le cœur & le cerveau ; qui eſt ophthalmique, ſternutatoire, vulnéraire, & propre aux maux de dents. Il ne s'eſt point ſervi d'autre poudre que de celle du Sucre fin, dont il frottoit ſes dents ; ce qui les a conſervées ſaines & propres pendant pluſieurs années, contre l'opinion de ceux qui aſſurent qu'il corrompt les dents, & les défigure par la craſſe qu'il y produit.

Il lui attribue la vertu balſamique, ou celle de préſerver les viſcères de la pourriture, de même qu'il a la vertu de préſerver de la corruption pendant longtems les fleurs, les fruits, les racines & les autres parties des Végétaux ou des animaux.

Il confirme ces grandes vertus par deux belles obſervations. L'une eſt tirée du Duc de *Beaufort*, illuſtre Anglois, qui eſt mort d'une fièvre à l'âge de 70. ans, & qui pendant près de 40. ans mangeoit tous les jours une livre de Sucre, & même davantage. On ouvrit ſon corps, & on trouva tous les viſcères ſains & en

bon état, & ses dents entières & fermes. L'autre observation est prise de l'ayeul même de *Fréderic Slare*, qui s'appelloit *Malory*, & qui a vécu cent ans, jouissant d'une santé vigoureuse & parfaite. Il aimoit le Sucre & le Miel, & avoit coutume d'assaisonner tous ses alimens, les viandes même & les fruits, principalement avec du Sucre.

Nous pouvons conclure de-là, que l'on ne doit rien craindre de l'usage modéré du Sucre : au contraire nous croyons que cet assaisonnement donne aux alimens un agrément qui dispose l'estomac à bien faire la digestion, qui aide le levain stomacal, & qui prépare les alimens à une fermentation convenable, soit dans l'estomac, soit dans les intestins; & que par conséquent il rend excellente la constitution du sang & de toutes les autres humeurs du corps, laquelle dépend de la première digestion.

Tant s'en faut que l'on doive regarder le Sucre comme la cause de la consomption des poumons, qu'au contraire le Sucre rosat est très-utile aux phthisiques, & que plusieurs célèbres Praticiens l'ont regardé comme le remède spécifique de cette maladie.

Montanus, *Valleriolla* & *Forestus* témoi-

gnent qu'ils ont vû guérir quelques malades qui faisoient un grand usage, & qui prenoient une grande quantité de Sucre rosat. *Rivière* a connu un Apothicaire phthisique, qui se préparoit lui-même une grande quantité de Sucre rosat, qui en mangeoit perpétuellement, & qui a été guéri par ce seul remède, comme il le rapporte *dans le Chapitre de la Phthisie.*

Il faut cependant observer que du consentement unanime des Médecins, les bilieux, les mélancholiques, les scorbutiques, & les femmes hystériques doivent s'abstenir du Sucre; car il fermente aisément, & il augmente l'effervescence & l'ardeur des humeurs qui bouillonnent & qui fermentent, & il rend plus fâcheux les symptomes de ces maladies.

Le Sucre appliqué extérieurement est un bon vulnéraire; il résiste à la pourriture, surtout en le délayant avec très-peu d'Eau-de-vie.

Les Turcs, dit *Ettmuller*, ont coutume de laver tous les jours les plaies récentes avec du Vin; & après les avoir lavées, ils les saupoudrent de Sucre, & ils se guérissent ainsi fort bien eux-mêmes.

Le Sucre dissous dans de l'Eau de-vie, ou dans de l'Esprit-de-vin qui n'est pas rectifié, est appellé par quelques-uns

Huile de Sucre. Ce mélange eſt recommandé pour exciter l'expectoration : on dit auſſi qu'extérieurement il eſt utile pour fermer les plaies, pour nettoyer & déterger les ulcères, & pour empêcher la pourriture.

Le Sucre Candi ou le Sucre blanc, réduit en poudre fine, ſoufflé dans les yeux, diſſipe la taye de la cornée. Il fait le même effet, diſſous dans l'eau d'Eufraiſe, de Chélidoine ou de Fenouil ; il en déterge auſſi & guérit les ulcères. Il empêche les fluxions de la tête, ſi on en jette ſur les charbons ardens, & que l'on en reſpire l'odeur & la fumée.

On prépare avec le Sucre les Pénides ou Sucre tors, le Sucre d'orge, le Sucre roſat, la Main de Sucre perlée, le Julep Aléxandrin, &c. En un mot on l'emploie preſque dans tous les remèdes internes compoſés ; de ſorte qu'on peut appeller celui à qui il manque quelque choſe néceſſaire, un Apoticaire ſans Sucre.

Quelques-uns tirent du Sucre par la diſtillation un eſprit & une huile empyreumatique, mais qui ne ſont preſque d'aucun uſage.

Il y a d'autres eſpèces de Sucre, que l'on tire de différentes plantes ; parmi leſquelles le Roſeau dont nous avons

déja parlé, & qui n'étoit pas inconnu aux Anciens, eſt la principale. Il s'appelle ARUNDO MAMBU, *Piſon. mant. arom.* 185. ARUNDO ARBOR, in qua humor lactéus gignitur, qui *Tabaxir* Avicennæ & Arabibus dicitur, *C. B. P.* 18. ILI, *H. Malab.* 1. 16. Ses racines ſont genouillées & fibrées : il en ſort des tiges fort hautes, cylindriques, dont l'écorce eſt verte, dont les nœuds ſont durs; compoſées de filamens ligneux & blanchâtres, & ſéparées aux nœuds par des cloiſons ligneuſes : de ces nœuds ſortent de nouvelles branches, & des rejettons creux en dedans, garnis auſſi de nœuds armés d'une, de deux, ou d'un plus grand nombre d'épines oblongues & roides : les tiges s'élèvent à la hauteur de dix ou quinze pieds, avant de donner des rameaux.

Lorſqu'elles ſont tendres & nouvelles, elles ſont d'un verd brun, preſque ſolides, remplies d'une moëlle légère, ſpongieuſe & liquide, que le peuple ſuce avec avidité à cauſe de ſon goût agréable. Lorſqu'elles ſont vieilles, elles ſont d'un blanc jaunâtre, & luiſantes, creuſes en dedans, & enduites d'une eſpèce de chaux : car la ſubſtance, la couleur, le goût & l'efficacité de la liqueur qu'elles contiennent, ſe changent; & cette liqueur

ſort peu à-peu ; elle ſe coagule ſouvent près des nœuds par l'ardeur du ſoleil, & acquiert la dureté de la Pierre ponce : elle perd bientôt ſa douceur naturelle, & devient d'un goût un peu aſtringent, ſemblable à celui de l'Yvoire brûlé, c'eſt ce que les habitans du pays appellent SACAR MAMBU, & que *Garcias* & *Acoſta* nomment TABAXIR. Ce ſuc eſt d'autant meilleur, qu'il eſt plus léger & plus blanc ; & d'autant plus mauvais, qu'il eſt plus inégal & de couleur cendrée.

Les feuilles ſortent des nœuds, portées ſur des queues très-courtes ; elles ſont vertes, longues d'un empan, larges d'un doigt près de la queue, plus étroites vers la pointe, cannelées, & rudes à leurs bords. Les fleurs ſont dans des épis écailleux, ſemblables à celles du froment, plus petites cependant ; poſées en grand nombre ſur les petits nœuds des tiges : elles ſont à étamines, & pendantes à des filamens très-menus.

On trouve quelques-uns de ces Roſeaux ſi grands & ſi ſolides, que l'on en fait des nacelles, dit *G. Piſon* : on ne les creuſe pas ; mais on les coupe par le milieu, & on laiſſe deux nœuds à chaque extrémité.

Les Indiens font grand cas des nou-

veaux rejettons, qui ſont fort ſucculens & de bon goût ; parce qu'ils ſervent de baſe à cette célèbre compoſition que l'on appelle *Achar*, qui eſt en délices dans les Indes & dans l'Europe.

Quoique tous ces Roſeaux ſoient remplis dans le commencement d'une liqueur agréable, cependant on ne la trouve pas dans tous les Roſeaux ni dans toute ſorte de terre ; mais elle eſt plus ou moins abon. dante, ſelon la force du ſoleil & la nature du terroir. Or, quoique le prix de ce Sucre varie ſelon la fertilité de l'année, cependant *Piſon* rapporte qu'on le vend toujours dans l'Arabie au poids de l'argent. Ce qui en fait la cherté, c'eſt que par l'expérience & le conſentement unanime des Médecins, des Indiens, des Arabes, des Maures, des Perſes & des Turcs, il eſt conſtant qu'il convient dans les ardeurs, & dans les inflammations internes & externes, comme auſſi dans les dyſenteries bilieuſes, en le donnant en trochiſques, ou plutôt en forme de boiſſon. Les Indiens même s'en ſervent contre les ſtranguries, les gonorrhées & les hémorrhagies.

Les Anciens connoiſſoient cette eſpèce de Sucre, quoiqu'on l'ait confondue avec le Sucre ordinaire que l'on tire des Cannes.

à Sucre. Les Perses & les Arabes l'appellent encore *Tabaxir*, mot que les Grecs & les Latins qui ont interprété les Arabes, ont rendu par celui de *Cendre* ou de *Spode*. Sur quoi il faut observer que le Spode des Arabes est bien différent de celui des anciens Grecs : car ceux-ci ont entendu par ce mot la cendre de Cuivre, & les Arabes entendent par le même mot de *Spode* le Sacar Mambu, ou même le Sucre commun.

On nous apporte du Canada, Province septentrionale de l'Amérique, une autre espèce de Sucre gras, roussâtre & doux au goût, que l'on retire de quelques espèces d'Erable, dont la principale s'appelle ACER MONTANUM CANDIDUM, *C. B. P.* 430. ACER MAJOR multis, falsò Platanus, J. *B.* I. 168. ACER MAJOR, *Dod. Pempt.* 840. C'est un grand arbre fort beau, dont l'écorce est médiocrement unie & polie, & le bois tendre & facile à travailler. Ses branches sont nombreuses, & s'étendent de toutes parts : elles ont de grandes feuilles, larges, anguleuses, semblables à celles de la Vigne ; mais elles sont plus unies & plus molles : en dessus elles sont d'un verd foncé, en dessous elles sont presque blanches, attachées à une queue longue & rougeatre.

Les fleurs sont en rose, d'un blanc verdâtre, & ramassées en grappes & pendantes. Les fruits qui leur succèdent, sont composés de deux & quelquefois de trois capsules, qui se terminent en une aîle membraneuse, semblable aux aîles de l'Ephemère, ou aux aîles intérieures de la Cigale. Ces capsules sont remplies chacune d'une graine arrondie, blanche & petite. Cet arbre se plaît dans les lieux humides & dans les montagnes. Il fleurit au mois de Mai, & son fruit est mûr au mois de Septembre.

Au commencement du Printems, lorsque les nouveaux bourgeons se gonflent, & avant qu'ils s'épanouissent en feuilles, il découle abondamment du tronc, des branches, ou des racines, ausquelles on a fait une incision, un suc doux & bon à boire ; & même en Automne après que les feuilles sont tombées, & pendant tout l'Hyver. Ce Suc ressemble très-bien au Sucre par son goût. Les Canadiens font une incision à ces arbres sur la fin de l'Hyver : ils en reçoivent le suc pour en faire des boissons, & il le font cuire & en retirent un Sucre qui n'est pas différent de celui des Cannes à Sucre. De huit livres de ce suc il reste une livre de Sucre brun, que l'on peut purifier

& rendre blanc comme le Sucre commun.

On fait avec ce Sucre bien écumé, & avec des feuilles de Capillaire de Canada, un Syrop que plusieurs estiment beaucoup, même en France, pour les maladies de la poitrine.

Ce n'est pas seulement les plantes terrestres qui donnent le Sucre, mais encore les plantes marines. *Olaüs Borrichius dans les Mémoires de Copenhague, des années* 1671. & 1672. fait mention d'une certaine Algue qui donne du Sucre, & qui se trouve sur les côtes de l'Islande. » Il naît » (dit-il) dans la mer d'Islande une espèce » d'Algue qui n'a été décrite par aucun Au» teur que je sçache, & qui cependant » n'est pas fort différente de l'Algue à peti» tes feuilles de Vitriers, si ce n'est que sa » feuille est un peu plus grasse & jaunâ» tre. Lorsqu'elle a été jettée par les flots » sur le bord de la mer, & qu'elle y est » restée quelque tems, elle se charge peu» à peu par la chaleur du soleil de petits » grumeaux de sel qui sont doux & de bon » goût; & les habitans des côtes de cette » Isle s'en servent à la place du Sucre: » bien plus, comme ils connoissent très» bien cette plante, ils la recueillent sou» vent, & même avant qu'elle soit couverte

» de ce doux ſuc ; ils en font uſage à la » place de ſalade, & ce mets n'eſt point » déſagréable. »

Avant que de finir cet article, qu'il nous ſoit permis de faire quelques conjectures ſur le Sucre *Alhaſſer* ou *Alhuſar* des Arabes ; auquel ils ont donné tantôt le nom de *Manne*, tantôt celui de *Sucre*, ne ſachant à quelle eſpèce ils devoient le rapporter.

Avicenne diſtingue le Zuccar Alhuſar, du Sucre que l'on retire des Roſeaux.

Le Zuccar Alhuſar, dit-il, eſt une Manne qui tombe ſur l'Alhuſar, & il reſſemble aux grains de ſel : il a quelque ſalure & quelque amertume, & il eſt un peu déterſif & réſolutif. Il y en a de deux ſortes ; l'un eſt blanc, & l'autre tire ſur le noir. Il appelle le blanc J*amenum*, & le noir *Agizium*. Il éclaircit la vûe ; il eſt utile pour les poumons, l'hydropiſie anaſarque, en le mêlant avec du lait de chameau qui vient de mettre bas : il eſt bon pour l'eſtomac, le foye, les reins & la veſſie ; & il n'excite pas la ſoif, comme les autres eſpèces de Sucre, parce que ſa douceur n'eſt pas grande.

Quoique *Avicenne* appelle ce Sucre, *Manne qui tombe du Ciel*, peut-être parce qu'il eſt formé en petits grains qui reſ-

ſemblent à de la Manne, cependant il ne vient point du tout de la roſée ; mais il découle d'une plante appellée Alhuſar, de la même manière que les Gommes & la Manne elle-même, comme *Sérapion* le fait voir manifeſtement en ces termes :

» L'Alhaſſer (de *Sérapion*, *Cap. du* » *Sucre*,) a des feuilles larges, & il ſort » du Zuccar des yeux de ſes branches & » de ſes feuilles ; on le recueille comme » quelque choſe de bon : il a de l'amer- » tume. Cette plante porte des Pommes » qui ſont comme les teſticules des cha- » meaux, d'où découle une liqueur brû- » lante, ſtyptique, & très-propre pour » faire des cautères. Le bois de l'Alhaſſer » eſt poli, gras, droit, & beau : c'eſt pour » cela que les amans lui ont comparé dans » leurs chanſons les bras & les jambes de » leurs maîtreſſes. »

On ne trouve point à préſent dans nos Boutiques ce Sucre nommé Alhaſſer : cependant il n'eſt pas inconnu en Egypte ni dans l'Arabie ; car c'eſt une larme qui découle d'une plante d'Egypte, qui s'appelle Beid el Ossar, *P. Alp. de Pl. Ægypt.* 86. Apocynum erectum, incanum, latifolium, Ægyptiacum, floribus, croceis, *Herman. Par. Bat.* Apocynum Ægyp-

TIACUM lactefcens, filiquâ Afclepiadis, C. B. P. 303. Beidelfar Alpini, five APOCYNUM SYRIACUM, J. B. 11. 136. C'eft une plante qui vient comme un arbriffeau : elle a plufieurs tiges droites qui fortent de la racine, & s'élèvent environ à la hauteur de deux coudées : fes feuilles font larges, arrondies, épaiffes & blanches ; d'où il découle une liqueur laiteufe, quand on les coupe.

Ses fleurs font jaunes, fafranées. Ses fruits font pendans, deux à deux, oblongs, de la groffeur du poing, attachés chacun à un pédicule de la longueur d'un pouce, courbé, épais, dur, & cylindrique. L'écorce extérieure eft membraneufe, verte : l'intérieure eft jaune, & reffemble à une peau mince paffée en huile : elles font liées enfemble par des filets femblables aux poils de la Pulmonaire.

Tout l'intérieur du fruit eft rempli d'un duvet blanc, auffi mol que de la foie, & de graines de la forme de celles de la Citrouille, mais la moitié moins groffes, plus applaties, brunes ; la pulpe en eft blanchâtre intérieurement, & d'un goût amer. Les tiges & les feuilles font blanches, couvertes de duvet ; & enfin toute la plante paroît être faupoudrée d'une

farine groſſière. L'écorce des tiges & la côte des feuilles ſont remplies de beaucoup de lait amer & âcre. Cette plante s'appelle communément en Egypte *Oſſar* ; & ſon fruit *Bied el Oſſar*, c'eſt-à-dire, œuf d'Oſſar.

Honorius Bellus n'a pû rien ſavoir ſur le Sucre que l'on dit qui ſe trouve ſur cette plante, ou qui en découle, n'ayant pas pû l'obſerver ſur les nouvelles plantes qu'il a cultivées. Il a ſeulement remarqué que le lait qui découle de la feuille que l'on a arrachée, ſe fige avec le tems à la plaie, & devient comme une certaine Gomme blanche, fort ſemblable à la Gomme Adragant, ſans avoir cependant de la douceur.

Il eſt vrai-ſemblable que cette larme, ou cette eſpèce de Sucre, découle d'elle-même ſeulement dans les pays chauds. Cette plante naît, ſelon *P. Alpin*, dans des lieux humides auprès d'Aléxandrie, dans le bras du Nil appellé *Nili Galig*, & au Caire près de Mathare, qui eſt preſque toujours humide, & marécageux à cauſe de l'eau du Nil qui y croupit long-tems.

On ſe ſert, dit *P. Alpin*, de ſes feuilles pilées, ſoit crues, ſoit cuites dans l'eau, en forme d'emplâtre pour les

tumeurs froides & les douleurs. On fait avec ſon duvet des lits ou des couſſins ; on s'en ſert auſſi à la place d'amadou pour retenir le feu de la pierre à fuſil. Toute cette plante eſt remplie d'un lait très-chaud & brûlant, que pluſienrs ramaſſent dans quelques vaiſſeaux pour tanner le cuir, & en faire tomber les poils ; car ſi on le laiſſe quelque tems dans ce lait, tous les poils tombent. Ce lait étant deſſèché lâche le ventre, & produit des flux de ventre dyſentériques, qui ſont mortels.

C'eſt un excellent remède pour guérir la dartre vive, & pluſieurs autres maladies de la peau, ou pour en ôter les taches ; on en frotte les parties affectées. Le tems nous apprendra peut être ſi la larme qui découle d'elle-même, & à qui on a donné le nom de *Sucre*, a la même acrimonie.



*ARTICLE X.

Du Tartre, & de ses préparations.

* Cet Article a été mis dans le premier Volume, à la suite des autres Sels, *pag.* 258.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Des Champignons, des Galles & des insectes qui naissent sur les plantes.

ARTICLE I.

Des Champignons ou Truffes, appellés TUBERA CERVINA.

CE que l'on appelle TUBERA CERVINA & BOLETI CERVI, *Off.* TUBERUM GENUS, quibusdam, CERVI BOLETUS J. *B.* III. 851. (LYCOPERDASTRUM TUBEROSUM, ARRHIZON, FULVUM, cortice duriore, crasso & granulato; me-

dullâ ex albo purpurascente ; semine nigro crassiore, *Mich. Nov. Gen. Pl.* 220. *no.* 10. *Tab.* 99. *fig.* 4.) est une espèce de Champignon ou de Truffe de la grosseur d'une Noix, quelquefois d'une Aveline, & même plus petite ; arrondie, raboteuse & inégale ; d'une substance qui n'est ni dure, ni molle ; d'un noir pourpré, couverte d'une écorce semblable au cuir, d'un gris qui tire sur le roux ; parsemée de grains à sa superficie, & qui renferme une espèce de substance fongueuse, d'un blanc tirant sur le pourpre, (subdivisée & distribuée en des cellules qui ne sont pas luisantes, ni ténaces, mais cotonneuses & molles, remplies de très-petites graines, qui sont en masse, & qui sont attachées par des filamens. Cette même substance ayant donné sa graine mûre, se resserre, & forme un petit globule.) Lorsque cette Truffe est récente, elle a un goût & une odeur forte, muriatique & spermatique ; mais lorsqu'elle est sèche & gardée depuis quelque tems, elle n'en a presque point de sensible.

Elle naît sous la terre comme les autres Truffes, sans racines, au moins visibles. On la trouve dans les forêts épaisses & les montagnes escarpées d'Allemagne & de Hongrie.

Les Anciens n'ont fait aucune mention de ces Truffes. On les appelle *Truffes de cerf*, de *C. Bauhin*, parce qu'on les trouve dans les lieux où les cerfs s'exercent à l'amour : & *Matthiol* rapporte que les chaſſeurs aſſurent que cette Truffe croît ſous la terre comme les Truffes ordinaires, dans les endroits où eſt tombée la ſemence du cerf. Mais ce ſont de pures fables, rejettées par J. *Bauhin* & autres Auteurs. Il eſt plus vrai-ſemblable que ce nom lui vient de ce que les cerfs ſont très avides de cette Truffe, de ſorte qu'étant attirés par ſon odeur, ils ne ceſſent de gratter la terre où elle eſt cachée, jusqu'à ce qu'ils l'ayent découverte. Ces Truffes ſont remplies de beaucoup de ſel volatil.

Quoique l'on ne faſſe pas uſage de ces Truffes parmi les alimens, on leur donne cependant de grands éloges : car on s'en ſert dans les remèdes qui excitent à l'amour ; & pour cet effet on en donne ʒj. ou ʒjß. en poudre dans du Vin. On dit qu'elles font venir beaucoup de lait, ſi l'on en prend dans de la ptiſane ou dans du lait de femme, & encore plus ſi l'on y mêle un peu de Poivre long. On dit encore qu'en fumigation elles ſont apéritives pour les parties des femmes, &

qu'elles détournent les ſuffocations de la matrice.

Il ne manque pas de femmelettes ſuperſtitieuſes qui abuſent de ces Truffes pour faire des breuvages qui excitent à l'amour, après avoir marmoté entre leurs dents quelques paroles d'enchantement. *Lonicerus* & *Cordus* nient que ces Truffes ayent la vertu de porter à l'amour.

Et en effet on ne peut leur attribuer autre choſe que ce qui convient aux autres Champignons, qui eſt de produire un ſuc groſſier, d'exciter des vents, de gonfler un peu, & de cauſer par ce moyen l'érection des parties de la génération.

ARTICLE II.

De l'Oreille de Judas.

L'Oreille de Judas s'appelle FUNGUS SAMBUCINUS, ſive AURICULA JUDÆ, *Off.* AGARICUS AURICULÆ FORMA, *I. R. H.* 562. (AGARICUM AURICULÆ FORMA, *Mich. p.* 124. *n°.* 1. *Tab.* 66. *fig.* 1.) FUNGUS MEMBRANACEUS AURICULAM

REFERENS, five SAMBUCINUS, *C. B. P.* 372. SPONGIA SAMBUCI, *Schroder.* GUMMI SAMBUCI, *Dod. Pempt.* C'eſt une ſubſtance fongueuſe, qui naît au bas du tronc des vieux Sureaux.

(Elle n'eſt percée d'aucun trou : elle n'a point de petites dents, ni de petites lames ; mais elle eſt unie.) Elle eſt ſpongieuſe, coriace & membraneuſe, repliée comme une oreille, blanchâtre & griſe en deſſous, noirâtre en deſſus, ſans odeur ; d'un goût de terre, & inſipide. Elle eſt portée ſur une queue très-courte, ou plutôt elle n'en a point du tout ; mais elle eſt attachée à la ſouche de l'arbre. Quelquefois ce Champignon eſt unique, quelquefois il eſt double.

On lui attribue la vertu aſtringente & deſſicative.

Il eſt rare qu'on le prenne intérieurement. Infuſé dans du vin ou dans une eau convenable, il lâche beaucoup le ventre, & il évacue d'une manière ſurprenante les eaux des hydropiques, comme le rapporte *Simon Pauli.* On a coutume de le donner en gargariſme & pour laver la gorge dans l'angine, dans le commencement des tumeurs & des inflammations qui y ſurviennent. On le fait bouillir alors dans de l'eau de Roſes

ou de Plantain, ou dans une décoction de ſommités de Roſes rouges, ou de Chevrefeuille, ou dans du lait; ou on le macère dans du vinaigre. Il guérit auſſi l'ophthalmie, en l'infuſant dans de l'eau de Roſes, de Bluet, de Frai de grenouilles, ou quelqu'autre.

℞. Oreille de Judas, q. v.
Infuſez dans ſ. q. d'eau diſtillée de fleurs de Sureau.

Macérez pendant la nuit; ſéparez l'eau, & gardez-la pour arrêter les inflammations des yeux.

℞. Oreille de Judas, ʒij.
Orge mondé, Régliſſe, ana ℥ß.
Fleurs de Mauve en arbre, pinc. ij.
F. bouillir dans ℥xviij. d'eau de Plantain juſqu'à la diminution de la troiſième partie. Paſſez. Diſſolvez dans la colature.
Sel de Prunelle, ʒj.
Miel roſat, ℥ij.

F. un gargariſme, pour les inflammations de la gorge.



Article III.

De l'Agaric.

L'Agaric, Agaricum & Agaricus, *Off* Αγαρικὸν, *Græc.* Agaricus, ſive Fungus Laricis, *C. B. P.* 375. Agaricus, *Dod. Pempt.* 486. eſt une ſubſtance fongueuſe, arrondie, anguleuſe, inégale, en morceaux tantôt plus grands, tantôt plus petits, de la groſſeur du poing, & quelquefois de la tête d'un homme; très-légère, blanche comme de la neige, friable, & qui ſe change en farine lorſqu'on la manie dans les doigts, entrecoupée de quelques fibres.

Son écorce qu'on a coutume d'enlever, eſt calleuſe, griſe, rouſſeatre, (dont la la partie inférieure eſt percée tantôt d'un grand trou, tantôt d'un petit nombre, dans leſquels ſont attachées de très petites graines;) d'un goût d'abord douceatre, amer bientôt après, âcre, & qui cauſe des nauſées avec une légère aſtriction. Il naît ſur les troncs de Melèze, & rarement ſur ſes branches. Lorſqu'il croît ſur cet arbre, il ne porte plus alors de Térébenthine, ſelon *Paul Herman.*

On eſtime l'Agaric qui eſt blanc, léger, friable ; & on rejette celui qui eſt peſant, noirâtre, moins friable : on n'eſtime pas non plus celui qui croît trop près de la ſouche de l'arbre, parce qu'il tire un peu de la couleur noire de l'écorce ; & même il eſt ordinairement plus aqueux, & par conſéquent moins friable. On rejette l'écorce comme inutile ou nuiſible.

Dioſcorides & *Pline* diſtinguent deux ſortes d'Agaric ; le mâle, & la femelle. Le mâle eſt rond & égal partout; ſelon *Pline*, il eſt plus amer & plus hériſſé. L'Agaric femelle a des veines droites en dedans comme des peignes, & qui font comme des cloiſons. Selon le même Auteur, cette eſpèce ſe diſſout plus facilement ; elle eſt douce d'abord, mais elle devient bientôt amère. Celle-ci eſt préférée, & le mâle eſt rejetté. On n'obſerve point à préſent ces diſtinctions dans les Boutiques. On y choiſit le plus blanc & le plus léger, que l'on appelle *Agaric femelle*, & l'on donne le nom d'*Agaric mâle* à une autre eſpèce qui eſt plus peſante, & noirâtre. Celui-ci s'appelle encore Agaricus pedis equini facie, *I. R. H.* 562. fungus in caudicibus naſcens, unguis equini formâ, *C. B. P.* 372. Fungi igniarii

Trag. 943. On n'en fait aucun uſage en Médecine : il ſert ſeulement pour la teinture.

Il naît ſur les troncs des vieux Noyers, des Chênes, ou d'autres arbres. Sa ſubſtance eſt calleuſe & ligneuſe tout-autour ; ſes fibres ſont droites ; elle eſt molle à ſon milieu. Sa couleur eſt griſe en dehors, obſcure en dedans, & tirant ſur le brun. On le rend mol & très-propre à prendre le feu, en le préparant de la manière ſuivante.

On le fait bouillir dans de la leſſive ; on le ſèche, & on le pile : enſuite on le fait bouillir de nouveau dans l'eau nitrée, & on le ſèche.

Notre Agaric eſt la même choſe que celui des Anciens, quoique *Saumaiſe* ſoit d'un ſentiment contraire. Les anciens Grecs ne ſavoient pas trop ſi c'étoit une racine, ou un Champignon qui naiſſoit de la pourriture des arbres. *Pline* & *Méſué* ont ſoupçonné que c'étoit une eſpèce de Champignon ; car ils croyoient que l'origine de l'Agaric & des Champignons n'étoit pas différente, & que c'étoit le fruit des grands arbres qui commençoient à vieillir, ou à ſe pourrir. C'eſt pourquoi ils croyoient que l'Agaric naiſſoit par la pourriture, de même que les abſcès. Parmi

eux, *Pline* a écrit qu'il venoit des arbres de la France, qui portent des fruits de la figure des Pommes de Pin.

Braſſavole & d'autres diſent qu'ils ont vû de l'Agaric naître ſur des Chênes; d'autres, ſur le Chêne-verd, ſur le Sapin, & ſur la Peſſe: mais *Matthiol* & *Belon* aſſurent qu'ils n'ont jamais vû l'Agaric naître ſur d'autres arbres que ſur le Melèze. Et en effet il eſt certain que c'eſt un Champignon qui ne vient que ſur cet arbre: & les Champignons que d'autres ont vû naître ſur les Chênes ou ſur d'autres arbres, ſont des eſpèces d'Agaric bien différentes du vrai Agaric des Boutiques, ſoit pour la couleur, ſoit pour la forme & les vertus.

Ainſi l'Agaric eſt une plante qui de ſon naturel eſt paraſite, c'eſt-à-dire, qui naît ſur les autres plantes, & qui ſe nourrit de leur ſuc, & dont nous ne connoiſſons pas encore bien la fleur & les fruits, ou les graines.

Dioſcorides rapporte que l'Agaric naît dans l'Agaric, pays de la Sarmatie, d'où lui eſt venu ſon nom. On en recueille préſentement dans le Dauphiné, dans les Alpes & autres montagnes, ſur les Melèzes.

Dans l'Analyſe Chymique, de ℔iij. ℥xj.

d'Agaric très-blanc, il eſt ſorti ℥xvj. ʒiv. gr. xxxiv. d'une liqueur d'abord purement aqueuſe, tranſparente, enſuite rouſſeatre, acide, après cela brune, empyreumatique, qui brûloit la langue comme le Poivre : ℥ij. ʒvj. gr. xxxvj. de liqueur rouſſeatre, remplie de ſel volatil-urineux & très-peu acide: ℥xvj. ʒvj. gr. xxv. d'huile fluide.

La maſſe noire, compacte & dure, qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit ℥xij. Etant calcinée pendant 19. heures dans un creuſet, elle a laiſſé ℥j. ʒiij. de cendres d'un brun rouſſeatre, dont on a retiré par la lixiviation ʒij. de ſel fixe, âcre & purement alkali. La perte des parties dans la diſtillation a été de ℥x. ʒvj. gr. lix. & dans la calcination il s'eſt diſſipé, en fumée & en flamme, ℥x. ʒv.

On voit par cette Analyſe, que l'Agaric eſt composé d'un ſel tartareux & ammoniacal, uni avec beaucoup d'huile, & avec une très petite portion de terre : leſquels principes ſont tellement mêlés entr'eux, qu'il en réſulte un mixte ſalin-réſineux; puiſque ℥ij d'Agaric ont donné par le moyen de l'Eſprit-de-vin ℥vjß. d'un Extrait réſineux, d'un goût déſagréable, & qui cauſoit des nauſées : au lieu que l'eau diſſout & extrait peu de

chose de l'Agaric, & elle le change en un marc mucilagineux. Par où l'on voit que la macération ou la décoction de l'Agaric dans des menstrues aqueux est peu utile. Cependant son infusion dans l'eau donne la couleur de pourpre au papier bleu. La principale vertu purgative de ce remède paroît dépendre de cet esprit, ou de cette huile subtile, âcre & brûlante, qui est sortie d'abord dans la distillation, d'où vient le goût âcre de ce médicament.

Dioscorides & *Galien* avec les anciens Grecs ont recommandé l'Agaric pour plusieurs maladies différentes ; mais surtout pour la jaunisse, l'épilepsie, l'asthme, la sciatique & la goutte, & ils n'ont fait qu'effleurer sa vertu purgative ; de sorte que l'on peut conjecturer que les Anciens ont employé l'Agaric ; non pas tant pour purger, que pour incifer & pour ouvrir. *Avicenne* loue aussi l'Agaric à une petite dose, mêlé avec un peu d'Opium, comme un remède incisif & digestif. On lui attribuoit la vertu vermifuge & aléxitère. C'est sous cette qualité qu'on le fait entrer dans la Thériaque & les autres compositions aléxitères, comme on peut le voir dans *Scribonius Largus* : cependant plusieurs Arabes le placent parmi les

évacuans. Les Modernes le mettent aujourd'hui parmi les purgatifs, & il eſt recommandé ſurtout pour évacuer la pituite ; ce qui vient peut-être de ce qu'après avoir pris de l'Agaric, les déjections ont coutume d'être blanches. On l'emploie en qualité de purgatif dans pluſieurs compoſitions purgatives. On s'en ſert auſſi communément pour rendre fluide, & pour préparer à l'évacuation, la ſéroſité qui étoit prête à ſe coaguler : c'eſt pourquoi on croit qu'il eſt utile dans les catarrhes, le coryza, les écoulemens d'eau, l'aſthme, la toux, la cachéxie, les fleurs blanches, la ſuppreſſion des règles, les fièvres quotidiennes & lentes, lorſqu'elles ſont entretenues par un amas d'humeurs crues. On le donne non-ſeulement à ceux qui ſont robuſtes & forts, mais encore à ceux qui ſont foibles, aux jeunes gens, aux vieillards, & même aux femmes groſſes, ſans aucun danger, pourvu que la nature de la maladie le demande.

Quelques-uns lui refuſent la vertu de purger. Car *Maſſaria*, inſtruit par ſa propre expérience, aſſure que l'infuſion d'Agaric n'a aucune vertu purgative. Et en effet elle tire peu de l'Agaric, comme nous l'avons déja obſervé. Mais

cependant sa substance même lâche le ventre, quoique foiblement; & c'est pour cette raison qu'on le mêle avec d'autres purgatifs, qu'il aide beaucoup, en incisant & atténuant les humeurs épaisses & tenaces.

C. Hoffman croit qu'il n'a point ou n'a que très peu la vertu aléxitère que les Anciens lui attribuoient. Mais s'il sert de quelque chose dans la Thériaque & les autres antidotes, nous croyons que c'est en incisant & en détergeant.

Plusieurs observations des Médecins font voir que l'Agaric a aussi ses désavantages & ses dangers. Voici les trois reproches qu'on lui fait : il charge & appésantit l'estomac, d'où viennent les nausées & le vomissement; il distend les viscères, d'où vient le gonflement des hypochondres & du bas ventre, & quelquefois l'inflammation : enfin il agit avec une lenteur extraordinaire; ce qui fait que les malades reçoivent peu de soulagement de ce remède.

C'est pour ces raisons que *Daniel Ludovic* le rejette de son Droguier. Cependant il ne faut pas mépriser un remède que les Anciens ont fort vanté, & que les Modernes emploient souvent avec avantage. On doit apporter des précautions

pour en faire usage, & l'employer à propos.

Les catarrhes, pour lesquels on le vante principalement, doivent être sans fièvre, & tels que la sérosité épaisse & gluante ait besoin de ce remède, pour pouvoir être fondue & rendue coulante. Il faut dire la même chose des maladies de la poitrine, surtout de l'asthme & de la difficulté de respirer, qui viennent de l'engorgement des poumons.

Il faut s'en abstenir dans les maladies aigues, & dans toutes celles où l'un & l'autre bile domine, ou lorsque le sang est trop vif & les viscères brûlans, comme dans beaucoup de mélancholiques, dans les bilieux, les phthisiques, les femmes hystériques, ainsi que le savant *Hecquet*, Médecin de la Faculté de Paris, l'a très-bien observé *dans son Traité manuscrit des Purgatifs.*

L'Agaric en infusion ou en décoction a très-peu de vertu; mais il fait mieux son effet en substance. On en prescrit la poudre seule, ou préparée sous la forme de trochisques, depuis ʒß. jusqu'à ʒjß. ʒij. & en infusion ou en décoction, depuis ʒij. jusqu'à ℥ß.

Les Anciens ont essayé de corriger les vices & les défauts de l'Agaric par des

ſtomachiques chauds & aromatiques; ſurtout par le Gingembre, & par les incifiſs, comme le ſel Gemme, l'*Oxymel*, pour en émouſſer l'acrimonie. Les Modernes le corrigent de différentes manières.

Pluſieurs redoutent l'Agaric en poudre, à cauſe de ſa légèreté qui fait qu'il s'attache à l'œſophage & aux inteſtins : c'eſt pourquoi ils le prennent en trochiſques. Mais qui eſt-ce qui pourroit avaler cette poudre ſeule & ſèche ?

Si on la mêle avec quelque liqueur ou avec quelque Syrop, elle ne s'attachera plus aux membranes de l'eſtomac, ou du moins elle ne s'y attachera pas ſi facilement. Quelques-uns font un peu rôtir l'Agaric, pour tempérer & détruire ſa vertu émétique & dangereuſe : mais de cette manière on le détruit, & on le change en une terre ou en un charbon inutile. D'autres en propoſent un extrait réſineux, comme plus excellent que la poudre : mais cette réſine eſt d'un goût déſagréable, qui cauſe des nauſées; elle nuit plus à l'eſtomac & aux inteſtins qu'en la donnant en ſubſtance même : ainſi cette correction eſt pire que le remède lui-même.

Il n'y a donc aucune correction qui

ſoit meilleure, que d'en faire des trochiſques, dans leſquels on corrige par des aromates, ſon goût déſagréable qui cauſe des nauſées, auſſi-bien que ſon acrimonie nuiſible à l'eſtomac.

Quelques-uns croient diriger la vertu de l'Agaric par des remèdes convenables au but que l'on ſe propoſe. Ainſi pour porter plus facilement ſa vertu à la tête, ils ajoutent le Stécas Arabique, la Muſcade, le bois d'Aloès, l'Aſpic : ils conduiſent ſa vertu juſqu'à la poitrine, par le Capillaire, la racine d'Iris & l'Hyſſope; au foie, par la Chicorée; à la rate, par l'écorce de Tamaris, & le Cétérac; à la matrice, par la Matricaire, la Myrrhe; à la veſſie & aux reins, par les cinq racines apéritives. Ceux qui ne ſont pas trop attachés à l'école des Arabes, jugeront aiſément ce qu'il faut penſer de ces directions.

On a coutume de préparer les trochiſques d'Agaric dans les Boutiques de Paris, de cette manière :

℞. Gingembre blanc pilé, ʒij.
Vin blanc, ℥iv.

Macérez à froid pendant 24. heures; paſſez. Enſuite,

℞. Agaric choiſi, ratiſſé & réduit en une poudre très-fine, ℔ß.

Humectez-le avec le Vin ci-dessus, afin d'en faire une masse solide, dont on fera des trochisques que l'on sèchera à l'ombre.

℞. Décoction de feuilles d'Aigremoine & de Pimprenelle, ℥vj.
F. dissoudre trochisques d'Agaric & Electuaire de Citron, ana ʒij.
Syrop de fleurs de Pêcher, ℥j.
F. une potion.

℞. Séné mondé, Trochisques d'Agaric & Turbith gommeux, ana ʒj.
Cannelle pilée, ℈j.
Sel de Tartre, gr. xv.
Infusez pendant la nuit dans ℥vj. d'eau de rivière.
Dissolvez dans la colature du Syrop de Nerprun, ℥j.
F. une potion pour l'hydropisie.

℞. Agaric en petits morceaux, ʒiv.
Racine d'Iris de Florence, ℥ij.
Feuilles sèches de Nicotiane, ℈j.
Feuilles d'Hyssope & de Thym, ana poig. j.
F. bouillir dans ℔iij. d'eau commune jusqu'à la diminution d'un tiers.
Dissolvez dans la colature de l'Oxymel simple, ℥iv.
Le malade en prendra deux ou trois fois tous les jours, à la dose de ℥vj. pour chaque fois.

℞. Trochiſques d'Agaric, ʒß.
Mercure doux, gr. vij.
Diagrède, gr. iij.

M. F. des pilules purgatives avec le Syrop de fleurs de Pêcher.

℞. Trochiſques d'Agaric, ʒj.
Jalap en poudre, & Aloès lavé, ana gr. xij.
Aquila alba, gr. x.
Huile diſtillée de Succin, gout. ij.
De Marjolaine, gout. j.
Conſerve de fleurs de Sauge, ſ. q.

M. F. des Pilules pour les catarrhes.

On ſe ſert rarement d'Agaric à l'extérieur, quoique les Anciens le recommandent pour les morſures & les bleſſures venimeuſes des animaux.

On emploie l'Agaric dans la *Thériaque*, le *Mithridat*, la *Confection Hamech*, l'*Hière picre*, avec l'*Agaric*, l'*Hière* de *Coloquinte*, le *Syrop de Roſes*, avec le *Séné* & l'*Agaric*, le *Syrop* d'*Hellébore* de *Quercetan*, les *Pilules* d'*Agaric*, de *Méſué*, les *Pilules ſine quibus*, les *Pilules Mercurielles* de *Charas*.



ARTICLE IV.

Des Noix de Galle.

LEs Noix de Galle, GALLÆ, *Off.* Κηκίδες, *Græc.* HAFS, & HAFUS, *Arab.* ſont des corps qui naiſſent ſur les Chênes, dont il y a pluſieurs ſortes, qui diffèrent par la groſſeur, la couleur, le poids, la figure, & leur ſuperficie qui eſt unie ou raboteuſe. Les Noix de Galle viennent à la vérité ſur des Chênes ou ſur des arbres qui portent du gland, mais non pas dans tous les pays; puiſqu'on n'en trouve point dans les pays froids. Car J. *Rai* obſerve que les Chênes n'ont jamais porté de Noix de Galle en Angleterre; & la raiſon qu'il en donne, c'eſt que l'on ne voit point dans ce pays les inſectes qui leur donnent naiſſance. Ce n'eſt pas le fruit d'un arbre, comme quelques-uns le penſent; mais des excroiſſances contre nature, qui doivent leur origine à la piqûure & à la morſure de quelques inſectes. Car ces animaux & ſurtout certaines mouches piquent les bourgeons, les feuilles, & les rejettons les plus tendres de ces arbres, (& ils

en

en déchirent les vaiſſeaux les plus minces : le ſuc coule de la plaie : il y aborde avec plus d'abondance ; parce que la réſiſtance eſt diminuée, les vaiſſeaux ſe diſtendent de plus en plus par l'humeur qui s'y répand ; ce qui forme ces tumeurs qui ont tant de figures différentes,) quoiqu'elles ſoient contre nature, eu égard à l'arbre qui les porte : cependant elles ſont deſtinées à être comme la matrice qui doit recevoir les œufs de ces animaux, les conſerver, les échauffer, les faire éclore & les nourrir.

Quand on ouvre les Noix de Galle mûres & récentes, on trouve à leur centre des vermiſſeaux, ou plutôt des nymphes, & tantôt il n'y en a qu'une, tantôt il y en a pluſieurs logées en autant de différentes cellules. Ces nymphes ſe développent après quelque tems, & ſe changent en mouches qui ſont quelquefois de même genre, & quelquefois d'un genre différent.

Peu de tems après qu'elles ſont formées, elles ſe cherchent une iſſue en rongeant la ſubſtance de la Noix de Galle, & enfin elles font un trou rond à la ſuperficie, par lequel elles ſortent & s'envolent. Si les Noix de Galle ne ſont pas percées, on y trouve le vermiſſeau ou la mouche : mais ſi elles ſont ouvertes, on les trouve

vuides, ou remplies d'autres animaux qui ſont entré par hazard par ces petits trous, & qui ſe ſont caché dans ces petites tanières.

On diſtingue deux ſortes de Noix de Galle dans les Boutiques; ſçavoir, celles d'Orient que l'on appelle *Noix de Galle d'Alep*, ou *Alepines*, & celles de notre pays.

Les Noix de Galle d'Alep ſont arrondies, de la groſſeur d'une Aveline ou d'une petite Noix, anguleuſes, plus ou moins raboteuſes, peſantes; de couleur blanchâtre, verdâtre, ou noirâtre; compactes & réſineuſes en dedans, d'un goût aſtringent & acerbe.

Celles de notre pays ſont rondes, rougeatres ou rouſſes, polies à leur ſuperficie, légères, faciles à rompre, d'une ſubſtance plus raréfiée, ſpongieuſes, & quelquefois creuſes. Elles ſont moins bonnes, ſoit pour la teinture, ſoit pour la Médecine.

Les Noix de Galle n'étoient pas inconnues aux Anciens. Les premières s'appelloient Ὀμφακῖτις, & les autres, Ὀνοκηκὶς: comme ſi l'on diſoit *Noix de Galle des ânes*.

Dans l'Analyſe Chymique, de ℔v. de Noix de Galle d'Alep, bien ſèchées, il eſt

forti ℥viij ʒvijß. de liqueur un peu jaunâtre & un peu acide : ℥vj. ʒvij. de liqueur rouſſeatre, acide, un peu empyreumatique : ℥xiv. ʒij. de liqueur brune, un peu ſalée, âcre, empyreumatique, ſoit acide, ſoit urineuſe. ℥ij. ʒv. gr. liv. d'huile viſqueuſe, épaiſſe, d'une conſiſtance ſemblable à la Poix, de peu d'odeur, un peu fétide.

La maſſe noire qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit ℥xxviij. ʒv. gr. liv. laquelle étant calcinée a laiſſé ℥ij. gr. ij. de cendres brunes, dont on a retiré par la lixiviation ʒvij. gr. l. d'un ſel alkali fort âcre. La perte des parties a été dans la diſtillation de ℔j. ℥ij. ʒiv. & dans la calcination, de ℥xxvj. ʒv. gr. lij. On voit par cette Analyſe que les Noix de Galle contiennent beaucoup de ſoufre fixe & groſſier, avec un ſel ammoniacal.

Il faut obſerver de plus, que les Noix de Galle donnent à la ſolution du Vitriol la couleur noire, ou plutôt celle de violette foncée ; ſçavoir, lorſque le ſel alkali des Noix de Galle ſe joint au ſel acide vitriolique, & en fait ſéparer les parties métalliques : car alors ces particules ne vont pas au fond de la liqueur ; mais elles s'uniſſent avec les particules ſulfureuſes des Noix de Galle, leſquelles nagent

dans le fluide, & ſoutiennent les particules métalliques. C'eſt pour cette raiſon que l'infuſion ou la décoction de ces Noix, ſert aux Chymiſtes & aux Phyſiciens, pour examiner les eaux minérales. Car ſi elles contiennent un ſel vitriolique, ou un peu de fer ou de cuivre, cette infuſion ou cette décoction donne à ces eaux la couleur noire, violette, de pourpre ou tirant ſur le pourpre, ſelon qu'elles contiennent plus ou moins de ſel métallique.

Les Noix de Galle ſont fort aſtringentes. C'eſt pourquoi pluſieurs les louent priſes intérieurement dans les dyſenteries, les flux de ventre & les hémorrhagies. On a découvert depuis peu qu'elles avoient la vertu fébrifuge: & c'eſt *M. Reneaume*, Médecin de la Faculté de Paris, qui a rendu cette découverte publique *dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de l'année* 1711. On le donne depuis ʒß. juſqu'à ℥j. au commencement de l'accès dans les fièvres intermittentes; ſurtout dans celles, dit *M. Reneaume*, qui dépendent du grand relâchement du ton de l'eſtomac.

On les emploie auſſi extérieurement pour reſſerrer & répercuter, & pour affermir & fortifier les parties qui ſont

trop relâchées. On s'en sert en décoction pour guérir la chûte de la matrice, & pour empêcher celle de la vulve & de l'anus, & pour guérir les fluxions qui peuvent y arriver.

℞. Noix de Galle, & Ecorce de Grenade, ʒj.
Feuilles de Sauge, de Laurier, de Camomille, Fleurs de Balaustes, ana pinc. ij.
F. bouillir dans du gros Vin & de l'eau chalybée.
Appliquez en fomentation pour la chûte de l'anus.

On emploie les Noix de Galle dans l'*Emplâtre pour les hernies*, appellé communément *Emplâtre contre les ruptures* de *Charas*.

Les Teinturiers en font souvent usage On en fait aussi de l'encre à écrire, dont voici la meilleure manière :

℞. Eau de rivière, ℔iv.
Vin blanc, ℔ij.
Noix de Galle d'Alep, pilées, ℥iv.
Macérez pendant 24. heures, en remuant de tems en tems.
F. bouillir ensuite pendant une demi-heure, en écumant avec une plume.
Retirez le vaisseau du feu, & ajoutez-y Gomme Arabique, ℥ijß.

Vitriol de Hongrie,	℥ij.
Alun de roche,	℥ß.
Sucre Candi,	℥ß.

Digérez de nouveau pendant 24. heures.

F. bouillir pendant un quart-d'heure. Paſſez la décoction au travers d'un linge.

ARTICLE V.

De la Graine de Kermes, & de la Cochenille.

LA graine de Kermes, graine d'écarlate, Vermillon, s'appelle KERMES, CHERMES, GRANUM KERMES, GRANUM INFECTORIUM, COCCUM BAPHICUM, COCCUM INFECTORIUM, *Off.* Κόκκος βαφικὴ, *Dioſc.* KERMES & KARMES, *Arab.* C'eſt une coque membraneuſe, de la groſſeur d'un Pois; unie, brillante, d'un rouge brun comme les Prunes, couverte d'un duvet très-fin ou d'une pouſſière griſe remplie d'une infinité de petits œufs rougeatres, ou même d'animaux qui étant preſſés entre les doigts répandent une liqueur de couleur d'écarlate, d'un goût

un peu âcre, un peu amer, & d'une odeur qui n'eſt pas déſagréable.

Cette coque vient ſur les feuilles & les tendres rejettons d'une certaine eſpèce de Chêne. On n'en trouve pas dans tous les pays, mais ſeulement dans les plus chauds ; & ce n'eſt pas dans tous les tems, mais ſeulement au mois de May & de Juin, & dans les années les plus chaudes.

La plante ſur laquelle s'attache cette graine, s'appelle Ilex aculeata coccigl andifera, *C. B. P.* 425. Ilex coccigera, *J. B.* 106. (Quercus foliis ovatis, dentato-ſpinoſis, *Van-Royen. flor. Leyd. Prod.* 81. 8.) C'eſt un arbriſſeau dont la racine eſt ligneuſe, qui rampe au loin & large, couverte d'une écorce de différente couleur ſelon la nature du terroir, tantôt noirâtre, tantôt rougeatre : elle eſt grêle, épaiſſe de quatre ou ſix lignes, quelquefois fibrée : elle pouſſe pluſieurs jets de la hauteur de trois ou quatre palmes, ligneux, couverts d'une écorce mince, blanchâtre ou cendrée ; partagés en pluſieurs rameaux chargés de feuilles placées ſans ordre, dont les bords ſont ſinueux, ondés, armés d'épines, fort ſemblables aux feuilles du Houx, mais plus petites, longues de huit ou dix

lignes, larges de ſix ou ſept, liſſes des deux côtés ; d'un beau verd : elles ne tombent pas, & ſont portées ſur une queue longue d'environ une ligne. (Cet arbriſſeau porte des fleurs mâles & femelles ſur le même pied. Les fleurs mâles forment un chaton lâche ; elles ſont ſans pétales, & ont un calyce d'une ſeule pièce, partagé en cinq ou en quatre parties, dont les découpures ſont partagées en deux & terminées en pointe, & pluſieurs étamines (environ huit) très-courtes, dont les ſommets ſont grands & à deux bourſes. Les fleurs femelles ſout auſſi ſans pétales, & ſont ſur un bouton, ſans pédicule ; compoſées d'un calyce d'une ſeule pièce, coriace, hemiſphèrique, raboteux, entier, & que l'on a peine à appercevoir. L'embryon eſt ovoïde, & très petit : il porte deux ou cinq ſtyles déliés, plus longs que le calyce, garnis de ſtigmates ſimples, & qui ſubſiſtent. Le fruit eſt un gland ovoïde, liſſe, couvert d'une coque coriace, dont la baſe eſt comme ratiſſée, attaché dans un petit calyce court & comme épineux).

Cet arbriſſeau croît dans les collines pierreuſes autour de Montpellier, de Niſmes, d'Avignon & autres endroits du

Languedoc, où la graine d'écarlate eſt d'un grand revenu : il vient auſſi en Provence, en Eſpagne, & en Italie.

Outre ſes fruits naturels qui ſont des glands, on voit ſur ſes différentes parties, au mois de Mai, une eſpèce de coque fort célèbre, que l'on appelle *Graine d'Ecarlate*, ſur l'origine de laquelle les Auteurs ont beaucoup diſputé. Car les uns ont cru que c'étoit un fruit; d'autres, que c'étoit une ſorte de récrément qui provenoit de la piquûre faite à cet arbre par un inſecte : d'autres ont eu d'autres ſentimens. *M. de Réaumur* (*a*), le plus habile homme que l'on puiſſe trouver pour la recherche des ſecrets de la nature, a enfin découvert que la graine d'Ecarlate eſt une eſpèce d'inſecte de la famille de ceux qu'il appelle *Gallinſectes*. Il diſtingue avec *M. Emeric* (*b*) Médecin d'Aix, trois tems dans l'accroiſſement de cette graine d'Ecarlate.

Le premier tems eſt vers le commencement du mois de Mars. Alors il s'attache ſur le tronc, ſur les branches & ſur les feuilles de l'Ilex un animal plus petit

(*a*) Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Inſectes Tom. 4. Mem. I.

(*b*) Hiſtoire des Plantes qui naiſſent aux environs d'Aix, par M. Garidel.

qu'un grain de Millet; il y reste comme engourdi & immobile, & dans la suite il s'enfle peu-à-peu. Cet animal a la figure des cloportes; il est long, ovale, plus pointu vers la queue, convèxe sur le dos, rouge, parsemé de petits points brillans comme l'or, ayant quelques rides en travers, six pieds, & deux antennes qui se meuvent facilement, & qui égalent presque toute la longueur du corps; deux yeux noirs, & deux queues immobiles, lesquelles sont de la même longueur que le corps. Considéré dans ce tems au microscope il paroît d'un très-beau rouge, ayant dessus son ventre & tout autour une espèce de duvet qui représente la figure d'un nid; & dans les endroits du dessous du corps du Kermes, qui ne sont point couverts de duvet, le microscope fait voir quantité de points qui ont le brillant de l'or. Son dos est convèxe, & forme une hémisphère ridé; & dans la partie antérieure de son corps il y a trois grosseurs qui tiennent la place de tête : celle du milieu est la plus considérable & un peu arrondie; les deux latérales sont plus menues, & recourbées vers le milieu.

Le second tems de la division que fait *M. Emeric*, est dans le mois d'Avril;

alors cet animal eſt entièrement changé, & il eſt devenu rond & gros comme un Pois. Sa peau eſt plus ferme; & le coton qui dans le premier tems étoit deſſus par intervalles & par petits floccons, y eſt partout étendu en forme de poudre : il ne paroît plus qu'une coque ou une gouſſe remplie d'une liqueur rougeatre, ſemblable à du ſang diſſous.

Enfin le troiſième tems tombe vers le milieu ou vers la fin de Mai, & c'eſt celui où l'on trouve dans cette eſpèce de coque, ſous le ventre de cet animal, des œufs une fois plus petits que les graines de Pavots blancs : ils ſont remplis d'une liqueur d'un rouge pâle; vûs au microſcope, ils ſemblent parſemés d'une infinité de poings brillans de couleur d'or.

Ils ſont compoſés d'une membrane mince, blanche, tranſparente, & d'une liqueur d'un rouge pâle. Chaque coque contient environ 2000. de ces petits œufs, qui ſont le fruit du premier animal; leſquels étant ſecoués, il en ſort autant de petits animaux entièrement ſemblables au premier, qui ſe diſperſent ſur les branches & ſur les feuilles de l'Ilex, juſqu'à ce qu'au Printems ſuivant ils ſe fixent dans les diviſions du tronc & des rameaux pour y faire leurs petits.

Lorſque le Kermes acquiert une groſſeur convenable, alors la partie inférieure du ventre s'élève & ſe retire vers le dos, & laiſſe une eſpace vuide entre le ventre & le duvet qui y étoit attaché ; & de cette manière il devient ſemblable à un cloporte qui eſt à demi roulé. C'eſt dans cette eſpace vuide qu'il dépoſe ſes œufs, après quoi il meurt & ſe deſſèche.

Quand ces œufs ſont éclos, les petits animaux demeurent cachés pendant quelque tems ſous le cadavre de leur mere ; ils en ſortent enſuite pour chercher leur nourriture ſur les feuilles, non en les rongeant comme les chenilles, mais en les ſuçant avec leurs trompes.

M. de Réaumur diſtingue deux ſexes dans ces animaux ; ſçavoir, les femelles dont nous venons de parler, & les mâles qui en ſont très-différens.

Car, ſelon *M. Emeric*, ce ſont de petites mouches qui reſſemblent en quelque manière à des couſins, qui ont ſix pieds, dont les quatre qui ſont en devant, ſont plus courts & les deux poſtérieurs ſont plus longs, partagés par quatre articulations, & armés de trois petits ongles courbés. Ils ont deux antennes ſur la tête, longues d'une demi-ligne, mobiles, can-

nelées obliquement & articulées. Une eſpèce de queue eſt attachée à la partie poſtérieure du corps ; elle eſt longue d'une demi-ligne, & elle s'ouvre de tems en tems en deux. Tout leur corps eſt couvert de deux aîles tranſparentes. Ils ſautent avec impétuoſité comme les puces, & ils ſervent à donner la fécondité aux femelles.

La récolte de la graine de Kermes eſt plus ou moins abondante, ſelon que l'Hyver a été plus ou moins doux. Des femmes arrachent avec leurs ongles le Kermes avant le lever du ſoleil ; & de peur que les petits inſectes ne ſe perdent, elles jettent du Vinaigre deſſus : enſuite elles l'expoſent au ſoleil pour le faire ſècher ; ce qui lui donne la couleur rouge.

Garidel & *Emeric* font mention d'une autre eſpèce de Kermes blanchâtre, qu'ils diſent que les gens du pays appellent *la mere du vermiſſeau*. Mais ils ajoutent que cette eſpèce produit des œufs blanchâtres, d'où naiſſent des animaux qui ſont auſſi blanchâtres, parſemés de petites taches argentées, & que ces animaux ne ſont pas rouges comme *Quiqueran* le raconte ; de ſorte que, ſelon leur ſentiment, c'eſt une autre eſpèce de

Kermes peu différent du rouge.

Hyacinthe Cestoni a observé en Toscane, auprès de Livourne, une autre espèce de Kermes noirâtre sur de petits Ilex, qui est semblable à celui dont on se sert pour la teinture. Lorsqu'il est mûr, il est rempli d'un suc blanchâtre & de petits œufs blancs : il en sort de petits animaux, qui ne sont pas différens de ceux du Kermes ordinaire; mais ils sont blanchâtres. On en peut lire l'histoire étendue dans les ouvrages de *Vallisniéri*.

On peut conclure de-là qu'il y a plusieurs espèces de Kermes, qui ne sont différentes que par la couleur, & dont on ne choisit que celle qui est rouge pour la teinture & la Médecine.

Plusieurs Botanistes ont cru que le Kermes qui sert à la teinture, ne venoit que sur l'*Ilex*. Mais le savant *Lister*, selon que le raconte *J. Rai*, a observé de ces sortes de graines en Angleterre, qui naissoient sur les rejettons des Cerisiers & des autres arbres.

La graine de Kermes sert à la Médecine, & à teindre la laine & la soie.

Pour l'usage de la Médecine on pile ces graines nouvelles & bien mûres dans un mortier de marbre; on les laisse en-

ſuite digérer dans un lieu frais pendant ſept ou huit heures, afin que ce ſuc ſe diviſe un peu, & ſoit moins tenace : alors on l'exprime, & on le met à l'écart pendant quelques heures, afin que les parties groſſières aillent au fond du vaiſſeau. On verſe la liqueur par inclination, & on la ſépare de la lie qui eſt épaiſſe. On mêle avec ce ſuc dépuré une partie égale de Sucre, & on le fait cuire à un feu doux juſqu'à la conſiſtance d'un Syrop épais. On appelle ce mélange *Conſerve*, *Suc* ou *Syrop de Kermes*, & on en fait la célèbre *Confection d'Alkermes.*

D'autres préparent ce même Syrop ſans feu, de cette manière. On mêle trois parties de Sucre avec une ſeule partie de ſuc de Kermes pilé, & on macère pendant un jour dans un lieu frais. Ce ſuc étant paſſé & exprimé, acquiert la conſiſtance de Syrop. Il paſſe pour être meilleur que le précédent, auquel le feu a enlevé une grande portion de particules volatiles. Ce ſuc ainſi préparé en Languedoc eſt envoyé en grande quantité dans les pays étrangers, ſous le nom de *Suc* ou de *Syrop de Kermes.*

Mais ſi l'on veut conſerver les grains entiers, on les recueille lorſqu'ils ſont

mûrs, & on les expose dans une chambre ouverte de tous côtés, sur des toiles. Dans les commencemens où cette graine est pleine d'humidité, on la retourne deux ou trois fois le jour, de peur qu'elle ne s'échauffe trop. Mais si ces petits animaux, venant à sentir la chaleur, sortent & s'efforcent de s'enfuir; celui qui les garde, secoue la toile & les rejette vers le milieu jusqu'à ce qu'ils meurent.

Alors on se sert d'un crible pour séparer des coques ces sortes d'animaux, qui ont la figure de poussière; ensuite on les presse doucement entre les doigts, & on les réduit en boules ou en pastilles, que l'on fait sécher au soleil. On les appelle *Pastel d'Ecarlate*, ou *Ecarlate de graine*: on fait sécher à part les coques à demi vuides, & on les garde.

On prépare le Kermes de la même manière pour les Teintures, avec cette seule différence que les coques étant vuides & mises dans des paniers, on les plonge deux ou trois fois dans de fort Vinaigre: ensuite on les étend sur de la toile, & on les sèche; ce qui leur donne une couleur rubiconde & plus brillante. On arrose aussi de fort Vinaigre la poudre rouge, ou les petits animaux, aussitôt

qu'ils commencent à ſe mouvoir : on en fait des maſſes, que l'on réduit en paſtilles : on les fait bien ſècher, & on les envoie dans les pays étrangers. Les Teinturiers de France s'en ſervent rarement, depuis que l'on nous a apporté la Cochenille.

Dans l'Analyſe Chymique, de ℔j. de graine de Kermes récente il eſt d'abord ſorti beaucoup de phlegme ſans odeur & ſans goût, enſuite empyreumatique : ℥vj. de ſel volatil concret : un peu d'une huile citrine ; & enfin une grande portion d'huile épaiſſe de la conſiſtance du beurre, de couleur rouſſeatre, d'une odeur empyreumatique, qui n'étoit cependant pas fort puante, qui n'a donné aucune marque de ſel acide.

La maſſe noire qui eſt reſtée dans la cornue après la diſtillation, n'a point donné de ſel fixe par la lixiviation ; de ſorte que cette graine d'Ecarlate paroît venir de la famille des animaux.

Les anciens Grecs, ſelon le témoignage de *Dioſcorides* & de *Galien*, reconnoiſſoient ſeulement dans la graine d'Ecarlate une vertu aſtringente. C'eſt pourquoi ils la broyoient avec du vinaigre, & ils l'appliquoient ſur les plaies & ſur les nerfs qui étoient bleſſés. Les Arabes ſont

les premiers qui ont fait mention de ſa vertu cordiale. *Méſué* l'a recommande pour la palpitation du cœur, la ſyncope, l'aliénation d'eſprit, & la mélancholie. Mais préſentement la poudre de Kermes eſt fort célèbre pour l'accouchement difficile, pour rétablir & ſoutenir les forces abbatues, pour appaiſer le vomiſſement & fortifier l'eſtomac. On la donne dans du vin, ou dans une eau cordiale, ou dans un œuf à la coque. On a coutume de l'employer heureuſement pour empêcher l'avortement des femmes groſſes qui ſe ſont bleſſées, ou qui ſont prêtes à faire de fauſſes couches.

Bien plus, les femmes groſſes qui craignent l'avortement, avalent ſouvent de la ſoie teinte dans la graine de Kermes. On donne le Kermes en poudre depuis ℈ß. juſqu'à ℥ß. & le Syrop depuis ℥ß. juſqu'à ℥j. J'ai connu pluſieurs femmes qui n'avoient jamais pû parvenir à leur terme ſans avorter, & qui ſont heureuſement accouchées au bout de neuf mois, ſans aucun accident, après avoir pris pendant tout le tems de leur groſſeſſe les pilules ſuivantes.

℞. Graine de Kermes récente en poudre, & Confection d'Hyacinthe, ana ʒj.

Germes d'œufs deſſèchés & en poudre, ℈j.
Syrop de Kermes, ſ. q.

M. F. neuf pilules pour trois doſes.

Les femmes groſſes qui ſe ſont bleſſées par hazard, ou qui craignent l'avortement pour d'autres raiſons, doivent avaler auſſitôt trois de ces pilules, bûvant par deſſus un verre de bon Vin mêlé avec de l'eau, ou une eau cordiale convenable, ou de l'Eau vulnéraire.

On doit répéter la même doſe ſix heures après, & une troiſième doſe encore ſix heures après la ſeconde; de ſorte que la malade prendra ces neufs pilules dans l'eſpace de douze heures. Enſuite elle prendra tous les mois, les trois derniers jours du déclin de la lune, trois pilules ſemblables le matin à jeun; ce qu'elle continuera juſqu'à ſes couches, en obſervant les précautions convenables.

℞. Graine de Kermes en poudre, ʒj.
Santal rouge, & Sang-Dragon, ana ʒß.
Corail rouge, prép. ʒjß.
Germes d'œufs deſſèchés & en poudre, ℈j.
Confection d'Hyacinthe, ʒij.
Syrop de Grenade, ſ. q.

M. F. une opiate. La doſe eſt ʒj le

matin pendant neuf jours, pour prévenir l'avortement.

℞. Syrop de Kermes,	℥iij.
Sucre Candi,	℥j.
Poudre de Joie de *Galien*,	ʒij.
Huile de Noix muſcade, diſtillée,	gout. iv.
Eau de Cannelle,	℥iv.
Eau Roſe,	℥ij.
Vin d'Alicante,	℔ß.

M. F. en boire ℥ij. le matin & le ſoir, contre l'avortement & l'accouchement difficile, ou pour rétablir les forces qui ſont affoiblies par une longue maladie, ou pour la vieilleſſe.

Quelques-uns refuſent à la graine d'Ecarlate la vertu cordiale, ne lui attribuant que la vertu aſtringente. Mais s'ils faiſoient attention à ſon Analyſe, ils comprendroient que cette graine étant remplie de ſel volatil, elle eſt propre à fournir des parties actives à la maſſe du ſang deſtituée d'eſprits.

Garidel dans l'Hiſtoire des Plantes d'Aix obſerve que les Pigeons mangent avec avidité la graine de Kermes, & en donnent à leurs petits; mais que cette nourriture leur eſt contraire, de ſorte qu'elle fait mourir les plus jeunes; & que ceux

qui ſont plus forts, ſont attaqués d'un flux de ventre qui eſt rouge.

Nous pourrions conclure de cette obſervation, que le Kermes ne ſeroit pas tout-à-fait exempt de danger, ſi l'uſage fréquent que l'on en fait, ne prouvoit le contraire. Mais il peut ſe faire que ce qui eſt nuiſible aux Pigeons, ſoit ſalutaire aux hommes en quelques circonſtances.

Quant à ce que *Simon Pauli* rapporte d'après *Rondelet*, qu'une perſonne fut attaquée de la dyſenterie pour avoir fait un trop grand & trop fréquent uſage de la Confection d'Alkermes; nous croyons que l'on doit attribuer cette maladie non à la graine de Kermes, mais plutôt à la pierre d'Azur qui entre dans cette compoſition.

Le Syrop de Kermes a les mêmes vertus que la graine de Kermes. On l'emploie dans la célèbre *Confection d'Alkermes*, & la graine de Kermes dans la *Confection d'Hyacinthe*, la *Poudre de Perle rafraîchiſſante*, &c.

Outre la graine de Kermes, il y a d'autres graines ſemblables que l'on trouve ſur les racines de différentes plantes; telle eſt la graine d'Ecarlate de Pologne, dont les Polonois ſe ſervent pour donner

une belle teinture d'écarlate à la ſoie & la laine. Elle ſe trouve ſur les racines d'une certaine herbe appellée *Knavel.* On en trouve auſſi de ſemblable ſur les racines de la Pimprenelle, du Plantain, de la Pariétaire, de la Piloſelle & autres. On n'emploie jamais, ou très-rarement, ces graines dans l'uſage de la Médecine.

[Nous ajouterons ce qui regarde la Cochenille; parce qu'elle a beaucoup de rapport à la graine de Kermes.

La Cochenille s'appelle COCCINELLA, COCHINILLA & COCCINIGLIA, *Off.* COCHINILLA Hiſpanis, *Breyn. Hiſt. Coc. 6.* COCHINILLE, ſive FICI INDICI GRANA, *Park. Theatr.* 1498. FICUS INDICÆ GRANA, *C. B. P.* 458. NOCHEZNOPALLI, ſeu NOPALNOCHAZTLI, id eſt, Coccus Indicus in tunis quibuſdam naſcens, *Hernand. Hiſt. Mexic. Pl.* 78. SCARABEOLUS HEMISPHÆRICUS, COCHINEELISER, *Gaz. Petiv.* 1. fig. 5. & *Sloane Hiſt. Jam.* 2. 208.

Les graines de Cochenille des Indes, telles qu'on les trouve communément dans les Boutiqnes, ont une figure tout-à-fait irrégulière, convèxes d'un côté, applaties de l'autre, & même un peu concaves, marquées de cannelures ou de

rides tranſverſales ; de couleur de pourpre intérieurement, & à l'extérieur tantôt d'un roux noirâtre, tantôt d'un gris de cendres un peu mêlé de rouge. Celles qui ont cette couleur, paſſent pour les meilleures. On nous les apporte du Royaume du Méxique, où elles produiſent un grand revenu.

Elles ont paſſé long-tems pour des fruits ; mais les recherches exactes des nouveaux Auteurs ont fait voir que c'étoit une ſorte d'inſecte qui s'attache à l'*Opuntia* qui eſt une plante d'Amérique, & que l'illuſtre *de Réaumur* croit qu'il faut placer au nombre des *Progallinſectes*.

La Cochenille eſt donc un inſecte qui a la figure d'un œuf, de la groſſeur d'un petit Pois, vivipare, qui a ſix pieds, & une trompe qui lui ſert à tirer le ſuc des plantes pour s'en nourrit ; dont le corps eſt compoſé d'anneaux ; reſtant immobile ſur les plantes ſur leſquelles il ſe nourrit, lorſqu'il s'y eſt une fois fixé, n'étant ſujet à aucun changement.

On en diſtingue communément de deux ſortes. L'une eſt domeſtique, & plus excellente, (c'eſt la *Cochenille Meſteque*) qui donne une teinture plus pure & plus copieuſe, & qui ſe vend plus cher. L'autre

eſt celle des forêts, & qui donne une couleur moins belle : mais il eſt très-vrai-ſemblable que l'on ne doit pas en faire deux eſpèces. Car la différence qui ſe trouve entr'elles, doit être priſe de ce que celle-ci naît d'elle-même & ſans le travail des hommes, & qu'elle ſe nourrit ſur les arbres incultes ; & l'autre au contraire eſt élevée avec un très-grand ſoin dans le tems convenable, & placée ſur des arbres que l'on cultive avec beaucoup d'attention ; ce qui fait qu'elle ſuce un ſuc plus pur & plus convenable.

Car ceux qui ont ſoin de la Cochenille, placent des *Opuntia* dans un certain ordre ; ils les cultivent avec ſoin, ils les défendent contre les injures des autres animaux ; & s'il s'en gliſſe quelques uns, ils les chaſſent très ſoigneuſement, en nettoyant les arbres avec des queues de renard, de peur de faire du tort en même tems aux nouvelles pépinières de ces inſectes.

D'ailleurs, quelques-uns croient avec beaucoup de vrai-ſemblance que la différence qui ſe trouve entre ces deux ſortes de Cochenille, peut venir du différent tems de la récolte, ou de la différente condition de la Cochenille, ſelon qu'on

qu'on la receuille, ou pleine ou ayant fait ses petits; desorte que celle qui a été receuillie dans un tems plus convenable, doit passer pour la meilleure.

Sur la fin de l'année, lorsque les pluies & le froid qui sont très contraires à ces animaux, approchent, on ceuille les branches ou les feuilles (car il importe peu comment on les appelle) chargées de Cochenilles qui n'ont pas encore acquis leur dernier dégré d'accroissement. On conserve ces branches à la maison jusqu'à ce que l'Hiver soit passé. Elles se nourrissent pendant ce tems du suc abondant dont ces feuilles sont remplies. Lorsque la saison devient plus douce, & que ces petits animaux sont prêts à faire leurs petits, les Indiens font des nids semblables à ceux des oiseaux, mais plus petits : ils se servent pour cela de mousse qui naît sur les arbres, ou de foin mollet, ou du duvet de Coco : ils mettent dans chacun de ces nids douze ou quatorze insectes ; ils attachent ces nids aux épines des Opuntia. Trois ou quatre jours après, les Cochenilles font leurs petits, qui sortent de leurs nids peu de jours après, & s'attachent aux arbres, se proménent sur leurs branches, & s'y fixent enfin pour s'y nourrir & grossir ; & les

femelles y dépoſent leurs petits, aprés avoir été rendues fécondes par les mâles.

Lorſque la ſaiſon eſt convenable, on fait trois fois la récolte de la Cochenille dans un an.

Premièrement, lorſque les meres ont fait leurs petits, on recueille leurs corps morts qui ſont reſtés dans les nids. Trois ou quatre mois après on fait une autre récolte; ſavoir, lorſque les Cochenilles qui avoiént été comme ſemées ſur les arbres, ont acquis leur accroiſſement. Car alors avant que de faire leurs petits, les Indiens les détachent doucement avec un petit pinceau, & n'en laiſſent que quelques-unes pour fournir une troiſième récolte de leur poſtérité.

Lorſque les Indiens ont recueilli les Cochenilles, ils les font mourir, ou en les plongeant dans l'eau bouillante après les avoir renfermées dans des Corbeilles, & ils les font enſuite ſècher au ſoleil; ou bien ils les mettent ſur des nattes dans un four que l'on a fait chauffer comme il convient, ou enfin ſur des lames chaudes. C'eſt de cette différente manière de faire mourir les Cochenilles, que viennent les différentes couleurs. Tandis qu'elles vivent, elles

font couvertes d'une pouffière blanche : celles que l'on fait mourir dans l'eau bouillante, perdent cette pouffière, & acquièrent une couleur d'un noir-brun : celles que l'on fait mourir dans les fours, gardent cette pouffière, & elles ont une couleur de gris de cendre ; enfin celles que l'on fait mourir fur des lames, deviennent noires.

La Cochenille a les mêmes vertus que la graine de Kermes. Elles paffe pour un excellent remède cordial, fudorifique, aléxipharmaque & antifébrile, guériffant toutes les fièvres quelques malignes qu'elles foient ; c'eft pourquoi on la donne dans la pefte & les fièvres pétéchiales.

Hernandez affure qu'étant pilée dans du Vinaigre, elle eft aftringente, & qu'elle eft d'un grand fecours appliquée fur les plaies en forme d'emplâtre. Il ajoute qu'elle fortifie la tête, le cœur & l'eftomac, & qu'elle nettoie très-bien les dents. Mais on en fait rarement ufage en Médecine. Elle entre dans la *Confection d'Alkermes*. Elle fert beaucoup plus aux Peintres & aux Teinturiers, non-feulement pour donner la couleur de pourpre appellée *Lacca*, mais encore pour tirer la cou-

DES SUCS GOMMEUX.

DES GOMMES RÉSINES.

Fin de la Table.







